

Université de Montréal

Les théories postmodernes de la traduction

par

Pier-Pascale Boulanger

Département de linguistique et traduction

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en traduction

décembre 2002

©Pier-Pascale Boulanger, 2002

P

25

U54

2003

V.016

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

Les théories postmodernes de la traduction

présentée par :

Pier-Pascale Boulanger

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Paul ST-PIERRE.....	président-rapporteur
Alexis Nouss	directeur de recherche
Judith LAVOIE.....	membre du jury
Sherry SIMON.....	examineur externe
Line GRENIER.....	représentant du doyen de la FES

Thèse acceptée le :1er octobre 2003.....



Résumé

La présente thèse fait l'état actuel des discours sur la traduction, qui révèlent une transformation dans la manière dont la traduction est conceptualisée depuis les 30 dernières années. Elle donne suite au travail de cartographie du champ traductologique effectué par Robert Larose, dans *Théories contemporaines de la traduction*, et Edwin Gentzler, dans *Contemporary Translation Theories*.

Nous visons à montrer qu'à l'instar d'autres disciplines, telles l'anthropologie et la théorie littéraire, la traductologie constate que la formation de son savoir participe d'une dynamique particulière, différente de celle qui a généré les théories traditionnelles. Nous postulons qu'une transformation est survenue dans la manière dont se produit et s'organise le savoir dans les sciences humaines en général et plus particulièrement dans le champ de la traductologie. Ce changement s'observe par l'étude des discours qui sont articulés autour de l'objet traduction et indique les pistes de ce que nous appelons l'épistémologie postmoderne de la traduction.

En empruntant la méthode archéologique de Foucault, nous avons entrepris la fouille du site traductologique, à la recherche d'objets discursifs traitant de la traduction. Nous avons cherché à savoir si des réseaux de relations existent entre les objets recueillis, de telle sorte qu'il serait possible d'établir des formations discursives plus générales qui constitueraient autant de théories.

La recherche révèle que les nombreux discours sur la traduction s'inscrivent dans une pluralité de formations discursives : *Descriptive Translation Studies*, *Cultural Studies*, perspectives sociologiques, déconstruction, perspectives féministes, postcolonialistes, philosophiques, psychanalytiques et herméneutiques, poétiques de la traduction, perspectives éthiques et théorie du chaos. Cette pluralité montre la traductologie comme un champ non pas monolithique et clos, mais hétérogène et ouvert, marqué par l'interdisciplinarité. Ainsi, le savoir traductologique est pluriel et transversal et, de ce fait,

il est tributaire d'une épistémologie postmoderne. Par ailleurs, on découvre que le mouvement de la réflexion traductologique suit huit principaux vecteurs de connaissance, à savoir le décloisonnement, le décentrement, le brouillage, la reconstruction, le métissage, la micrologisation, le doute et l'inachèvement, qui constituent autant de manières légitimes de connaître dans une épistémologie postmoderne.

La recherche met en valeur l'ambivalence de la traductologie, qui est à la fois autonome, c'est-à-dire libérée de la tutelle théorique de la linguistique, et dépendante d'autres disciplines, auxquelles elle emprunte des outils conceptuels. La recherche révèle en outre la puissance heuristique de la traduction, dont se servent d'autres sciences humaines afin de pousser leur réflexion; citons en exemple la sociologie, la philosophie, les études féministes et postcolonialistes, la psychanalyse et l'herméneutique. À ce titre, la traduction peut se poser comme un modèle épistémologique pour les autres sciences humaines, c'est-à-dire un réseau de pistes vers des manières novatrices de produire un savoir qui table sur la pluralité, l'ouverture et l'inachèvement.

Mots-clés : épistémologie, transformation, vecteur de connaissance, dynamique discursive, pluralité, transversalité, ouverture, décentrement, micrologisation.

Abstract

This thesis accounts for the present state of discourses on translation, which have come to change over the past 30 years. This paper follows after the mapping projects carried out in Translation Studies by Robert Larose, in his book *Théories contemporaines de la traduction*, and Edwin Gentzler, in *Contemporary Translation Theories*.

Translation Studies, much like other disciplines such as Anthropology and Literary Theory, has come to realize the distinctiveness that characterizes the many ways in which she develops her knowledge, that definitely differ from traditional theories. It is argued that a transformation has occurred in the social sciences in general and in Translation Studies more specifically, which has altered how knowledge is produced and organized. Translation has her own way of knowing in what we have called a postmodern epistemology of translation.

Based on Michel Foucault's archeological method, Translation Studies can be thought of as a site from which discursive artifacts pertaining to translation are extracted. It appears that these collected objects are interrelated, forming coherent networks, or larger and more general discursive formations, called theories. The theories found in the postmodern epistemology of translation are Descriptive Translation Studies; Cultural Studies; sociological perspectives; deconstruction; women, postcolonial, philosophical, psychoanalytical and hermeneutical perspectives; poetics of translation; ethical perspectives and chaos theory. Translation Studies cannot be considered monolithic and closed, but rather heterogeneous and open, as it is interdisciplinary. Translational knowledge has proven to be plural and transversal and, as such, it belongs to a postmodern epistemology. Furthermore, ideas on translation follow eight major vectors of knowledge, which are decompartmentalization, decentering, fuzziness, reconstruction, *métissage*, micrologization, doubt and incompleteness. Those are some of the many legitimate ways in which knowledge is produced in a postmodern epistemology.

This research acknowledges the ambivalence underlying Translation Studies, which is both autonomous, that is to say freed from the linguistic rule, and dependent upon other disciplines from which she borrows certain conceptual tools. As well, this paper shows the heuristic power of translation, as it used by other social sciences to expand their theoretical horizons, namely Sociology, Philosophy, Women and Postcolonial Studies, Psychoanalysis and Hermeneutics. As such, translation can act as an epistemological model for other social sciences, leading them to discover innovative ways of producing knowledge focused on plurality, opening and incompleteness.

Key words: epistemology, transformation, vector of knowledge, discursive dynamics, plurality, transversality, opening, decentering, fuzziness, micrologization.

Table des matières

1. Chapitre I – Introduction	1
1.1. Problématique	1
1.1.2. Hypothèses et objectifs	2
1.2. Méthodologie	4
1.3. Cadre conceptuel	6
1.3.1. Postmodernismes au pluriel	7
1.3.2. Épistémè postmoderne	17
1.3.2.1. Lyotard	18
1.3.2.2. Hassan	23
1.3.2.3. Bauman	27
1.3.3. Notre idée du postmoderne	31
1.3.3.1. Pluralité	31
1.3.3.2. Transversalité	39
2. Chapitre II – Les transformations épistémologiques en sciences humaines	46
2.1. Transformation ou rupture?	46
2.2. Manifestation des transformations épistémologiques	49
2.2.1. Anthropologie	49
2.2.2. Théorie littéraire	54
3. Chapitre III – Les transformations épistémologiques en traductologie....	60
3.1. Épistémologie moderne de la traduction	60
3.1.1. La traduction comme palliatif	62
3.1.2. Cloisonnement de la traduction dans un savoir linguistique	64
3.1.3. Idéologie de la transparence	68
3.2. Théories traditionnelles de la traduction	71
3.2.1. Vinay et Darbelnet	72
3.2.2. Nida	74
3.2.3. Ladmiral	75
3.2.4. Seleskovitch et Lederer	76
3.2.5. Newmark	77
3.2.6. Conclusion	79
3.3. Vers une transformation épistémologique	80
3.3.1. Choix du corpus et démarche	80
3.3.2. Constat général	81
4. Chapitre IV – Épistémologie postmoderne de la traduction	83
4.1. Nouveaux vecteurs de connaissance de la traductologie	83
4.1.1. Décloisonnement	84
4.1.2. Décentrement	85
4.1.3. Brouillage	86
4.1.4. Reconstruction	87

4.1.5. Métissage	88
4.1.6. Micrologisation	88
4.1.7. Doute	89
4.1.8. Inachèvement	90
5. Chapitre V – Théories postmodernes de la traduction.....	91
5.1 <i>Descriptive Translation Studies</i>	91
5.1.1. Approche descriptive	92
5.1.2. Théorie du polysystème	96
5.1.3. Virage culturel	103
5.1.4. Synthèse épistémologique	111
5.2. <i>Cultural Studies</i>	113
5.2.1. Pluralisation de la culture	116
5.2.2. Traduction : trafic, hybridité, interstitialité	119
5.2.3. Synthèse épistémologique	122
5.3. Perspectives sociologiques	124
5.3.1. Configurations postmodernes de l'espace social	124
5.3.2. L'impossibilité d'une langue neutre	127
5.3.3. Sociologie de la traduction	132
5.3.4. Synthèse épistémologique	136
5.4. Déconstruction.....	139
5.4.1. Traduction, transformation et différence	139
5.4.2. La mort de l'original	146
5.4.3. Synthèse épistémologique	148
5.5. Perspectives féministes.....	150
5.5.1. Relire	154
5.5.2. Réécrire	159
5.5.3. Manipuler	160
5.5.4. Synthèse épistémologique	162
5.6. Perspectives postcolonialistes.....	164
5.6.1. Traduction et domination	166
5.6.2. Traduction et résistance	172
5.6.3. L'écriture de l'entre-deux	175
5.6.4. Synthèse épistémologique	177
5.7. Perspectives philosophiques.....	179
5.7.1. Jalons théoriques d'une philosophie de la postmodernité	179
5.7.2. Les pluriels conflictuels	183
5.7.3. L'errance, l'erreur du sens	185
5.7.4. La pensée de l'événement	186
5.7.5. Synthèse épistémologique	188
5.8. Perspectives psychanalytiques	191
5.8.1. Fin de la vérité vraie	191
5.8.2. Transformations, transferts et traductions	195
5.8.3. Corporalité du signifiant	198
5.8.4. Synthèse épistémologique	199

5.9. Perspectives herméneutiques	201
5.9.1. Des herméneutiques	201
5.9.2. Herméneutique de la traduction	204
5.9.3. Où sont les garde-fous?	207
5.9.4. Synthèse épistémologique	210
5.10. Poétiques de la traduction	212
5.10.1. Poétique du traduire	212
5.10.2. Poétique de l'étranger	216
5.10.3. Poétique du tour	220
5.10.4. Synthèse épistémologique	222
5.11. Perspectives éthiques	224
5.11.1. La traduction comme éthique	225
5.11.2. <i>Everything goes</i> ou Rien ne va plus	229
5.11.3. Synthèse épistémologique	231
5.12. Théorie du chaos	233
5.12.1. Théorie du chaos	233
5.12.2. Quelques propositions	237
5.12.3. Attention au calque épistémologique	240
5.12.4. Synthèse épistémologique	241
6. Chapitre VI – Conclusion.....	244
6.1. Le virage traductif ou la traduction comme épistémologie	246
6.2. En fin de parcours	248
Bibliographie	251
Annexe I.....	viii
Annexe II.....	ix

1. Chapitre I – Introduction

1.1. Problématique

Point de contact entre les cultures, la traduction constitue un site, pour emprunter au lexique foucauldien, où il nous est donné de constater la pluralité des discours sur le sens, le sujet et le langage. Nécessairement touchés par les changements d'ordre social, économique et politique survenus au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle, les discours qui traversent le site traductologique se sont transformés substantiellement au cours des 30 dernières années. Cette période s'associe à une transformation épistémologique touchant les sciences humaines et les courants artistiques que nous reconnaissons comme propres au postmodernisme et qui se caractérise en traductologie par l'interdépendance du sujet et de l'objet, la transversalité des champs du savoir traditionnellement compartimentés, la pluralité interprétative, le décentrement d'une logique universelle et d'une vérité transcendente du savoir et la contextualisation de la spécificité historique et culturelle de l'Autre. Ainsi en venons-nous à parler d'*épistémè*¹ postmoderne. Cette épistémè ouvre un espace qui est le mieux adapté à la constitution d'un savoir, ou vaudrait-il mieux dire des savoirs, sur la traduction qui ne se limite plus à l'approche traditionnelle et axiologique. « L'aire des traductions n'étant pas close, mais éclatée et interstitielle, la traductologie n'est pas un discours fermé qui prendrait en vue tel champ du réel : justement l'aire de la traduction n'est pas un 'champ', au sens que prend ce concept dans les sciences. »² Ce constat de pluralité fonde le présent travail, à commencer par son titre : *Les théories postmodernes de la traduction*, qui porte expressément la marque du pluriel. Celle-ci vise à dissiper d'emblée la tendance vers la formulation d'une théorie totalisante qui synthétiserait les diverses positions théoriques pour ensuite les dépasser. Tenter de construire une métathéorie de la traduction minerait notre projet visant à montrer les discours traductologiques dans l'épistémè postmoderne. En outre, ce type de démarche

-
1. « L'épistémè, ce n'est pas une forme de connaissance ou un type de rationalité qui, traversant les sciences les plus diverses, manifesterait l'unité souveraine d'un sujet, d'un esprit ou d'une époque; c'est l'ensemble des relations qu'on peut découvrir, pour une époque donnée, entre les sciences quand on les analyse au niveau des régularités discursives. » Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, p. 250.
 2. Antoine Berman, « La traduction et ses discours », dans *Meta*, vol. XXXIV, n° 4, 1989, p. 674.

réduirait à une théorie générale la complexité des discours provenant de divers champs du savoir, telles la linguistique, les études littéraires, la philosophie, la psychanalyse, la sociologie, etc. En fait, le seul moyen de penser cette complexité, pour reprendre le mot d'Edgar Morin, est de montrer l'hétérogénéité et la pluralité des discours sur la traduction dans l'espace traductologique changeant, où s'observent des reprises, des recouvrements et des contradictions théoriques.

1.1.2. Hypothèses et objectifs

En cherchant à savoir comment les théories de la traduction s'articulent dans l'espace postmoderne, nous formulons deux hypothèses.

Nous supposons d'abord que des transformations se sont produites dans l'épistémè des sciences humaines en général et ensuite qu'elles se reflètent dans la manière de concevoir la traduction. Nous associons ces transformations au postmodernisme, qui constitue notre cadre conceptuel. Dans le premier chapitre, il s'agit d'exposer ce qu'est le postmodernisme. Nous montrons ensuite, dans le deuxième chapitre, que des transformations épistémologiques sont survenues dans le champ des sciences humaines, en l'occurrence en anthropologie et en critique littéraire. Le troisième chapitre est consacré aux points de transformation épistémologique en traductologie. D'une part, nous mettons en lumière les modes de pensée qui caractérisent l'épistémologie moderne de la traduction et qui constituent autant d'éléments qui se verront exclus d'une épistémologie postmoderne de la traduction. D'autre part, nous traçons les grandes lignes des principales théories traditionnelles de la traduction qui relèvent de l'épistémè moderne. Nous comptons parmi ces dernières, les théories qu'ont articulées Vinay et Darbelnet, Nida, Ladmiral, Seleskovitch et Lederer ainsi que Newmark.

En deuxième hypothèse, nous postulons que, depuis les transformations épistémologiques qui ont marqué le champ traductologique, les théories de la traduction s'articulent de manière particulière. Nous vérifions cette hypothèse lorsque dans le quatrième chapitre nous faisons état des nouveaux vecteurs de connaissance de la

traduction. Au nombre de huit, ces vecteurs constituent les principales manières dont le savoir est formé dans l'épistémè postmoderne de la traduction : décloisonnement, décentrement, brouillage, reconstruction, métissage, micrologisation, doute, inachèvement. Le cinquième et le plus gros chapitre, celui qui justifie le titre du présent travail, consiste à rendre compte des principaux discours qui caractérisent l'épistémè postmoderne de la traduction et qui semblent se regrouper en une douzaine de formations discursives, telles les *Descriptive Translation Studies*, les *Cultural Studies*, les perspectives sociologiques, la déconstruction, les perspectives féministes et postcolonialistes, la philosophie, la psychanalyse, l'herméneutique, la poétique et l'éthique. Nous illustrons les particularités de l'inscription des théories postmodernes dans le champ de réflexion traductologique.

Le sixième chapitre vient conclure le travail, qui en est un de documentation, de comparaison et d'analyse. Nous avons cartographié les objets discursifs que nous avons trouvés sur le site traductologique et les avons regroupés selon les thématiques précédemment énoncées, apparues au fil de notre recherche et dont nous tenons à préciser qu'elles ne sont pas immuables. Par ailleurs, les lecteurs noteront peut-être que certains objets théoriques sont absents, tels ceux qui entourent la traductique, tandis que d'autres se recourent. À cette remarque, nous répondons que la traductique, en tant que discipline affairée aux traitements informatiques de la traduction, telles la traduction automatique et la traduction assistée par ordinateur, est fondée sur une conception du langage en tant qu'ensemble de signes déchiffrables par une machine. Cette conceptualisation, en tant qu'elle présuppose la scission du signifiant variant et du signifié invariant, figure au nombre des postulats qui ne trouvent pas de point d'ancrage dans l'épistémè postmoderne, puisque celle-ci se caractérise par l'indéterminisme et la mouvance du sens dans le langage. En outre, nous tenons à souligner que nous n'aspirons pas à présenter le recueil complet des théories contemporaines de la traduction et rappelons notre problématique visant à connaître la manière dont les théories de la traduction s'articulent dans l'espace postmoderne.

1.2. Méthodologie

Notre travail se situe dans l'approche théorique de la traductologie, prenant la traduction comme objet de discours. Nous recourons à l'archéologie de Foucault pour légitimer notre projet. Puisque, selon la perspective foucauldienne, les discours construisent différemment les objets dont ils parlent et les méthodes qu'ils utilisent d'une époque à l'autre, nous estimons qu'il est légitime de chercher à montrer comment on parle de la traduction depuis les années 1970. Suivant la méthodologie archéologique, nous n'aspirons pas à faire l'analyse de certaines théories, mais plutôt à cartographier le *site* traductologique et à montrer le réseau de relations entre les discours, ou pratiques discursives, qui se font par les énoncés. La notion d'énoncé est fondamentale dans l'archéologie foucauldienne et sera expliquée plus loin.

Dans son *Archéologie du savoir*, Michel Foucault propose une méthodologie de « fouille », pourrions-nous dire, qui permet de retrouver ce à partir de quoi les connaissances et les théories ont été possibles à diverses époques. En fait, Foucault postule que la linéarité de l'histoire participe d'une logique de la continuité, qu'il y a lieu de mettre en cause, ainsi que ses corollaires, à savoir la téléologie, la causalité, l'origine et la continuité temporelle.³ En revanche, Foucault étudie le discontinu, la dispersion, le décentrement et l'éparpillement en vue de montrer que ce qui apparaît comme l'évolution continue d'un sens est en fait traversé par des formations discursives discontinues⁴. Dans la méthode archéologique, les énoncés apparaissent comme des objets « [...] parmi tous ceux que les hommes produisent, manipulent, utilisent, transforment, échangent, combinent, décomposent et recomposent, éventuellement détruisent. »⁵ Aussi Foucault constate-t-il que les formations discursives produisent les objets dont elles parlent. Autrement dit, il n'existe pas d'objet qui serait situé en dehors du discours et sur lequel chaque époque commenterait. Les discours ne doivent donc pas être étudiés comme des ensembles de signes, c'est-à-dire des éléments signifiants

-
3. « [L]a notion de discontinuité prend une place majeure dans les disciplines historiques. Pour l'histoire dans sa forme classique, le discontinu était à la fois le donné et l'impensable : ce qui s'offrait sous l'espèce des événements dispersés [...] et ce qui devait être, par l'analyse, contourné, réduit, effacé pour qu'apparaisse la continuité des événements. » Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, p. 16.
 4. Hubert L. Dreyfus et Paul Rabinow, *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, p. 157.
 5. Michel Foucault, *op. cit.*, p. 138.

qui renvoient à des référents hors du langage, qui préexisteraient dans un absolu conceptuel et relèveraient d'une rationalité immanente, mais plutôt comme des pratiques produisant stratégiquement leur objet. Chaque formation discursive dispose d'un *champ d'options possibles*, qui régit la manière dont les possibilités de discours sont mises en œuvre. Il s'agit toujours de possibilité, car les stratégies qui visent à faire évoluer certains thèmes dans un champ d'objets en particulier échouent parfois, puis sont abandonnées.

Pour en revenir à la notion d'énoncé, celui-ci n'est ni une phrase ni une proposition, mais une phrase peut recevoir des énoncés différents, ce que soutiennent également Oswald Ducrot et les tenants de la pragmatique intégrée. En fait, une même phrase peut appeler des énoncés qui diffèrent selon les conditions de vérité qui permettent les énoncés donnant lieu à cette phrase.⁶ La position énonciative demeure ouverte (et cette ouverture annonce déjà une nouvelle épistémologie), ne se trouvant pas réservée à une personne en particulier ni à un contexte, c'est-à-dire qu'il peut y avoir différents sujets pour un énoncé. Le sujet de l'énoncé n'en est donc pas nécessairement l'auteur. Par ailleurs, l'énoncé se distingue de l'énonciation, laquelle est de l'ordre de l'événement unique qui passe et ne revient plus, en ce qu'il se trouve déterminé par son contenu informatif, son champ d'utilisation, son rôle ou sa fonction et sa relation aux énoncés qui l'entourent. Notons également que l'énoncé n'est ni libre ni neutre ni indépendant, car tout énoncé en suppose un autre déjà, du fait qu'il s'intègre toujours à un jeu énonciatif et s'inscrit nécessairement dans un réseau. L'identité de l'énoncé est relative et manipulable selon l'usage qu'on en fait et le champ dans lequel on l'utilise.

Les disciplines redéfinissent perpétuellement leurs objets, sujets, concepts et stratégies d'une époque à l'autre et au cours d'une même époque, selon Foucault dans son analyse des formations discursives. Il s'agit de prêter attention aux points de transformation des énoncés, qui changent de statut d'une époque à l'autre et à l'intérieur d'une même époque. À titre d'exemple, la phrase « le soleil se couche » ne peut plus donner lieu au XXI^e siècle à des énoncés normatifs ou dénotatifs à valeur

6. *Ibid.*, p. 72.

scientifique, comme il lui était possible à l'époque de la conception géocentrique de l'univers.

Il importera d'observer les points de transformation des énoncés considérés comme sérieux⁷ qui portent sur divers concepts, notamment l'auteur, le rôle du traducteur, l'équivalence, la fidélité, la transparence, le sens, l'écriture et la représentation dans le langage. Nous ne présumons aucune homogénéité ni limite du site traductologique et précisons d'emblée que la systématisme et la cohérence des discours traductologiques se font tant par le lien et l'enchaînement d'énoncés que par les discontinuités, la fragmentation et la dispersion de ceux-ci. Nous découvrirons les formations discursives et montrerons comment s'inscrivent dans chacune d'elles les sujets, les objets, les concepts et les stratégies non pas en tant qu'éléments naturels, fixes et autonomes, mais construits, historiquement variables et dépendants d'un contexte.

Pourquoi ne pas être passé à la généalogie? À notre sens, la perspective archéologique convient mieux à l'étude des transformations locales et de la spécificité des discours sur la traduction. La généalogie, pour sa part, est plus générale et cherche plutôt à repérer les lieux où se font les *rituels du pouvoir* dans une structure de conflits entre dominants et dominés. Elle fait la description des interprétations qui s'imposent avec violence par la loi civile, les codes de moralité et les lois universelles de l'humanité, entre autres textes nobles, pour maintenir les rapports de domination.

1.3. Cadre conceptuel

Nous évitons de parler d'une ère postmoderne, qui dénote le découpage d'un temps linéaire. En outre, nous préférons éviter de parler d'un horizon postmoderne, ce substantif ayant été largement utilisé par les courants herméneutiques d'inspiration gadamérienne. Or, l'herméneutique risque de tomber dans le piège téléologique, s'affairant à rechercher et à reconstituer une unité cohérente et logique, un sens propre.

7. « N'importe quel acte de discours peut être sérieux à condition qu'on convoque les procédures de validation nécessaires, la communauté d'experts, etc. » Hubert L. Dreyfus et Paul Rabinow, *op. cit.*, p. 76. Les actes de discours sont également dits sérieux par leur prétention au sens.

Nous empruntons donc à Foucault le vocable *espace*, que nous qualifions de postmoderne. Quant au postmodernisme, nous ne l'entendons pas au sens d'une période qui suivrait le modernisme, mais l'utilisons plutôt en référence à l'épistémè particulière de notre champ théorique sans aucune intention normative. Le postmodernisme se caractérise par la multitude et la variété d'énoncés théoriques qu'il suscite, attribuables à la difficulté de le cerner historiquement et conceptuellement surtout. Tenter d'en répertorier toutes les définitions relèverait du fantasme moderne dans ses élans taxonomiques les plus passionnés. Il serait néanmoins bien venu d'en parcourir les principales versions, qui nous amènent à postuler la transformation qui s'est opérée dans la manière de penser dans les arts et les sciences humaines et qui donne à voir l'épistémè postmoderne.

1.3.1. Postmodernismes au pluriel

Le postmodernisme des uns fait le malheur des autres. D'aucuns voudraient que l'on règle une fois pour toutes le cas de ce mot, dont l'envergure sémantique impressionne autant qu'elle décourage, et que l'on lui assigne une définition fixe. Le terme « postmodernisme », plus ou moins neuf, surgit dans des domaines aussi variés que l'architecture, les arts visuels, l'écologie, le droit, l'urbanisme et la traductologie, pour ne nommer que ceux-ci. Il n'est nullement dans nos intentions de trancher sur le sens du postmoderne; toutefois, il nous faudra exposer la perspective postmoderne qui soutient notre travail, mais en présentant d'abord le débat sémantique entourant cette idée.

L'instabilité conceptuelle caractérisant l'idée du postmoderne constitue la plus grande difficulté d'un travail qui porte, en l'occurrence, sur les théories postmodernes de la traduction. Il n'existe pas de consensus sur l'origine du mot ni sur le sens de celui-ci⁸. En effet, personne ne s'entend sur ce qu'il désigne précisément, et il sert à nommer des

8. « The term, let alone the concept, may thus belong to what philosophers call an essentially contested category. That is, in plainer language, if you put in a room the main discussants of the concept--say Leslie Fiedler, Charles Jencks, Jean-François Lyotard, Bernard Smith, Rosalind Krauss, Fredric Jameson, Marjorie Perloff, Linda Hutcheon, and, just to add to the confusion, myself [Ihab Hassan]--locked the room and threw away the key, no consensus would emerge between the discussants after a week, but a thin trickle of blood might appear beneath the sill. » Ihab Hassan, « From Postmodernism to Postmodernity: the Local/Global Context », www.ihabhassan.com/postmodernism_to_postmodernity.htm.

choses aussi diverses que les phénomènes, les objets et l'état de société, de la pensée, de la culture et de la science. Hétérogénéité féconde, selon Frances Fortier :

En effet, obérée de son préfixe, la postmodernité représente un défi à la cohérence sémantique, une volonté d'hétérogénéité, et un amalgame des temporalités qui sont les enjeux mêmes de la pratique postmoderne. La fécondité du terme tient précisément à cette impureté. Tout comme ce qu'il désigne, le mot annihile toute polarité et autorise le cumul d'éléments disparates.⁹

Parmi les nombreux ouvrages qui traitent du postmodernisme, *The Idea of the Postmodern* de Hans Bertens a le mérite et l'audace de construire l'histoire du débat sur l'idée du postmoderne qui a eu cours des années 1950 jusqu'aux années 1990. Aussi certains propos de cet auteur serviront à poser les balises théoriques de la perspective postmoderne que nous avons adoptée.

Sur la provenance du mot « postmodernisme » les explications abondent. Thomas Docherty, dans son ouvrage collectif *Postmodernism. A Reader*, attribue à Arnold Toynbee l'inscription du mot dans le cinquième volume de son œuvre *A Study of History*, parue en 1939, qui désigne la fin du moderne, c'est-à-dire de l'ordre intellectuel bourgeois datant du XVII^e siècle. Bertens, quant à lui, reprend le mot de Wolfgang Iser, dans *Unsere postmoderne Moderne*, publiée en 1987, selon lequel « postmodernisme » serait apparu pour la première fois dans le titre du livre *Postmodernism and Other Essays*, publié en 1926. Le terme « postmoderne » serait ensuite réapparu en 1934, en 1939 et dans les années 1940. Ces expressions, dont l'usage remonte à la fin du XIX^e siècle, étaient ponctuellement utilisées, et ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, dans l'entre-guerre, qu'elles ont pris l'ampleur qu'il faut maintenant leur reconnaître.

C'est dans le domaine de l'architecture et de la critique littéraire des années 1960 que le postmodernisme gagne en popularité et que ce terme commence à subir une tension entre son acception historique et son acception sociologique. Son usage se répand ensuite dans la plupart des sciences humaines et dans le champ esthétique. Depuis lors, les définitions se sont accumulées et en sont même venues à se contredire. À titre

9. Frances Fortier, « Archéologie d'une postmodernité » dans *Tangence*, n° 39, 1993, p. 23.

d'exemple, l'architecture et les arts visuels des années 1960 entendaient le postmodernisme comme la tendance à s'éloigner des formes pures des œuvres auto-référentielles (propres au Bauhaus, en architecture) et à retourner à la représentation et à l'intégration d'éléments vernaculaires, historiques du vécu humain, contre le formalisme moderne. Par contre, en critique littéraire, un certain postmodernisme signifiait le contraire, c'est-à-dire la tendance vers un formalisme pur, une autonomie esthétique radicale. Il n'est pas rare non plus que le postmodernisme signifie dans certains cas ces deux tendances à la fois. Ihab Hassan, qui a été l'un des premiers à théoriser sur le postmodernisme et à en populariser l'usage au début des années 1970, a forgé l'expression *indeterminance* pour illustrer l'interdépendance et la simultanéité des dynamiques opposées qui caractérisent le postmodernisme : les indéterminismes et les immanences, dont il sera question plus loin.

Bertens admet d'emblée qu'il y a des postmodernismes et des postmodernités, dont le spectre s'étend entre deux pôles majeurs : utopies et dystopies¹⁰. Au pôle utopique, le postmodernisme est perçu comme un « eagerly awaited new age »¹¹, tandis qu'au pôle dystopique, il s'explique davantage comme un « cultural, or even general, malaise of the late twentieth century. »¹² La nouvelle époque tant attendue se traduit, vers le milieu des années 1960, par une *nouvelle sensibilité*¹³, selon l'expression de Susan Sontag, qui reconnaît dans l'art une dimension politique ainsi qu'un désintéressement du sens au profit de la forme, surtout picturale. C'est la naissance d'une contre-culture. Le malaise social dont il est également question s'entend d'une « schizophrénie » résultant du rejet des grandes idéologies, qui s'est effectué dans les années 1950, et du besoin simultané mais paradoxal de maintenir certains principes qui ont fondé la rationalité moderne. Bertens résume l'ambivalence que le sujet occidental vit depuis les 25 dernières années ainsi : « Knowing that universals inevitably violate the rights of the

10. En antinomie avec l'utopie, la dystopie « [...] tend à transformer en cauchemar ce qui fonde le rêve utopique, soit l'harmonie d'un système clos — qui devient la prison du conformisme absolu — et l'*ahistoricité* d'un perpétuel présent — où disparaissent, avec le passé, les diverses perspectives de changement ou de nouvelle harmonisation des relations entre les membres de la communauté. » Yves Breton, dans son article « 1984 : une dystopie de la communication », publié sur le site www.er.uqam.ca/nobel/mts123/yves.html. Les romans *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley et *1984* de George Orwell relèvent de la littérature dystopique, toujours selon Yves Breton.

11. Hans Bertens, *The Idea of the Postmodern*, p. 12.

12. *Ibid.*

13. Susan Sontag, « One culture and the new sensibility » dans *Against Interpretation*, p. 293.

particular, we yet want a universal rule to protect the particular from the possibly universalizing aspirations of other particulars. »¹⁴

Loin de vouloir catégoriser tous les postmodernismes, Bertens en propose néanmoins trois principaux types. Le premier type pourrait être qualifié d'anti-moderne, car il cherche à dépasser les limites des aspirations intellectuelles modernes, surtout par la voie des arts visuels dans les années 1960, et poursuit de nouvelles utopies suivant deux stratégies. Ce sont les principes et les pratiques esthétiques modernes qui sont ébranlés par l'intégration d'éléments du quotidien aux créations artistiques par le pop art. Les lithographies des boîtes de conserve Campbell's qu'Andy Warhol a exposées à la Stable Gallery en 1962 constituent un exemple probant de cet art anti-moderne et annonce la fin du clivage entre une haute culture et une culture de masse qui marquera les États-Unis durant les années 1990. Là où l'art moderne recherchait la pureté et l'autonomie esthétique, l'art postmoderne se reconnaît davantage comme une pratique sociale qui emprunte à la vie de tous les jours. Ensuite, c'est l'idée de l'art elle-même qui est bousculée. Autrement dit, l'art postmoderne met fin au statut distinct, voire élitiste, universel et intemporel qui est traditionnellement accordé à l'art et devient accessible. Ce faisant, l'art se popularise et quitte son piédestal. C'est la fin de l'art avec un grand A, celui qui répondait aux critères de beauté et de vérité d'une certaine élite cultivée.

Leslie Fiedler reconnaît d'emblée cette complicité lorsqu'en 1965 il écrit : « [...] our period is acutely aware of the sense in which literature if not invents, at least collaborates in the invention of time »¹⁵. Ce théoricien examine la nouvelle attitude anti-humaniste aux États-Unis, qui se reflète également dans de nouveaux genres littéraires (*Dracula-type thrillers, detective story, science-fiction*) suivant une dynamique de popularisation de la culture. L'anti-humanisme dont il est question condamne l'arrogance du modèle anthropocentrique¹⁶ de l'humanisme libéral, propre au modernisme et engendre la naissance de *nouveaux mutants*, que Fiedler décrit ainsi :

14. Bertens, *loc. cit.* p. 242.

15. Leslie Fiedler, « The New Mutants » dans *The Collected Essays of Leslie Fiedler*, vol. 2, p. 379.

16. Dans les termes de Fiedler, il s'agit en fait de la notion de l'homme elle-même : « [...] that bourgeois-Protestant version of Humanism, with its view of man as justified by rationality, work,

*Specifically, the tradition from which [the new mutants] strive to disengage is the tradition of the human, as the West (understanding the West to extend from the United States to Russia) has defined it, Humanism itself, both in its bourgeois and Marxist forms; and more especially, the cult of reason—that dream of Socrates, redreamed by the Renaissance and surviving all travesties down to only yesterday.*¹⁷

Selon Fiedler, le roman *Naked Lunch* de William Burroughs montre à l'extrême l'état de la société américaine et tout ce qu'elle a de « post-humanist, post-male, post-white, post-heroic ». ¹⁸ Il ne s'agit pas moins de l'effondrement des grands piliers idéologiques de l'Occident, à savoir l'humanisme, l'Homme, la race blanche et le héros. Aussi le postmodernisme pourrait-il s'entendre ici au sens d'une contre-culture.

Le deuxième type de postmodernisme est dit post-structuraliste¹⁹, et se joue en deux temps, toujours selon Bertens : le postmodernisme déconstructionniste²⁰, dans les années 1970, et le postmodernisme foucauldien²¹, dans les années 1980. Il s'agit en fait de la fusion du post-structuralisme français et de la nouvelle conscience qui questionne l'humanisme libéral et ses institutions sur la scène américaine, tel que Susan Sontag et Leslie Fiedler l'ont observé dans les courants artistiques et la réalité culturelle, respectivement, au milieu des années 1960. Sous l'influence de Derrida, qui ébranle la notion de la représentation²², et de Barthes, qui annonce la mort de l'auteur, il se développe un nouvel intérêt pour la théorie dans des champs d'activité où la pratique avait traditionnellement préséance, tels que les arts visuels, la critique littéraire, l'anthropologie et, ajouterons-nous, la traduction. La déconstruction a été vivement reçue et enseignée aux États-Unis par les critiques littéraires de l'école de Yale, menée par Paul de Man, Harold Bloom, Geoffrey Hartman et J. Hillis Miller. Ceux-ci cherchent à dévoiler la filiation entre les théories littéraires les mieux reçues, surtout par la communauté académique et les critiques littéraires, et une autorité philosophique, ou

duty, vocation, maturity, success; and its concomitant understanding of childhood and adolescence as a temporarily privileged time of preparation for assuming those burdens. » *Ibid.*, p. 385.

17. *Ibid.*, p. 383.

18. *Ibid.*, p. 392.

19. Hans Bertens, *op. cit.*, p. 6.

20. *Ibid.*, p. 7.

21. *Ibid.*, p. 8.

22. Dans son ouvrage incontournable *De la grammatologie*, paru en 1967, Jacques Derrida met au jour la métaphysique de toute la pensée occidentale, qui n'a cessé d'imposer la présence et la préséance d'un signifié transcendantal à la conscience, à l'histoire et au sens.

morale, qui établit une conception fixe de la littérature. Certains ont reproché aux déconstructionnistes américains de s'occuper davantage d'ébranler la tradition académique (de faire du vandalisme théorique, selon le mot de Christopher Norris) que de faire le procès d'une nouvelle intelligibilité. Ce postmodernisme déconstructionniste ou derridéen s'est ensuite manifesté dans les arts et les sciences humaines par la révision généralisée des idées reçues. On rejette le concept de présence, la recherche d'une origine et la cohérence du sujet. L'historiographie, par exemple, admet l'impossibilité de transcrire fidèlement et objectivement un ensemble de faits, car l'écriture est d'abord la manipulation d'éléments de sens, d'où la fin de l'histoire avec un grand H. Tout contenu sémantique étant devenu suspect, certaines sciences humaines sondent leurs possibilités formelles par le jeu de la déconstruction dans un repli total sur elles-mêmes, tandis que d'autres posent un regard critique sur leurs idées reçues. Les post-structuralistes français s'engagent à mettre en cause les concepts fondateurs de la logique moderne, passant soit par Saussure pour questionner le langage (Derrida, Lacan), soit par Nietzsche pour démonter les engrenages du pouvoir (Foucault, Deleuze et Guattari). Quant à Lyotard, il travaille à montrer la tendance de la science postmoderne à évoluer par dissensus, contrairement, par exemple, à la philosophie universaliste de Habermas, en écho avec les travaux de Kuhn, Chalmers et Feyerabend.²³ Les discours progressistes traditionnels inspirent le doute, car le projet moderne qui espérait guider l'humanité vers l'émancipation sociale et le progrès technologique, n'a pu empêcher la barbarie de deux guerres mondiales et de génocides ainsi que l'échec de divers systèmes économiques occidentaux.

Ensuite, les années 1980 donnent cours au postmodernisme foucauldien, qui suit également une orientation textuelle, mais qui vise davantage la formation du sujet. Selon Foucault, Lacan, Deleuze et Guattari, le sujet n'existe pas sans objet ni contexte. En fait, le sujet n'a pas d'identité fixe, ce que Freud postulait déjà. Tandis que Derrida a attaqué les notions modernes d'histoire et d'auteur, Foucault, lui, s'est affairé à démontrer la complicité entre le pouvoir et le savoir, affirmant que le savoir n'est jamais neutre ni objectif. À partir de ces idées, il s'effectue dans les sciences humaines une

23. Ces trois auteurs démontrent combien les sciences dites exactes sont loin d'être aussi objectives et ordonnées qu'elles le voudraient dans leurs ouvrages respectifs : *La Structure des révolutions scientifiques*, *Qu'est-ce que la science?* et *Contre la méthode*.

révision de la tradition théorique, où se trouvent dénoncées puis déconstruites les structures et les stratégies de la raison (pure) appliquée comme rationalisme (pratique) depuis les Lumières.

Rappelons au passage que, dans l'histoire de l'Occident, les Lumières marquent le début d'un ordre rationnel. Au XVIII^e siècle, les penseurs prennent la voie de la Raison pour sortir l'humanité de l'obscurantisme scientifique où prédomine une irrationalité religieuse qui accuse d'hérésie et mène à l'autodafé ceux qui dérogent à l'ordre établi. Les penseurs croient en la capacité d'une nouvelle élite rationnelle à faire cesser la barbarie sociale et en la possibilité d'édifier une civilisation. Le nouvel ordre social est fondé sur la faculté propre à l'homme de réfléchir et de juger de manière autonome et logique, comme il s'entend au sens cartésien, ce qui autorisera ce dernier à revendiquer son autonomie et la maîtrise de l'univers²⁴. Fortement convaincus que la capacité d'émancipation de l'être humain dépend directement de la capacité de raisonnement de ce dernier, les tenants du nouvel ordre poursuivent le projet d'amener l'homme à raisonner, car tout homme capable de réfléchir et de juger arrivera au bon sens universel et le sort de l'humanité s'en trouvera amélioré. Cet idéal émancipatoire fonde le projet moderne et autorise l'application de la Raison bon gré mal gré. Dans son application pratique, la Raison, ou le rationalisme, signifie en Europe la mise en place d'un moyen d'administration uniforme qui abolira le régionalisme et les idiosyncrasies politiques et culturelles des fiefs du Moyen-Âge en vue de créer une nation d'individus bien-pensants. Au demeurant, l'entrée du Code Napoléon, en 1807, amorce la rationalisation progressive des pratiques administratives à l'échelle des territoires annexés par la France. Forte de son progrès, l'Europe s'investit d'une autorité scientifique et d'une mission d'humanisation qui vient légitimer ses entreprises impérialistes à l'étranger.

24. « Au XVII^e siècle, l'œuvre de Descartes traduit la dimension spirituelle et métaphysique qui sous-tend, à l'aube des Temps modernes, la volonté de savoir [...] Réfléchir sur le pouvoir humain de connaître implique en effet d'assumer la violence jadis faite aux dieux et de leur signifier un peu plus leur congé. Parce qu'il peut connaître, l'homme est virtuellement 'maître et possesseur de la nature', selon l'expression de Descartes. » Jean-Michel Besnier, *Les Théories de la connaissance*, p. 17.

On dit du projet moderne qu'il est humaniste, en ce qu'il vise ultimement la pleine réalisation de l'homme. À ce titre, il table sur trois principes fondamentaux : l'*universalisation*, soit l'uniformisation des modes de pensée et des manières de faire; le *progrès*, c'est-à-dire l'idée de réalisation continuelle, ou d'une perpétuelle marche en avant; et la *rationalisation*, ou la possibilité de tout justifier et expliquer par la vérité. La critique que la pensée postmoderne formule à l'égard du projet moderne dénonce le totalitarisme avec lequel les solutions soi-disant universelles ont été mises en pratique et la toute-puissance dont l'Europe s'est investie pour mener à bien son projet. Sur le plan social, cette critique se cristallise surtout en France vers les années 1960 dans les discours tiers-mondistes ayant pris source dans l'anticolonialisme de l'après-guerre. Les penseurs s'appuient sur une philosophie du démasquage²⁵, telle que les déconstructionnistes la pratiquent par le décentrement²⁶, pour dénoncer l'eurocentrisme et l'impérialisme culturel des États-Unis, qui ont érodé le tiers-monde.

Suivant ce que Derrida, Foucault et Lacan ont démontré, à savoir que le sens d'un mot, d'une théorie ou de l'histoire n'existe jamais comme tel, mais qu'il est toujours à faire, il s'effectue un travail de relecture, de réinterprétation, de réécriture et de retraduction des textes fondamentaux, qui s'inscrit dans la recherche d'un sens qui n'a pas encore été construit. Hassan note qu'il s'agit là d'un travail de reconstruction se manifestant dans diverses sciences humaines par la recherche, l'emprunt et la mise au point de nouveaux outils conceptuels. En outre, la démarche généalogique que Foucault met en

-
25. Il s'agit de dénoncer les crimes commis à l'endroit des peuples asservis qui se sont libérés et d'imputer les fléaux des déshérités, des exploités et des opprimés du Tiers-Monde à l'hégémonie de l'hémisphère Nord. En fait, « [...] c'est avec le plus grand sérieux que toute une génération d'intellectuels européens ou américains, forts de l'autorité de Sartre, adhéra à la prophétie de Frantz Fanon selon laquelle "le Tiers-Monde est aujourd'hui en face de l'Europe comme une masse colossale dont le projet doit être d'essayer de résoudre les problèmes auxquels cette Europe n'a pas su apporter de solutions" ». Pascal Bruckner, *Le Sanglot de l'homme blanc*, p. 37.
26. Le travail de décentrement consiste à réfléchir hors du cadre conceptuel de la pensée occidentale traditionnelle, qui fait « de l'analyse historique le discours du continu et [...] de la conscience humaine le sujet originaire de tout devenir et de toute pratique [...] Lors que les recherches de la psychanalyse, de la linguistique, de l'ethnologie ont décentré le sujet par rapport aux lois de son désir, aux formes de son langage, aux règles de son action, ou aux jeux de ses discours mythiques ou fabuleux, lorsqu'il fut clair que l'homme lui-même, interrogé sur ce qu'il était, ne pouvait pas rendre compte de sa sexualité et de son inconscient, des formes systématiques de sa langue, ou de la régularité de ses fictions, à nouveau le thème d'une continuité de l'histoire a été réactivé [...] ». » Michel Foucault, p. 22.

pratique dans *L'Histoire de la folie à l'âge classique* et *L'Histoire de la sexualité*, et par laquelle il révèle les sites où se font les jeux du pouvoir dans l'histoire, est reprise par les sciences humaines, qui amorcent un véritable processus de révision de leurs archives. Ce troisième postmodernisme que relève Bertens se caractérise par le besoin de dépasser la dynamique locale et fragmentaire de la déconstruction et du post-structuralisme, dont l'orientation strictement textuelle entraîne souvent un travail sur un contexte très précis et escamote, entre autres, des questions d'ordre socio-culturel plus générales devenues incontournables. Fait intéressant, le vocabulaire théorique subit l'ajout stratégique du trait d'union dans de nombreux mots portant le préfixe « re », tels que re-présentation et ré-vision, qui vient marquer visuellement la manipulation sémantique de notions traditionnellement évidentes²⁷. Le postmodernisme « reconstructionniste »²⁸ s'appuie sur l'idée foucauldienne et lacanienne, selon laquelle le sujet se fait toujours en regard de l'objet qu'il observe, c'est-à-dire que le sujet n'existe pas a priori et n'est pas fixe. Aussi croit-on fortement que le sujet est formé et fait l'expérience de sa vie dans l'espace culturel et social. Cette prise de conscience marque le virage culturel que les sciences humaines ont pris dans les années 1980 et donne lieu à un nouveau paradigme de recherche interdisciplinaire : les *Cultural Studies*. Celles-ci constituent davantage un vecteur de recherche qu'un champ d'étude, puisqu'elles parcourent diverses disciplines, telles l'anthropologie, la sociologie, la critique littéraire, l'histoire et la psychanalyse. Dans leur passage interdisciplinaire, elles empruntent différentes méthodes à chaque discipline.

-
27. Derrida est le maître de ce type de manipulation graphique, qui vise stratégiquement à ouvrir sur de nouvelles possibilités sémantiques en jouant sur les traces de la langue, afin de montrer que l'écriture n'est pas qu'un simple système de transcription de la parole pure, idéologie que Derrida surnomme le phonocentrisme. Contre cette conception occidentale qui privilégie la substance phonique au détriment de l'écriture, Derrida crée la différance, pour signifier que le sens se construit toujours par le rapport qu'entretiennent les signes entre eux (ce qui serait impossible si tous les signes étaient pareils). Le rapport ou le jeu entre les traces graphiques confirme que le sens est toujours différé et non présent à lui-même, c'est-à-dire contenu dans la langue elle-même, ce qu'indique le « a » dans le mot différance.
28. Nous nous permettons d'adjectiver l'expression d'Hassan, qui affirme ceci : « The time has come—in this paper, in our culture—for provisional reconstructions, pragmatic remythifications. Even in France, the deconstructive mood has turned. » *The Postmodern Turn*, p. 204. Cet élan reconstructionniste traduit la nécessité de reconstruire parmi les « ruines » théoriques, laissées par la déconstruction, de nouveaux modes de compréhension, de lecture, de recherche et d'écriture. En conclusion de son livre, Hassan affirme que « [...] our fragments, [the many pieces of postmodern knowledge,] I suspect, commune with one another, and our knowledge lives in the patterns we make and continually remake. » (p. 208)

Pour illustrer le type de travail de reconstruction qui s'effectue dans les *Cultural Studies*, mentionnons les études postcolonialistes, qui procèdent à une lecture pointue critique et historique des textes fondateurs écrits ou traduits par les autorités colonisatrices et dévoilent la manipulation idéologique à l'œuvre dans l'écriture et la traduction. En contexte colonialiste, la traduction a permis la production de textes hégémoniques visant à fabriquer l'identité du sujet dominé et à maintenir ainsi l'idéologie colonisatrice. À titre d'exemple, l'approche postcolonialiste a relevé dans ces textes des procédés poétiques d'assimilation de l'Autre (le barbare ou l'indigène) au Même (l'Européen)²⁹. Les études féministes amorcent le même procès d'intelligibilité, qui n'est pas sans rappeler la démarche généalogique de Foucault. C'est dans la refonte d'idées culturellement et intellectuellement bien ancrées, par la relecture générale des textes à haute valeur culturelle, que s'opère la décanonisation, puis la démocratisation du savoir. Dans la mesure où la démocratie implique fondamentalement la multitude des points de vue, l'échange d'idées et la tolérance des diverses opinions, la perspective interdisciplinaire qu'offre les *Cultural Studies* permet justement de démocratiser l'institution culturelle.

À la lumière du court résumé qui précède, il apparaît impossible de donner une définition universelle du postmodernisme qui s'appliquerait à tous les domaines de l'art et des sciences humaines, ce qui, de toutes façons, irait à l'encontre de la pluralité qui caractérise justement les postmodernismes. Il se trouve néanmoins un dénominateur commun, à savoir la forte conviction qui fonde la pensée postmoderne d'une crise du sens, ou crise de la représentation. Bertens explique³⁰ cette crise par le fait que nous ne croyons plus en la possibilité de représenter le réel. Qu'elles soient d'ordre esthétique, moral, politique ou épistémologique, les représentations qui constituaient notre réalité, occidentale, précisons-le, ne peuvent plus être considérées comme étant naturelles et sont mises en cause. De surcroît, les postmodernismes semblent admettre pour la plupart que le langage fabrique la réalité davantage qu'il ne représente le réel; que le sujet moderne autonome dont l'identité serait unique n'existe plus et a été

29. Eric Cheyfitz, dans *The Poetics of Imperialism*, montre comment les colonisateurs européens en territoire amérindien et antillais substituaient aux réalités aborigènes la logique européenne, réduisant et assimilant l'étranger à l'aide des éléments d'un langage soutenu.

30. Hans Bertens, *op. cit.*, p. 11.

remplacé par un agent se définissant en grande partie par la figure de l'Autre, c'est-à-dire par ce qui est traditionnellement perçu comme lui étant extérieur (la nature et l'étranger, par exemple), et se redéfinissant toujours; que le sens est devenu social et conditionnel; et que le savoir n'a de valeur qu'à l'intérieur d'un discours (d'une formation discursive ou d'une structure de pouvoir précise, dirait Foucault).

1.3.2. Épistémè postmoderne

Ce que nous avons appelé l'idée du postmoderne constitue un mouvement de pensée dans les sciences humaines, non pas au sens d'une action collective, mais plutôt d'une dynamique changeante. La manière particulière, et novatrice, dont le savoir humain s'organise depuis les années 1970³¹ se caractérise par la multitude et l'instabilité des discours de tous ordres. En effet, l'épistémè postmoderne rompt avec la rationalité moniste et universalisante de la modernité, en ce qu'elle ne se constitue pas sur une base conceptuelle transcendante et fixe. L'épistémè postmoderne donne à voir la pluralité, la mouvance et surtout la coexistence des lignes de pensée qui la traversent. Parler de fondement épistémologique devient alors fictif, dans la mesure où le propre de l'épistémè postmoderne est de ne jamais se fonder. C'est la raison pour laquelle nous empruntons à Foucault l'outillage conceptuel de l'archéologie, qui maximise nos chances de trouver des objets de discours dans le site de la traductologie et de reconstituer des réseaux discursifs en vue d'expliquer comment l'on parle de la traduction aujourd'hui. L'absence d'une métastructure épistémologique crée une certaine tension qu'il ne faut pas chercher à résoudre, selon certains, et que d'autres accusent d'aporétisme. Cette tension est irréductible sous l'effet d'un concept universel (d'un signifié transcendantal, pour reprendre le mot de Derrida, ou d'un archi-concept, selon l'expression de Rorty) et engendre une riche concomitance de modes de pensée, de théories et d'herméneutiques, possible seulement dans une épistémè plurielle.

31. Cette date est donnée à titre indicatif quant au moment à partir duquel commencent à surgir les discours de transformation épistémologique, donc ceux qui annoncent une nouvelle manière de penser dans les domaines esthétiques et des sciences humaines. En traductologie, par exemple, ces discours formulent souvent la nécessité de dépasser la dualité stérile du débat sur la forme et le sens.

Il importe maintenant de présenter cette épistémè telle que nous l'entendons dans le cadre du présent travail. Pour ce faire, nous exposerons la pluralité, telle qu'elle s'opère dans les jeux de langage soulignée par Lyotard, la coexistence de dynamiques opposées, ce qu'exprime l'*indetermanence* d'Ihab Hassan, et l'interdépendance entre le fait social et le faire culturel (entre postmodernité et postmodernismes) selon Zygmunt Bauman.

1.3.2.1. Lyotard

Dans *La Condition postmoderne*, Lyotard postule qu'il n'est plus possible de penser le savoir autrement que selon le mode de la pluralité et de l'indéterminisme dans ce qu'il nomme l'*agonistique générale* des jeux de langage. Précisons d'emblée que, d'après Lyotard, ce sont d'« immenses nuages de matière langagière qui forment les sociétés. »³² La matière langagière est elle-même produite par les jeux de langage, notion empruntée à Wittgenstein et comprise telle qu'Oswald Ducrot et les tenants de la pragmatique intégrée l'entendent. Les jeux se font selon deux types de savoir : le savoir scientifique et le savoir narratif, ou le récit. Le premier est le lieu d'énoncés essentiellement dénotatifs, qui ne sont reçus dans le discours scientifique qu'à condition de porter sur un référent universel, et de susciter le consensus des experts sur la vérité des énoncés. Le deuxième donne lieu à des énoncés de tous ordres et constitue le savoir traditionnel, c'est-à-dire les récits qui nous narrent « et ce qu'il faut dire pour être entendu, et ce qu'il faut écouter pour pouvoir parler, et ce qu'il faut jouer [...] pour pouvoir faire l'objet d'un récit. »³³

Alors que l'épistémologie moderne fondait son savoir sur un référent fixe, ou métarécit (par exemple, le noble discours de l'émancipation de l'homme ou encore les théories bien établies comme le darwinisme et le calvinisme), les jeux de langage se font plutôt en interaction les uns avec les autres selon les coups qui se jouent, ce qui entraîne un référent toujours en mutation. Il s'ensuit de petits récits, qui se déploient selon une systématicité locale construite *ad hoc* par des partenaires situés historiquement,

32. Lyotard, *op. cit.*, p. 104.

33. Lyotard, *op. cit.*, p. 40.

culturellement et socialement. Ainsi on dit du savoir qu'il change d'échelle, passant de l'universel au régional. Et dans ce passage, le sujet se retrouve libre de participer à une multitude de jeux de langage disséminés, rendant obsolètes les grands récits de légitimation que le savoir moderne racontait et qu'un consensus défendait. Chose intéressante, le consensus, soit l'accord de la majorité, est souvent l'affaire d'une minorité, telle la communauté scientifique, les philosophes et les penseurs, les actionnaires, etc. La participation du sujet et le nombre infini de coups qu'il peut jouer renouvellent perpétuellement les possibilités du savoir. Le sujet vit au carrefour de multiples jeux, dont la visée est plurielle et imprévisible dans les combinaisons langagières parfois inexplicables qu'elle génère. Le tout-puissant numérique et l'omniprésence médiatique diversifient d'autant plus les coups qui peuvent se jouer.

Il importe d'illustrer comment la science, par exemple, dans les sociétés post-industrialisées, est passée d'une épistémologie moderne à son développement postmoderne actuel. Dans sa pragmatique traditionnelle, la science s'est révélée tautologique et finalement peu productive. D'ailleurs, dans sa tautologie la plus ridicule, Lyotard critique-t-il, la science n'a pas hésité à définir les conditions d'un discours scientifique par un discours sur les conditions scientifiques. Le savoir scientifique, qui se dit universel et voué à la recherche de la vérité, n'a de faits que les propositions dont la communauté scientifique reconnaît l'intelligibilité et qu'elle dit vraies. Nombreux sont les auteurs qui ont prouvé la fabrication du fait. À ce chapitre, Feyerabend affirme que :

Nous découvrons même, par des analyses plus serrées, que la science ne connaît pas un seul 'fait brut', mais que les 'faits' qui entrent dans nos connaissances sont déjà considérés sous un certain angle, et sont, par conséquent, essentiellement spéculatifs. Ce point étant acquis, l'histoire de la science sera aussi complexe, chaotique, pleine d'erreurs et divertissante que le seront les idées qu'elle contient; et ces idées à leur tour seront aussi complexes, chaotiques, pleines d'erreurs et divertissantes que les esprits de ceux qui les auront inventées.³⁴

L'objectivité illusoire et la circularité propres au fondement du savoir scientifique traditionnel apparaissent dès le moment où l'on admet que les critères d'intelligibilité sont établis par le consensus des experts (dont il ne faut pas oublier qu'ils sont situés

34. Paul Feyerabend, *Contre la méthode*, p. 15

historiquement et idéologiquement) pour déterminer ce qui est vrai; et ce qui est vrai sert à établir les critères d'intelligibilité. Feyerabend souligne que la méthodologie scientifique est souvent confondue avec la science. Quant à cette confusion métonymique, (où la partie est prise pour le tout), Lyotard fait remarquer que la hiérarchie qui maintenait jadis la technologie au service de la science se trouve inversée³⁵ et c'est la technologie qui se trouve aujourd'hui à la fine pointe de la science, tel que l'expression le consacre. Le fait que la technologie se monnaie, mais non la science, explique sans aucun doute le nouvel ordre des choses.

Il faut également admettre que la pragmatique scientifique a souvent dû recourir à des énoncés propres au savoir narratif pour obtenir la crédibilité et l'autorité nécessaires à la poursuite de ses intérêts particuliers. Il n'y a pas d'ordre cosmique ni divin qui dicte la logique et la raison; l'activité légitimante est donc entièrement discursive, ce que nous rappelle Bauman :

*Reason cannot legislate for discursive formation, being, as it were, formed by it much as the objects of its analyses and narration are. It is the incessant activity of discourse that spawns the narrated reality at one end and the narrated reason at the other*³⁶.

Dans l'épistémè postmoderne, le savoir scientifique n'entretient plus l'illusion de poursuivre des intérêts fondés sur l'émancipation du sujet. D'ailleurs, le seul critère de légitimation consiste en l'obligation de performativité³⁷, dont l'unique prescription consiste à accroître les chances du savoir scientifique de donner cours à des énoncés insolites et ainsi à jouer le meilleur coup possible. La légitimation traditionnelle de l'entreprise scientifique fondée sur le consensus visant la preuve cède la place au déploiement de moyens d'argumentation hétérogènes et flexibles, qui ne peuvent plus obéir à un ensemble de règles relevant d'un langage métaphysique universel, propre à

35. L'ordre de préséance est même reproduit dans le mot très récent : technoscience.

36. Zygmunt Bauman, *Postmodern Ethics*, p. 70.

37. « [...] dans les jeux à information complète, la meilleure performativité ne peut pas consister, par hypothèse, dans l'acquisition d'un [...] supplément [d'information]. Elle résulte d'un nouvel arrangement des données, qui constituent proprement un 'coup'. Ce nouvel arrangement s'obtient le plus souvent par la mise en connexion de séries de données tenues jusqu'alors pour indépendantes. [...] Or il est permis de se représenter le monde du savoir postmoderne comme régi par un jeu à information complète, en ce sens que les données y sont en principe accessibles à tous les experts : il n'y a pas de secret scientifique. » Lyotard, *op. cit.*, p. 85.

la recherche de la vérité et du consensus. Lyotard décrit la science comme un système ouvert fonctionnant avec des données incomplètes. S'étant rendu compte de l'inefficacité d'une science traditionnellement téléologique dans son approche des problèmes, son positivisme classique et son engagement déterministe à dévoiler le vrai, le savoir scientifique postmoderne procède d'une dynamique de la contradiction, du paradoxe et de l'antiméthode, que Lyotard regroupe sous le nom de paralogie. La paralogie est une *activité différenciante et d'imagination*, qui augmente les possibilités de la science d'imaginer de nouvelles idées, de tendre vers l'inconnu. En termes plus précis, Lyotard exprime le cours de la science postmoderne comme suit :

En s'intéressant aux indécidables, aux limites de la précision du contrôle, aux quanta, aux conflits à information non complète, aux 'fracta', aux catastrophes, aux paradoxes pragmatiques, la science postmoderne fait la théorie de sa propre évolution comme discontinue, catastrophique, non rectifiable, paradoxale. Elle change le sens du mot savoir, et elle dit comment ce changement peut avoir lieu. Elle produit non pas du connu, mais de l'inconnu. Et elle suggère un modèle de légitimation qui n'est nullement celui de la meilleure performance, mais celui de la différence comprise comme paralogie.³⁸

Feyerabend a raconté comment la science ne procédait pas aussi rationnellement (c'est-à-dire de manière organisée et concertée) que ne le prétend l'histoire. Aussi fait-il le récit de l'incompétence, du non-respect flagrant du *statu quo* (l'exigence méthodologique qui assure la concordance d'une théorie avec les faits déjà reçus) et la production tolérée d'hypothèses *ad hoc* pour éliminer les difficultés qualitatives. Parallèlement, Kuhn a ébranlé la conception traditionnelle de la science en démontrant que le développement scientifique se fait au gré de révolutions et de paradigmes qui apparaissent et disparaissent constamment et ne saurait être compatible avec l'unité³⁹ et la linéarité illusoire du progrès scientifique, conception entretenue par une pulsion téléologique et ahistorique vers une concordance toujours plus exacte avec la réalité⁴⁰. Il a également mis au jour la nature métaphorique du langage scientifique prétendument objectif. Ainsi, la connaissance n'est pas « une marche progressive vers la vérité. C'est plutôt un océan toujours plus vaste d'alternatives mutuellement incompatibles (et peut-

38. Lyotard, *op. cit.*, p. 97.

39. Sur le plan idéologique, l'unité signifie l'unique réponse ou but auxquels un ensemble se réduit.

40. Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, p. 23

être même incommensurables) [...]. »⁴¹ Pour sa part, Feyerabend rejoint Lyotard lorsqu'il dit de la science qu'elle est plutôt un conte de fée et tiendrait davantage du mythe, notamment parce que les résultats de la science sont apparus avec l'aide d'éléments non scientifiques, tels les accidents favorables comme la *découverte* des rayons-X, la conjoncture cosmologique, les conditions de recherche, etc.

Quant au consensus, il ne survient que localement (géographiquement et historiquement) à l'intérieur d'un paradigme de recherche et peut porter sur l'idée que la dissension est plus avantageuse. Par exemple, l'on peut être d'accord sur le fait que l'on doit être en désaccord pour que surgissent de nouvelles idées. Le caractère impromptu du consensus anime également les jeux de langage du savoir narratif, dans la mesure où le lien social découle de l'engagement temporaire et résiliable des partenaires à jouer, qui ont remplacé les métarécits universels par des jeux de langage. Le lien social s'établit dès que des partenaires s'engagent à jouer. Puisque la dynamique des jeux ne procède pas du déterminisme régi par une raison fixe, universelle et totalisante, propre aux métarécits, l'on dit que la Raison a changé d'échelle, passant de l'universalisme au relativisme, du fixisme à l'indéterminisme, c'est-à-dire du métalangage universel aux jeux de langage locaux où chacun a sa raison. En outre, les jeux obéissent à des critères qui leur sont immanents. Les règles des jeux de langage sont imprévisibles et temporaires, étant donné qu'il peut se faire à tout moment un coup qui vienne ouvrir les possibilités de jeux ultérieurs. Aussi Lyotard souligne-t-il l'hétérogénéité, l'hétéromorphisme et l'imprévisibilité des jeux qui y sont faits. En effet, selon Lyotard, la pragmatique sociale, « [c]'est un monstre formé par l'imbrication de réseaux de classes d'énoncés (dénotatifs, prescriptifs, performatifs, techniques, évaluatifs, etc.) hétéromorphes. »⁴² C'est dorénavant le contrat temporaire qui sert de liant entre les partenaires d'une société et non plus les prescriptions de l'institution permanente (l'Église, la Patrie, l'Érudition) dans la vie professionnelle, affective, sexuelle, culturelle et familiale d'une personne. La dynamique des petits récits propres à l'épistémè postmoderne se caractérise par son instabilité, son imprévisibilité et son effervescence inépuisable. Il ne s'agit pas tant d'inventer de nouvelles classes

41. Feyerabend, *op. cit.*, p. 27.

42. Lyotard, *loc. cit.*, p. 105.

d'énoncés que de réorganiser la matière langagière déjà là, de la parodier, la traduire, en faire des collages, en trafiquer les citations, en hybrider les types et les styles. Et ce, toujours selon des combinaisons différentes. Il s'effectue un brassage général des catégories traditionnellement bien balisées, un décloisonnement et un métissage, une transgression des frontières, qui se reflètent dans les productions artistiques. Aussi recourons-nous à Ihab Hassan pour exposer les aspects de cette métamorphose.

1.3.2.2. Hassan

Ihab Hassan est l'un des premiers théoriciens à avoir distingué et mis en relation le postmodernisme culturel, dans sa double dynamique d'indéterminisme et d'immanence, et la postmodernité géopolitique, dans ses mouvements simultanés de régionalisation et de globalisation, pour exprimer la difficulté actuelle qui tiraille la formation du sujet occidental⁴³. Demeurant sensible aux précurseurs du postmodernisme, qu'il voit en Nietzsche et en William James surtout, Hassan ne cherche pas à en retracer l'origine, mais mentionne qu'il se serait manifesté aux États-Unis dans les années 1960 avant de migrer vers le continent européen. Hassan affirme d'entrée de jeu que le postmodernisme se prête à l'épistémè des sociétés du XX^e siècle, lesquelles sont « affluent, high-tech, consumer, media-driven »⁴⁴ (précision qui permet peut-être d'inclure la société japonaise, entre autres). Il insiste également sur le fait que le postmodernisme est polychronique et donc incompatible avec la conception linéaire du temps, ce qui empêche sa périodisation. Il devient donc impossible de qualifier de postmoderne tout ce qui a été écrit après 1970, par exemple. La fonction herméneutique qu'Hassan concède au postmodernisme nous permet de reconnaître parmi les œuvres d'un même auteur certaines comme étant postmodernes et d'autres non.⁴⁵ Hassan soulève un autre fait intéressant, à savoir que le postmodernisme se

-
43. Hans Bertens résume la situation contradictoire dans laquelle le sujet occidental vit depuis les 25 dernières années ainsi : « Knowing that universals inevitably violate the rights of the particular, we yet want a universal rule to protect the particular from the possibly universalizing aspirations of other particulars. » *Op. cit.*, p. 242.
44. Hassan, « From Postmodernism to Postmodernity: the Local/Global Context », www.ihabhassan.com/postmodernism_to_postmodernity.htm.
45. À titre d'exemple, Hassan cite le cas de James Joyce : « Nor can we simply say that Joyce is modern or postmodern. Which Joyce? That of *Dubliners* (pre-modern), *Portrait of the Artist as a*

joue différemment en architecture, arts visuels, musique, danse et en littérature, pour ne nommer que ces sphères d'activités. C'est la raison pour laquelle il s'abstient de formuler une définition fixe du postmodernisme et estime plus enrichissant d'en tracer les tendances, notamment les indéterminismes et les immanences, dont il illustre les particularités à l'aide d'une liste paratactique⁴⁶. Nous soulignons l'importance qu'Hassan accorde au rapport d'interaction et à la coexistence, d'une grande pertinence en traductologie, qu'entretiennent les indéterminismes et les immanences.

Tout comme Lyotard a mis en lumière l'indéterminisme propre aux jeux de langage et l'immanence des coups qui sont joués dans la constitution du savoir postmoderne, Hassan présente le postmodernisme comme étant animé par deux tendances majeures donnant cours à des éléments disparates : l'indéterminisme culturel et l'immanence technologique, toutes deux irréconciliables mais concomitantes. Il les fusionne pour en forger un néologisme : *indetermanences*. Par indéterminismes Hassan entend ce qui suit :

[...] *a combination of trends that include openness, fragmentation, ambiguity, discontinuity, decenterment, heterodoxy, pluralism, deformation, all conducive to indeterminacy or under-determination. The latter concept alone, deformation, subsumes a dozen current terms like deconstruction, decreation, disintegration, displacement, difference, discontinuity, disjunction, disappearance, de-definition, demystification, detotalization, delegitimation, decolonization.*⁴⁷

Les indéterminismes se révèlent dans la volonté à déconstruire, c'est-à-dire à quitter le schéma de la logique de la définition, à choisir l'indécidable au détriment du consensus et à relativiser au lieu de totaliser. Il s'agit également d'un mouvement vers la fragmentation qui donne préséance dans le courant littéraire à la métonymie, au collage et au sujet schizophrène (de nombreux Autres dans le même) – au détriment de la métaphore, du tableau et du sujet paranoïaque (le même et l'Autre) – et accueille le paradoxe, la paralogie et la paracritique comme moyens de réflexion valides. La culture se trouve décanonisée par l'affirmation de voix traditionnellement occultées, telles les perspectives postcolonialistes et féministes, qui démystifient la connaissance et

Young Man (modern), *Ulysses* (modern shading into postmodern), *Finnegans Wake* (postmodern)? ». *Ibid.*

46. Ihab Hassan, *The Postmodern Turn*, p. 91.

47. Hassan, *loc. cit.*

déconstruisent les discours dominants du pouvoir (ce qui mène à préconiser l'idiolecte par méfiance générale face au langage universalisant des métarécits). Relativisation, fragmentation, schizophrénie, déconstruction... le sujet ne manque pas d'être vidé de sa plénitude métaphysique moderne, qui délimitait son identité ainsi que son objet d'étude, selon une logique du dedans et du dehors, à savoir une épistémologie du centre et de la périphérie. Le sujet postmoderne peut s'effacer, devenir l'objet, se multiplier, se refléter et même disparaître pour n'être que fiction (ce que Nietzsche entrevoyait déjà). Il n'y a plus de plein-vidé ni dedans-dehors ni centre-périphérie. La déconstruction s'articule enfin par la non-représentation, c'est-à-dire le refus de la *mimesis* et du *logos* au profit de l'irréalisme (dans les arts visuels) et du silence (dans l'écriture).

Il s'agit en fait d'une disposition généralisée à mettre en cause, à ébranler, à repenser, à réécrire et à retraduire, c'est-à-dire à questionner toute certitude acquise sur un sujet quel qu'il soit. Cette volonté est animée par une forte conviction dans l'ouverture, l'inachevable et la démultiplication du sens (contre la finitude, la plénitude et l'unité que l'épistémologie moderne conférait au sens). En revanche, les indéterminismes sont dissipés par les immanences, l'autre grande tendance postmoderne qu'Hassan entend ainsi :

immanences, a term that I employ without religious echo to designate the capacity of mind to generalize itself in symbols, intervene more and more into nature, act through its own abstractions, and project human consciousness to the edges of the cosmos. This mental tendency may be further described by words like diffusion, dissemination, projection, interplay, communication [...].⁴⁸

Les immanences se manifestent par l'enchevêtrement de la réalité et de la fiction, la servitude de l'histoire à l'événement médiatique, le repli de la science sur elle-même, la confrontation de l'être humain à l'intelligence artificielle de la cybernétique et les limites toujours reculées par la technologie de notre perception de l'infinitésimal (dans le noyau de l'atome) et de l'infiniment grand (aux frontières de l'univers en expansion).

48. *Ibid.*

De manière encore plus intense, il s'effectue un travail de reconstruction de la réalité à partir de fictions dans la science⁴⁹, le social, l'art et la haute technologie. Le sujet intervient davantage dans la nature et la culture, ne trouvant plus celles-ci comme des entités monolithiques et immuables, mais les construisant selon une pluralité d'interprétations parfois conflictuelles, ce qui vient mettre fin à la dualité nature-culture. Citons en exemple l'écologisme radical et l'écoféminisme. Enfin, l'immanence est la reconstitution de l'univers par des langages que nous avons conçus et qui nous dépassent. La cybernétique en est un exemple probant. C'est la transformation de la nature en culture, et de la culture en systèmes sémiotiques immanents⁵⁰. Parce qu'après avoir été déçus par nos grandes instances légitimantes, c'est-à-dire Dieu, le roi, le père, la Raison, l'histoire et l'humanisme, et parce que nous nous sommes rendu compte que le sens n'est pas à trouver, mais qu'il est à faire, nous reconnaissons que rien ne se fait hors du langage, hors des codes.

La reconstruction coexiste avec la déconstruction. Aussi Hassan ajoute-t-il qu'à cheval entre les deux tendances se trouve l'ironie, soit l'attitude que le sujet adopte lorsqu'il recherche en vain une vérité dans un monde où il se méfie des consensus et s'affaire à défaire les paradigmes. La dynamique de la reconstruction peut se traduire par l'hybridation, où l'action de dé-définir et de déformer les genres littéraires (par exemple, par la parodie, le pastiche, le cliché, le plagiat et la traduction). Elle enrichit du même coup les possibilités de *re-présentation* et de réactualisation sans réification du passé (sans croire à une translation d'un passé demeuré intact ou faire après sans faire comme, selon le mot d'Henri Meschonnic). Empruntée à Bakhtine, la carnavalisation s'inscrit aussi dans la dynamique de la reconstruction. Hassan entend par là tout le comique et l'absurde du désordre de la vie, dont l'imminence des menaces subversives garantit en quelque sorte le renouvellement des choses. Le sujet se trouve invité à performer, qu'il s'agisse d'écrire, de réviser, de jouer et de (re)traduire des textes. Le postmodernisme, Hassan précise-t-il est ce phénomène social, philosophique et artistique qui se prête à un certain réenchantement : « [...] postmodernism veers toward

49. Voir note 34.

50. Ihab Hassan, *The Postmodern Turn*, p. 172.

open, playful, optative, provisional (open in time as well as in structure or space), disjunctive, or indeterminate forms, a discourse of ironies and fragments [...] »⁵¹

Nous recourons enfin à Zygmunt Bauman pour expliquer comment les sociétés post-industrialisées se sont retrouvées dans *l'agonistique générale des jeux de langage*, tel que Lyotard le conçoit, et comment elles vivent dans l'ambivalente *indétermanence*⁵².

1.3.2.3. Bauman

La réflexion de Bauman nous permet de faire le pont entre la chute de la légitimation inhérente à la modernité (ou encore l'épistémologie moderne) et le phénomène culturel du postmodernisme. La question principale à poser est la suivante : qu'est-ce qui se voit rejeté de l'épistémologie postmoderne? Et Bauman y répondrait comme suit : tout ce que la modernité ne pouvait voir d'elle-même – ses *illusions* et ses *impossibilités* – tant elle était convaincue de sa supériorité⁵³ naturelle, donc universellement reconnue, sur toute autre forme de vie, de sociétés et de cultures. En fait, la modernité était fondée sur la certitude de pouvoir ramener le désordre et l'instabilité de la nature et de l'homme à l'ordre, c'est-à-dire celui que les philosophes modernes avaient conçu et qui sous-tendait le programme humanisant de ces derniers. Alimentée par son idéal émancipatoire, la modernité a converti l'ambivalence en transparence : la nature est devenue ressources naturelles, c'est-à-dire les matières premières qui lui revenaient naturellement aux fins d'exploitation. La pensée moderne concevait qu'il incombait à tous d'ordonner rationnellement le monde autour et soi-même et de s'accomplir de cette mission comme d'une tâche quotidienne. Dans la mesure où tout ce qui n'était pas comme elle était contre elle, la modernité a mené une quête rationnelle qui s'est soldée en conquête⁵⁴. En ce sens, on peut dire de l'épistémologie moderne qu'elle relevait d'une structure du centre et de la périphérie (ou encore du même et de l'Autre). La

51. *Ibid.*, p. 93.

52. Notre traduction.

53. Zygmunt Bauman, « The Fall of the Legislator » dans Thomas Docherty (éd.), *Postmodernism. A Reader*, p. 135.

54. « The war against mystery and magic was for modernity the war of liberation leading to the declaration of reason's independence. It was the declaration of hostilities that made the unprocessed, pristine world into the enemy. » Zygmunt Bauman, *Intimations of Postmodernity*, p. x.

philosophie de la décolonisation qui a animé les penseurs européens des années 1960 dans leur combat contre l'eurocentrisme et l'impérialisme culturel a largement contribué au décentrement de la pensée occidentale, qui s'amplifie à l'extrême dans l'épistémè postmoderne⁵⁵.

La postmodernité, elle, a abandonné toute certitude quant à la légitimité de fonder un système de valeurs universel, ce qui rend le sujet postmoderne d'autant plus sage qu'incertain et angoissé. Sage, parce qu'il accepte que le chaos et l'ambiguïté sont un état permanent de la réalité humaine. Par conséquent, cette ouverture lui permet de tolérer des modes de pensée et des manières de faire diverses, parfois contradictoires.angoissé, par contre, car il lui est difficile de faire avec l'imprévisibilité et la multiplicité de centres, ou jeux de langage depuis qu'il n'y a plus de centre idéologique qui dicte les valeurs sociales, morales et esthétiques, que le sujet peut suivre ou rejeter. Si toutes les manières de faire se valent, quelle instance établira qu'il vaille mieux faire ceci ou cela? Devant le seul fait que tout est relatif, donc qu'il n'y a rien de certain et que tout se vaut, la postmodernité se trouve aux prises devant l'ambivalence, l'indéterminisme et l'indécidable. Aussi ce « vide » idéologique précipite-t-il le sujet postmoderne dans une succession effrénée de modes de vie, de trips, d'humeurs, de croyances, etc. Bauman résume bien l'angoisse du sujet postmoderne tellement libre de choisir maintenant qu'il erre : « It means the exhilarating freedom to pursue anything and the mind-boggling uncertainty as to what is worth pursuing and in the name of what one should pursue it. »⁵⁶

La vacuité et l'errance amènent Bauman à poser la question de l'éthique. De son point de vue sociologique, il constate que le comportement humain est déréglementé, dans la

55. Linda Hutcheon exprime bien comment le décentrement de la pensée occidentale se traduit dans l'épistémè postmoderne lorsqu'elle écrit : « The centre no longer completely holds. And, from the decentered perspective, the 'marginal' and what I will be calling [...] the 'ex-centric' (be it in class, race, gender, sexual orientation, or ethnicity) take on new significance in the light of the implied recognition that our culture is not really the homogeneous monolith (that is middle-class, male, heterosexual, white, western) we might have assumed. The concept of alienated otherness (based on binary oppositions that conceal hierarchies) gives way, as I have argued, to that of differences, that is to the assertion, not of centralized sameness, but of decentralized community — another postmodern paradox. » Linda Hutcheon, « Theorizing the Postmodern » dans *Twentieth-Century Literary Theory. A Reader*, p. 277.

56. Bauman, *op. cit.*, p. vii.

mesure où il n'est plus nécessaire de recourir à des règlements dépersonnalisés, c'est-à-dire édifiés sur des fondements philosophiques abstraits, pour garantir l'ordre social. Bauman admet également que les gestes de bonté et de respect demeurent inexplicables quant aux principes qui les sous-tendent. Au demeurant, c'est grâce à la moralité humaine que la négociation éthique et le consensus sont possibles et non le contraire. Ainsi Bauman rejoint-il Hassan dans sa visée pragmatique lorsqu'il dit que la responsabilité morale de chacun constitue le point de départ de l'éthique postmoderne et non le point d'arrivée⁵⁷. Hassan, pour sa part, s'appuie sur la pensée de William James, dont il reprend le conseil suivant : « [...] to reconstruct our discourse, to ground it even, not on some rock of the Absolute but on resilient concretions of *human desire in their circumstance*. »⁵⁸ La pragmatique réhumanise le sujet, lui reconnaît les compétences que la modernité lui avait enlevées, à savoir « the authorship of action, the right to pronounce on meanings, to construe narratives. »⁵⁹ Cette resubjectivisation correspond à ce que Bauman nomme le ré-enchantement. Elle ouvre sur tout un travail de reconstruction, dont Hassan a souligné les implications esthétiques, qui se fait en réaction à la désobjectivisation opérée par la modernité. En admettant dans son droit la créativité du sujet, la pragmatique fait appel du même coup à la volonté de l'être humain de vivre dans un univers pluraliste, et cet appel dépasse la simple incitation à la tolérance. Seul l'engagement éthique peut rendre possible cet univers et par là Hassan entend notamment ce qui suit :

*It is a commitment to satisfy as many claims as we vitally can; a commitment, otherwise, to mediation, negotiation, rather than to dogmatism or contumacy; and a commitment to a scheme of uncertified possibilities that we can actually trust. It is finally, a commitment to recognize beliefs for what they are: rungs in our 'faith ladder', [...] as we climb come to see that life extends farther than conceptual reason.*⁶⁰

Le pluralisme présuppose la fission du noyau idéologique moderne et la fin des schémas dualisants, mais combien sécurisants, qui fondent la psyché occidentale depuis que Descartes a cogité : la séparation binaire de la nature et de la culture; de

57. Id., *Postmodern Ethics*, p. 34.

58. Ihab Hassan, *The Postmodern Turn*, p. 206.

59. Zygmunt Bauman, *Intimations of Postmodernity*, p. x.

60. Hassan, *op. cit.*, p. 207.

l'Occident et du reste du monde; de la haute culture et de la culture populaire; et de l'original et de la copie⁶¹.

En revanche, si les membres des sociétés post-industrialisées n'imagineraient jamais devoir se conformer à des valeurs universelles dictées par une autorité religieuse, culturelle ou autre, ils convergent malgré eux idéologiquement vers le mécanisme du marché, fondé sur le changement perpétuel et le jeu d'alternance entre le désuet et le dernier cri.⁶² Ce mécanisme fonctionne indépendamment de tout système de légitimation, car il n'a pas à fonder son autorité sur des critères de vérité, de moralité et de beauté, alors qu'il peut les vendre. Qui peut contredire de nos jours que le Vrai, le Beau et le Bon sont dictés par la publicité?⁶³ La logique du marché est toujours fonction des solutions ou des résultats escomptés. Par ailleurs, le marché est régulé par l'hégémonie technoscientifique, c'est-à-dire l'alliance puissante et lucrative de la technologie et de la science, qui donne cours à ce que Scarpetta nomme la *technoculture*⁶⁴. Celle-ci ne pose plus la question à savoir si tel développement technologique est bien ou mal, mais se demande plutôt qu'une seule chose : est-ce que ça rapporte? La rentabilité, ou le ratio investissement-gain le plus efficace, est bel et bien le seul critère de la technoculture, dont la société subit les conséquences : la technocratisation d'échelle, l'essor technologique envahissant (Microsoft), la globalisation du temps et de l'espace (Internet), l'homogénéisation économique (ZLÉA) et culturelle (mcdonaldisation). Aussi, le sujet de la postmodernité réagit à l'hégémonie technoscientifique en s'ouvrant au mystère, à l'émotion, à l'irrationnel, à l'intuition, à l'expérience, à la sensation extrême. Deux principales attitudes caractérisent les postmodernismes : le manque de rigueur et la nonchalance, issues de la dynamique du jeu. On se joue de l'obligation de légitimation et des origines sur le plan des idées. On

61. Le décloisonnement de l'original et de la copie ainsi que l'abolition de la préséance du premier sur la deuxième (de l'auteur sur le traducteur) constitue l'un des principaux enjeux des théories postmodernes de la traduction.

62. Aussi Bauman tient-il à nuancer la tolérance apparente des sociétés postmodernes en soulignant l'intolérance de celles-ci envers les individus inaptes à alimenter la dynamique du marché. Effectivement, le pauvre criminalisé est stigmatisé par sa mauvaise volonté à adhérer au groupe des bons consommateurs, c'est-à-dire ceux qui sont aptes à se laisser séduire par des expériences toujours nouvelles et des sensations toujours plus intenses. Voir *Postmodernity and its Discontents*.

63. Nous renvoyons à *99 Francs* de Frédéric Beigbeder pour une illustration romancée de cet état de fait.

64. Expression relevée dans *Le Monde postmoderne*, Yves Boisvert, p. 52.

se moque de la frontière entre fiction et réalité sur le plan esthétique. Voilà deux des nombreuses insubordinations qui sous-tendent l'idée du postmoderne, telle que nous l'entendons dans la présente thèse.

1.3.3. Notre idée du postmoderne

De la même manière qu'il est impossible de dissocier les manifestations culturelles et artistiques de ce qu'il advient d'une société, nous avons tenu à présenter les aspects de la postmodernité avant de cerner les lignes de force qui parcourent l'épistémè postmoderne. La rhétorique moderne recourait à la réduction, à la dualisation, à la compartimentation et à la classification. Il va sans dire que cet appareillage ne permettrait pas d'exprimer la pensée postmoderne dans toute sa spécificité. Toutefois, dans la mesure où la présente thèse doit se conformer aux exigences d'un exposé linéaire, il nous est impossible d'éviter complètement tous ces tours. S'il nous est permis de schématiser quelque peu, nous résumons les lignes de force sous deux grandes enseignes : pluralité et transversalité.

Nous admettons d'emblée que nous ne prétendons aucunement projeter la vérité sur l'espace postmoderne grâce à une vision directe que nous aurions sur le monde. Nous n'aspérons à aucune scientificité et n'espérons pas non plus l'exhaustivité, car le savoir n'est pas répertoriable. Et dans la mesure où il ne peut exister hors de l'activité discursive, on le dit inachevable. Là où la pensée moderne s'acharnait au recensement et au cumul des connaissances d'un savoir existant à l'état *pur*, la pensée postmoderne déambule et s'étonne devant la rapidité et la diversité des idées qui défilent.

1.3.3.1. Pluralité

La condition de pluralité est annoncée dès le début de la présente thèse, dans son titre. La marque du pluriel indique d'emblée l'impossibilité de réduire la multitude de discours qui traversent l'espace postmoderne à une seule théorie. Cette démarche irait à l'encontre de la dynamique postmoderne, dont nous tentons de montrer les ramifications, d'où les proportions cossues de notre introduction. Pluraliser, c'est surtout

tenter de comprendre les choses dans toute la complexité de leur enchevêtrement et de leur mouvance. Malgré les difficultés que cela pose, protéger la spécificité des multiples théories signifie en préserver la richesse. Certains reprocheront à cette démarche son éclectisme théorique et d'autres son manque de rigueur, les mêmes critiques que reçoit la pensée postmoderne. Il n'est pas exagéré de soupçonner que la critique se dresse contre la menace de l'élément déstabilisateur et insécurisant d'une pensée plurielle qui parfois s'éparpille. Si l'on dit de la pensée moderne qu'elle était paranoïaque (moi et l'Autre), la pensée postmoderne, quant à elle, est diagnostiquée comme étant schizophrène (moi et mes Autres). D'ailleurs, la figure du schizophrène hante les postmodernismes, du « 21st Century Schizoid Man » de King Crimson jusqu'à la schizo-analyse de Deleuze et Guattari.

La pensée plurielle émane du relativisme radical que Nietzsche annonçait déjà et prend pied notamment sur les travaux de décentrement de Derrida, qui désamorce l'emprise de la métaphysique sur le langage, en particulier la tradition occidentale de la voix, du *logos* contenu dans la *phonè*, ce que Derrida nomme le phonocentrisme. En se posant d'abord la question de savoir pourquoi la parole bénéficie d'un statut supérieur à celui de l'écriture, Derrida met au jour l'adéquation qui est faite depuis Aristote entre l'être parlant et l'être présent – et l'on sait depuis Descartes que celui qui est est celui qui pense. Suivant la critique qu'il fait de l'effacement de l'écriture devant la plénitude d'une parole vive, parfaitement représentée grâce à la transparence du signe écrit, Derrida montre que la trace graphique n'est pas transparente et fidèle. Du simple fait que nous n'écrivons pas en transcription phonétique, qu'il y a des lettres cachées (tels les sons « aon », « eault », etc.), que la ponctuation et l'espacement nécessaires entre les signes constituent des éléments de sens qui ne se *disent* pourtant pas, l'écriture ne saurait être qu'un simple système de notation de la matière sémantique provenant d'une sphère intelligible dont émanerait ce que Derrida appelle le signifié transcendantal.

Depuis le post-structuralisme, il est reconnu que le sens n'est pas donné, mais construit par le rapport qu'entretiennent les signes les uns avec les autres. Le sens est donc toujours en devenir, ou différé en termes dérridéens; en conséquence, il est pluriel et

non plus fixe. Il n'est plus question d'articuler le réel selon une logique du centre et de la périphérie, mais plutôt en termes de positions changeantes. Le perspectivisme trouve soudainement sa légitimité et entraîne la révision d'idées pourtant bien établies dans la psyché occidentale, tels le temps et l'espace, l'individu et la société, le même et l'Autre, le sujet et l'objet, la haute culture et la culture populaire, l'original et la copie.

L'épistémologie postmoderne repense la perception monolithique de ces notions qu'a léguée la modernité selon des contextes historiques, sociaux et culturels variés tout en reconnaissant la part idéologique inhérente à tout travail de réflexion.

La conceptualisation du temps et de l'espace n'est pas absolue, mais bien subjective. D'ailleurs, les anthropologues, comme Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf, ont montré combien la perception du temps est propre aux cultures. Alors que les Occidentaux se représentent le temps sur un axe linéaire qui place le passé derrière le présent et le futur devant, d'autres peuples perçoivent le passé comme étant devant eux, puisqu'ils savent de quoi il est fait (ils l'ont vu), et le futur comme étant derrière, car ils ne savent pas de quoi il sera fait et que personne n'a d'yeux derrière la tête. La condition postmoderne se caractérise en partie par une perte du sens historique, qui fait en sorte que les cultures occidentales vivent dans un présent perpétuel et fragmenté, car leur capacité mnémonique n'est plus celle qui honore la tradition. Des événements qui se sont produits il y a à peine 30 ans sont considérés comme des classiques. Bien entendu, les médias participent à ce processus d'accélération, étant donné que leur fonction informative vise principalement à renouveler le contenu des nouvelles en faisant oublier celles d'hier (les nouvelles fraîches se consomment mieux). La figure du temps est redéfinie. Le temps universel et progressif de l'Histoire cède place aux moments particuliers et éphémères de l'interprétation, soit le temps du sujet, ou l'événement. En réaction contre la fusion de l'espace résultant de la globalisation des réseaux, les spécificités locales s'affirment et le sujet vit ses différences comme autant de lieux (ou tribus, Maffesoli dira-t-il) qu'il lui est possible de visiter. Aussi n'est-il pas étonnant que la figure de l'espace⁶⁵ ait gagné en popularité, semblant mieux convenir à

65. Voici des expressions que nous avons relevées à titre d'exemple : « espace culturel », « géographies genrées » et « déterritorialisation identitaire ». Effectivement, la figure de l'espace permet de mieux exprimer les réalités postmodernes : « [...] *claims about "space" and a spatialised discourse are central to assertions of a postmodern condition.* The notion of postmodernity involves

certain discours théoriques, et subrogé la figure du temps, qui domine la pensée occidentale depuis Kant. L'espace est relativisé⁶⁶ : il est construit, déconstruit, transformé. Il devient un champ à perspectives multiples animé par de nombreuses variables⁶⁷, où tout s'explique en termes d'échelles. Le sujet postmoderne se trouve devant la difficulté de cartographier l'immense réseau inextricable économique et numérique dans lequel il vit. Par conséquent, le monde se conceptualise en termes d'échelles, qui oscillent entre le local et le global. Le passage d'une échelle à l'autre se fait au quotidien. L'Internet, cet immense réseau de personnes, de ressources et d'éléments hétéroclites, constitue un exemple probant du passage banal du micro au méga.

Depuis, entre autres révolutions, que la psychanalyse freudienne a postulé les trois instances de la personnalité de l'individu – le ça, le moi et le surmoi –, il est devenu impossible de concevoir l'identité humaine autrement que plurielle. Il s'agit là de l'éclatement du sujet moderne conçu comme entièrement maître de lui-même, métamorphose qui touche également la culture, depuis qu'a été reconnu le relativisme radical de la diversité ethnique. Lévi-Strauss, dans son livre *Race et histoire*, montre que ladite civilisation occidentale n'est qu'un ensemble de cultures différentes. Considérant comme absolue la relativité des cultures, il admet qu'il n'y a pas de valeurs universelles, donc que tout est dans la diversité ethnique et le droit à la différence⁶⁸. Qui viendrait contredire aujourd'hui que les sociétés contemporaines sont plurilingues et pluriculturelles? Encore une fois, la dynamique postmoderne se caractérise par la

arguing that disparate cultural and economic trends have unifying tendencies and are mutually reinforcing. That is, events previously theorised as being in separate conceptual hierarchies or reducible "in the last instance" to an economic determinism, are now, it is argued, being coordinated in newly spatialised manners. » Robert Shields « Social Sciences and Postmodern Spatialisations: Jameson's Aesthetic of Cognitive Mapping » dans *Postmodernism and the Social Sciences*, p. 41.

66. Michel Maffesoli a nommé ce phénomène l'inversion du temps, où « c'est moins l'Histoire linéaire qui importe que les histoires humaines. Il dit encore « einsteinisation du temps [... c]est-à-dire que le temps se contracte en espace. En bref, ce qui va prédominer est bien un *présent* que je vis avec d'autres en un lieu donné. » Tiré de son article « De la 'postmédiévalité' à la postmodernité » dans *Postmodernité et sciences humaines*, p. 18.
67. C'est l'explication qu'en donne Hans Bertens, qui reprend à son compte les propos de Richard Palmer dans « The Postmodern *Weltanschauung* and its Relation to Modernism : An Introduction Survey » dans *A Postmodern Reader*, p. 39.
68. Mentionnons au passage que le droit à la différence est critiqué par certains, en ce qu'il risque de devenir inopérant, voire insignifiant, dès lors qu'il est accordé allégrement à tous et par tous.

concomitance de l'hétérogénéité linguistique et culturelle et de la mondialisation acculturante du modèle néolibéral. Existe-il un modèle culturel idéal qui ne cède ni au particularisme du relativisme culturel radical (alimentant l'exacerbation différentialiste, ou le repli communautaire) ni à l'universalisme d'une définition transcendante de la culture (alimentant l'uniformisation culturelle croissante, ou l'intégration totale)? Sans répondre totalement à cette question, nous croyons que la traduction est un moyen important de former les identités culturelles et de construire un espace de dialogue entre les cultures, dont le propre est de n'être jamais final. À cet égard, nous reprenons l'idée de Fernand Ouellet, à savoir que :

Le sens du monde n'est plus donné, mais il est à construire dans ces 'projets' que se donnent les individus et les groupes. Alors que dans les deux matrices précédentes [celle des chasseurs-cueilleurs et celle des cités-États], les hommes vivaient dans un monde marqué par la 'sagesse de la certitude' où la tradition reçue des ancêtres servait de point de référence indisputé pour définir le sens de la vie et pour trouver des solutions aux divers problèmes de l'existence, nous vivons maintenant dans une matrice culturelle marquée par la 'sagesse de l'incertitude' et par la réflexivité.⁶⁹

La sagesse de l'incertitude mène le sujet postmoderne à douter de sa plénitude et de la possibilité de vraiment se connaître; il le fait se tourner vers la figure de l'Autre pour une tentative de compréhension. Le sujet se rend compte qu'il est traversé par de nombreux Autres, méconnaissables dans la mesure où ils interagissent continuellement. Les Autres peuvent s'entendre au sens général de l'Étranger, figure de la différence traditionnellement extérieure au sujet. Cette prise de conscience se manifeste par l'émergence de discours sur l'altérité dans des domaines aussi variés que l'ethnologie, la géographie, la philosophie, la critique littéraire et la sociologie. Participant de ce mouvement, la traduction s'est questionnée sur sa vieille habitude à convertir le texte de la culture-source en un texte qui donne l'illusion d'avoir été produit par la culture-cible. Ramener l'Autre à soi, gommer les différences, était à la fois le mandat et la fierté de la traduction. « Mais l'altérité n'est jamais à sens unique. L'autre ne renvoie pas au même mais à un autre autre, sujet toujours changeant dans sa discursivité et son historicité. »⁷⁰

69. Fernand Ouellet, *Essais sur le relativisme et la tolérance*, p. 57.

70. Alexis Nouss, « La traduction comme OVNI » dans *Meta*, vol. XL, n° 3, p. 338.

Dans l'histoire de la pensée occidentale, la nécessité d'expliquer la face horrible d'une humanité capable d'Auschwitz a catalysé toute une réflexion sur le terrorisme latent d'une perception du Même fondée sur l'exclusion de l'Autre. Le procès qui est fait aux discours de pureté identitaire (d'ordre culturel, biologique, linguistique ou autre) a dénoncé ceux-ci comme ayant servi à la manipulation idéologique des masses et a transformé le schéma dualiste identité-altérité en une pensée ouverte et traversière. Ce changement épistémologique accepte que si identité il y a, celle-ci n'est jamais acquise au sujet, car elle est mouvante, c'est-à-dire en redéfinition constante devant la multitude d'influences qui la parcourent inévitablement, et parmi lesquelles agissent les facteurs de l'espace, du temps, de la culture... Si le sujet se définit par les conditions du je, ici, maintenant, alors il n'a de sens que contextuel. Nous ne disons pas que le sujet est méconnaissable, mais plutôt que la connaissance que l'on peut en avoir est mouvante. Une personne peut donc être différents sujets. En d'autres termes, « l'identité » du sujet demeure ouverte, perméable et instable : le sujet est pluriel. Ainsi, Deleuze, dans *L'Anti-Œdipe* affirme que l'être ne se définit pas comme une entité ou un agent ayant une identité unique, mais plutôt comme étant de nature différentielle et se redéfinissant toujours.

Par ailleurs, il y a un malaise face au masculin singulier depuis que divers groupes prennent la parole et proposent leur lecture de l'histoire, tels les peuples sortant du colonialisme, les femmes, les gays, etc. Ces voix ouvrent sur une pluralité des conceptions du réel qui rompt avec la version hégémonique de l'histoire, de la culture et de la langue. À ce chapitre, les études féministes et postcolonialistes ont révélé l'idéologie, voire la violence, implicite dans le statut occidental du sujet, montrant que le sujet de la connaissance à visée universaliste sous-entend toujours l'homme blanc. Une telle relecture procède à l'historicisation du sujet, c'est-à-dire à la prise en compte des facteurs culturels, historiques, politiques et linguistiques qui ont orienté le travail d'écriture des textes juridiques, religieux, sacrés ou autres et qui influent sur la captation du sens du lecteur. Le sujet d'écriture et de lecture est toujours situé. Ainsi nous faut-il le répéter : le règne d'un référent unique et universel est périmé. Le sujet de la connaissance a perdu son statut transcendantal et n'existe que par sa relation avec

un autre sujet, ou objet, ou Autre tout court. Aucune prérogative ontologique ne lui revient. Il en va de même de l'objet. Un texte, par exemple, n'existe que lorsqu'il est lu; il n'est réactualisé que grâce à sa relation avec le sujet qui le lit et en construit le sens. D'ailleurs, les œuvres qui traversent le temps sont celles qui se sont prêtées à de multiples interprétations, relectures.

La chute du statut ontologique du sujet et de l'objet s'accompagne de la décanonisation de la culture, traditionnellement divisée en haute culture et en culture de masse. La conception romantique de la culture accordait un statut spécial aux artistes et aux écrivains, les admirant comme les créateurs doués d'objets originaux et de qualité supérieure, au détriment des artisans, simples producteurs d'objets en série de la vie courante. Les lithographies d'Andy Warhol et le pop art marquent le début de la fin de cette hiérarchie, car l'artiste devenu producteur d'objets communs, tout comme l'artisan, ne se réclame d'aucun statut sacré. En architecture, par exemple, on note l'incorporation d'éléments du registre vernaculaire, stratégie qui s'inscrit dans l'ordre du jour postmoderne que Charles Jencks résume ainsi :

Thus the agenda of post-modern architects – and by extension post-modern writers, urbanists and artists – is to challenge monolithic elitism, to bridge the gaps that divide high and low cultures, elite and mass, specialist and non-professional, or most generally put – one discourse and interpretive community from another.⁷¹

Il en va de même de la littérature postmoderne :

[...] la sollicitation du présent est tributaire d'une volonté de niveler le clivage entre les codes majeurs et les modes mineurs de la culture ambiante. Les dichotomies usuelles qui fondent la modernité littéraire — réalité / fiction, sujet / objet, lisible / scriptible, lecture / écriture, théorie / fiction, vrai / faux, sérieux / ludique, illusion / réalité — sont annihilées au profit d'une dynamique de l'amalgame qui les réinscrit, autrement et tous ensemble, dans une parole dont l'intentionnalité ultime permet une lecture du sens.⁷²

Depuis que l'esthétique se vernacularise, l'élite esthétique à qui il échoit de décider de ce qu'est l'art et de ce qu'est le beau devient obsolète. De plus, l'art se commodifie et répond désormais d'un nouveau patron : le marché. Aussi se produit-il un brouillage de

71. Charles Jencks, « The Post-Modern Agenda » dans *The Post-Modern Reader*, p. 12.

72. Frances Fortier, « Archéologie d'une postmodernité » dans *Tangence*, no 39, 1993, p. 32.

la distinction traditionnellement claire entre art et publicité, dont le vidéoclip constitue un exemple probant. S'agit-il du marketing de la culture ou de la culture du marketing? Mais est-ce bien important de les différencier, demande John Seabrook?⁷³ La Culture, au sens de civilisation, est révolue et cède place aux cultures, au sens où Lévi-Strauss l'entend, c'est-à-dire l'ensemble des pratiques propres à un groupe. Cette transformation épistémologique et les nouvelles technologies permettent à l'art de se diversifier, permettant aux artistes de livrer leurs productions à des créneaux en périphérie du marché *mainstream*. C'est la culture du *nobrow*, selon le mot de John Seabrook, celle qui échappe à la hiérarchie aristocratique *highbrow/lowbrow*. Celle qui accueille Tintin et Snoopy au Musée des Beaux-arts de Montréal.

Fin également de la dichotomie entre l'original et la copie. Barthes a déclaré la mort de l'auteur. Simultanément, Lacan ainsi que Deleuze et Guattari ont affirmé la mort du Père. Bien avant eux, Nietzsche avait annoncé la mort de Dieu. Beaucoup de décès pour enfin dire qu'il n'y a plus lieu de croire en l'origine première du sens et des choses, car elle est toujours différée, selon le mot de Derrida. Sur le plan de la logique, Peirce a affirmé en 1938, dans son ouvrage substantiel *Foundations of the Theory of Signs*, que le réel n'était accessible que par la manipulation du signe linguistique et que celui-ci relevait d'une relation triadique avec son objet et son interprétant, l'effet de cet objet sur une personne, lequel renvoie à un autre signe, qui renvoie à un autre signe et ainsi de suite. Pour Peirce, tout signe ne se saisit que par un autre signe, de la même manière que toute pensée renvoie à une autre selon un enchaînement dont il devient impossible de retracer le début. Voilà autant de balises théoriques qui nous permettent d'affirmer que l'original n'existe pas, que tout est copie. Ou alors que la copie n'existe pas, que tout est original. D'une manière ou l'autre, la dichotomie tombe et ce qui vient avant n'a pas nécessairement préséance. L'antériorité des choses n'est donc plus garante de leur véracité, leur pureté et leur unicité, puisqu'il n'y a pas de point d'origine. D'ailleurs, le vrai, le pur et l'unique sont des fictions que la pensée postmoderne a abandonnées. En même temps que s'effondre cette hiérarchie, le sens subit un décloisonnement. Il n'est plus l'exclusivité de l'original. Il s'agit là d'une prise de conscience que la traductologie poursuit depuis qu'elle a quitté son carcan linguistique normatif et

73. John Seabrook, *Nobrow: The Culture of Marketing. The Marketing of Culture*, p. 92.

axiologique. La préséance est maintenant donnée au rapport qu'entretiennent le texte original et le texte traduit. Il n'est plus question de privilégier l'original, comme le faisait le discours traditionnel selon une conception romantique et essentialiste de la littérature et une logique de l'identité. Traditionnellement, le statut ontologique était réservé au texte original et le texte traduit n'était qu'un sous-produit toujours coupable de ne pas *être aussi vrai* que l'original.

En ce qui concerne l'objet textuel, le sens qu'il recèle n'est pas celui qu'y aurait caché l'auteur et dont lui seul posséderait la clef, mais plutôt celui que le lecteur fabrique. La lecture devient un processus d'intelligibilité, donc une activité tout aussi créative et exigeante que l'écriture. Henri Meschonnic⁷⁴ a même forgé le syntagme *lecture-écriture* afin d'exprimer la parité des démarches. Selon lui, un texte génère autant d'interprétations qu'il y a de sujets, car le sens d'un texte se construit selon l'organisation de ses éléments qu'en fait le sujet de lecture-écriture en un système de valeurs, fonction de la situation historique toujours changeante du sujet. Les implications d'une telle conception du sens sont importantes, en ce qu'elles permettent de reconnaître les capacités productrices de sens inhérentes à des pratiques d'écriture, telles la traduction et la critique littéraire, longtemps perçues comme des sous-produits de la création littéraire. Le sens se pluralise.

1.3.3.2. *Transversalité*

Nous avons d'abord constaté que les pensées se pluralisent sous l'effet de la déconstruction des idées reçues et d'une nouvelle sensibilité cherchant à traduire la complexité des choses en vue de passer outre le réductionnisme, le déterminisme et le mécanisme, les trois grands « ismes » de la modernité selon Jencks⁷⁵. N'oublions pas que l'élan qui a poussé les post-structuralistes⁷⁶ français à mettre en cause la tradition

74. Il importe de préciser que Meschonnic n'« appartient » pas au discours postmoderne, dont il fait le procès dans son livre *Modernité Modernité*. Par contre, sa conception d'un sens ouvert et inépuisable constitue un phare théorique majeur, indispensable à ce titre.

75. Charles Jencks, « The Post-Modern Agenda » dans *The Post-Modern Reader*, p. 12.

76. De l'apport post-structuraliste nous retenons trois grands postulats qui ont ébranlé les concepts fondateurs de la logique moderne, à savoir que les perceptions, concepts et vérités sont construits

théorique s'est transformé en un mouvement de déconstruction se répercutant aux quatre coins des sciences humaines. La déconstruction et toute la philosophie du décentrement qui l'accompagne, ainsi que de la pluralisation qui en découle, résultent en une parcellarisation épistémologique. Cette transformation participe du phénomène de micrologisation discursive relevé par Lyotard, soit la formation de microrécits, première ligne de force de l'épistémologie postmoderne. La deuxième ligne de force qui exprime la dynamique épistémologique se manifeste par la transversalité des pensées et des pratiques humaines en général. Les idées circulent hors de leurs cloisons traditionnelles, libres d'interagir, de s'entrecroiser et de s'interpénétrer jusqu'au brouillage complet de leur *origine*. Sur le plan épistémologique, il s'agit d'une condition d'interperméabilité immanente de tout avec tout se traduisant par un effet de métissage qui vient ébranler les dernières ruines ontologiques ayant pu échapper à la déconstruction. Sur le plan théorique, c'est un véritable atelier de reconstruction, où divers vecteurs de scientificité sont exploités, à savoir la déterritorialisation, le brouillage des frontières, la récupération et les mélanges.

déterritorialisation

Les réflexions sur l'identité culturelle, auxquelles se rattachent les mots *interculturel* et *transculturel*, témoignent de la nécessité de trouver d'autres manières d'articuler les réalités identitaires dans un monde où la culture ne correspond plus à un territoire national. La *perspective décentrée*⁷⁷ nous permet d'affirmer que notre culture n'est pas un corps national homogène, mais plutôt un kaléidoscope d'ethnies, de modes de vie, de langues et de littératures. Les cultures s'entremêlent, dans la mesure où culture signifie les pratiques propres à un groupe. La condition postmoderne est marquée par l'hypermarché des styles de vie⁷⁸, abondance corollaire de l'hypercapitalisme, lui-même attribuable à l'essor de la technologie et du média de masse. Ainsi est-il possible de croire en une philosophie bouddhiste et de fréquenter les *raves* sans contradiction idéologique. La mondialisation des marchés sort la culture de son carcan national et propose des choix jusqu'alors impossibles. Ce nombre toujours croissant de choix

dans le langage, que la position du sujet qui produit ceux-ci est également construite dans le langage et qu'ils sont nécessairement liés à une formation discursive.

77. Expression empruntée à Linda Hutcheon. Voir note 55.

78. Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide*, p. 59.

s'accompagne d'un éclatement dans le double sens du terme : fragmentation de l'identité en une multitude de modes de vie et plaisir, voire jouissance du sujet qui s'éclate au fil des « présents » qui se succèdent. Sur le plan sociologique, il s'agit là du phénomène que Michel Maffesoli nomme le papillonnage idéologique, c'est-à-dire plus précisément l'adhésion temporaire à divers groupes sociaux, qui répond d'une « [...] logique d'être-ensemble [...] non plus] finalisée, tournée vers le lointain, mais au contraire centrée sur le quotidien »⁷⁹. Ainsi le contrat social s'est-il transformé en « contractualisme éphémère »⁸⁰, ce qui altère profondément la perception de soi, du travail et de la famille, traditionnellement linéaire et stable sur le long terme.

brouillage

En sciences humaines et même dans les sciences dites exactes, la frontière entre sujet et objet ne se pose plus comme une évidence. La critique littéraire a été parmi les premiers domaines à avouer la subjectivité inhérente à son travail d'analyse et à reconnaître que celui-ci relevait davantage de la construction que du dévoilement. De la même manière, l'anthropologie affirmera qu'il n'y a plus d'observation objective et détachée de l'Autre, mais engagement des corps, ou rencontre. Les sciences pures, quant à elles, conviennent qu'en soumettant les particules fondamentales de l'électron aux conditions d'examen, par exemple, le sujet altère inévitablement le comportement de son objet, ce qui vient fausser les résultats d'entrée de jeu. La reconnaissance de l'interdépendance incontournable entre sujet et objet vient déhiérarchiser leur rapport jusqu'à l'effacement de la frontière bien définie qui les a toujours séparés. En effet, le sujet peut vite passer de l'autre côté du miroir. Ou mieux encore, il n'y a plus de miroir. Que l'être humain devienne objet d'expérimentation aux mains de la médecine n'est pas chose nouvelle; par contre, le corps n'a jamais connu de telle désubstantialisation depuis que le projet du génome humain a entrepris d'en cartographier les gènes jusqu'à la dernière protéine. Le corps humain, repère ontologique jadis fiable, est défait et montré dans toute sa fiction : on peut le modifier à volonté et le reproduire aisément⁸¹.

79. Michel Maffesoli, *Au creux des apparences*, p. 43.

80. Yves Boisvert, *Le Monde postmoderne*, p. 96.

81. La robe de viande de Jana Sterbak ne dit pas autre chose.

Les objets d'étude ne sont plus aussi facilement assignés à des champs de recherche bien cloisonnés depuis que les sciences humaines s'empruntent des outils conceptuels, d'où la transversalité des *champs*. Les études postcolonialistes, par exemple, s'appuient sur la sociocritique, l'analyse du discours, la philosophie post-structuraliste, l'herméneutique et la traduction pour poser la question du sens. La traduction, toujours au carrefour des langues, des cultures, des auteurs et des lecteurs, se pose comme l'acte interdisciplinaire par excellence. En outre, on constate l'émergence de disciplines dont les fondements mêmes sont à cheval entre deux sphères d'activités, comme la bioéthique et la sociolinguistique.

Il est devenu inutile de distinguer absolument le vrai du faux; de surcroît, telle confusion est généralement convoitée dans la célébration postmoderne des simulacres. Les fictions deviennent autant de réalités dans la science (le clonage humain), le social (les couples occidentaux qui achètent des orphelins asiatiques), l'art (l'animation par ordinateur et les logiciels de peaufinage photographique comme PhotoShop) et la haute technologie (voir les 30 lois paradoxales du numérique⁸²). Pour illustrer l'ambiguïté entre réalité et fiction, citons en exemple les émissions télévisées qui simulent des situations réelles, comme les ambulanciers en pleine action, les policiers en service et les engueulades simulées en direct des *talk-shows*. À l'autre pôle, on retrouve ceux qui ne font pas semblant, mais dont les exploits tiennent de la fiction, à savoir les athlètes des *Extreme Games*. Scarpetta résume bien cet enjeu de la postmodernité lorsqu'il écrit :

*Le mot d'ordre moderniste était le refus de l'illusion. Le postmoderne est une revendication des procédés de l'illusion, non pour produire un leurre, mais pour faire triompher les simulacres. Pousser l'illusion à son paroxysme, jusqu'au point où c'est la réalité même qui apparaît comme une illusion.*⁸³

récupération

Si vous demandiez à quelqu'un s'il connaît les dix commandements, ce dernier pourrait très bien vous répondre que c'est l'un de ses films classiques préférés. Pour certains, cette réponse marque la mort de la Culture. En ce qui nous concerne, elle signifie que

82. Hervé Fischer, *Le Choc du numérique*, p. 391.

83. Guy Scarpetta, *L'Artifice*, p. 63.

l'original est sans importance. Ainsi font les *remix* et les *remakes*. « Signe des temps, les livres à l'origine des films sont devenus eux-mêmes des objets dérivés. »⁸⁴ C'est le monde à l'envers. Dans l'univers musical du Top 40, le *remix*⁸⁵ permet aux artistes maîtrisant bien l'art de l'échantillonnage et du collage de se faire connaître en réanimant d'anciens succès. Dans sa tendance rétro, le postmoderne n'hésite pas à réinventer ses héros (les Américains, par exemple, s'intéressent particulièrement aux héros de guerre et aux familles déchues) et ses classiques en les récupérant des archives collectives. La reconfiguration de matériaux théoriques, esthétiques, littéraires ou autres montre la prédisposition postmoderne à découper toujours différemment le patrimoine culturel. Il y a certes tout un trafic culturel, dans les deux sens du mot : commerce et circulation. S'agit-il là d'une grotesque tactique de marketing? Peu importe, car

*[...] d'une part on déplore ce baroquisme qui aplatit la culture et on le dénonce comme une idéologie de la société de consommation; d'autre part, on admet l'impossibilité d'être en dehors de l'idéologie et on prétend lutter de l'intérieur contre l'idéologie dominante. En un face à face irréductible, on oppose le kitsch à la conscience critique.*⁸⁶

La récupération s'opère aussi sur le plan ludique et ne connaît aucune limite ni frontière, ce qu'illustre clairement la tête de Mickey Mouse dont le visage est remplacé par la figure du yin et du yang. Est-ce là une simple image qui vend bien, somme toute assez ingénieuse, ou le symbole de deux cosmogonies en cohabitation? Chose certaine, c'est un pied-de-nez aux puristes!

métissages

Les genres se mêlent et subvertissent les catégories conventionnelles pour donner lieu à de nouveaux genres. En architecture, par exemple, les *vocabulaires* vernaculaires,

84. Odile Tremblay, « Le livre du siècle? » dans *Le Devoir*, édition des samedi 8 et dimanche 9 décembre 2001, p. C10. C'est le cas du *Seigneur des anneaux* de J.R.R. Tolkien, qui donné lieu à une superproduction du cinéaste Peter Jackson, laquelle a engendré des guides du film en photos, des biographies de Tolkien et des bandes dessinées de la trilogie originale.

85. Toute la production du rappeur américain Puff Daddy et d'une panoplie d'autres « compositeurs » est constituée de chansons existantes reprises sur un fond riche en basse, qui font fureur auprès des jeunes audiences.

86. Frances Fortier, « Archéologie d'une postmodernité » dans *Tangence*, n° 39, 1993, p. 32.

historiques et commerciaux, pour reprendre le mot de Charles Jencks⁸⁷, sont juxtaposés de manière éclectique. Les genres littéraires, quant à eux, subissent une mutation par l'hybridation des registres fictifs et autobiographiques ou théoriques et créatifs⁸⁸, par la parodie et la transgression des genres canoniques, le pastiche d'œuvres de tous horizons, la régénération épisodique du kitsch et du rétro, l'écriture féministe et postcolonialiste⁸⁹, la traduction et l'hyperlien dans les textes sur Internet⁹⁰, entre autres procédés de métissage. Le paradigme du métissage s'est mis en place afin d'expliquer la dynamique culturelle, linguistique, esthétique et théorique propre au postmoderne. L'introduction des *Métissages* résume bien de quoi il s'agit :

*Un parcours métis n'est ni un trajet ni une trajectoire. C'est un parcours nomade, non linéaire, qui ne rapporte pas des effets à des causes. C'est un parcours qui avance en tournant, en enveloppant, en développant, en déployant et, surtout, en déplaçant les littératures, les musiques, les cuisines, les langues... d'un espace à un autre. C'est dire que cet ensemble de concepts ne réunit pas des principes visant à stabiliser la pensée en lui imposant un ordre.*⁹¹

Les *modes métis*⁹² consistent en la relation et la variation, précisent Nous et Laplantine, qui s'entendent pour dire que la dynamique du métissage « [...] ne s'attache pas aux contenus, toujours variables, mais davantage à la façon dont se combinent les éléments dans tous les domaines. »⁹³ Le métissage constitue un philosophème que les auteurs rapprochent du rhizome deleuzien, lequel se distingue principalement par la diversité de ses formes, l'hétérogénéité de ses connexions, les multiplicités de ses

87. Charles Jencks, « Vers un éclectisme radical » dans *La Présence de l'histoire. L'après-modernisme*, p. 47.

88. Frances Fortier nous rappelle que « [l]es féministes ont été les premières à inscrire leur [sic] travaux à la frontière de la théorie et de la création, à redessiner les genres littéraires, à mettre en scène une lectrice intuitive et savante. » « Le récit de la postmodernité » dans *Postmodernité et sciences humaines*, p. 26.

89. « [G.J.V. Prasad] points out that Indian English writers do not so much translate Indian language texts into English, but rather use different strategies to make their works sound like translations. This conscious "thickening" or defamiliarization of English makes the act of reading more difficult, but proclaims the right of Indian writers to translate the language for their own purposes. » Susan Bassnett et Harish Trivedi, *Post-colonial Translation*, p. 4.

90. « Les auteurs, comme les artistes du Web, explorent et exploitent les écritures en arborescence, les liens en hypertexte, la relation entre l'image, le texte, le son, la sculpturalité des icônes, les séquences vidéo, voire la troisième dimension, et la participation interactive de plusieurs auteurs ou visiteurs simultanés. » Hervé Fischer, *Le Choc du numérique*, p. 135.

91. Alexis Nous et François Laplantine, *Métissages. De Arcimboldo à Zombie*, p. 11.

92. Id., *Le Métissage*, p. 96.

93. *Ibid.*, p. 94.

dimensions, la repousse de ses ramifications rompues, l'absence de modèle structural et de structure profonde.

Le brouillage des frontières illustré plus haut est forcément complice du métissage. Notons, à titre d'exemple, les genres en théorie littéraire, dont Linda Hutcheon⁹⁴ affirme que les limites sont devenues fluides à un point tel qu'il devient difficile de distinguer le roman du recueil de nouvelles, de l'autobiographie ou du traité d'histoire. Le brouillage des genres suscite une crise taxinomique qui oriente les travaux, à l'instar de la présente thèse, vers la cartographie davantage que la classification.

94. Dans son article « Theorizing the Postmodern », *Twentieth-Century Literary Theory. A Reader*, p. 276.

2. Chapitre II – Les transformations épistémologiques en sciences humaines

2.1. Transformation ou rupture?

Il s'est produit une transformation dans l'épistémologie des sciences humaines. Pour nous en convaincre, nous n'aurions qu'à lire les nombreuses¹ anthologies à ce sujet. Aussi éviterons-nous de parler d'une rupture épistémologique, car si « [l]es théories de la connaissance semblent devoir se développer dans un contexte de rupture »², l'épistémologie postmoderne ne semble pas nécessiter cette prise de distance traditionnelle qui préside au renouvellement du savoir. C'est dire que la pensée postmoderne ne procède pas par ruptures successives qui l'amèneraient toujours de l'avant, mais plutôt par reprises et récupération. S'il est permis d'établir une corrélation entre le propos de Frances Fortier décrivant le domaine littéraire et la condition postmoderne en général, nous croyons que

[...] là où la modernité obéit à une stratégie de la tabula rasa et postule une téléologie dont elle serait l'achèvement, la postmodernité et ses métafictions proposent un système d'intelligibilité de l'histoire où la conscience du simulacre permet de reconnaître les processus de construction du sens qui légitiment la lecture du passé.³

Rupture, révolution et avant-gardisme, voilà autant de concepts fondateurs qui ne trouvent plus leur sens dans l'épistémè postmoderne. Rhizomes, intertextualité, métissage, parodie, pastiche, collage, bricolage, recyclage, etc., en revanche, relèvent tous d'une pensée qui rend inopérante la recherche de l'origine pure des choses. Dans l'épistémologie qui nous concerne, l'idée de rupture⁴ devient illusoire. Elle participe d'une conception téléologique de l'histoire, c'est-à-dire fondée sur une pensée linéaire du temps. Or, les postmodernismes s'articulent hors de l'hégémonie d'une telle pensée,

1. Parmi les nombreux ouvrages traitant du postmoderne, les collectifs présentent l'avantage d'accueillir des points de vue de diverses sciences humaines simultanément. Six ouvrages de cette nature ont retenu notre attention : *Postmodernism and its Discontents*, *The Post-Modern Reader*, *A Postmodern Reader*, *Postmodernism. A Reader*, *Postmodernism and Social Sciences* et *Postmodernité et sciences humaines*.
2. Jean-Michel Besnier, *Les Théories de la connaissance*, p. 16.
3. Frances Fortier, « Archéologie d'une postmodernité » dans *Tangence*, n° 39, 1993, p. 32.
4. De toutes façons, « [r]ompre, c'est demeurer lié, mais dans l'ordre de la blessure. » Henri Meschonnic, *Pour la poétique II*, p. 249.

qui s'autorise de ses actes en invoquant ses fins, tel que l'adage le dit si bien : la fin justifie les moyens. D'une part, la pensée postmoderne ne sait pas où elle va, ne connaît pas sa fin, en ce sens qu'elle ne nourrit pas un projet grandiose aboutissant à l'avancement humain. Et même si la science rêve actuellement de cartographier tout l'ADN humain, elle n'entrevoit là que l'ouverture d'un épisode indéterminé. D'autre part, elle met en cause ses manières de faire, n'est pas convaincue de l'univocité⁵ de sa démarche, car son attitude dubitative systémique l'en empêche. Et si la pensée postmoderne sait d'où elle vient, ce n'est que par la réinvention de ses lieux et de ses temps; c'est-à-dire qu'il y a autant de modernismes que de postmodernismes. Avec quoi donc le postmoderne romprait-il? Frederic Jameson attribuerait la difficulté de répondre à cette question à la perte du sens historique :

*[...] the way in which our entire contemporary system has little by little begun to lose its capacity to retain its own past, has begun to live in a perpetual present and in a perpetual change that obliterates traditions of the kind which all earlier social formations have had in one way or another to preserve.*⁶

Dans l'épistémè postmoderne, savoir n'est pas connaître, dans le sens où connaître est accéder au réel, mais peut-être bien tout autre chose, où savoir signifierait nous ouvrir à ce qui nous dépasse. En fait, notre épistémè accueille la part de hasard que la vie lui réserve au détour, contrairement à l'épistémè moderne, fondée sur une pensée déterministe, réductrice et mécaniste. L'ouverture de la pensée signifie la reconnaissance des manières toujours différentes de faire sens, avec tout ce que cela comporte de glissements, de fragmentation et d'hybridation, ces vecteurs de cohérence⁷ qui caractérisent l'épistémè postmoderne.

-
5. D'ailleurs, le domaine scientifique, traditionnellement perçu comme évoluant vers les mêmes aspirations universelles, préconise la contradiction, la rivalité et le doute pour suralimenter ses moteurs de recherche. La concurrence qui règne au sein des laboratoires pharmaceutiques est probante à cet égard.
 6. Frederic Jameson, « Postmodernism and Consumer Society » dans *Postmodernism and its Discontents*, p. 28. La transformation importante de la société à l'ère de l'hypercapitalisme projette l'individu occidental dans une incapacité profonde à cartographier l'immense réseau global et multinational dans lequel il se retrouve au fond seul.
 7. Alexis Nouss a fabriqué le néologisme *co-errance* homonymique pour exprimer, contre un savoir totalisant, que les réflexions multiples sur la traduction cohabitent et parviennent à faire sens. L'idée d'errance traduit tout le contraire de la marche linéaire toujours vers l'avant de la téléologie. « La traduction comme OVNI » dans *Meta*, XL, n° 3, 1995, p. 340.

Il n'y a pas de rupture épistémologique comme tel, malgré l'avis de certains traductologues⁸, car cela présupposerait la fin nette d'un ordre et le début d'un autre. Or, il n'en est rien. Nous avons déjà dit que la conscience postmoderne se caractérise par son incertitude ontologique, sa sensibilité aux différences et à l'absence de centres et par sa tolérance à l'incommensurabilité des possibles. Il semble que l'établissement d'un point de rupture fixe soit inutile, que la rupture soit un mythe⁹.

Chaque « époque » entreprend la reconfiguration totalement arbitraire d'un certain nombre d'éléments et de valeurs existant déjà, mettant en valeur des caractéristiques réprimées ou, à l'inverse, dévalorisant des caractéristiques jusqu'alors dominantes. C'est ce qui fait que l'on ne sait pas de la même manière d'une période à l'autre dans l'histoire. Il s'agit là en fait d'un « processus reposant sur la saturation, à un moment donné, des valeurs qui ont régi, sur une période plus ou moins longue, l'être-ensemble social. »¹⁰ Dès le moment où l'on reconnaît que ce processus est inhérent aux sociétés et aux cultures qui ne cessent de changer, il n'y a jamais de rupture, même lorsque les transformations s'effectuent radicalement.

L'approche floue, la théorie du chaos, la théorie des catastrophes¹¹, pour ne nommer que celles-ci, sont autant de connaissances qui se construisent dans l'épistémè postmoderne, dont nous avons exposé les lignes de force, à savoir le pluralisme et la transversalité. Les savoirs, parce qu'ils sont multiples, minent la connivence qui lie depuis toujours la Raison et le pouvoir; celui qui sait n'est donc plus celui qui décide, mais celui qui transforme. Rappelons que, selon Lyotard, les savoirs circulent par des

-
8. « S'il existe donc un champ de la traductologie, ce n'est pas nécessairement dans la continuité de ce qui s'est opéré à l'époque où les Jakobson, Nida, Vinay-Darbelnet, Mounin, Catford ont publié leurs premières œuvres majeures, car le fait déterminant est qu'il existe une *rupture nette* entre ces linguistes qui s'intéressent à la traduction – l'installent même parfois au centre de leur réflexion et assument ainsi une position pionnière dans la réflexion sur la discipline – et les traductologues d'aujourd'hui, qui s'inscrivent dans la dynamique du champ spécifique de la traductologie. » (Les caractères italiques sont de nous.) Jean-Marc Gouanvic, *Sociologie de la traduction*, p. 145.
 9. Meschonnic montre, à propos de la modernité il est vrai, que la rupture et le nouveau sont des mythes qui relèvent du discours de la négativité tragique du moderne – négativité généralisée –, dans son livre *Modernité Modernité*, p. 70.
 10. Michel Maffesoli, « De la 'postmédiévalité' à la postmodernité » dans *Postmodernité et sciences humaines*, p. 10.
 11. Lyotard, *La Condition postmoderne*, p. 97.

canaux et toutes les ressources sont affectées à la construction de nouveaux canaux, ce dont témoigne le développement effréné du numérique. Dès lors, comment ne pas penser à la traduction, « facteur de transformation, vecteur d'altérité dont l'essence est d'être toujours en devenir et dans un entre-deux [...] »¹²? Dans une épistémologie de la transformation, du mouvement et du toujours en devenir, le discontinu qu'impliquent la rupture et l'avant-gardisme ne tient plus.

2.2. Manifestation des transformations épistémologiques

Les transformations épistémologiques sont visibles dans plusieurs sites des sciences sociales. Nous nous contenterons d'illustrer les changements survenus en anthropologie et en théorie littéraire.

2.2.1. Anthropologie

Si l'évolutionnisme de Morgan, Spencer et Tylor au XIX^e siècle fonde le projet scientifique de l'anthropologie sur la question générale de savoir pourquoi les peuples demeurés à l'état sauvage ou barbare n'ont pas progressé au même rythme que les peuples civilisés, c'est qu'il y a consensus sur le fait que la culture de ces anthropologues s'impose comme l'indice suprême sur l'échelle de l'évolution. Au milieu du XX^e siècle, le fonctionnalisme structural de Radcliffe-Brown et Malinowski jette la base d'une anthropologie sociale, qui réduit la société et la culture à des éléments communs ne fonctionnant qu'en vue de maintenir l'ordre social global. Contre l'ethnocentrisme de la théorie évolutionniste et les analyses réductrices de la théorie fonctionnaliste, Franz Boas introduira le relativisme culturel, postulant que les différences entre les peuples relèvent de facteurs historiques, sociaux et géographiques et que toutes les cultures s'équivalent. Dans le sillage du relativisme culturel, Lévi-Strauss s'appuiera sur l'analyse structurale de Saussure et Jakobson pour expliquer les diverses configurations sociales et révéler les propriétés binaires universelles des

12. Alexis Nouss, « La traduction comme OVNI » dans *Meta*, XL, n° 3, 1995, p. 341.

mythes, convaincu que les cultures sont la manifestation de principes profonds inhérents au fonctionnement humain.

L'ébranlement de la confiance morale et intellectuelle de l'Occident à la suite de la décolonisation touchera nécessairement l'anthropologie. À la fin des années 1960, tout un mouvement de pensée, tant aux États-Unis qu'en Europe, s'affaira à mettre au jour la filiation de l'ethnologie et du colonialisme. En effet, elle dénonce sa propre participation au projet impérialiste, à l'époque où les données colligées en terrain constituaient une source d'information précieuse pour les colonisateurs nécessairement intéressés par le comportement et le contrôle de leurs colonies. Aussi certains ethnographes se lanceront-ils dans une relecture rigoureuse des textes théoriques, trouvant dans la déconstruction derridéenne¹³ et l'analyse littéraire les outils conceptuels qui permettent de révéler dans le discours ethnographique les tropes ethnocentriques¹⁴, comme la métaphore, et la rhétorique dominatrice implicite dans l'idée « the West and the rest ». Certains en viendront même à scruter des notions qui semblaient jusque là universelles. À ce chapitre, James Ferguson et Akhil Gupta¹⁵ ébranlent la notion d'espace jumelée aux notions conventionnelles de peuple, société et culture et proposent, conséquemment, une nouvelle manière de concevoir l'espace¹⁶, le lieu et la culture. En effet, l'anthropologie socioculturelle tente d'expliquer les effets de la globalisation de l'économie sur l'organisation du pouvoir et la formation de l'identité et de la culture. Elle constate principalement que les rapports de force et la culture sont *translocaux*¹⁷, c'est-à-dire qu'ils dépassent les frontières locales, et que l'identité

13. La critique de Derrida quant à la pureté d'une parole première et aux concepts de présence et de représentation offre des pistes argumentatives qui permettent de déconstruire la conception traditionnelle de la culture comme un tout homogène et cohérent.

14. Notons, entre autres ouvrages, les textes suivants : *Writing culture* de Clifford et Marcus, *Anthropology as Cultural Critique* de Marcus et Fischer et *The Predicament of Culture* de Clifford.

15. Dans leur ouvrage collectif *Culture, Power, Place: Explorations in Critical Anthropology*.

16. Affiliées aux *Cultural Studies*, les études postcolonialistes espèrent en ce sens que soit davantage explorée une théorie sociale du spatial, ce qu'Edward Soja a amorcé dans son livre *Postmodern Geographies* et poursuit dans *Postmetropolis*.

17. Arturo Escobar, dans son article « Culture Sits in Places: Reflections on Globalism and Subaltern Strategies of Localization », www.sidint.org/programmes/politicsplace/PoliticsEscobar.PDF.

culturelle est éclatée¹⁸ et produite plutôt que le fait d'une appartenance géographique naturelle. Aussi le discours anthropologique préfère-t-il à la figure de l'espace absolu son corollaire politisé : le lieu. L'anthropologie ne peut nier que le flux transnational des personnes, des média, des technologies de communication et des biens et services a eu pour effet de déterritorialiser la culture et de rendre floues les frontières locales.

Depuis le milieu des années 1980, l'hégémonie des théories déterministes qui perdurent en anthropologie est ébranlée par la critique du schéma binaire caractérisant le structuralisme de Lévi-Strauss, du fonctionnalisme structural réducteur et du discours progressiste totalisant propre à l'anthropologie du développement¹⁹. Qu'il s'agisse de civiliser les sauvages au XIX^e siècle ou d'aider les pays sous-développés à rattraper leur retard socio-économique et à se mettre au niveau des standards occidentaux du XXI^e siècle, le raisonnement évolutionniste demeure le même : l'Occident a déjà tracé l'axe linéaire du développement technologique, économique et social que tout peuple sensé doit suivre s'il veut parvenir à un stade supérieur. Il est légitime de veiller à l'amélioration du sort des peuples pauvres, bien entendu, mais à l'aide de solutions qui prennent racine et s'élaborent là où les problèmes ont lieu, donc « sur le terrain » et selon une connaissance locale, et non à l'aide de macro-politiques d'aide, dira Arturo Escobar²⁰.

Cette prise de conscience résulte d'une anthropologie critique d'elle-même, qui en vient même à mettre en cause la relation entre l'observateur et l'observé propre à l'examen anthropologique. Il apparaît que cet ordre 'naturel' des choses reproduit effectivement le rapport de force caractérisant la relation entre le colonisateur et le colonisé, dans la mesure où l'anthropologue dit devoir objectiver l'Autre afin de le comprendre et de

-
18. « New metaphors of mobility (diaspora, displacement, traveling, deterritorialization, border crossing, hybridity, nomadology) are privileged in explanations of culture and identity. » Arturo Escobar, *op. cit.*
19. « Like "civilisation" in the nineteenth century, "development" is the name not only for a value, but also for a dominant problematic or interpretive grid through which the impoverished regions of the world are known to us. » James Ferguson dans « The Anti-Politics Machine: 'Development' Depoliticisation, and Bureaucratic Power in Lesotho » dans Katy Gardner et David Lewis, *Anthropology, Development and the Post-Modern Challenge*, p. 154.
20. Arturo Escobar, *loc. cit.*

l'expliquer. Au demeurant, l'anthropologie met au jour le caractère pseudo-scientifique de sa méthodologie et de ses conventions d'écriture qui érigent le chercheur en expert. C'est toute la question de l'autorité intellectuelle qui est alors soulevée. D'une part, on se rend compte que les textes ethnographiques qui font autorité ne sont pas nécessairement ceux qui contiennent le plus grand nombre de données *pures*, mais plutôt ceux qui parviennent le mieux à convaincre le lecteur. D'autre part, il est admis que l'anthropologue n'écrit jamais d'un centre imperméable à partir duquel il relate objectivement les faits observés. L'anthropologie est donc aux prises avec son scientisme, qu'elle l'admette ou non : « The difficulty is that the oddity of constructing texts ostensibly scientific out of experiences broadly biographical, which is after all what ethnographers do, is thoroughly obscured. »²¹ Alors que traditionnellement un « bon » texte scientifique se devait d'être descriptif et neutre, évitant les figures de styles et l'opinion, l'ethnographie se rend compte qu'il n'y a ni description, ni écriture objectives, car la transposition exacte du réel à l'aide de photographies, de conversations transcrites à la lettre ou de statistiques recèle forcément une part d'édition (ne serait-ce que dans le choix des extraits relatés) et ne prend sens toujours que dans un contexte quelconque. L'ethnographie en vient ainsi à admettre que la réalité est construite dans l'écriture, peu importe la rigueur factuelle, la densité informationnelle et le réalisme des descriptions²².

La représentation en tant que telle n'existe donc pas. Voilà le point de transformation épistémologique qui sème le doute général quant à l'objectivité scientifique de l'anthropologie. L'attitude dubitative de l'ethnographe le pousse à redéfinir son rôle à titre d'auteur et le statut de l'écriture. Il s'ensuit un certain nombre de constatations. D'abord, la véracité d'un texte n'est pas proportionnelle à la quantité de faits relatés; c'est-à-dire que le pouvoir de conviction de l'ethnographe ne relève pas de l'exhaustivité de ses descriptions, mais plutôt de son discours, qui découle de sa motivation première à être pris au sérieux. Le discours de l'auteur, soit la manière dont l'ethnographe présente ce qu'il a relevé sur le terrain, se distingue par le vocabulaire, la

21. Clifford Geertz, *Works and Lives*, p. 10.

22. L'ouvrage *The Ethnographic Imagination* de Paul Atkinson est probant à cet égard.

syntaxe, la rhétorique et les moyens d'argumentation. En fait, le texte est *auteurisé*, pour traduire l'expression de Geertz, c'est-à-dire que l'auteur est présent dans le texte, y laisse sa marque, et se construit une identité par l'écriture. Toutefois, la présence de l'auteur dans le texte ethnographique est niée depuis les débuts de l'anthropologie. Pourtant, l'auteur signe bel et bien son texte.

En outre, l'ethnographe ne peut plus nier que tous ses récits se font dans l'assertion de *faits* invérifiables, puisqu'ils sont toujours choisis en un temps et en un lieu précis – susceptibles de changer – ou obtenus d'un informateur situé dans une classe, une caste ou un secteur d'activité particuliers et répondant d'engagements quelconques à ce titre. Et si les notes prises sur le terrain et consignées dans le journal de l'ethnologue sont minutieuses, ce document n'en demeure pas moins privé.

L'objectivité ainsi relativisée transforme tout à fait la nature de l'examen anthropologique; désormais, l'ethnographe va à la rencontre de l'Autre, établit un dialogue avec les sujets qu'il rencontre sur le terrain, davantage qu'il ne chapeaute une entrevue scientifique. Et nul ne termine une rencontre ou une conversation sans avoir été influencé, ou traversé par d'autres voix. L'ethnographe doit négocier la multiplicité des voix entre lui et l'Autre, lui et le texte, démarche semblable à la celle du traducteur²³. Il écrit sur un sujet qui l'a séduit ou choqué pour quelqu'un qu'il veut convaincre. Pour mettre fin à l'illusion scientifique d'une ethnographie objective, Geertz recommande le traitement suivant : « reflexivity, dialogue, heteroglossia, linguistic play, rhetorical self-consciousness, performative translation, verbatim recording and first-person narrative as forms of cure. »²⁴ À la rencontre de l'Autre, en conversation avec lui et elle, dans l'intersubjectivité, l'ethnologue n'aspire plus à pénétrer l'Autre (tout comme l'homme, maître de la nature, aspire à en pénétrer tous les secrets) et dit plutôt s'ouvrir aux voix multiples, qui le parcourent. L'activité ethnographique passe de l'entrevue à l'engagement des corps; on n'attend plus de découvrir la vérité.

23. À ce chapitre, François Laplantine exprime bien la contiguïté de l'ethnologie et de la traduction dans son article « L'ethnologue, le traducteur et l'écrivain », dans *Meta*, vol. XL, n° 3, 1995, pp. 497-507.

24. Clifford Geertz, *Works and Lives*, p. 132.

En reconnaissant qu'il n'y a de sens que contextuel et régional et que la diversité du savoir est irréductible, l'anthropologie admet l'importance de l'expérience locale et, dans sa branche appliquée, elle tend vers le pratique et les politiques concrètes (bottom-up et grassroots initiatives). Arturo Escobar, par exemple, soutient qu'il faut abandonner les discours hégémoniques de modernisation et de développement qui encore une fois justifient l'imposition des critères occidentaux aux autres peuples. L'ethnologie qu'il pratique répond aux mouvements d'anti-globalisation, qui fait le pari qu'un engagement local est possible, malgré les forces totalisantes des relations économiques, sociales et culturelles. Escobar fait partie des voix critiques qui soulèvent la question de la pauvreté et des groupes laissés pour compte (les femmes, les peuples autochtones et les peuples en exode, par exemple), les percevant non pas comme le fait naturel de ceux qui n'ont pas réussi, mais plutôt comme le résultat d'un rapport de force où les uns marginalisent les autres, les tenant à l'écart des sites de pouvoir. Dans son rôle d'améliorer le monde à l'échelle locale à l'ère du post-développement, l'ethnologie atteste d'un changement d'échelle; c'est-à-dire que l'ethnologue n'a pas nécessairement à s'isoler au sein d'une tribu exotique en terrain lointain pour exercer sa profession. Effectivement, certains annoncent l'avènement de l'anthropologie *at-home*²⁵, d'autres, de l'anthropologisation de l'Occident.

2.2.2. Théorie littéraire

De nombreux ouvrages traitant du champ littéraire et du postmodernisme imposent d'emblée un dispositif réflexif visant à désamorcer toute attente d'univocité, d'exhaustivité et de cohésion, rite délégitimant auquel nous n'avons certainement pas échappé dans l'introduction du présent travail. Parmi la variété de discours articulés à cette fin, l'annonce d'un brouillage des rôles de la narration et de la théorie vient expliquer qu'il s'agira désormais en quelque sorte de raconter des histoires sur la théorie littéraire. Dans ce type de mise en garde, l'auteur, qui n'hésite pas à endosser la

25. Richard Fardon, « Postmodern Anthropology? Or, An Anthropology of Postmodernity? », dans *Postmodernism and the Social Sciences*, p. 24.

première personne du singulier²⁶, insiste sur le fait qu'il ne sera aucunement question de reconstituer l'histoire objective de la littérature propre à une époque donnée (à supposer que telle chose existe) et réductible à un axiome sociohistorique, esthétique ou idéologique étayé par des œuvres phares (dont la sélection aura été stratégique). Autrement dit, l'auteur précise que c'est une histoire de la théorie parmi tant d'autres qu'il nous racontera. Il ne théoriserait pas le récit et il l'admet d'entrée de jeu. Par ailleurs, la mise en doute du concept d'époque laisse entendre que les périodes sont le produit d'un découpage historiographique subjectif, donc nécessairement idéologique, et qu'elles ont une valeur discursive qui ruine complètement l'adéquation d'un concept avec une réalité préexistante. Cette manière d'admettre la subjectivité théorique témoigne d'une transformation survenue dans les études littéraires que nous exposerons en termes davantage épistémologiques qu'esthétiques selon deux vecteurs : la transition de la critique à la théorie et l'impossibilité d'une taxinomie objective.

Depuis l'apport critique de Terry Eagleton dans les années 1970 et 1980, la conceptualisation de la littérature est passée du mode critique au mode théorique, aux États-Unis du moins. Eagleton montre que les faits sont, au même titre que les valeurs, chargés idéologiquement,²⁷ ce qui vient ébranler l'universalité objective et la validité du canon littéraire enseigné dans les départements d'anglais à l'université sous le couvert de l'idéologie humaniste libérale. Parallèlement, le structuralisme a réduit le langage de l'homme à un ensemble de structures hors desquelles le sens n'existe pas, ce qui vient annuler le statut spécial de l'homme que lui procurait son rôle d'intermédiaire entre le

26. Tel que le font Guy Scarpetta dans *L'Impureté*, Brian McHale dans *Constructing Postmodernism* et Niall Lucy dans *Postmodern Literary Theory*, pour ne nommer que ceux-là.

27. « Facts are public and unimpeachable, values are private and gratuitous. There is an obvious difference between recounting a fact, such as "This cathedral was built in 1612," and registering a value-judgement, such as "This cathedral is a magnificent specimen of baroque architecture." But suppose I made the first kind of statement while showing an overseas visitor around England, and found that it puzzled her considerably. Why, she might ask, do you keep telling me the dates of the foundation of all these buildings? Why this obsession with origins? In the society I live in, she might go on, we keep no record at all of such events: we classify our buildings instead according to whether they face north-west or south-east. What this might do would be to demonstrate part of the unconscious system of value-judgements which underlies my own descriptive statements. Such value-judgements are not necessarily the same kind as "This cathedral is a magnificent specimen of baroque architecture," but they are value-judgements nonetheless, and no factual pronouncement I make can escape them. » Terry Eagleton, *Literary Theory*, pp. 12-13.

plein des choses et le vide des mots. En sa qualité de système structural, la langue précède l'homme, dans la mesure où toute compréhension de lui-même, toute extériorisation de sa conscience, doit passer par la langue. Cette situation est exacerbée par Roland Barthes, qui déclare la mort de l'auteur, auquel il substitue la position énonciative ouverte qu'est le sujet. Conséquemment, l'œuvre perçue comme le sanctuaire des sentiments et intentions d'un créateur génial et le reflet d'une langue qui lui serait propre est annulée et remplacée par le texte. N'appartenant à personne, le texte présente les éléments linguistiques qui le composent à tout sujet souhaitant en faire l'organisation.

Tandis que le structuralisme désubstantialise l'homme, la psychanalyse²⁸ vient décentrer la structure binaire selon laquelle s'opposaient conscience et réel. Elle pose la question de savoir comment distinguer l'objet du discours du discours lui-même s'il n'y a rien à l'extérieur de la langue? Dans une optique épistémologique, la problématique demeure la même : comment distinguer l'évidence factuelle, dont Eagleton a dit qu'elle était fabriquée, de la découverte scientifique? L'impossibilité de différencier parmi tous les éléments qui s'adressent au sujet et d'exclure ceux qui sont faux ouvre sur une dimension paranoïaque qui mène au délire : « A feature of paranoia is its potential to become a totalizing discourse, a discourse with no "outside". For the paranoid, everything can count as evidence of a particular theory of the truth [...] »²⁹ Le structuralisme linguistique et la psychanalyse permettent d'affirmer que la réalité ne précède pas la textualité; l'inexistence d'une réalité extérieure à la langue se répercute sur la conceptualisation de la littérature par la déhiérarchisation de la critique et de la création littéraires jusqu'au brouillage total de la frontière entre les deux.

Dans cette ligne de pensée, il devient légitime de postuler que le modernisme littéraire est une construction postmoderne et qu'il y aurait autant de *faits* littéraires modernes que d'affirmations postmodernes. Le postmodernisme construit le modernisme dont il a besoin pour témoigner de la poétique qu'il estime être la sienne. Mais s'il y a autant de

28. Nous traiterons plus en détail du dialogue entre la psychanalyse et les études littéraires au sous-chapitre 5.11.

29. Niall Lucy, *Postmodern Literary Theory*, p. 13.

modernismes possibles que de postmodernismes, comment parvient-on à se positionner théoriquement? En quelle version du postmodernisme littéraire faut-il croire? Qui dit vrai? Cette aporie ne se présente que sous le primat d'une idéologie d'avant-garde étayée par une pensée de l'évolution et du radical.³⁰ Est-il besoin de trancher et de rompre avec un ordre d'idées antérieur absolument et définitivement? N'est-il pas possible de réfléchir à partir d'une rhétorique moins rigide et plus permissive, telle *l'esthétique de l'impureté* de Guy Scarpetta, selon lequel « [...] ce qui est clos désormais, [...] c'est justement l'époque des manifestes, des mouvements collectifs, des grands systèmes esthétiques dogmatiques et totalisants. »³¹

Ainsi, dresser la liste des tours poétiques et des textes typiquement postmodernes participerait davantage d'une esthétique de la pureté dont l'épistémologie postmoderne, telle que nous l'entendons, aurait tôt fait de montrer la fiction. Toutefois, s'il est permis de schématiser un tant soit peu, nous tenons à illustrer l'interrelation entre le moderne et le postmoderne en littérature à partir du double mouvement interprétatif qu'a provoqué *Ulysses* de James Joyce, dont la première partie a valeur d'icône de la poésie moderne, que la deuxième partie excède et parodie. Nous reprendrons l'exposé que Brian McHale fait des principales caractéristiques de chacune des deux parties de *Ulysses*, dont il dit que la bissection³² ne fait pas l'unanimité. Qu'il s'agisse de monologues intérieurs à la troisième personne ou de discours indirects, les stratégies de la première partie clarifient le rapport de la conscience des personnages avec le monde extérieur. Rendu mobile, l'esprit se promène d'une chose à l'autre de la réalité externe, ce qui présuppose la stabilité du monde extérieur. Dans la deuxième partie, cette mobilité de la conscience est délibérément perturbée, à un point tel qu'il devient

30. Guy Scarpetta, *L'Impureté*, p. 28.

31. *Ibid.*, p. 19. Il entend par là le « grand mythe du Progrès en Art », le « radicalisme formel », la manie de la table rase et la « subordination de l'expérience artistique à l'ordre d'une stratégie collective ». *Ibid.*, p. 13.

32. « In [... Karen Lawrence's] account, *Ulysses* splits roughly down the middle. A single "narrative norm" (what Joyce called his "initial style") prevails in the first half, through "Scylla and Charybdis"; beginning with "Wandering Rocks" and "Sirens," this normative style is abandoned for a diverse series of extravagant stylistic performances. There are exceptions to this distribution: "Aeolus," in particular, anticipates the extravagances of the second half, while "Nausicaa" and especially "Penelope" regress to the narrative norm of the first half. » Brian McHale, *Constructing Postmodernism*, p. 43

impossible de distinguer le monde extérieur du monde intérieur propre à la conscience des personnages. Les deux sphères fusionnent et détournent tout effort de compréhension. Ce n'est plus la conscience qui est mobile, mais le monde : les éléments qui nous sont relatés ne sont plus fiables, en ce qu'ils nuisent à la construction du sens. Ce phénomène crée une incertitude qui a l'effet d'une hallucination. La première partie se caractérise également par un perspectivisme qui juxtapose les versions du monde émises par les multiples personnages. Elles permettent d'établir une idée assez stable du monde extérieur à la conscience même lorsqu'elles divergent, car une version finit toujours par l'emporter. Ce perspectivisme est porté à l'extrême dans la deuxième partie, où règne une hétérogénéité discursive chaotique. Des fragments de discours surgissent d'aucune source connue, ne semblant se rattacher à aucun des personnages. Il peut s'agir de citations, d'allusions, de reprises discursives d'autres personnages sans lien logique, de maximes populaires ou de préjugés. En fait, on assiste à la manifestation du discours à l'état pur s'articulant par lui-même, jouant avec la langue anglaise dans un repli formel qui défie toute captation de sens. Ces fragments discursifs fondent des mondes incommensurables, alors que les multiples perspectives de la première partie de *Ulysses* constituent des noyaux de subjectivité.

Si *Ulysses* peut servir de schéma esthétique représentatif du rapport entre le moderne et le postmoderne, il ne peut être compris comme l'évolution stylistique linéaire de la première partie à la deuxième, car le texte comprend des incursions modernes dans la deuxième partie, dite postmoderne. McHale qualifie ce texte, à bon droit, de *literary-historical scandal*.³³ La duplicité de *Ulysses*, ou peut-être vaudrait-il mieux parler d'ubiquité, grâce à laquelle il est dans le moderne et dans le postmoderne à la fois, ruine manifestement toute autorité qu'une théorie esthétique pourrait espérer. Et la question du relativisme épistémologique revient inéluctablement : si toutes les théories se valent, laquelle faut-il choisir? En fait, c'est toute la notion de théorie qu'il faut revoir comme une prédisposition à questionner sans cesse le sens des choses. Dans une visée pragmatique, Matei Calinescu nous rappelle la fonction heuristique des

33. *Ibid.*, p. 55.

constructions historiographiques, rappel que nous nous permettons de transposer au domaine de la théorie littéraire :

*[...] a reminder is in order: period terms function best when they are used heuristically, as strategic constructs or means by which we inventively articulate the continuum of history for purposes of focused analysis and understanding. Strategic is the key word here. [...] It suggests goal-directed action, permanent readiness to weigh possible scenarios against each other, and ingenuity in the selection of those scenarios that are at the same time most promising and unpredictable.*³⁴

Or, la théorie littéraire peut se vanter d'avoir fait preuve d'ouverture à l'imprévisible, lorsqu'elle a décloisonné les genres que l'académisme de la critique littéraire classique maintenait compartimentés en vertu de lois immuables et reconnu la perméabilité du roman et du recueil de nouvelles (*Lives of Girls and Women* d'Alice Munro), du roman et de l'épopée (*Coming Through Slaughter* de Michael Ondaatje), du roman et de l'autobiographie (*China Men* de Maxine Hong Kingston), du roman et de récit historique (*Shame* de Salman Rushdie)³⁵ et de l'essai et de la poésie (la critique féministe)³⁶. Cette même ouverture a permis de théoriser les textes en traduction, c'est-à-dire construits par création interlinguale (*Between* de Christine Brooke-Rose), entre autres genres hybrides. La théorie littéraire réfléchit également sur la pluralité des codes et l'enracinement dans l'hétérogène caractéristiques des récits d'immigration et d'exil ainsi que sur la langue métisse des textes où se joue ni un français créolisé ni un créole francisé (*Texaco* de Patrick Chamoiseau). Le travail heuristique se fait hors des contraintes taxinomiques qui circonscrivaient la critique littéraire moderne et participe d'une épistémologie de l'ouverture qu'une pensée postmoderne de la traduction pourrait bien rendre opérationnelle.

34. Matei Calinescu, « Introductory Remarks: Postmodernism, the Mimetic and Theatrical Fallacies » dans Matei Calinescu et Douwe Fokkema (éd.), *Exploring Postmodernism*, p. 7.

35. Nous reprenons le commentaire très pertinent et les exemples de Linda Hutcheon dans son article « Theorizing the Postmodern » dans Ken M. Newton (éd.), *Twentieth-century Literary Theory*, p. 276.

36. « Les féministes ont été les premières à inscrire leur [sic] travaux à la frontière de la théorie et de la création, à redessiner les genres littéraires, à mettre en scène une lectrice intuitive et savante. » Frances Fortier, « Le récit de la postmodernité » dans Yves Boisvert (éd.), *Postmodernité et sciences humaines*, p. 26.

3. Chapitre III – Les transformations épistémologiques en traductologie

3.1. *Épistémologie moderne de la traduction*

L'épistémologie moderne de la traduction se caractérise par des discours qui présentent l'opération traduisante soit comme un mal nécessaire depuis la punition de Babel, soit comme le transport d'unités sémantiques d'une langue à une autre ou soit comme une activité qui doit se faire sans se faire voir. Les clichés qui ont fait la réputation de la traduction sont nombreux et révélateurs des diverses conceptualisations du langage qui les ont générés au fil de l'histoire; rappelons quelques figures métaphoriques : les belles infidèles¹, « ça sent la traduction »², « traduire c'est trahir »³, traduire la forme ou le sens, traduction littérale ou adaptation, art ou science et, enfin, théorie ou pratique. Au moment où la théorisation de la traduction est instituée en « une discipline auxiliaire de la linguistique »⁴, la traduction est majoritairement conceptualisée comme un moyen de reproduction, secondaire à l'écriture et comportant un certain risque de distorsion ou de manipulation sémantique du sens original. Le rapport hiérarchique que la linguistique établit alors entre elle-même, science, et la traduction, technique empirique, reflète les idées sur le langage qui prévalent à cette époque et dont la source remonte à Ferdinand de Saussure.

-
1. Expression reprise par Georges Mounin de Gilles Ménage, grammairien et lexicographe (1613-1692) qui avait surnommé la « belle infidèle » la traduction de Tacite par Perrot d'Ablancourt par allusion à une amante qui était, elle aussi, belle, mais infidèle. Mounin l'utilise pour décrire les traductions du XVII^e siècle français.
 2. Il est intéressant de souligner que la plupart des exemples illustrant le sens de « sentir » donnés dans le *Nouveau Petit Robert*, c'est-à-dire avoir ou prendre conscience plus ou moins nettement de quelque chose, portent sur un complément d'objet direct à valeur négative : sentir le danger, sa faiblesse, sa mort. Sentir l'arnaque, ajoutons-nous avec une touche d'humour, est une autre occurrence usitée de ce verbe.
 3. Ce bijou de traduction fait tout le contraire de ce qu'il dit! À une syllabe près, la valeur prosodique de l'expression italienne « *traduttore traditore* » est maintenue tant dans l'allitération que dans la rime, en plus de la signification.
 4. Vinay et Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, édition de 1977, p. 25.

Saussure, qui distinguait la parole de la langue, se méfiait de l'écriture, qui, elle, n'est pas spontanée. Cette hiérarchie est fondée sur la conception platonicienne⁵ du langage, selon laquelle la parole vive est pure, car elle répond de l'âme et de la conscience de l'être humain. À l'opposé, l'écriture n'est qu'une simple technique de transcription de la parole produite par le corps, donc extérieure à la conscience. Si l'extériorisation de la parole par l'écriture recèle le risque de corrompre le sens original de la pensée, que dire alors de la traduction, qui est réécriture d'une écriture, sinon qu'elle est une sous-écriture jamais aussi authentique que le texte original? Ainsi, en double exil, par le transfert d'une parole vive déjà corrompue par l'écriture et qui n'est pas la sienne, le traducteur ne bénéficie pas d'un statut favorable. En mal d'autorité scientifique, celui-ci reprendra à son compte les thèses de la linguistique, soutenant la scission du signe en substance sémantique et en éléments formels lorsqu'il argumentera de la possibilité de transférer des unités sémantiques et stylistiques d'une langue à une autre. Mais la tâche quasi impossible de transposer *fidèlement* à la fois le sens exact et l'esthétique particulière d'un texte dans une autre langue – dont la structure peut empêcher certains tours –, se solde souvent par un échec. D'où la thèse de l'intraduisibilité soutenue par certains linguistes⁶. D'où également le propos embarrassé, en préface et en note de bas de page, caractéristique de nombreuses traductions de textes classiques, où le traducteur s'excuse de ne pas avoir été à la hauteur de l'auteur. En revanche, s'il choisit de faire valoir les idiosyncrasies de sa langue et de sa propre culture, le traducteur travaille à l'effacement de l'étrangeté sémantique et stylistique par l'adaptation du texte original, au risque d'en supprimer la spécificité.

-
5. Plus précisément, en fait, Platon croyait en deux écritures : l'une de l'âme, du dedans, de la conscience, et l'autre, du corps, du dehors, des passions. Dans les mots de Derrida, « [i]l y a donc une bonne et une mauvaise écriture : la bonne et naturelle, l'inscription divine dans le cœur et l'âme; la perverse et l'artificieuse, la technique, exilée dans l'extériorité du corps. » Jacques Derrida, *De la grammatologie*, p. 30.
6. La linguistique a postulé, dans les travaux d'Antoine Meillet notamment (*Linguistique historique et linguistique générale*, 1937), que les langues sont constituées de structures lexicales, morphologiques et grammaticales qui sont impossibles à transposer d'une langue à une autre. La thèse de l'intraduisibilité est ardemment soutenue jusque dans les années 1960 au moins, par J.C. Catford, entre autres linguistes, qui soutient l'intraduisibilité linguistique et culturelle dans son ouvrage *A Linguistic Theory of Translation*, paru en 1965.

La logique dualiste qui réduit traditionnellement la réflexion sur l'opération traduisante à un discours sur la fidélité au sens ou à la lettre, à la langue de départ ou à la langue d'arrivée, à soi ou à l'Autre relève d'une épistémologie moderne fondée sur le dualisme métaphysique de Descartes, qui divise l'âme humaine (le *res cogitans*) et le monde extérieur (le *res extensa*). Nous allons exposer plus en détails les principales conceptualisations modernes de la traduction, que nous regroupons sous les trois thèmes suivants : la traduction comme palliatif, le cloisonnement de la traduction dans un savoir linguistique et l'idéologie de la transparence. Ensuite, nous présenterons les principes fondateurs des théories traditionnelles de la traduction qui ne suffisent plus à penser la traduction dans l'épistémologie postmoderne animée par la pluralité et la transversalité, telle que nous l'avons illustrée dans notre idée du postmoderne⁷.

3.1.1. La traduction comme palliatif

Le mythe de Babel raconte la division des hommes par la multiplication des langues. Synonyme de désordre, il symbolise la punition de Dieu envers l'audace des hommes aspirant à construire une tour dont le sommet atteindrait les cieux. Certains perçoivent la diversité des langues que Dieu imposa aux hommes comme la chute d'une humanité qui était unie à l'origine et voient en la traduction un palliatif à cette situation négative. Ainsi, pour réparer le mal de la division, la traduction est vouée à un rôle humaniste dont le but principal consiste à établir la communication entre deux langues, ou deux cultures.⁸ Ce rôle suppose le statut secondaire de la traduction, réduite à un simple moyen pratique permettant de parvenir à une noble fin.

Dans son ouvrage *Contemporary Translation Theories*, Edwin Gentzler questionne le discours humaniste qui sous-tend la traduction littéraire sous l'influence des tenants de la nouvelle critique littéraire (*New Critic*) dans les années 1970 aux États-Unis. Malgré

7. Voir le point 1.3.3.

8. Nous verrons au chapitre V les critiques qui sont postulées à l'égard de ce stéréotype philanthropique de la traduction, dont la raison d'être et la satisfaction consistent à aider les autres à se comprendre. À ce sujet, Anthony Pym affirme ce qui suit : « Translation isn't a passive act. It's not just a question of helping people understand each other. Translation is an active engagement in processes of exchange and change. » *Epistemological Problems in Translation and its Teaching*, p. 6.

l'attention accrue qu'a reçue la traduction à cette époque, celle-ci continuait d'être considérée dans les cercles académiques comme ayant un statut secondaire en regard de la création littéraire. Gentzler tente de comprendre ce qui a motivé ce point de vue idéologique et expose à cette fin les thèses d'I.A. Richards et Jonas Zdanys, soit les canons théoriques qui ont régi l'école de pensée *New Critic* prédominante en création et en traduction littéraires dans les années 1970 et 1980 aux États-Unis. Gentzler souligne que les ateliers de critique et de traduction littéraires offerts à Harvard et à Yale, entre autres institutions universitaires renommées, mis sur pied par Richards et Zdanys respectivement, étaient fondés sur une idéologie esthétique qui aggravait la condition ancillaire de la traduction. Plus précisément, les modèles de lecture recommandés par ces théoriciens présupposaient qu'un sens univoque, et donc exact, pouvait être dégagé d'un texte littéraire par toute personne s'astreignant à une lecture pointue, ce que permet la traduction⁹. Par conséquent, une bonne technique de lecture, celle enseignée par Richards¹⁰, devait mener à un consensus sur le sens du texte, contre l'anarchie interprétative, ou la babélisation sémantique, ajouterons-nous. En ce qui le concerne, Jonas Zdanys, affilié au programme de traduction littéraire de Yale, percevait la traduction comme relevant entièrement de l'activité plus large de l'interprétation littéraire, dans la mesure où elle pouvait mener à une compréhension plus juste des textes. L'idéologie humaniste se révèle dans le précepte esthétique commun à Richards et à Zdanys qui présente la traduction comme un moyen d'extraire le sens premier d'un texte vrai et unique, et, conséquemment de concilier les divergences interprétatives en un sens unifié. Cette tradition théorique idéalisant le consensus interprétatif n'est pas sans rappeler la légende de Babel, récit de la création, qui raconte précisément la visée d'une civilisation unifiée grâce une langue unique permettant la compréhension parfaite des citoyens. Depuis la fragmentation de cette civilisation solidaire, la traduction s'imposerait comme un mal nécessaire, ou comme une dette dont on ne peut plus s'acquitter, pour reprendre les mots de Derrida¹¹.

9. « Literary translation in America is often viewed as a form of close reading – some argue the closest form. Perfect articulation of the experience in a perfect interpretation/translation is the goal. » Edwin Gentzler, *Contemporary Translation Theories*, p. 13.

10. « Richards hoped to introduce new documentation supporting his aesthetic beliefs: that a unified "meaning" exists and can be discerned and that a unified evaluative system exists by which the reader can judge the value of that "meaning". » *Ibid.*, p. 14.

11. Jacques Derrida, « Des tours de Babel » dans *Difference in Translation*, p. 218.

3.1.2. Cloisonnement de la traduction dans un savoir linguistique

Après la Deuxième guerre mondiale, l'activité politique, économique et technologique qui occupe l'Europe et l'Amérique sollicite une communication interlinguistique accrue dont la traduction devient le principal outil. L'essor de la traduction entraîne, par la même occasion, l'institutionnalisation de cette pratique sur les plans professionnel, universitaire et éditorial ainsi que son fondement théorique dans le giron rigoureux et scientifique de la linguistique, sous le volet de la stylistique comparée. L'établissement des assises théoriques solides de la traduction allait être régi par une attitude normative et un ton prescriptif visant à fixer les critères d'une bonne traduction. La publication de méthodes, traités, codes et autres ouvrages de normalisation témoigne largement de la préoccupation normalisante chapeautant la recherche de solutions convergentes aux innombrables possibilités interprétatives inhérentes à l'empirisme de la traduction.

Depuis les textes de Cicéron jusqu'à la moitié du XX^e siècle, les discours théoriques se constituaient de quelques remarques faites par les traducteurs en préface à une œuvre traduite, de manuels prescriptifs et d'études menées par des érudits de tout acabit — écrivains, linguistes, philologues et théologiens — et demeurées pour la plupart obscures et isolées. Aussi les années 1950 et 1960 généreront-elles un apport théorique important sur la traduction, grâce aux ouvrages d'Andrei Fedorov (*Introduction à la théorie de la traduction*), John Rupert Firth (« Linguistics and Translation » et « Linguistic Analysis and Translation »), Reuben Brower (le collectif *On Translation*), Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (*Stylistique comparée du français et de l'anglais*), Roman Jakobson (« Aspects linguistiques de la traduction » dans *Essais de linguistique générale*), Georges Mounin (*Les Problèmes théoriques de la traduction*), John Catford (*A Linguistic Theory of Translation*) et Eugene Nida et Charles Taber (*The Theory and Practice of Translation*). D'orientation linguistique, pour la plupart, ces théoriciens cherchent à établir la traduction en une discipline rigoureuse, sans toutefois en faire une branche autonome de la linguistique. Fedorov sera parmi les premiers à vouloir systématiser l'opération traduisante en la définissant d'abord comme une opération linguistique. Vinay et Darbelnet, quant à eux, par souci de rigueur et

d'exactitude, la placeront sous la tutelle théorique de la linguistique, cette dernière se présentant comme la science humaine la plus exacte.

Fondée sur la théorie du signe de Saussure, la linguistique structurale espère dégager du langage les unités qui le composent et les règles qui l'organisent. Elle subdivise en trois catégories son objet d'étude : la morphologie, la syntaxe et le lexique, lesquelles donneront cours à autant de disciplines. En tablant sur la nomenclature et la taxinomie, cette jeune science reproduit le schéma épistémologique des sciences exactes, régi par la méthode scientifique de Descartes, se garantissant ainsi d'emblée une scientificité et une crédibilité. Plus exactement, la théorie du signe suppose une structure binaire, qui n'est pas dualisante en soi, mais qui le devient depuis qu'elle polarise et hiérarchise les deux éléments qui composent le signe : le signifiant et le signifié. Ces deux composantes se trouvent dans un rapport de force, que domine toujours le signifié, car, étant la substance (ou le contenu), il représente cela même qu'une tradition logocentrique¹² prône : le sens. Cette structure hiérarchique devient épistémologique, dans la mesure où elle en vient à sous-tendre l'ordre des choses en général, subordonnant le langage à la pensée, l'écriture à la parole et la traduction à la langue.

Dans la structure absolue du signe linguistique qui accorde une valeur transcendantale au signifié, le signifiant n'a aucune valeur sémantique. Celui-ci est dit être l'habit du sens, de la pensée, et se voit assigné un rôle nécessairement accessoire. En sa qualité de substance absolue et immuable qui traverse intact le temps et les langues, le signifié est reproductible tel quel. Dans cette optique, la traduction devient asservie au transport univoque du signifié, ce qui explique pourquoi l'on s'efforce d'abord de « faire passer » le contenu, puis, si cela est possible, les agencements formels et les effets spéciaux. Bien entendu, les cas où ce double transport est réalisé sont fort rares, ce qui donne l'impression au traducteur de devoir accomplir l'impossible et motive la thèse linguistique de l'intraduisibilité. Les figures de rhétorique, telles « faire passer », « texte

12. Au sens où Derrida l'entend, il s'agit de la tradition occidentale qui considère le Verbe de Dieu comme vérité à l'origine de tout. Selon cette tradition, « [l']archi-parole est écriture parce qu'elle est une loi. Une loi naturelle. La parole commençante est entendue, dans l'intimité de la présence à soi, comme voix de l'autre et comme commandement. » Jacques Derrida, *De la grammatologie*, p. 30.

de départ » et « texte d'arrivée », sont données comme des faits théoriques, alors qu'elles découlent de la métaphore de la traduction comme transport. L'idée du transport est solidaire d'une conception atomiste qui découpe le langage en unités toujours plus petites (de la phrase, au mot, au sémème, au sème, jusqu'au sémantème) et postule le déplacement de ces « blocs » d'une langue à une autre. Mentionnons par ailleurs qu'Henri Meschonnic a largement critiqué l'impérialisme théorique d'une linguistique exclusivement fondée sur l'unité du mot, ou l'énoncé, qui néglige le sujet d'énonciation, l'historicité du discours et la matérialité signifiante¹³ du langage. Toutefois, la déshistoricisation et la désobjectivisation du langage étaient nécessaires au maintien de la logique binaire signifiant/signifié, qui ne permettait pas d'accorder une valeur sémantique aux éléments d'énonciation extra-linguistiques¹⁴, telles la gestuelle, l'intonation et les pauses, dont la nature changeante et inquantifiable empêche de prédire le comportement du langage.

Forte de sa crédibilité scientifique, la linguistique formelle et structurale annexe la traduction dans les années 1960 à titre de technique de transfert d'unités sémantiques. À l'instar de Catford, Vinay et Darbelnet annexeront la traduction à la linguistique, mais sous le volet de stylistique comparée, à titre de phénomène permettant d'observer le fonctionnement d'une langue mise en contraste devant une autre¹⁵. Dans un article où il met de l'avant une épistémologie herméneutique de la traduction, Alexis Nouss explique pourquoi la traductologie a dû emprunter à la linguistique la structure de son savoir axiologique qui « s'appuie sur la langue, matériau solide, décomposable, grammatifiable [...] »¹⁶

Si, cependant, la traductologie choisit la linguistique comme fée tutélaire, c'est qu'elle avait besoin d'être rassurée. L'incertitude du sens est une notion

-
13. Meschonnic accorde une valeur signifiante aux éléments formels, tels que les rimes, les blancs typographiques, les rapports prosodiques comme l'enjambement de la consonne finale (« il attendit mille ans/il attend dix mille ans »), la syntaxe, la grammaire et les accents.
 14. L'analyse du discours est l'une des dernières branches de la linguistique, qui étend son cadre d'analyse au-delà du mot et de la phrase. Elle intègre le discours, qu'elle considère comme un objet multistratifié qui se prête mal à l'analyse structurale dans la mesure où il acquiert sa signification en contexte et donne lieu à des variations individuelles imprévisibles, donc difficiles à circonscrire.
 15. « Nous ramenons ainsi la traduction à un cas particulier, à une application pratique de la stylistique comparée. » Vinay et Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, p. 20.
 16. Alexis Nouss, « La traduction comme OVNI » dans *Meta*, n° XL, 1995, p. 338.

que la culture occidentale redoute comme la peste et, dès les Grecs, relayés par le christianisme, elle a choisi de baliser sa pensée le long de voies fermement tracées, dogmatisme religieux ou rationalité, rejetant l'obscur et le flou dans les lointains du blasphème ou de la folie. [...] Or l'incertitude du sens règne au cœur même de l'acte de traduire. Ce qui précisément pose problème à la pensée traditionnelle qui voit dans l'acte le produit d'une décision prise selon des normes et des critères.¹⁷

Pour mettre fin à l'empirisme trop souvent associé au processus traductif, Vinay et Darbelnet, les premiers contemporains à avoir fourni un exposé structuré des procédés de traduction, se donnent le mandat de fonder une méthode qui mettrait fin aux interprétations tous azimuts des textes. Selon eux, effectivement, « [i]l est permis de supposer que si nous connaissions mieux les méthodes qui gouvernent le passage d'une langue à l'autre, nous arriverions dans un nombre toujours plus grand de cas à des solutions uniques. »¹⁸

Au demeurant, c'est bien une annexion¹⁹ que la linguistique fait de la traduction, car même s'il devait y avoir un échange entre la traduction et la stylistique comparée, dans la mesure où l'une informerait l'autre et vice versa²⁰, la traduction s'est vue dominée par le mode linéaire et exhaustif de l'analyse axée sur le mot ou la phrase et caractérisée, entre autres, par l'étude de problèmes isolés et la génération de règles universelles. Évoquons à titre d'exemple les principes bien connus émis par Vinay et Darbelnet sur la pensée abstraite et la prépondérance du substantif en français : « Dans la description du réel l'anglais suit généralement l'ordre des images, le déroulement ou si l'on veut le film de l'action. Même dans le domaine du concret, le français préfère un ordre qui n'est pas nécessairement celui des sensations. »²¹ « Nous avons vu que le substantif occupe

17. *Ibid.*, p. 339.

18. *Op. cit.*, p. 24.

19. Dans son ouvrage *Théories contemporaines de la traduction*, Robert Larose qualifie même ce phénomène d'inféodation en ce qui a trait plus précisément au traitement que Fédorov réserve à la traduction.

20. « Les démarches du traducteur et du stylisticien comparatif sont intimement liées, bien que de sens contraire. La stylistique comparée part de la traduction pour dégager ses lois ; le traducteur utilise les lois de la stylistique comparée pour bâtir sa traduction. » *Op. cit.*, p. 21.

21. *Ibid.*, p. 105. Dans leur argumentation, les auteurs invoquent à plusieurs reprises l'esprit du français et de l'anglais. L'idée du génie des langues est présentée comme étant absolue, alors qu'elle découle d'une conception du langage qui surgit en Europe au XVIII^e siècle, corollaire de la notion de génie national (le *Volksgeist* chez Herder).

dans le système français une place prépondérante parce qu'il permet de rendre les états ou formes arrêtées, chers à l'esprit français. »²² En établissant que l'esprit français préfère le mode verbal actif lorsque l'anglais utilise la forme passive, entre autres règles stylistiques, Vinay et Darbelnet réduisent les possibilités de traduction et parviennent effectivement à accroître le nombre de cas à solution unique.

Le cloisonnement de la traduction dans le cadre de la linguistique a enfermé les diverses conceptualisations de l'activité traduisante dans un schéma dualiste, ce dont témoignent le couple équivalence dynamique/équivalence formelle chez Nida, l'approche du sourcier ou du cibliste chez Ladmiral, l'adaptation ou le mot à mot chez Lederer et Seleskovitch, la traduction communicative ou sémantique chez Newmark. Mais voilà autant de synonymes que de manières de poser la même question, qui pourtant escamote complètement la question principale : qu'est-ce que le sens? En posant le choix binaire de traduire le sens ou la lettre, par exemple, ni l'un ni l'autre de ces éléments n'est défini. Ils sont exprimés dans l'absolu et alimentent un débat qui ouvre rarement sur des perspectives nouvelles. En revanche, le carcan dualiste sera amplement critiqué dans les discours sur la traduction dans les années 1990 ainsi que la prédominance de la théorie du signe présentée comme une vérité universelle, alors qu'elle n'est qu'une stratégie de représentation du monde comme une autre, une conception du langage dont dispose chaque culture à chaque époque. Cette propension à l'universalisation révèle l'épistémologie moderne dans laquelle la théorie du signe a été formulée et la linguistique a établi ses fondements.

3.1.3. Idéologie de la transparence

La transparence a longtemps été vantée comme le noble devoir de la traductrice et du traducteur et la fidélité au texte original comme sa tâche principale. L'idée de la transparence n'est pas nouvelle et provient de l'époque du classicisme, marquée par la prédominance d'une conception platonicienne du langage, selon laquelle les mots constituent des clefs d'accès au réel, en ce qu'ils sont transparents à la pensée de l'auteur. Cette adéquation entre langage et pensée s'est affermie par l'idée de clarté

22. *Ibid.*, p. 107.

mise de l'avant par l'élite intellectuelle littéraire du XVII^e siècle et par une représentation instrumentale du langage qui lui reconnaissait pour seule fonction la transmission d'idées. Rappelons que l'époque du classicisme a donné lieu à la systématisation du français par l'Académie française, fondée en 1635 et mandatée par le cardinal Richelieu de réguler et normaliser la langue nationale. Dans son *Dictionnaire de l'Académie*, la société lettrée de Port-Royal visait principalement à fixer le sens universel des mots et à prescrire à *l'honnête homme*²³ l'usage du bon mot dans les bonnes circonstances, défendant la clarté comme une vertu : ce qui s'énonce clairement se conçoit bien. Par contre, cette logique ne vaut que pour les idées et non les sentiments, puisqu'elle s'appuie sur la doctrine cartésienne qui fait primer la raison (l'intellect, le *res cogitans*). Selon Descartes, l'esprit porte en lui l'ordre du monde, c'est-à-dire que les idées, jusqu'aux plus complexes sont régies universellement par les mêmes principes. Par conséquent, les idées l'emportent naturellement sur les sentiments, les sensations et l'imagination.

En outre, la conception romantique de la littérature du XVIII^e siècle a confirmé l'idée de la transparence que présuppose l'adéquation entre les mots et la pensée, considérant une œuvre comme le reflet de l'auteur, de sa pensée et de sa personnalité²⁴. L'œuvre étant perçue comme une copie conforme de la personnalité ou de l'intention de l'écrivain, elle prend toute sa valeur dans le fait qu'elle est originale. Ainsi sacralisée, l'œuvre est érigée en un monument de l'imagination humaine, célébrant le génie de l'écrivain. Cette conceptualisation de la création artistique reprend le principe de l'élitisme platonicien, selon lequel le langage ordinaire appartient à l'homme ordinaire et la poésie au poète et au philosophe, qui possèdent une pensée plus claire et un verbe plus esthétique pour parler du réel.

23. Cette notion ne désignait pas l'homme de la rue à qui de meilleures connaissances linguistiques permettraient d'accéder à une classe sociale plus prestigieuse, mais plutôt un « homme du monde agréable et distingué par la manière comme par l'esprit, les connaissances. » Version électronique du *Nouveau Petit Robert*, 1996.

24. « The original is an unchanging monument of the human imagination ("genius"), transcending of the linguistic, cultural, and social changes of which the translation is a determinate effect. [...] The "original" is a form of self-expression appropriate to the author, a copy true to his personality or intention, an image endowed with resemblance [...]. Lawrence Venuti, *Rethinking Translation*, p. 3.

Devant la prédominance accordée au texte original et à l'écrivain jusqu'à nos jours, il est de mise que le traducteur s'efface pour laisser transparaître le génie de l'auteur. Affirmer que le traducteur doit faire comme s'il n'avait pas manipulé le texte qu'il a traduit tient d'une pensée qui réduit le rôle du traducteur à celui de reproducteur. Ce simplisme participe d'une conception du langage qui croit en un signifié absolu et immuable et nie l'apport du sujet d'énonciation, de l'historicité et de la culture à l'activité de production de sens.

Il importe de questionner la notion de transparence, qui suppose, d'une part, que le traducteur joue le rôle de « l'homme invisible » chargé de déplacer des éléments d'un texte à l'autre sans laisser de traces et, d'autre part, que le texte qui résulte de cette opération est intact, c'est-à-dire sans interférences²⁵ de la langue de départ, et bien intégré dans la langue d'arrivée, comme s'il n'y avait jamais eu de traduction. Cette pratique cherche à cacher la distance linguistique et culturelle d'où nous provient le texte, puis le fait qu'une manipulation du texte s'est produite²⁶. Ce faisant, elle empêche de reconnaître le travail du traducteur et minimise son importance. De plus, la qualité d'un texte traduit est souvent considérée comme inversement proportionnelle à la quantité de traces qu'y a laissées le traducteur. Nous devons donc en déduire que la traduction se valorise à son effacement : mieux elle donne l'illusion de ne jamais avoir eu lieu, plus elle est réussie. Meschonnic résume à sa manière l'idéologie sous-jacente à l'idée de la transparence lorsqu'il affirme ce qui suit :

L'illusion de la transparence appartient au système idéologique caractérisé par les notions liées d'hétérogénéité entre la pensée et le langage, de génie de la langue, du mystère de l'art – notions fondées sur une linguistique du mot et non du système, sur les langues comme actualisations particulières d'un signifié transcendantal (projection philosophique du primat européocentrique, logocentrique, colonialiste de la pensée occidentale). Ces notions aboutissent à opposer texte et traduction, par une sacralisation de la littérature. [...] Il ressort du jeu de l'opposition idéologique entre texte et traduction une notion métaphysique, non historicisée, de l'intraduisible.²⁷

-
25. Les interférences ont une valeur négative, ce que laisse entendre André Martinet qui soutient l'impossibilité de maintenir les langues intactes lorsqu'il y a traduction. Dès lors, il survient des interférences, que l'auteur catégorise en fautes et en erreurs.
26. La preuve que cette stratégie prévaut toujours, il suffit d'observer la place accordée au nom du traducteur, lorsqu'il n'est pas omis, dans les pages liminaires des œuvres traduites et publiées depuis les 20 dernières années et dans les références bibliographiques en général.
27. Henri Meschonnic, *Pour la poétique II*, p. 308.

Jusqu'à présent, une traduction transparente est souvent synonyme d'une bonne traduction, c'est-à-dire d'une traduction qui ne donne pas l'impression d'en être une. L'effet de transparence s'obtient par l'application des canons esthétiques *domestiques*²⁸ à la rédaction du texte traduit et participe d'une stratégie qui dissimule à la fois l'étrangeté du texte original et la subjectivité du traducteur derrière une version naturalisée employant un style fluide et des références culturelles connues. Venuti²⁹ en arrive à la conclusion que le traducteur doit souvent faire une traduction ethnocentrique, donc conforme aux canons d'exactitude exercés par la culture qui reçoit le texte, afin que son texte suscite l'intérêt des maisons d'édition et du lectorat. En somme, l'idéologie de la transparence dévalorise le travail du traducteur et constitue une aporie dans la théorisation de la traduction, en ce qu'elle corrobore la conception hégémonique du langage qui n'admet que le mot de l'auteur comme source de sens et de vérité.

Voilà donc une esquisse des grands thèmes fondateurs de l'épistémè moderne qui ont organisé les sites de la linguistique et, plus particulièrement, de la traduction. L'idée prédominante qui se dégage de ce bref aperçu est sans aucun doute le statut secondaire de la traduction, réduite à une copie ou à un produit édulcoré dérivé de l'original. Il s'agit maintenant d'expliquer en quoi certains aspects des théories traditionnelles de la traduction ne trouvent plus leur légitimité dans l'épistémè postmoderne.

3.2. *Théories traditionnelles de la traduction*

Nous tenons maintenant à isoler les éléments discursifs des théories traditionnelles de la traduction que l'épistémè postmoderne réfute. Nous ne visons donc pas à présenter chaque théorie dans son intégralité, mais plutôt à montrer les aspects théoriques précis autour desquels une transformation épistémologique s'est effectuée. Nous exposerons

28. Expression empruntée à Lawrence Venuti.

29. Les travaux de Venuti seront traités plus en détail au chapitre 5.1 dans le cadre de la visée matérialiste des *Descriptive Translation Studies*.

les propos de Vinay et Darbelnet, Nida, Ladmiral, Seleskovitch et Lederer et Newmark, entre autres auteurs ayant contribué à l'essor de la traductologie.

3.2.1. Vinay et Darbelnet

Dans la préface de leur ouvrage-clé, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet annoncent d'entrée de jeu leur position à l'égard de la traduction. Considérant la traduction comme une instance particulière de la stylistique comparée, ils espèrent, par l'analyse contrastive synchronique d'exemples ponctuels en langue A et en langue B, dégager les règles qui dictent le passage d'une langue à l'autre dans le but de restreindre le nombre de bonnes réponses et idéalement d'atteindre une solution univoque. Le schéma linéaire que présuppose ce type d'analyse de syntagmes ou de groupes de syntagmes est le calque certain des critères de scientificité des sciences exactes, selon lesquels il faut toujours comparer des pommes avec des pommes. Or, la question de la tautologie se pose : comment le chercheur fait-il pour savoir qu'il s'agit de pommes dans les deux circonstances? À cet égard, Vinay et Darbelnet admettent d'emblée cette aporie lorsqu'ils affirment que :

[...] la traduction est indissociable de la stylistique comparée, puisque toute comparaison doit se baser sur des données équivalentes. Mais la reconnaissance de ces équivalences est un problème de traduction au premier chef.³⁰

La tendance à extrapoler les observations locales en règles universelles, en l'occurrence applicables à la francophonie mondiale, confirme également l'appartenance de la méthodologie de Vinay et Darbelnet à la pensée totalisante propre à l'épistémologie des sciences modernes. Quant à cette prédisposition à l'universalisation, elle se dévoile surtout dans la présentation que les auteurs font de leur matériau de base : l'anglais et le français, alors qu'il s'agit en fait de l'anglais d'Amérique du Nord (ce qu'ils mentionnent indirectement en décrivant le terrain d'observation : l'autoroute entre New York et Montréal) et du français de France. Les langues sont donc données comme des entités absolues et fixes à condition qu'elles n'aient pas été en contact. Pour étayer leurs arguments, les auteurs puisent effectivement dans les acquis linguistiques d'un locuteur natif fictif (qui n'est pas

30. Vinay et Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, p. 21.

influencé par une deuxième langue), notamment lorsqu'ils critiquent une tournure influencée par une stylistique étrangère :

*Il est bien évident que jamais un Français monolingue n'eût composé spontanément cette phrase [c'est-à-dire la mention "glissant si humide" sur un panneau routier...] Au lieu de LENTEMENT, il fallait mettre RALENTIR, parbleu!*³¹

Les auteurs croient que le génie propre à chaque langue doit inspirer les tournures correctes, et ils englobent dans l'idée de génie la culture, la littérature, l'histoire et la géographie. Ils accordent également à chaque idiome une personnalité; ainsi, l'anglais est concret et le français est abstrait, déduction qui apparaît à la lumière de leurs observations contrastives souvent hors contexte, c'est-à-dire d'un mot ou d'une phrase anglais avec un mot ou une phrase français. Malgré le génie de chaque langue, il est possible de « retrouver des situations identiques »³². D'ailleurs, la traduction dépend entièrement de cette équivalence, dans la mesure où « [l']équivalence des textes repose sur l'équivalence des situations. »³³ La notion d'équivalence, comme nous le verrons plus loin, constitue la pierre de touche de nombreuses théories de la traduction, en ce qu'elle permet de confirmer ou d'infirmer qu'une adéquation entre les langues est possible. Mais pour savoir si une langue étrangère est identique à la nôtre, il faut nécessairement comparer la première à la deuxième, l'inconnu au connu. Il s'agit là d'une démarche ethnocentrique, où les différences de l'autre sont forcément établies par rapport à soi, que les travaux de déconstruction et de décentrement ont largement critiquée.

Les travaux de Vinay et Darbelnet constituent un apport substantiel à la traductologie, en ce qu'ils tentent de doter la traduction de règles et d'une méthodologie rigoureuse. Toutefois, les critères de rigueur scientifique qui ont procuré à la linguistique ses lettres de noblesse et qui ont été transposés à la traduction ont prouvé leur insuffisance théorique eu égard à la complexité de l'opération traduisante.

31. *Ibid.*, p. 19. Notons l'expression très idiomatique « parbleu », qui confirme qu'il s'agit bien d'un Français qui parle.

32. *Ibid.*, p. 22.

33. *Ibid.*

3.2.2. Nida

Nida limite les possibilités de traduction à deux stratégies diamétralement opposées : l'équivalence formelle et l'équivalence dynamique. Des deux, il préconise la deuxième, qui lui permet mieux de rendre une version de la Bible adaptée à chaque culture. Ce type de traduction vise à produire le même *effet* chez le *récepteur* du message traduit que le message original a produit chez le *récepteur* en *langue-source*³⁴. Mais comment faire pour imaginer la réaction du récepteur du message original, surtout s'il a vécu à une autre époque et dans une contrée éloignée, sans réduire quelque peu la réalité? D'ailleurs, Nida l'admet en partie : « On the other hand, one is not always sure how the original audience responded or were supposed to respond. »³⁵ Le procédé d'équivalence dynamique, selon Nida, présuppose un message à transmettre et relève d'une conception du langage ayant comme unique fonction la communication. À ce titre, le langage ne sert qu'au transfert d'unités sémantiques.

Afin de reproduire l'effet auprès du récepteur-source, le traducteur doit recourir à un style complètement naturel et à des références connues dans la culture d'arrivée. Le style naturel est réalisable par l'adaptation de la grammaire et du lexique, afin qu'aucune trace du texte étranger ne soit laissée dans la traduction³⁶. Nida recourt aux propos de J.H. Frere pour expliquer ce qu'il entend par cette démarche :

*J.H. Frere (1820, p. 481) has described such a quality by stating, "the language of translation ought, we think, ... be a pure, impalpable and invisible element, the medium of thought and feeling and nothing more; it ought never to attract attention to itself All importations from foreign languages ... are ... to be avoided."*³⁷

34. Précisons que les termes en italiques appartiennent à la terminologie utilisée par Nida. « In contrast, a translation which attempts to produce a dynamic rather than a formal equivalence is based upon "the principle of equivalent effect" (Rieu and Phillips, 1954). In such a translation one is not so concerned with matching the receptor-language message with the source-language message, but with the dynamic relationship [...], that the relationship between receptor and message should be substantially the same as that which existed between the original receptors and the message. Eugene Nida, *Toward a Science of Translating*, p. 163.

35. *Ibid.* p. 170.

36. « Such an adjustment to the receptor language and culture must result in a translation that bears no obvious trace of foreign origin [...] », *ibid.*, p. 167.

37. Eugene Nida, *Toward a Science of Translating*, p. 167.

Le traducteur doit donc naturaliser le message, c'est-à-dire faire comme si le texte avait été écrit originalement en langue-source en prenant le soin d'éviter les anomalies, notamment un niveau de langue inapproprié (trop familier ou trop relevé), les anachronismes (symboles, objets, événements, abstractions et relations) et une stylistique inadéquate (l'espagnol est élégant, tandis que l'anglais est prosaïque)³⁸. Le contexte du prosélytisme dans lequel Nida propose sa théorie explique sans doute l'importance qu'il accorde à la livraison d'un texte qui dérange le moins possible par son étrangeté, parvenant ainsi à gagner le maximum de confiance auprès du lecteur et donc la crédibilité nécessaire à la transmission du texte religieux. Et bien que Nida nuance son propos lorsqu'il affirme que l'équivalence dynamique n'exclut pas nécessairement l'équivalence formelle³⁹, il maintient un raisonnement dualiste qui oppose forme et sens comme étant des éléments irréconciliables. Nous avons déjà montré en quoi ce schéma conceptuel relève d'une pensée binaire du monde propre à la logique moderne et tenons à rappeler que l'épistémologie postmoderne rejette ce découpage simpliste de la réalité. Depuis que Quine a montré que l'indéterminisme règne en tant que principe dans tout passage d'une langue à l'autre, que Benveniste a introduit la notion de discours⁴⁰ dans la définition du sens, que Jakobson a présenté la traduction⁴¹ comme étant partout dans le langage, il n'est plus possible de réduire le langage à la formule binaire matériau sonore et graphique plus idées.

3.2.3. L'admiral

Dans son *Traduire : théorèmes pour la traduction*, L'admiral surprend tant par sa position dialectique quant aux antinomies qui parsèment les théories de la traduction que par la réduction qu'il fait des choix de traduction à deux approches : sourcier ou cibliste. N'échappant pas à la pensée dualiste, dont l'un des nombreux effets pousse

38. *Ibid.*, p. 169.

39. D'ailleurs, Nida précise ce point dans un ouvrage ultérieur : « In reality, however, content cannot be divorced completely from form. Form and content often constitute an inseparable bond [...] » *Id.*, « A Framework for the Analysis and Evaluation of Theories of Translation » dans *Translation: Applications and Research*, p. 49.

40. Le sens étant fonction de l'activité discursive, la langue n'acquiert un sens que lorsqu'elle est actualisée par quelqu'un (subjectivité) pour une raison quelconque (situation) et à un moment donné (historicité). Puisque ces trois facteurs sont imprévisibles, le sens ne peut être autrement que plurivoque, mouvant et subjectif.

41. La traduction intralinguale, la traduction interlinguale et la traduction intersémiotique constituent les trois manières d'interpréter un signe linguistique.

les théoriciens à définir le texte traduit contre le texte original, Ladmiral se dit d'emblée cibliste, c'est-à-dire voué à traduire pour un public-cible. Il compare la traduction à un acte de communication et affirme qu'à ce titre elle n'échappe pas à l'« *entropie*, autrement dit à une certaine déperdition d'information. Le métier du traducteur consiste à choisir le moindre mal; il doit distinguer ce qui est essentiel de ce qui est accessoire. »⁴² En concevant la traduction en termes de transmission d'information, celle-ci ne peut être perçue autrement que comme une perte, et une activité consistant à choisir le moindre mal, toujours selon Ladmiral. Cette définition de l'opération traduisante participe d'une conception instrumentaliste du langage, selon laquelle *l'essentiel* est nécessaire et *l'accessoire*, facultatif. Une telle conception réduit le langage à un moyen de communication et déprécie le rôle du traducteur, qui ne peut qu'entraver la transmission fluide de l'information en agissant à titre d'intermédiaire entre la source et la cible. Mais le langage ne sert pas qu'à véhiculer une pensée ou à communiquer un sens, Meschonnic opposerait-il; avant même de chercher à être clair, le langage « cherche surtout à agir, de tous ses moyens. »⁴³ Tout se passe comme s'il était impossible de concevoir la langue autrement qu'en la réduisant au signe linguistique et impossible de postuler le signifiant et le signifié sans en faire primer l'un au détriment de l'autre. Tant que le langage sera contraint à un rôle instrumental, la traduction sera coupable de nuire au processus de transmission du sens.

3.2.4. Seleskovitch et Lederer

Dans leur ouvrage *Interpréter pour traduire*, Danica Seleskovitch et Marianne Lederer adoptent une perspective communicationnelle, selon laquelle la traduction est axée sur la transmission d'un message compréhensible. Le traducteur doit comprendre la parole de l'auteur, son *vouloir-dire*, et la transmettre de manière *qu'elle soit comprise* par le lecteur, en trouvant l'*expression juste*⁴⁴, afin que le lecteur puisse suivre le texte aisément.

42. Dans *Traduire : théorèmes pour la traduction*, p. 19.

43. Henri Meschonnic, *Critique du rythme*, p. 406. Nous citons Meschonnic, car Ladmiral n'hésite pas à lui emprunter la notion de langue-culture en omettant toutefois de préciser que, selon Meschonnic, les textes de chaque langue-culture comportent une « [...] structure linguistique étant valeur dans le système du texte. » *Pour la poésie II*, p. 308.

44. « Traduire honnêtement, traduire fidèlement par contre c'est chercher à se faire comprendre, et se faire comprendre suppose trouver l'expression juste. Comment énoncer clairement ce que l'on a bien compris à la lecture ? Est-ce en respectant le plus possible la forme linguistique et la structure grammaticale de la langue originale ? N'est-ce pas plutôt en s'en détachant et en s'efforçant

Plus précisément, le sens de la parole advient de l'ensemble du texte, lorsque la signification linguistique des mots est mise en relation avec la situation et le fil du discours. Il n'est donc pas question de transcoder mot à mot. D'ailleurs, Lederer condamne cette approche, qui tend le piège de l'équivalence numérique (vouloir exprimer en langue d'arrivée le sens de l'énoncé par le même nombre de mots) et d'une fausse préoccupation par le sens premier des mots. Il s'agit plutôt de réexprimer le *sens de la parole* de l'auteur. Il faut découvrir le message que l'auteur a voulu émettre, son intention. Mais cela ne suppose-t-il pas l'idée d'un signifié transcendantal, d'un sens demeuré intact? C'est précisément ce que Lederer affirme plus loin :

« L'extérieur seul change, le contenu est le même ; on le transvase d'une langue dans une autre, on ne calque pas une langue sur l'autre. »⁴⁵ Il est toujours question du signifié, ce que les auteures entendent par *parole, message, compréhension, sens*. La communication ne passe pas par l'enveloppe du langage. Au demeurant, dès que les auteures évoquent la structure formelle de la langue, c'est pour nous avertir qu'il faut s'en méfier. C'est pourquoi Lederer déplore la fidélité au mot comme étant « le grand obstacle à la traduction » et une source d'*interférences*⁴⁶, tels que les faux amis.

Même si Seleskovitch et Lederer reconnaissent l'insuffisance de l'analyse linguistique pour concevoir la traduction, leur théorie n'en demeure pas moins ancrée dans la dualité sens-lettre, comme le titre de l'article bien connu « Transcoder ou réexprimer » le confirme d'emblée. Tel que nous l'avons déjà expliqué, la division du matériau linguistique en éléments sémantiques essentiels et en éléments formels accessoires confirme l'ordre traditionnel entre le signifié et le signifiant, qui fait partie de l'héritage épistémologique moderne de la linguistique.

3.2.5. Newmark

Les travaux de Peter Newmark sont difficiles à catégoriser. C'est pourquoi nous l'intégrons à la fin du corpus traditionnel et un peu plus près de l'épistémologie

d'adresser le message au lecteur sous une forme qu'il comprendra, c'est-à-dire en utilisant la manière de s'exprimer qu'implique sa langue à lui ? Bien sûr, car sinon on en reste à quelque chose d'informe, à des bribes apposées les unes aux autres qui ne représentent plus rien [...] »
Marianne Lederer, *Interpréter pour traduire*, p. 31

45. *Ibid.*, p. 36.

46. *Ibid.*, p. 32.

postmoderne. D'une part, il suit le courant de pensée traditionnel par sa perspective binaire : traduction communicative ou traduction sémantique. Mais contre la tendance dominante⁴⁷ à préconiser la transmission d'un message et la réception d'un texte fluide par le lecteur, Newmark affirme que le mot à mot constitue la seule manière de traduire. Selon lui, tout se joue dans les mots, qui ne peuvent être séparés de la structure syntaxique dans laquelle ils se présentent.

D'autre part, Newmark se distingue des autres théoriciens, en ce qu'il reconnaît la complexité du sens, dont il dit qu'il se fait à plusieurs niveaux selon des réseaux de relations, il considère l'apport humain (l'empathie du traducteur envers le texte et ses affinités avec la culture et la langue du texte) comme l'un des principaux facteurs de réussite de l'opération traduisante, et il évite les expressions « langue de départ » et « langue d'arrivée », croyant qu'il pourrait bien y avoir une troisième et une quatrième langue. En fait, Newmark laisse entrevoir les points de transformation épistémologique, incapable de se détacher tout à fait de la logique binaire du débat sens-lettre, mais tendant vers une approche plus nuancée, à défaut de ne pouvoir encore dire plurielle.

On nous reprochera peut-être de n'avoir qu'effleuré la surface des théories énoncées par les auteurs qui précèdent. Il n'en demeure pas moins que les éléments théoriques mis au jour ont été tirés d'ouvrages-clés, qui constituent une partie du cursus de traduction au Québec, du moins. En outre, pourquoi ne pas avoir exposé les travaux de Jakobson, Mounin et Steiner, qui font également partie du corpus traditionnel? Nous estimons qu'ils rompent dans une certaine mesure avec les schémas conventionnels que nous avons mis en lumière en ouvrant sur d'autres perspectives. À l'instar de Quine, postulant que l'indéterminisme règne en tant que principe dans tout passage d'une langue à l'autre et de Benveniste, qui introduit la dimension humaine du discours

47. « Since the rise of modern linguistics (philology was becoming linguistics here in the late fifties), and anticipated by Tytler in 1790, Larbaud, Belloc, Knox and Rieu, the general emphasis, supported by communication-theorists as well as by non-literary translators, has been placed on the *reader*—on informing the reader effectively and appropriately, notably in Nida, Firth, Koller and the Leipzig School. In contrast, the brilliant essays of Benjamin, Valéry and Nabokov (anticipated by Croce and Ortega y Gasset) advocating literal translation have appeared as isolated, paradoxical phenomena, relevant only to translating works of high literary culture. » Peter Newmark, *Approaches to Translation*, p. 38.

au langage et toute l'incertitude qu'elle présuppose, Jakobson décloisonne la définition de la traduction en affirmant que tout le langage est en traduction (intralinguale, interlinguale et intersémiotique), Steiner⁴⁸ aussi sort la traduction de son acception strictement linguistique en la posant comme étant généralisée, inversant ainsi l'affirmation largement admise que traduire c'est communiquer, et ne peut concevoir la traduction autrement qu'en interdisciplinarité. Quant à Mounin, il adopte une position dialectique qu'il ne souhaite pas résoudre⁴⁹.

3.2.6. Conclusion

Il apparaît que les discours qui configurent l'épistémè moderne de la traduction s'articulent souvent autour d'un dénominateur commun : la dualisation des complexités inhérentes à l'opération traduisante. De surcroît, l'atomisation de la langue en mots ainsi que la nécessité de quantifier et de classer le matériau linguistique – et son corollaire idéologique : l'exclusion des facteurs déconcertants (instables, imprévisibles et chaotiques), tels le sujet d'énonciation, l'historicité et la culture –, la validité universelle accordée au signe linguistique, la primauté attribuée à la composante sémantique du signe (son statut ontologique) au détriment du signifiant, le génie des langues et l'impénétrabilité de leurs structures, la dichotomie instituée entre le texte original et le texte traduit et leur hiérarchisation selon un rapport du vrai à la copie, ainsi que l'idée d'adéquation entre les mots et les choses (transposée en traduction dans la notion d'équivalence sémantique et son corollaire, la fidélité) constituent autant d'objets discursifs qui caractérisent l'épistémè moderne de la traduction.

-
48. Hormis sa perception romantique de la culture, dont il constate l'étiollement (ce qu'il entend dans l'expression *post-culture*), Steiner offre une pensée qui rejoint la dynamique postmoderne. Effectivement, en cherchant à dépasser la binarité simpliste du débat sens-lettre, Steiner établit qu'une théorie de la traduction ne peut se faire sans théorie du langage, parce que sa perspective herméneutique et historique montre notamment qu'il n'y a pas deux lectures ni deux traductions qui sont identiques et que l'interprétation et la réinterprétation d'œuvres ne se font jamais selon la même organisation sémantique d'une époque à l'autre (chaque époque a sa manière de lire et d'écrire). Steiner présente donc le sens comme étant historique et subjectif, mouvant et inachevé.
49. Selon Mounin, la traduction et la linguistique n'ont pas à s'exclure mutuellement. Même s'il concède à la linguistique que la traduction n'est pas toujours possible, il insiste sur la nature contextuelle et historique des cas d'intraduisibilité. Le fait que la traduction n'est pas toujours possible ouvre sur un inachèvement, créant la possibilité de renouveler les occasions de retraduction.

Le schéma théorique de la binarité, qui implique souvent un rapport de force et d'exclusion, se confirme d'emblée dans les principaux couples conceptuels que nous avons relevés : la forme ou le sens, la source ou la cible, le transcodage ou la réexpression, la traduction possible ou impossible et la traduction restreinte ou généralisée. Et si certains théoriciens tranchent, alors que d'autres préfèrent maintenir une position dialectique, tous confirment la légitimité de traiter ces paradoxes comme des problèmes. L'urgence irrépressible d'une résolution, d'un choix pour ou contre, relève de la pensée moderne, qui tolère mal l'ambiguïté, la polysémie, le paradoxe, le chaos et l'inachevable propres aux systèmes ouverts. Peut-être n'y a-t-il rien à résoudre? Peut-être s'agit-il de faux problèmes, produits par une manière particulière de concevoir le langage, le sens et l'écriture? Quoi qu'il en soit, la logique dualiste fait obstacle à la théorisation de la traduction en ce qu'elle a imposé des contraintes conceptuelles qui ne trouvent plus leur pertinence dans l'épistémè postmoderne du site traductologique, tel que nous le démontrerons plus loin.

3.3. Vers une transformation épistémologique

La mise au jour des objets discursifs parsemant le site traductologique qui selon nous caractérisent l'épistémè postmoderne ne pouvait se faire sans d'abord baliser une aire de fouille, en l'occurrence un corpus de périodiques spécialisés. Les discours que nous avons relevés ont ceci de particulier qu'ils divergent des éléments fondateurs des théories traditionnelles, sciemment ou non. Ceux-ci ont servi à repérer les points de transformation épistémologique dans une partie du site traductologique.

3.3.1. Choix du corpus et démarche

Le corpus consiste de certains articles de *Meta* et de tous les numéros de *TTR* depuis son lancement. *Meta* a été lancé en 1955, ce qui en fait l'un des premiers périodiques consacrés à la théorie de la traduction. Davantage axé sur la pratique professionnelle de la traduction, une grande partie de son contenu est occupée par des questions d'ordre terminologique et lexicographique qui traitent de problèmes ponctuels de traduction, et l'on y retrouve souvent des articles sur l'interprétation de conférence et la traductique. Plus récente, la revue scientifique *TTR*, ou *Traduction Terminologie*

Rédaction, a été fondée en 1987 et publie des numéros thématiques. Elle accueille des articles qui font entendre des voix d'horizons socioculturels et théoriques variés, qui traitent fréquemment de la traduction littéraire et de ses enjeux culturels. Aux fins de notre recherche, les articles représentent une source précieuse de renseignements, en ce qu'ils abordent un large spectre d'idées sur la traduction. Nous n'avons pas hésité à remonter la filière des références bibliographiques figurant dans les articles lorsqu'elles nous semblaient pertinentes. Nous tenons à mentionner que notre plan de recherche nous menait initialement au dépouillement de tous les articles de *Translation Review*, *Target*, *The Translator* et des *Actes des assises de la traduction littéraire*. Toutefois, l'envergure de ce projet excédait les contraintes de temps rattachées à la réalisation du travail. Par ailleurs, nous rappelons que notre recherche ne se veut pas exhaustive.

Les éléments théoriques que nous avons recueillis au gré de nos fouilles⁵⁰ ont servi de pistes préliminaires qui nous ont menée aux ouvrages-clés, où sont exposées plus en détail les grands courants théoriques qui animent actuellement le domaine et qui font l'objet de notre cinquième chapitre. Le site traductologique est truffé d'objets discursifs hétérogènes, dont les propos peuvent varier jusqu'à se contredire. C'est pourquoi nous n'avons pu établir les grandes thématiques traductologiques qu'après avoir dépouillé notre corpus. Nous tenons à préciser, en outre, que le but de nos recherches ne consiste pas à établir une anthologie des théories de la traduction apparues depuis les années 1970, tel que Lawrence Venuti le fait dans *The Translation Studies Reader*, ni un recueil exhaustif des discours qui touchent la traduction. Ayant établi que l'épistémè de la traduction a subi des transformations depuis les 30 dernières années, nous cherchons à montrer la manière dont les discours y sont articulés, qui diffère des modes de conceptualisation modernes des théories dites traditionnelles de la traduction.

3.3.2. Constat général

À la lumière du dépouillement des périodiques que nous avons fait, nous constatons que la traduction n'est pas un champ théorique homogène. Loin d'être établies une fois pour toutes, les notions qui servent à conceptualiser la traduction et les sciences

50. Nous avons explicité notre démarche archéologique dans le premier chapitre.

humaines sont constamment redéfinies selon l'époque et l'idéologie intellectuelle et esthétique en cours⁵¹. Par ailleurs, il est difficile de baliser théoriquement l'objet de la traduction, d'autant plus que diverses disciplines empruntent la voix traductologique pour réfléchir, ce qui vient élargir les possibilités théoriques de la traductologie. Nous pensons notamment à la sociologie qui se penche depuis une dizaine d'années sur la formation du discours social par l'étude de traductions, ce que font la sociocritique ainsi que les études féministes et postcolonialistes en accordant une attention particulière aux rapports de force entre les groupes (linguistiques et culturels) en interaction dans l'opération traduisante.

Parce que l'activité traductive dévoile l'espace de négociation entre les langues, les cultures, les textes, elle constitue un théorème-clé pour les autres sciences humaines qui en sont venues à constater l'unité illusoire de leurs référents fondateurs : la société, l'histoire, les genres littéraires, la culture, l'individu, le langage. La traduction permet de reconnaître la disruption, la diversité, le métissage, la multistratification, l'hétéroglossie, le polymorphisme, la mouvance et l'inachevable comme des facteurs qui animent et caractérisent l'activité humaine en général et qu'il est illusoire d'exclure de la théorisation des sciences humaines. Le vieux calque épistémologique de celles-ci sur le modèle rigoureux des sciences dites exactes a été levé en grande partie et l'indéterminisme a gagné en légitimité théorique, ouvrant ainsi sur une nouvelle manière de concevoir le monde, que nous avons nommée la pensée du postmoderne. Le chapitre qui suit fait état des vecteurs de connaissance qui parcourent l'épistémologie postmoderne de la traduction et qui signalent autant de points de transformation dans la manière dont le savoir se forme et s'organise.

51. Par exemple, au XVIII^e siècle, la notion de fidélité reçoit des définitions diamétralement opposées : soit le traducteur s'acquitte de sa fonction de copiste, soit il se soumet aux contingences du goût français. Benoît Léger, « Soumission et assujettissement : la fidélité chez les traducteurs et "théoriciens" de la traduction française dans la première moitié du XVIII^e siècle », TTR, vol. IX, n^o 2, 1996, pp. 75 à 101.

4. Chapitre IV – Épistémologie postmoderne de la traduction

À chaque époque, sa manière de connaître et d'interroger l'acte de connaître. La traduction s'inscrit comme l'un des vecteurs privilégiés par lesquels le savoir occidental circule depuis la Renaissance, qui s'amorce par la traduction de textes anciens que sont ceux de Platon, Archimède, Apollonius et Pappus.¹ Mais ne lui reconnaître qu'une simple fonction de transmission du savoir réduit la traduction au poncif humaniste. Il est indéniable que la traduction sert à faire circuler le savoir entre les communautés linguistiques. Or, à bien observer la manière dont s'articulent les discours sur la traduction, nous constatons que celle-ci est productrice d'un savoir particulier. La traduction dépasse donc une visée strictement instrumentaliste. En observant les théories de la traduction, nous découvrons que la traductologie a sa propre manière de connaître.

4.1. Nouveaux vecteurs de connaissance de la traductologie

L'épistémologie de la traduction que nous entendons décrire présente des affinités avec la dynamique postmoderne, dont nous avons précisé que le propre était de ne jamais se fonder. Devant l'impossibilité de parler de fondements postmodernes de la traduction, comment faut-il nommer ce qui forme cette épistémè particulière? Il nous semble que l'idée de vecteur exprime le mieux la manière dont le savoir se constitue. Si, comme l'affirme Bachelard, chaque science appelle sa propre épistémologie, il est légitime d'argumenter dans le sens d'une épistémologie propre à la traductologie, étayée par des vecteurs de connaissance que nous tenterons ici d'isoler. Nous concevons les vecteurs qui parcourent cette épistémologie de la traduction comme relevant d'une scientificité qui table sur l'ouverture et la nature inachevable du processus de théorisation. La scientificité s'oppose au scientisme, lequel astreint la théorisation à son critère dogmatique de vérité, en ce qu'elle critique l'exigence de

1. Jean-Michel Besnier, *Les Théories de la connaissance*, p. 16.

trancher « entre une théorie vraie et une théorie fausse. Une théorie de la traduction n'est pas plus vraie qu'une autre. Elle situe les traductions dans des postulats, des pratiques, des visées, des effets dont les cohérences sont différentes. »² Puisque les critères de scientificité, les paramètres de recherche et les intérêts de tout champ théorique ne sont jamais neutres, il y a lieu de relativiser ceux-ci, c'est-à-dire les comprendre selon un contexte historique, social et culturel particulier. Dans cette optique, les méthodologies taxinomiques et nomenclaturistes, qui depuis Descartes sont garantes d'une rigueur scientifique, apparaissent comme deux manières particulières, parmi tant d'autres, d'organiser des éléments de connaissance et de produire un savoir. Aussi, nous nous tournons vers la traduction afin de découvrir comment le savoir de celle-ci se constitue. Quels sont les principaux vecteurs qui assurent le mouvement, ou le glissement, de la réflexion traductologique depuis la transformation dont nous prenons acte? Nous présenterons ici de façon fragmentée les huit principaux vecteurs de connaissance selon lesquels la pensée traductologique se décloisonne, se fragmente, se brouille, se reconstruit, se métisse, se particularise, se met en doute et s'ouvre à l'infini. La présentation se veut succincte, au risque de sembler abrupte à certains endroits. Les vecteurs prendront leur sens au cours du cinquième chapitre, où ils seront étayés par de nombreux exemples.

4.1.1. Décloisonnement

*La traductologie n'est pas de la littérature, ni de la psychanalyse, ni de la linguistique, ni de la philosophie. Cependant, à mesure que la traductologie se constitue, elle doit emprunter à ces disciplines la méthodologie et les outils conceptuels nécessaires à la description de son objet d'étude.*³

Ce mot nous rappelle que la traduction ne se cantonne pas dans une discipline en particulier et que son savoir se fait dans l'interdisciplinarité. Depuis qu'ont été levées les barrières qui enfermaient la théorie de la traduction dans le champ de la linguistique⁴, la traductologie n'a fait que multiplier ses échanges avec d'autres domaines théoriques, à

2. Henri Meschonnic, *Critique du rythme*, p. 19.

3. Robert Larose, « L'erreur en traduction », *TTR*, vol. 2, n° 2, 1989, p. 10.

4. Voir le point 3.1.

un point tel qu'il y a lieu de parler d'un décloisonnement⁵ du savoir. L'objet de la traduction met au défi l'imperméabilité des sciences traditionnellement cloisonnées, car la définition de cet objet emprunte des outils conceptuels à diverses sciences humaines, telles la sociologie, les études féministes et postcolonialistes, la philosophie, l'analyse du discours, la sémiotique, etc. En retour, certaines disciplines s'approprient la traduction à titre de concept-clé, afin d'alimenter leur réflexion. À l'instar de la théorie du chaos, la traductologie constitue un espace réflexif qui *supprime les frontières entre les disciplines*⁶. Il semble que le dialogue et l'échange entre les divers champs du savoir sous-tendent la dynamique épistémologique de la traductologie qui table sur l'interdisciplinarité.

4.1.2. Décentrement

La pluralisation des théories de la traduction témoigne d'un phénomène de décentrement de la pensée, qui empêche l'emprise d'un savoir totalisant. La déconstruction et la philosophie ont largement critiqué l'épistémologie moderne parce qu'elle fonde le savoir sur l'adéquation de la vérité et d'un référent unique. Par ailleurs, Derrida s'appuie sur la traduction lorsqu'il pose la mouvance et la relativité du sens, sous l'effet de la transformation infinie des marques signifiantes du langage. Les conséquences de la pensée déconstructionniste font en sorte que le texte original n'est plus perçu comme étant au centre du rapport de traduction. C'est-à-dire qu'il n'est plus considéré comme un référent immuable autour duquel se greffent les textes traduits. En outre, le travail de décentrement sert à déstabiliser les schémas dualisants et simplistes du discours théorique traditionnel, qui oppose signifié et signifiant, écriture et traduction et original et copie. Dans ce même ordre d'idées, les études féministes et postcolonialistes passent par la traduction afin d'ébranler l'ordre hétérosexiste et l'hégémonie eurocentrique qui sous-tendent les conceptualisations dominantes. Afin d'y parvenir, la stratégie féministe poursuit le projet d'une traduction qui consiste à réécrire

5. « But on the ground, the historical solution has been to deregulate relations, allowing translation to be studied in any number of disciplinary locations, in terms of any number of non-restrictive definitions. Instead of a wholly independent translation studies, we now have a fairly unruly grouping of approaches and interests that cover far more than any equivalence-bound definition of translation. » Anthony Pym, « European Translation Studies, *Une science qui dérange*, and Why Equivalence Needn't Be a Dirty Word », *TTR*, vol. 8, n° 1, 1995, p. 170.

6. Voir sous-chapitre 5.12.

au féminin et la démarche postcolonialiste met au jour le pouvoir de la traduction comme outil de manipulation idéologique. La stratégie de décentrement permet dans les deux cas de travailler à une spécificité identitaire, culturelle et discursive qui rompt avec les représentations traditionnelles de l'Autre, qui serait tout ce que l'homme blanc européen n'est pas.

4.1.3. Brouillage

La séparation entre le sujet traduisant et l'objet de traduction, qu'il s'agisse du texte à traduire ou du texte traduit, n'apparaît plus aussi clairement. Depuis que l'herméneutique contemporaine a théorisé la relation entre l'interprète et le texte selon le mode du dialogue, ces positions sont devenues interchangeables. Le sujet agit sur le texte, puisqu'il engage toute sa subjectivité dans sa lecture et le texte agit sur l'interprète, car il peut transformer les habitudes de lecture et les manières de dire du sujet. Le processus traductif met en jeu de manière intense la transformation intersubjective, car le sujet traduisant travaille entre deux textes, cultures et langues, qui ne le laissent pas indifférent et sur lesquels il laisse son empreinte. Dès lors, la dynamique transversale entre le sujet traduisant et l'objet de la traduction peut être comprise comme une interrelation, voire une interdépendance entre des partenaires égaux. Puisque les frontières qui délimitaient nettement le sujet et l'objet sont brouillées par l'interaction de ceux-ci, il devient difficile de les placer dans un rapport hiérarchique, tel celui qui considérerait la traduction comme une écriture de deuxième ordre.

Par ailleurs, la distinction entre l'écriture et la traduction se trouve brouillée, depuis qu'il s'est développé une littérature « en traduction »⁷, qui produit des textes dans lesquels les codes linguistiques sont mixés et manipulés, de sorte qu'il devient impossible d'affirmer l'appartenance de ces textes à une culture nationale précise. L'effet de traduction qui est produit par ce genre de textes littéraires renouvelle les possibilités formelles et thématiques des littératures.

7. Sherry Simon développe cette idée dans *Le Trafic des langues*.

4.1.4. Reconstruction

La traductologie est animée par un mouvement de reconstruction, qui s'effectue plus particulièrement par la redéfinition, la réécriture et la relecture. Il s'agit essentiellement d'une révision générale des notions solidement ancrées dans le discours théorique traditionnel, notamment l'équivalence, la transparence et la perte en traduction. On met en lumière le relativisme de ces notions, dont on a montré que le sens et la valeur changent culturellement, contextuellement et historiquement, prouvant ainsi qu'elles ne sont pas objectives ni absolues. De même, la notion d'entropie, ou perte d'énergie, revêt une valeur positive sous l'optique de la théorie du chaos, car elle permet aux systèmes turbulents d'atteindre un état de stabilité. Dans la même dynamique de révision, la légende de Babel est relue – notamment par Derrida – de manière telle qu'elle apparaît désormais sous le jour heureux de la diversité et du métissage linguistiques. Par ailleurs, les discours sur la traduction semblent verser moins facilement dans les représentations négatives de l'activité traductive. Ainsi, on préfère penser la traduction en termes de gain plutôt que de perte de sens, tendance qui participe à la reconstruction du statut de la traduction, traditionnellement perçue comme étant coupable d'avoir perdu l'essence du texte original.

La reconstruction s'effectue en outre par la recherche d'une troisième voie, qui viendrait escamoter les nombreux schémas binaires et s'adapterait mieux à une réflexion sur la situation interculturelle et interlinguistique du sujet traduisant. Les notions d'interstitialité et d'entre-deux⁸ s'inscrivent dans cet effort de reconstruction, qui contribue finalement à penser la traduction autrement que selon une logique dualiste.

Le travail de reconstruction suscite également un mouvement de relecture et de réécriture des métarécits et des discours dominants. À ce chapitre, il faut souligner les projets de traduction féministe visant à mettre en cause les idées reçues, qu'il s'agisse de récits historiques, mythologiques ou religieux, qui corroborent l'ordre patriarcal dont les femmes sont foncièrement exclues. La traduction sert ainsi à créer de nouvelles positions énonciatives par la traduction au féminin, qui est aussi une réécriture, en ce

8. Voir les sous-chapitres 5.2 et 5.6.

qu'elle propose de nouvelles manières d'écrire et de penser représentant les lieux et les dispositifs d'énonciation des femmes. En fait, la reconstruction donne suite à un mouvement critique et se tourne vers des possibilités d'écriture novatrices.

4.1.5. Métissage

La traduction a lieu dans une zone de contact et d'échange privilégiés, qui engage des textes, des langues et des cultures. À ce titre, elle rend possible de nouveaux rapports d'altérité, qui adviennent de la rencontre d'éléments différents. Cette interaction inévitable mène à croire que la traduction n'agit pas comme un moyen de protection du patrimoine linguistique et culturel, rôle que les approches normatives lui assignent, mais plutôt comme un vecteur de métissage. La traduction transforme la langue, la culture et le sujet traduisant en les mettant dans une situation de rencontre « qui va faire surgir de l'inédit. »⁹ C'est d'ailleurs de cette puissante dynamique de mutation que les puristes se méfient lorsqu'ils rappellent la traduction à l'ordre en l'accusant de trahir la pureté de la langue ou la pensée de l'auteur. Pourtant, les langues ne peuvent sortir inchangées de leur rencontre, ce dont l'histoire des langues témoigne largement. En tant qu'il est dynamique, le processus de métissage n'arrête jamais, de sorte qu'il ruine tout discours de pureté linguistique et culturelle. Par ailleurs, le métissage participe d'une philosophie qui rejette la recherche des origines pures. Le vecteur du métissage traverse la pensée traductologique et lui donne des moyens de conceptualiser le rapport entre le même et l'Autre sans qu'il soit nécessaire d'assujettir l'un à l'autre.

4.1.6. Micrologisation

Certains remarqueront sans doute que la micrologisation vient contredire le brouillage, puisque le premier vecteur présuppose la particularisation et le deuxième implique tout le contraire. L'épistémè postmoderne permet la coexistence de ces vecteurs opposés. Le phénomène de micrologisation se manifeste par la pluralisation discursive des microrécits mise en lumière par Lyotard.¹⁰ S'il faut le rappeler, les jeux de langage sont multiples, mouvants et disséminés, tout à l'opposé des métarécits qu'ils ont remplacés. En traductologie plus précisément, la micrologisation s'effectue par un mouvement de

9. François Laplantine et Alexis Nouss, *Le Métissage*, p. 85.

10. Voir le point 1.3.2.1.

désuniversalisation du discours théorique, qui touche la manière dont sont conceptualisées les langues et les cultures. Celles-ci sont fragmentées en facteurs socio-économiques, historiques et idéologiques. Ce courant théorique vient contrer la conception idéalisante selon laquelle les cultures et les langues sont des entités homogènes statiques et la traduction est un rapport symétrique entre celles-ci. À ce chapitre, les tenants de la théorie du polysystème soutiennent que les systèmes littéraires et les cultures sont multistratifiés et composés de sous-systèmes qui interagissent selon des rapports de force changeants historiquement. Contre le projet universel de la traduction comme transcodage neutre ou comme pont entre les langues, les perspectives féministes et postcolonialistes exercent des stratégies de traduction locales : qu'il s'agisse de créer de nouvelles positions énonciatives ou de renégocier le rapport de force entre les langues. De surcroît, on insiste sur l'importance de concevoir le geste traductif comme une pratique sociale qui met en jeu des individus et des groupes d'emblée enclins à protéger des intérêts financiers, politiques ou moraux; ceux-ci constituent autant de logiques de traduction, ou micrologies, imposées par le donneur d'ouvrage, la situation du sujet traduisant, le canon esthétique, etc. L'inscription du traduire dans l'espace social a pour effet de reconnaître la complexité inhérente à l'interaction de tous les facteurs qui entrent en jeu et, conséquemment, de pluraliser les discours sur la traduction.

4.1.7. Doute

Le doute caractérise l'attitude du sujet traduisant qui, face à son texte traduit, sait qu'une multitude de versions est possible et n'est pas certain que la sienne soit la bonne. Au demeurant, il sait qu'il n'existe pas une seule bonne version finale qui serait l'équivalent parfait du texte original. Plus encore, il met en doute le concept même d'équivalence. Mais l'impression de n'avoir pu tout rendre du texte original caractérise le discours du sujet traduisant depuis toujours. Ce qui change dans l'épistémè postmoderne est la valeur qui est accordée à cette aptitude au doute. C'est parce qu'il doute de l'universalité du sens et de la probité de ses choix de traduction que le sujet demeure réceptif aux autres modes de compréhension et d'interprétation.

Par ailleurs, la théorie du chaos a reconnu la puissance heuristique de l'indéterminisme et de l'incertitude, qui, à l'instar du doute, prédisposent le sujet à maintenir une ouverture à l'inconnu, condition essentielle au processus de recherche. Grâce à la théorie du chaos, la science admet aujourd'hui que comprendre ne peut plus signifier exclusivement prédire (un résultat, une réponse) et doit inclure une grande partie d'incertitude, sans quoi elle se ferme sur elle-même et réduit ses possibilités de découverte. Or, la nature de la traduction tient de la rencontre, du contact, du dialogue, de l'événement, voire de la turbulence et du chaos, qui ont tous en commun l'imprévisibilité. La traduction porte donc en elle les bases d'un savoir qui potentialise l'imprévisibilité et l'incertitude. Au demeurant, le doute assure les conditions nécessaires au renouvellement du savoir, car dès qu'on ne doute plus, on arrête de chercher.

4.1.8. Inachèvement

L'inachèvement touche le sens et la théorie. En ce qui concerne le premier, les perspectives philosophiques et déconstructionnistes de la traduction ont montré qu'il est mouvant. La dynamique transformationnelle qui anime le jeu des signifiants laisse croire que l'activité interprétative de la traduction est infinie.¹¹ D'ailleurs, le phénomène de retraduction s'explique par la présence de facteurs historiques, culturels et sociaux qui éclairent un texte de manière différente, de sorte qu'un texte traduit recèle de multiples versions et, en ce sens, demeure inachevable. Une traduction n'est donc jamais finale, bien qu'il faille en « arrêter » le sens pour des raisons de publication. En second lieu, le mouvement incessant du processus traductif participe d'un savoir qui table sur l'ouverture et la mouvance. Au carrefour de multiples disciplines, comme le démontre la panoplie de sous-titres du cinquième chapitre, la traduction accueille des modes de pensée hétérogènes qui s'entremêlent et proposent des perspectives théoriques inédites.¹² Par ailleurs, l'interdépendance de la théorie et de la pratique permet de renouveler le savoir et le savoir-faire de la traduction.

11. Voir les sous-chapitres 5.4 et 5.7.

12. Les affinités de la psychanalyse et de la traduction sont probantes à cet égard. Voir le sous-chapitre 5.8.

5. Chapitre V – Théories postmodernes de la traduction

5.1. *Descriptive Translation Studies*

Dans le développement des théories de la traduction, l'un des changements paradigmatiques importants a été amorcé par les *Descriptive Translation Studies*, école de pensée qui s'est développée simultanément en Belgique et dans les Pays-Bas, sous l'apport théorique de James Holmes, Raymond Van den Broeck et André Lefevere vers la fin des années 1970. À ce noyau théorique se sont joints les tenants de la théorie du polysystème de l'université de Tel Aviv, en Israël vers le début des années 1980. Ces deux courants traductologiques sont difficilement dissociables sur le plan conceptuel, en ce qu'ils sont tous les deux animés par la même ambition, qui est celle de penser la traduction autrement, c'est-à-dire hors des dogmes que nous avons mis en lumière au chapitre III. Les *DTS* ont reçu de nombreuses appellations, telles l'approche descriptive, cibliste, polysystémique, fonctionnaliste etc., qui renvoient toutes à un aspect particulier de ce paradigme¹ de recherche. Sans vouloir élaborer la généalogie détaillée des *DTS*², nous tenons à présenter cette branche de la traductologie sous trois grandes thématiques : l'approche descriptive, marquée par l'apport théorique de James Holmes, Raymond Van den Broeck et André Lefevere (fin des années 1970), la théorie du polysystème, énoncée par Itamar Even-Zohar et reprise par Gideon Toury (début des années 1980), et le virage culturel, engagé par Susan Bassnett-McGuire, Theo Hermans, José Lambert et Lawrence Venuti (depuis le milieu des années 1980). Bien entendu, les diverses ramifications théoriques que nous exposons ne sont pas en réalité aussi radicalement linéaires et isolées; il faut plutôt les considérer comme des vecteurs de pensée interreliés se croisant à divers points. Au demeurant, l'élément qui les rallie, d'un grand intérêt pour nous, est l'urgence explicitement formulée de penser la traduction en dehors des canons théoriques qui régissent traditionnellement les

1. Au sens où Thomas Kuhn l'entend : « [Les découvertes qui ont en commun...] le fait d'être suffisamment remarquables pour soustraire un groupe cohérent d'adeptes à d'autres formes d'activité scientifique concurrentes et d'ouvrir des perspectives suffisamment vastes pour fournir à ce nouveau groupe de chercheurs toutes sortes de problèmes à résoudre. » Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, p. 26.
2. Nous renvoyons à *Contemporary Translation Theories* d'Edwin Gentzler pour un exposé détaillé de cette branche de la traduction, pp. 74 à 143.

réflexions sur la littérature et la traduction. Depuis que cette démarche a été amorcée dans les années 1970, une panoplie de nouveaux discours sur la traduction se sont formés, qui annoncent une transformation dans la manière de conceptualiser la traduction. Le présent chapitre fera état de ces nouvelles formations discursives et des points conceptuels autour desquels elles s'articulent.

5.1.1. Approche descriptive

D'emblée, les théories traditionnelles contre lesquelles l'approche descriptive se met en place sont celles qu'ont avancées Wolfram Wilss, Otto Kade et Albrecht Neubert de l'école de Leipzig ainsi que Katharina Reiss et Hans Vermeer. S'appuyant sur les thèses de Chomsky et Nida, Wilss³ estimait que la traduction était possible grâce à l'existence d'universaux dans la structure profonde du langage sur les plans syntaxique et sémantique et d'une expérience commune. Par universaux, il entendait une composante commune à toutes les langues qui se manifeste jusqu'aux structures de surface et qui est captable dans tous les types de textes. La traduction consistait alors à produire des équivalents syntaxiques et sémantiques. En fait, Wilss croyait que, grâce à la formation qu'il dispensait, tout étudiant pouvait approfondir son répertoire d'équivalents et réussir à produire des traductions de qualité en empruntant une démarche herméneutique, qui permettait de parvenir au sens premier du texte et conséquemment de le reproduire de manière adéquate dans la traduction. Otto Kade⁴, de l'école de Leipzig, proposait quatre types de correspondance (totale, facultative, approximative et nulle) parmi lesquels il fallait choisir l'équivalent optimal. Le texte original était divisé en unités qui devaient être remplacées individuellement par un équivalent afin de reconstruire le texte en un tout uni. Également de l'école de Leipzig, Albrecht Neubert postulait qu'une composante invariante était dictée par le genre textuel déterminé par l'original. Chaque situation de communication commandait un genre de texte spécifique suivant des paramètres pragmatiques et sémantiques prévisibles. Jusqu'en 1985, dans *Text and Translation*, Neubert a maintenu qu'en déduisant la proposition générale du texte original, il était possible d'établir des unités

3. Dans son livre *Übersetzungswissenschaft. Probleme und Methoden*, paru en 1977.

4. Dans son livre *Zufall und Gesetzmässigkeit in der Übersetzung*, paru en 1968.

sémantiques plus petites et transportables. Quant à l'approche Reiss-Vermeer, elle proposait que la traduction était régie par un aspect fonctionnel prédominant dans le texte source, soit le *skopos* (c'est-à-dire l'intention, le but ou la fonction). Si le texte traduit suivait le *skopos* original, la traduction était dite fidèle et donc bonne. Le travail de Reiss consistait plutôt à mettre au point des normes afin d'évaluer la qualité des traductions.

Ces théories constituaient alors les sciences de la traduction dominant le contexte européen, qui seraient plus tard réfutées en raison de leur démarche herméneutique et leur positivisme logique. On reprochera d'une part aux théoriciens d'inspiration herméneutique de s'affairer surtout à élaborer des méthodes exégétiques à valeur universelle, maîtrisables par une élite érudite et des traducteurs compétents, et forcément normatives. Accordant d'emblée la préséance au texte original, les tenants de l'herméneutique opposaient la traduction à l'écriture, forme d'art plus noble, et idéalisaient l'activité traduisante en termes de reproduction fidèle de l'original. D'autre part, on accusera le positivisme logique de réduire le texte littéraire à des éléments de langue pondérables colligés mécaniquement comme des données brutes, méthodologie linguistique notamment prisée des grammairiens et des sémioticiens. Entre ces deux pôles théoriques, le terrain semblait inoccupé et fertile pour accueillir une nouvelle manière de conceptualiser la traduction, ce que les *Descriptive Translation Studies* (*DTS*) allaient permettre de faire.

Le changement paradigmatique qui s'opère avec l'émergence des *DTS* porte sur de nombreux points de transformation épistémologique et il importe d'en expliquer le cheminement, afin de le cerner davantage. En fait, les *DTS* s'inscrivent dans le sillage du formalisme russe dont est tributaire l'école de pensée tchèque, menée par Jiří Levý et Anton Popovič. Pour présenter brièvement ces théoriciens, nous nous contenterons de préciser que Levý cherche à cerner les présuppositions littéraires qui régissent les choix esthétiques du traducteur, ce que selon lui révèlent les glissements qui se sont effectués sur le plan de l'expression dans le texte traduit. Quant à Popovič, il soutient

également qu'il est possible de corrélérer les glissements⁵ dans le texte traduit aux normes culturelles en vigueur dans la culture réceptrice. De plus, Popovič propose un point de vue théorique qui table sur l'explication des phénomènes de glissement plutôt que de critiquer les lacunes du texte traduit. La démarche des théoriciens tchèques procède du formalisme russe, lequel accorde une valeur théorique aux structures formelles dans l'analyse de textes poétiques⁶. C'est James Holmes qui relaie les travaux de l'école tchèque aux théoriciens des Pays-Bas, notamment par l'entremise de l'ouvrage qu'il a édité en 1970, *The Nature of Translation*, recueil de certains exposés présentés à la conférence internationale « Translation as an Art » à Bratislava en 1968. Dans son article « Forms of Verse Translation and the Translation of Verse Form », Holmes introduit l'idée qu'un poème traduit qui est reçu comme un poème est imbriqué dans un ensemble de relations, dont il exprime la dynamique ainsi :

*[...] the metapoem is a nexus of a complex bundle of relationships converging from two directions: from the original poem, in its language, and linked in a very specific way to the poetic tradition of that language; and from the poetic tradition of the target language, with its more or less stringent expectations regarding poetry which the metapoem, if it is to be successful as poetry, must in some measure meet.*⁷

Holmes isole quatre types de traductions selon la stratégie qui est préconisée par le traducteur et qui explique la position du texte traduit dans la littérature de la culture réceptrice. Ainsi, le traducteur peut maintenir la forme du texte original, produire des formes semblables qui auront des effets semblables, reprendre le sens original, mais le laisser prendre une tournure spécifique à la langue cible ou détourner délibérément le texte original, afin qu'il soit à peine reconnaissable. Selon Holmes, la pratique des traducteurs alimente l'activité théorique et vice versa, puisque c'est en observant les

-
5. Popovič donne la définition suivante du *shift* : « All that appears as new with respect to the original, or fails to appear where it might have been expected, may be interpreted as a shift. », dans son article « The Concept "Shift of Expression" in Translation Analysis » dans *The Nature of Translation*, p. 79. Il précise également ceci : « Thus shifts do not occur because the translator wishes to "change" a work, but because he strives to reproduce it as faithfully as possible and to grasp it in its totality, as an organic whole », *ibid.*, p. 80
 6. Mentionnons, à titre d'exemple, l'analyse des sons dans le vers par Roman Jakobson, qui a mis en relation les sons poétiques et les sons émotionnels.
 7. James Holmes, *The Nature of Translation*, p. 93.

phénomènes de traduction tels qu'ils ont eu lieu qu'il parvient à formuler une théorie, que Holmes espère voir toujours approfondie.

Parmi les théoriciens des *DTS*, André Lefevere est celui qui formule le mieux les aspirations théoriques de la nouvelle approche, consistant principalement à mettre sur pied une théorie tout en évitant les pièges épistémologiques des positions herméneutiques et scientifiques. Avant même de se pencher sur la question philosophique du sens du sens, les tenants des *DTS* cherchent d'abord à approfondir leurs connaissances sur l'activité traduisante en tant que telle, refusant ainsi de tenir pour acquises les présuppositions théoriques déjà en cours. À ce titre, ils connaissent et rejettent les obstacles conceptuels inhérents aux dualismes traditionnels : traduction bonne ou mauvaise, équivalence formelle ou dynamique, traduction littérale ou libérale, art ou science et théorie ou pratique. Par ailleurs, ils se penchent sur des textes de tous ordres, littéraires ou autres, mais davantage sur ceux qui ont traditionnellement été évités. Le principal point de transformation épistémologique des *DTS* tient au fait que leur objet d'étude fondamental est désormais le texte traduit, et non pas le texte original. Aussi hétéroclite soit-il, ce matériau de base que représente l'ensemble des textes traduits est pris tel quel, et le travail des *DTS* consiste à en décrire la spécificité, plutôt qu'à en évaluer la qualité. L'approche descriptive admet comme point de départ que tout texte, traduit ou non, subit des manipulations qui répondent de normes esthétiques et idéologiques en cours dans la culture qui l'a produit et que si les normes influent sur les textes traduits, le contraire est aussi vrai⁸. En somme, le texte est dorénavant perçu à la fois comme étant produit par un réseau de facteurs sociaux et culturels qui régissent les canons esthétiques et produisant un effet sur ce réseau. Cette dynamique à double sens tranche avec l'idée traditionnelle d'un texte comme étant la création personnelle d'un écrivain et d'une littérature comme étant le reflet du

8. « At the same time, however, the epistemological assumptions of Translation Studies depend on viewing texts as dynamic and productive rather than static and fixed, and thus contribute to the ongoing post-modern re-valuation of the nature of language. » Edwin Gentzler, *Contemporary Translation Theories*, p. 78.

génie national. Cette conception novatrice est également mise de l'avant par la théorie du polysystème d'Itamar Even-Zohar⁹, que Gideon Toury a intégrée à ses travaux.

5.1.2. Théorie du polysystème

La théorie du polysystème telle qu'Itamar Even-Zohar l'a formulée constitue une des pierres angulaires des *DTS*, puisqu'elle servira à consolider de nombreuses propositions sur la traduction, dont celle de Toury et celles qui découlent du virage culturel mené par André Lefevere et Susan Bassnett. Il importe d'expliquer en quoi la théorie du polysystème consiste : son but, ses caractéristiques et son fonctionnement, et en quoi elle cherche à rompre avec les canons théoriques littéraires modernes.

Le polysystème est un modèle conceptuel qui vise à capter le dynamisme et l'hétérogénéité des éléments et des fonctions qui constituent les systèmes sémiotiques, tels que la langue et la littérature. Il vient contre l'approche théorique traditionnelle, à laquelle Even-Zohar reproche de s'être trop longtemps cantonnée dans des études exclusivement synchroniques, efficaces seulement pour rendre compte de systèmes fermés, c'est-à-dire dont le matériau étudié a fait l'objet d'une sélection a priori. Un tel modèle théorique présente le défaut majeur de ne pouvoir faire état des changements et variations inhérents aux éléments et aux normes d'un système et, conséquemment, de représenter ceux-ci de manière statique. Cette critique s'adresse notamment à la conception saussurienne du langage, qui, selon Even-Zohar, a rejeté la dimension historique du système linguistique¹⁰. L'hypothèse du polysystème postule que tout système est constitué d'éléments hétérogènes qui semblent incommensurables (et dont seul un point de vue synchronique ne peut tenir compte), mais qui s'inscrivent dans des systèmes concurrents, inégaux et hiérarchisés à l'intérieur des polysystèmes sémiotiques que sont la langue et la littérature, lesquels ne sont que des composantes

-
9. Jurij Lotman et Claudio Guillén ont également contribué à l'élaboration de la théorie du polysystème.
10. « The factor of time-succession ("diachrony") has thus been eliminated from the "system" and ruled to lie beyond the scope of functional hypotheses. It has therefore been declared to be extra-systemic, and, since it was exclusively identified with the historical aspect of systems, the latter has been virtually banished from the realm of linguistics. » Itamar Even-Zohar, « Polysystem Theory », *Poetics Today*, vol. 11, n° 1, 1990, p. 10. Il est à noter que la version initiale de cet article a été publiée dans *Poetics Today* en 1979.

du plus grand polysystème qu'est la culture.¹¹ Ce dernier est formé de strates en tension permanente les unes contre les autres, dont la hiérarchie est toujours sujette au changement, ce que peut révéler une étude dynamique qui table tant sur la perspective diachronique que synchronique. Puisque certaines strates sont canonisées¹², tandis que d'autres aspirent à l'être, une dynamique antagoniste règne à l'échelle du polysystème, où les éléments changent de position à l'intérieur des systèmes selon une force centrifuge et centripète, c'est-à-dire qu'ils sont délogés du centre et attirés vers la périphérie ou vice versa. Au demeurant, il faut préciser que le polysystème suppose plusieurs centres au lieu d'un seul, ce qui accroît le nombre de positions et, par le fait même, la complexité du modèle structural. Par la logique plurielle de ses strates et positions multiples et la dynamique transversale propre aux éléments qui peuvent quitter le centre d'un système et glisser en périphérie d'un système concurrent, le polysystème permet de montrer l'hétérogénéité inhérente au phénomène culturel où deux systèmes littéraires ou deux langues coexistent, tel qu'en situation de traduction. Il permet également de prendre en considération les objets, phénomènes et fonctions traditionnellement laissés pour compte, telle que la littérature populaire et la littérature traduite, qu'Even-Zohar considère comme un répertoire, actif au sein du polysystème littéraire¹³. En fait, le répertoire de textes traduits peut même occuper une place centrale dans le polysystème littéraire cible, contribuant à l'élan innovateur en introduisant de nouvelles manières de représenter la réalité, afin de remplacer celles qui ne sont plus efficaces, de nouveaux tours poétiques ou encore de nouveaux modèles de rédaction. Le traducteur peut se permettre d'enfreindre les normes domestiques et coller davantage au texte source en vue d'introduire de l'étrangeté et ainsi d'innover le plus possible. Ce type de situation, Even-Zohar souligne-t-il¹⁴, où la traduction est au centre du polysystème, survient dans l'un des trois cas suivants : soit

11. *Ibid.*, p. 22.

12. Par canonisé, Even-Zohar entend ceci : « [...] those literary norms and works (i.e., both models and texts) which are accepted as legitimate by the dominant circles within a culture and whose conspicuous products are preserved by the community to become part of its historical heritage. » *Ibid.*, p. 15.

13. « I conceive of translated literature not only as an integral system within any literary polysystem, but as a most active system within it. » Even-Zohar, « The Position of Translated Literature Within the Literary Polysystem » (article d'abord publié en 1978), *ibid.*, p. 46.

14. *Ibid.*, p. 47.

la littérature est encore jeune et en cours de formation, soit la littérature se trouve en périphérie d'un groupe plus important ou est « faible »¹⁵, soit la littérature est en crise ou cherche à combler un vide. À l'opposé, il se peut que la littérature traduite se trouve dans un système en périphérie du polysystème, où elle n'aura aucune incidence sur les formes majeures de création et se verra davantage modelée par les normes établies de la littérature dominante. Dans ce cas, la traduction joue un rôle très conservateur, observant des normes rejetées par l'écriture originale, qui, occupant une position centrale, continue de mettre au point de nouveaux modèles et normes. Toutefois, Even-Zohar atténue ces deux pôles, lorsqu'il rappelle que le système que constitue la littérature traduite est lui-même stratifié et donc rarement tout en position centrale ou tout en périphérie.

Méthodologiquement, l'analyse polysystémique ne pose aucun jugement de valeur quant au choix de son objet d'étude, maintenant ainsi l'ouverture de son exploration systémique et maximisant ses possibilités de découverte. À cet égard, Even-Zohar souligne que contrairement aux théories traditionnelles, les travaux fondés sur l'hypothèse du polysystème ne limitent pas l'étude de la littérature aux chefs-d'œuvre ni l'historiographie aux épopées. Sans toutefois tomber dans un objectivisme naïf qui exclurait tout critère axiologique, Even-Zohar précise ceci : « No field of study, whether mildly or more rigorously "scientific," can select its objects according to norms of taste. »¹⁶

La théorie du polysystème d'Even-Zohar présente certaines affinités avec la pensée du postmoderne. Effectivement, l'importance que la théorie accorde à l'hétérogénéité des

15. « Thus, whereas richer or stronger literatures may have the option to adopt novelties from some periphery within their indigenous borders, "weak" literatures in such situations often depend on import alone. » *Ibid.*, p. 48. Vingt ans plus tard, Susan Bassnett admet l'intransigeance de cette terminologie lorsqu'elle dit : « What does it mean to define a literature as "peripheral" or "weak"? These are evaluative terms and present all kinds of problems. Is Finland "weak", for example, or Italy, since they both translate so much? In contrast, is the United Kingdom "strong" and "central" because it translates so little? Are these criteria literary or political? This is the same difficulty encountered by scholars working with the terminology of "minority / majority", of course. But despite its crudity, it is still startlingly important, for it can be opened out into a call for a radical rethinking of how we draw up literary histories, how we map out the shaping forces of the past and present. » *Constructing Cultures*, p. 127.

16. « Polysystem Theory », *Poetics Today*, vol. 11, n° 1, 1990, p. 13.

éléments à l'intérieur des systèmes, la multiplicité des centres et des positions que peuvent occuper ces éléments, le rapport asymétrique entre les strates des systèmes, la prise en considération de l'ouverture et du dynamisme des systèmes rappellent tous la logique plurielle et transversale qui caractérise le postmoderne. Il faut néanmoins nuancer cette affirmation, car la visée d'Even-Zohar est systémique et totalisante, ce qui est contraire à l'idée du postmoderne. De surcroît, il faut souligner les attaches théoriques d'Even-Zohar avec le matérialisme dialectique marxiste lorsqu'il affirme que les tensions entre la culture canonisée et non canonisés sont universelles.¹⁷ Malgré le souci qu'il a de légitimer sa théorie par ce discours universalisant, qui tient du réflexe moderne, Even-Zohar ouvre un ordre d'idées qui change définitivement la manière dont s'articulent les discours sur la traduction. Par exemple, les *Cultural Studies* en sont largement tributaires à titre de vecteur de recherche qui pose un rapport de force comme la condition fondamentale entre les divers groupes et systèmes qui composent une culture. Les perspectives féministes et post-colonialistes reprennent également une partie de la théorie du polysystème, en ce qu'elles travaillent à montrer le rapport foncièrement asymétrique entre les langues et que la main traduisante n'est jamais en position neutre, mais toujours idéologiquement située. La théorie du polysystème a pu alimenter les *DTS* dès les années 1980, ce dont témoignent les travaux de l'école de pensée d'Israël, menée par Gideon Toury.

Dans son ouvrage *In Search of a Theory of Translation*, recueil d'articles qu'il a publiés vers la fin des années 1970, Gideon Toury énonce les fondements de l'approche fonctionnaliste de la traduction littéraire que lui et Even-Zohar ont adoptée à partir des thèses que Jiří Levý et ses collègues tchèques, James Holmes et Anton Popovič, ont émises dès la fin des années 1960. Toury définit les *DTS* comme étant l'étude systématique des traductions littéraires, axée plus particulièrement sur les réalisations de surface propres à ces textes et sur les réseaux de relations dans lesquels

17. « The tensions between canonized and non-canonized culture are universal. They are present in every human culture, because a non-stratified human society simply does not exist, not even in Utopia. There is no un-stratified language upon earth, even if the dominant ideology governing the norms of the system does not allow for an explicit consideration of any other than the canonized strata. The same holds true for the structure of society and everything involved in that complex phenomenon. » *Ibid.*, p. 16.

s'inscrivent les traductions qui fonctionnent comme des textes littéraires dans une culture cible à un moment donné. Selon l'approche fonctionnaliste de Toury, le choix des stratégies mises en œuvre par le traducteur est régi par la fonction assignée au texte traduit dans le contexte récepteur.

D'entrée de jeu, Toury déclare insuffisantes les théories traditionnelles qui présentent l'opération traduisante comme asservie au texte source et cherche à rompre avec elles :

*Thus, it appears not only as naive, but also as misleading and infertile for translation studies to start from the assumption that translation is nothing but an attempt to reconstruct the original, or certain parts or aspects thereof, or the preservation of certain predetermined features of the original, which are (or able to be) unconditionally considered "the invariant under transformation" [...]*¹⁸

Il importe de mentionner que les théories traditionnelles sont axées sur le texte source et conçoivent celui-ci comme à l'origine du phénomène de traduction, ce à quoi l'approche fonctionnaliste réplique que c'est plutôt le texte cible qui a préséance, répondant des exigences de la culture cible. Les tenants des *DTS* considèrent la traduction littéraire comme un phénomène d'écriture légitime, ne différenciant pas l'écriture du texte source de l'écriture du texte cible, en ce que les deux sont soumises à des normes collectives. De plus, les théories traditionnelles présupposent que la traduction consiste à reconstituer le texte source et qu'idéalement le texte cible en préserverait le maximum de caractéristiques, afin que les deux textes soient interchangeables. En réaction à cette conception de la traduction, Toury qualifie de normatives l'approche herméneutique des théories traditionnelles, parce que misant d'abord sur le texte et la langue source, elles idéalisent a priori le résultat traductif selon une idée préconçue de l'équivalence. Dès lors, la théorie s'affaire davantage à juger si la traduction est bonne ou mauvaise qu'à poser des questions qui viendraient élargir le champ de réflexion de la traduction. Il s'agit là, selon Toury, d'une approche négative, critique qu'Even-Zohar avait également formulée. Ainsi, elles traitent seulement de traduction potentielle et non de l'acte de traduire lui-même, qui demeure malgré tout un

18. Gideon Toury, *In Search of a Theory of Translation*, p. 17.

phénomène empirique observable. En ce sens, les théories traditionnelles n'apportent pas beaucoup à la théorisation de la traduction et deviennent même contre-productives, puisqu'elles enferment les réflexions dans une pensée binaire du jugement (traduction réussie ou ratée) et dans une pensée métaphysique qui idéalise l'écriture comme création au détriment de la traduction, simple reproduction.

Sur le plan épistémologique, Toury se détache de Vinay et Darbelnet, car il entend fonder une discipline traductologique distincte de la linguistique contrastive, qui tiendra compte toutefois des résultats de celle-ci, préconisant une démarche descriptive. La méthodologie qu'il suggère consiste à utiliser tous les textes traduits sans discrimination comme source d'information potentielle, afin d'éviter la démarche tautologique de la stylistique comparée, par exemple, qui évalue l'équivalence de textes qu'elle estime équivalents a priori. De plus, l'étude de corpus de traductions littéraires, et non de textes isolés, donne un point de vue diachronique, davantage révélateur des faits de traduction dans le polysystème littéraire cible. Plus précisément, Toury veut établir un cadre théorique permettant la description des rapports entre la cible et la source, mais selon une démarche intertextuelle et non plus interlinguistique, comme celle que la stylistique comparée préconise, par exemple lorsqu'elle affirme que l'esprit français choisit la forme active là où l'anglais préfère le mode passif. Pour Toury, les textes traduits sont modelés par le polysystème culturel cible, qui comprend les systèmes linguistique, littéraire, institutionnel, politique, économique, etc. Cela vient redéfinir le concept de fidélité, puisque ces facteurs, tout aussi actifs dans la culture source, influent sur le processus de traduction à un niveau qui dépasse le simple transfert fidèle de signifiés. Parce que les textes source et cible occupent une position particulière dans leurs polysystèmes respectifs, ils entretiennent un rapport asymétrique, qui vient mettre en cause la notion d'équivalence. D'autant plus que, selon Toury, ces rapports sont multiples, voire hétérogènes¹⁹ et différents dans chaque situation de traduction, ce que seule l'étude systématique d'un corpus de textes traduits peut révéler. La notion d'équivalence se trouve donc redéfinie, en ce que l'obligation d'interchangeabilité

19. En effet, pour définir la nature hétéroclite des rapports possibles entre les textes cible et source, Toury emploie l'expression « cluster of properties ». Dans *In Search of a Theory of Translation*, p. 10.

qu'elle présuppose est atténuée par les facteurs circonstanciels qui agissent toujours différemment sur la subjectivité du traducteur et les contraintes qui s'imposent aux textes afin qu'ils soient reçus par les systèmes cible. Toury ne pose donc pas l'équivalence comme une condition préalable, mais plutôt comme un phénomène empirique émanant du rapport qui existe effectivement entre les textes cible et source.²⁰ Ainsi, Toury maintient la notion d'équivalence, mais en y apportant un changement majeur, qu'il résume comme suit :

*[...] from an ahistorical, largely prescriptive concept to a historical one. Rather than being a single relationship, denoting a recurring type of invariant, it comes to refer to any relation which is found to have characterized translation under a specified set of circumstances.*²¹

En établissant la pertinence des caractéristiques formelles²² communes aux textes cible et source grâce à une démarche descriptive, Toury estime qu'il est possible d'en déterminer l'équivalence, laquelle, à son avis, est fonction de la position accordée à la traduction à titre d'activité et de produit dans le polysystème littéraire cible et des normes qui s'y rattachent. La notion de norme est centrale chez Toury et il importe ici d'en esquisser les grandes lignes. À titre de système qui compose la culture, la traduction est soumise à des contraintes de tous ordres, qui varient des règles générales aux idiosyncrasies, telles que le sont la plupart des activités sociales. Le traducteur est appelé à négocier entre toutes les normes qui interviennent à toutes les étapes du processus traductif, peu importe la nature du texte à traduire (les normes ne s'appliquent donc pas qu'aux textes littéraires, philosophiques ou bibliques). Qu'il adhère aux normes ou qu'il s'en dégage, le traducteur doit toujours assumer les conséquences de sa stratégie. Selon Toury, il y a les normes préliminaires, qui influent sur le choix des textes à importer dans une culture cible à un moment donné et qui sont régies par divers agents, telle la maison d'édition. Puis, il y a les normes opérationnelles, qui touchent les décisions quant à la manipulation de la matrice

20. *Ibid.*, p. 38.

21. Gideon Toury, « The Nature and Role of Norms in Translation » dans Lawrence Venuti (éd.), *The Translation Studies Reader*, p. 204. Cet article a d'abord été publié en 1978 et révisé en 1995.

22. Toury entend par là les sons, lettres, syllabes, morphèmes, sens des morphèmes, mots, agencements syntaxiques, etc. Au demeurant, il précise que les différences systémiques entre deux langues constituent un facteur influant sur la formation du texte cible. *Ibid.*

textuelle et linguistique. Multiples et variées, les normes ne s'appliquent pas universellement à toutes les cultures ni uniformément à l'échelle des sous-systèmes d'un polysystème, car elles sont spécifiques sur le plan socio-culturel. Elles sont instables et changeantes, puisqu'elles se font concurrence les unes les autres, telles les strates du polysystème, au sens où Even-Zohar l'entend.

Par l'importance qu'il accorde aux contraintes qui s'imposent au processus traductif, Toury amène les *DTS* à penser la traduction comme une activité sociale où le traducteur s'affirme ou s'efface selon la stratégie qu'il adopte au regard des normes. La traduction est donc inscrite socialement à titre de pratique culturelle et peut agir sur les canons esthétiques, tel qu'Even-Zohar le suggère également. Ce postulat met certainement fin à la conception herméneutique traditionnelle, qui enferme la théorie de la traduction dans un débat strictement linguistique. En minant les idées dogmatiques qui, selon eux, empêchent la théorie d'évoluer, les tenants de l'hypothèse du polysystème, soit les théoriciens d'Israël, de la Belgique et des Pays-Bas, ouvrent sur un paradigme de recherche fertile²³ qui donne lieu au lancement du périodique *Target* (en 1989, édité par Toury et Lambert) et amorce le virage culturel, alimenté par les travaux de Lefevere, Bassnett, Hermans, Lambert et Venuti, pour ne nommer que ceux-là.

5.1.3. Virage culturel

Sous la prise en considération d'autres facteurs dans la définition de la culture, que les premiers tenants des *DTS* maintenaient assez abstraite, l'approche fonctionnaliste a pris le virage culturel. Dans cette nouvelle dynamique théorique, l'hypothèse du polysystème sert à problématiser les mécanismes de l'histoire et à cerner les contraintes discursives, par l'étude des conditions économiques, sociales et institutionnelles, entre autres facteurs influant sur la production de textes. Elle permet

23. Effectivement, Susan Bassnett affirme en rétrospective ce qui suit : « Polysystems theory opened so many avenues to researchers in translation studies that it is hardly surprising that it dominated thinking for the next decade. All kinds of new work began to be undertaken: the systematic study of the history of translation and translating, the recovery of the statements by translators and translation theory of previous times. This kind of work paralleled similar research in women's studies, particularly of the 'hidden from history' variety. » *Constructing Cultures*, p. 128.

également de mettre au jour les structures du pouvoir dans la culture, par l'analyse de l'idéologie qui sous-tend les stratégies de traduction, et conséquemment de trouver les moyens dont le traducteur peut manipuler le texte cible de manière à le positionner stratégiquement dans le polysystème littéraire cible (comme le fait la pratique du *minoritizing* chez Venuti par exemple) comme nous l'expliquerons plus loin.

Le virage culturel, amorcé par Lefevere et Bassnett pose la traduction littéraire comme une forme de réécriture, qu'ils englobent dans une nouvelle discipline : *Translation / rewriting Studies*²⁴. Pratique de réécriture (*refraction*²⁵, Lefevere la nommera-t-elle), au même titre que l'historiographie, le commentaire, la critique esthétique, le journalisme, l'anthologie et l'enseignement, la traduction répond d'un réseau de facteurs socio-économiques²⁶ – tels l'âge, la race, le sexe et la classe sociale du traducteur ainsi que les conditions matérielles dans lesquelles le texte est produit, vendu, mis en marché et lu – et de contraintes idéologiques, exerçant une pression qui vient modeler les formations discursives en cours de réécriture. Ces contraintes proviennent du donneur d'ouvrage, soit un individu (un roi, comme Ptolémée qui ordonna la traduction de la Septante), un groupe (religieux, intellectuel, moral, politique, financier ou scientifique) ou une institution (comme une maison d'édition). Le donneur d'ouvrage cultive ses intérêts, contrôlant de près la dissémination d'idées, qu'elle se fasse par la traduction ou tout autre médium, surtout lorsqu'elle met en jeu des questions d'ordre financier ou idéologique²⁷. Vu sous cette optique, le polysystème littéraire doit nécessairement

-
24. « Translation / rewriting Studies tend to deal with the constraints that enter into play during the process of both the writing and rewriting of texts. These constraints both belong to the field of literary studies 'proper' and transcend it. They ultimately have to do with power and manipulation, two issues potentially of enormous interest not only to those engaged in literary studies, but also to all their victims outside. » Lefevere et Bassnett, « Introduction: Proust's Grandmother and the Thousand and One Nights: The 'Cultural Turn' in Translation Studies », dans *Translation, History and Culture*, p. 12.
25. Dans son article « Mother Courage's Cucumbers. Text, System and Refraction in a Theory of Literature », *The Translation Studies Reader*, pp. 233-249.
26. Susan Bassnett, *Constructing Cultures*, p. 136.
27. « If, on the other hand, the text has little, or acceptably little, to do with either the beliefs of members of a culture, or their bank accounts, as is the case with most literary texts, translators are likely to be given more leeway. » *Ibid.*, p. 7. L'hypothèse selon laquelle les institutions sont des entités idéologiques, économiques et politiques qui influent sur le processus de traduction est soutenue par Brian Mossop dans son article « Translating Institutions: A Missing Factor in Translation Theory », *TTR*, vol. 2, n° 2, 1988, pp. 65-76. Dans le même ordre d'idées, Daniel Simeoni traite des incidences lexicales, syntaxiques et rhétoriques qui découlent des pressions

donner lieu à l'étude des sources de pouvoir²⁸, notion à laquelle Lefevere accorde un sens foucauldien. Aussi, le principal intérêt de ses travaux s'articule autour des données historiques et contextuelles qui influent idéologiquement²⁹ sur la pratique de réécriture qu'est la traduction. Selon lui, seules les études historiques permettent de documenter les changements culturels survenus dans l'exercice du pouvoir dans les sociétés et ainsi d'expliquer l'hégémonie d'une certaine poétique à différentes époques, c'est-à-dire la représentation du rôle de la littérature et l'inventaire des procédés littéraires³⁰ – qu'il s'agisse du genre, de la thématique, du récit, des tropes³¹, du registre, etc. Lefevere invite donc les traductologues³² à se pencher davantage sur l'analyse des ouvrages littéraires traduits plutôt que d'analyser le processus traductif, inobservable après tout, puisqu'il relève d'une démarche mentale propre à chaque traducteur : « [We should] concern ourselves with the various ways in which translated literature functions in the wider context of the target literature. »³³ Suivant le même raisonnement, Mary Snell-Hornby incite les théoriciens de la traduction d'orientation linguistique à abandonner leur démarche qu'elle dit scientifique et à poser la culture comme seule unité de traduction légitime. Le virage culturel confirme, à l'instar des *DTS*, l'obsolescence de l'approche normative fondée sur l'équivalence des mots qu'un point de vue strictement

institutionnelles dans un article de *TTR* : « L'institution dans la langue : lexicque et pensée d'État », vol. VI, n° 1, 1993, pp. 171-202.

28. « What makes power hold good, what makes it accepted, is simply the fact that it doesn't only weigh on us as a force that says no, but that it traverses and produces things, it induces pleasure, forms knowledge, produces discourses. » *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*, p. 15.
29. Lefevere entend le concept d'idéologie selon les mêmes termes que Frederic Jameson dans *The Prison-House of Language*, Princeton University Press, 1972, p. 107 : « [...] ideology would seem to be that grillwork of form, convention, and belief which orders our actions [...] »
30. C'est la définition que Lefevere donne de la poétique dans *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literature*, p. 26. Ainsi perçue, la poétique varie historiquement et culturellement.
31. Par exemple, l'analyse de la métaphore comme figure de style typiquement impérialiste relevant d'une poétique d'assimilation de l'Autre (du barbare) au Même (l'Européen), menée par Eric Cheyfitz dans son livre *The Poetics of Imperialism*.
32. C'est d'ailleurs ce à quoi s'appliqueront José Lambert, Lieven D'hulst et Katrin van Bragt (« Translated Literature in France, 1800-1850 » dans *The Manipulation of Literature*), Michel Ballard et Lieven D'hulst (*La Traduction en France à l'âge classique*), Hendrik van Gorp (« Translation and Literary Genre. The European Picaresque Novel in the 17th and 18th Centuries » dans *The Manipulation of Literature*) Susan Bassnett (*Translation Studies*), Dirk Delabastita et Lieven D'hulst (*European Shakespeares. Translating Shakespeare in the Romantic Age*), Maria Tymoczko (*Translation in a Postcolonial Context: Early Irish Literature in English Translation*).
33. André Lefevere, « Beyond the Process : Literary Translation in Literature and Literary Theory » dans *Translation Spectrum*, Marilyn Gaddis Rose (éd.), p. 55.

linguistique préconisait traditionnellement par souci de rigueur théorique. Theo Hermans critique également l'approche comparatiste axée sur le texte source, lorsqu'il affirme : « Taking the supremacy of the original for granted from the start, the study of translation then serves merely to demonstrate that original's outstanding qualities by highlighting the errors and inadequacies of any number of translations of it. »³⁴ Il reproche aussi à cette démarche de toujours en venir aux mêmes questions stériles, à savoir comment définir la traduction? La traduction est-elle possible? Et qu'est-ce qu'une bonne traduction?

En revanche, la culture prise comme unité de traduction implique dorénavant la connaissance de deux cultures, source et cible, puisque le texte est doublement contextualisé. Le traducteur est donc biculturel avant d'être bilingue³⁵. En sa qualité biculturelle, le traducteur est en position de faire glisser idéologiquement le texte source vers le centre ou la périphérie de la culture cible. Par exemple, il est possible de manipuler un texte source canonisé (donc au centre du polysystème littéraire source) en activant des procédés littéraires subversifs, de manière à introduire au centre même de la culture cible une poétique généralement marginalisée, ce que seul le statut élevé acquis au texte source permet de réaliser. En ce sens, la traduction peut jouer un rôle substantiel dans la formation des cultures³⁶ et même servir à manipuler certains textes-clés afin de subvertir des discours dominants. Cette pratique est mise en œuvre dans la traduction féministe, par exemple, qui cherche à déstabiliser « l'ordre patriarcal hétérosexiste capitaliste »³⁷.

Les théoriciens du virage culturel ont mis de l'avant une définition plus nuancée de la culture qu'il importe ici d'explicitier. Lefevere a effectivement cherché³⁸ à cerner

-
34. Theo Hermans, « Translation Studies and a New Paradigm », *The Manipulation of Literature*, p. 8.
 35. Lefevere et Bassnett, « Introduction: Proust's Grandmother and the Thousand and One Nights: The 'Cultural Turn' in Translation Studies », dans *Translation, History and Culture*, p. 11.
 36. Les *Cultural Studies* exploitent activement ce vecteur de recherche, ainsi que les traductologues d'orientation sociologique, féministe et postcolonialiste, ce que nous montrerons dans les chapitres suivants.
 37. Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-belle et infidèle*, p. 18. Nous traiterons ce sujet plus en détail au sous-chapitre 5.5.
 38. Dans son article « Holy Garbage, tho by Homer Cook't », *TTR*, vol.1, n° 2, 1988, p. 19.

concrètement les aspects de la culture qui entrent en jeu dans le processus traductif : le statut du texte source (au centre ou en périphérie), l'image que la culture cible a d'elle-même (une culture qui s'estime peu empruntera beaucoup), les types de textes jugés acceptables en langue cible (qui varient selon les époques), le vocabulaire jugé convenable à la traduction (que filtrera le donneur d'ouvrage), les scripts culturels (c'est-à-dire les comportements jugés acceptables³⁹) et le lectorat cible⁴⁰. Toujours selon Lefevere, la traduction ne saurait être que la simple substitution des aspects de la culture cible à ceux de la culture source. Encore faut-il déterminer la valeur des traits culturels qui distinguent le texte source dans son contexte socio-historique et manipuler ce texte en fonction de sa position escomptée dans la culture cible. Pour ce faire, le traducteur dispose de diverses stratégies, que Venuti a explorées dans ses travaux.

On reconnaît chez Venuti sa conscience sociologique quant au rôle de la traduction par son attention aux rapports de force qui sont maintenus par les canons esthétiques littéraires en vigueur dans les cultures cible et source. Postulant que la réception d'un texte dépend des normes dictées par la strate dominante de la culture domestique (celle qui importe le texte en le traduisant), Venuti croit que la tâche du traducteur est souvent restreinte à la pratique de la « domestication », réécriture du texte étranger dans les termes de cette culture domestique – tendance qu'il reproche à la littérature américaine, dont l'hégémonie incontestable agit comme un rouleau compresseur culturel. C'est précisément ce qu'il entend lorsqu'il dénonce la violence ethnocentrique de la traduction. Il étudie le fonctionnement de la canonisation, par la lecture symptomatique de textes traduits, afin de repérer les canons esthétiques qui ont modelé le processus de rédaction et questionne l'obligation de transparence qui échoit depuis toujours au traducteur. Il en vient ensuite à réfléchir sur le statut du traducteur et

39. Lefevere donne l'exemple de Perrot d'Ablancourt (milieu du XVII^e), qui avertit le lecteur en préface de sa traduction d'un texte grec qu'il a omis les références à l'amour des jeunes éphèbes, car cette pratique homosexuelle choquerait trop en Europe.

40. Par exemple, peu de traductions de *Gulliver's Travels* destinées aux enfants rendent la scène où le héros urine sur le palais royal de Lilliput pour éteindre l'incendie, comme le souligne Lefevere dans l'article « Introduction: Proust's Grandmother and the Thousand and One Nights: The 'Cultural Turn' in Translation Studies », *Translation, History and Culture*, p. 8.

à formuler une théorie du langage axée sur les stratégies de traduction, qui mettent en lumière les concepts de *domestication*, *foreignizing*⁴¹ et *minoritizing*⁴².

Dans son étude du fonctionnement de la canonisation, Venuti remarque que les canons esthétiques sont dictés par des groupes précis qui voient à leurs intérêts, souvent financiers et politiques, telles les maisons d'édition et l'élite académique. Ces groupes exercent leur emprise sur la formation de la culture jusqu'à un certain point, par exemple, en décidant des textes (originaux et traduits) qui valent la peine d'être publiés et qui présentent un intérêt particulier selon l'avis des diverses élites. Puisqu'ils peuvent décider de marginaliser les textes qui ne répondent pas aux critères financiers, esthétiques ou idéologiques qu'ils préconisent, ces groupes influents contrôlent la réception des textes dans la culture⁴³. Quant aux textes traduits, les maisons d'édition ont tendance à mettre en valeur des versions naturalisées, idiomatiques, qui effacent la marque de l'étrangeté, en réimprimant de telles versions en format poche, donc moins coûteux et plus accessible.

Pour parvenir à de telles conclusions, Venuti s'applique à faire une lecture symptomatique⁴⁴ de traductions, c'est-à-dire une lecture sensible aux variables linguistiques et culturelles qui donnent l'illusion d'une certaine cohésion sur les plans syntaxique, prosodique et discursif. En fait, une telle démarche n'est légitime qu'en présupposant que tout texte est composé d'une suite discontinue de conditions produites personnellement et socialement, psychologiquement et idéologiquement. Ce

41. « Foreignizing translation is a dissident cultural practice, maintaining a refusal of the dominant by developing affiliations with marginal linguistic and literary values at home, including foreign cultures that have been excluded because of their own resistance to dominant values. » Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility*, p. 148.

42. « The heterogeneous discourse of minoritizing translation resists this assimilationist ethic [, in reference to fluency in translation, presenting domestic readers a realistic representation inflected with their own codes and ideologies,] by signifying the linguistic and cultural differences of the text – within the major language. » Id., « Translation, Heterogeneity, Linguistics », *TTR*, vol. 4, n° 2, 1991, p. 94.

43. Parmi les nombreux exemples probants qu'il donne pour illustrer le contrôle des élites financières et intellectuelles sur la réception (et la censure) des textes, Venuti nous rappelle le fameux cas de la traduction des *Aphorismes* d'Hippocrate par Jean de Brèche de Tour en 1555, qui a fait la risée du cénacle médical, qui se gardait bien de disséminer le savoir médical.

44. « The symptomatic reading is an historicist approach to the study of translations that aims to situate canons of accuracy in their specific cultural moments. » *The Translator's Invisibility*, p. 38.

type de lecture permet de repérer les canons esthétiques qui ont prévalu au cours d'une période historique donnée. Quant aux normes esthétiques actuelles qui régulent la rédaction, Venuti précise qu'elles s'articulent autour d'une stratégie misant sur la clarté et la fluidité du contenu des textes, pratique qu'il nomme *fluency*⁴⁵. Venuti attribue la valorisation de la clarté à la conception romantique de la littérature⁴⁶ qui perdure et à l'utilisation strictement instrumentale du langage par les technosciences⁴⁷ en plein essor, prônant une communication claire. D'un autre point de vue, la clarté et la fluidité d'un texte assurent une lecture facile auprès des lecteurs et aident à populariser celui-ci, ce qui cadre avec l'accroissement du chiffre d'affaires des maisons d'édition. Par contre, la naturalisation du texte renforce l'obligation de transparence du traducteur, qui doit tout mettre en œuvre pour dissimuler son passage.

La démarche qui prévaut en traduction jusqu'à présent consiste à faire croire au lecteur que la traduction n'a jamais eu lieu. Effectivement, toute trace d'étrangeté dans un texte pourrait brusquer le public domestique et lui rappeler qu'il ne lit pas l'original. La nature idiomatique du texte traduit atteste illusoirement de l'authenticité du contenu, car l'effet de transparence cache la médiation du traducteur. Aussi, Venuti parvient à isoler les critères⁴⁸ de transparence qui permettent de faire comme si le texte traduit avait été écrit par l'auteur, mais dans une autre langue, ce qui constitue l'ultime indice d'une traduction réussie. L'invisibilité du traducteur constitue l'un des principaux sujets d'intérêt de Venuti, qui dénonce cette forme d'occultation et ses répercussions socio-économiques sur la profession déjà mal rémunérée en général, du moins en ce qui concerne la traduction littéraire aux États-Unis. Selon Venuti, la traduction constitue une

45. « A translated text, whether prose or poetry, fiction or non-fiction, is judged acceptable by most [...] when it reads fluently, when the absence of any linguistic peculiarities makes it seem transparent, giving that it reflects the foreign writer's personality or intention or the essential meaning of the foreign text – the appearance [...] that the translation is not in fact a translation, but the "original". » *Rethinking Translation*, p. 1.

46. Nous avons traité de cette notion au chapitre III.

47. « The enormous economic and political power acquired by scientific research during the 20th century [...] have] affected every medium both print and electronic, by valorizing a purely instrumental use of language and other means of representation and thus emphasizing immediate intelligibility and the appearance of factuality. » *The Translator's Invisibility*, p. 5.

48. Ces critères sont les suivants : transposer le signifié au détriment du signifiant, assurer un sens univoque, appliquer une syntaxe linéaire, suivre l'usage dans le choix des mots et des tournures, éviter la répétition de sons et de mots, utiliser un niveau de langue standard, ne pas faire de jeux sur le signifiant et utiliser un prose très idiomatique.

pratique culturelle qui occupe une position stratégique dans la culture mondiale actuelle et mérite d'être reconnue à ce titre. Admettant d'emblée que toute pensée sur la traduction reflète nécessairement une théorie du langage – et qu'il est impossible de changer la première sans d'abord repenser la deuxième –, Venuti formule une théorie du langage qui institue la traduction en une pratique d'écriture légitime. Sa théorie pose le langage comme une force collective et non pas comme un simple outil de communication utilisé conformément à des normes linguistiques, bien que la communication soit l'une des fonctions du langage. Suivant Deleuze et Guattari, Venuti suggère que le langage est un assemblage de formes constituant un régime sémiotique, qui circulent parmi divers groupes en position d'autorité culturelle et différentes institutions sociales. Ces formes sont positionnées hiérarchiquement : le dialecte standard domine mais subit des variations constantes sous l'effet de dialectes régionaux, sociolectes, jargons, clichés, slogans, innovations stylistiques, etc., ce que Venuti nomme le *remainder*⁴⁹. Le langage est donc animé par un rapport de force entre les formes majeures et les variables mineures, au sens même où la théorie du polysystème l'entend.

Se positionnant contre l'hégémonie de l'anglais, Venuti préconise une stratégie de traduction qu'il nomme *minoritizing*, à l'opposé des stratégies d'assimilation culturelle et de conformité aux critères de transparence. Concrètement, cela l'amène à choisir des textes étrangers qui innovent sur le plan stylistique en activant le *remainder*, c'est-à-dire qui font appel à la création d'idiolectes ainsi qu'au jeu avec les dialectes, les registres et les styles⁵⁰. Ultimement, Venuti vise à ébranler l'unité de l'anglais standard en pratiquant l'hétérogénéité discursive⁵¹. Toutefois, cette stratégie ne nourrit pas l'ambition d'établir un nouveau canon esthétique et se garde bien d'enfermer le texte

49. Selon sa note dans *The Scandals of Translation*, à la page 10, Venuti emprunte l'expression à Jean-Jacques Lecercle.

50. *Ibid.*, p. 11.

51. Venuti propose une tactique en ce sens : interrompre momentanément le confort du lecteur en faisant valoir le *remainder* à des points importants dans le texte, recourir au répertoire de la culture populaire (en repiquant des expressions de *disk jockeys*, d'animateurs radio et d'acteurs dans un texte considéré comme de la haute littérature), inventer une langue mineure qui change les habitudes de lecture et montre qu'il y a eu une traduction, créer de nouvelles représentations de la réalité et mettre les canons esthétiques au défi. *Ibid.*, p. 12.

traduit dans un dialecte trop étroit, ce qui le rendrait incompréhensible auprès d'un lectorat populaire. Elle vise davantage à affirmer le rôle créatif de la traduction comme pratique d'écriture et l'apport des traductrices et traducteurs à la dynamique sociale.

5.1.4. Synthèse épistémologique

Après avoir exposé les principaux objets discursifs qui marquent la tranche du site traductologique que nous venons de fouiller, nous tenons à résumer en quoi les discours qui surgissent dans les *DTS* et à la suite du virage culturel se rallient à l'épistémologie postmoderne. L'abandon radical de l'approche normative, dont les carences et apories théoriques ont été mises en évidence, à commencer par l'impossibilité de cartographier le processus mental qui sous-tend la traduction sans glisser dans la reconstruction hypothétique et subjective des faits, a mené à une approche descriptive du texte traduit. La démarche traditionnelle consistant à évaluer l'intégrité des équivalences en vue de prescrire une bonne méthode interprétative a été discréditée en raison de sa conception romantique idéalisant l'écriture et la littérature et de sa démarche positiviste, voire scientifique, calquée sur le modèle épistémologique de la linguistique. L'objet désormais à l'étude n'est plus le processus traductif, mais le produit lui-même, qui se trouve également contextualisé dans le réseau complexe du polysystème et non plus considéré dans un vacuum théorique. Au demeurant, l'hypothèse du polysystème annonce la multistratification et la pluralisation des systèmes littéraires et des cultures, c'est-à-dire que non seulement il y a des littératures et des cultures, mais celles-ci sont composées de systèmes, qui eux-mêmes comportent différentes strates interagissant selon des rapports de force semblables à ceux qui animent la dynamique des classes sociales. Sont également reconnues la relativité et la mouvance des conventions littéraires différentes selon la période historique, l'idéologie en cours, la poétique dominante, le donneur d'ouvrage et les stratégies mises en œuvre par la personne traduisante, facteurs du système cible qui chapeautent le processus traductif. Il est sans contredit que la question de la culture dépasse largement le cadre théorique de l'hypothèse Sapir-Whorf ainsi que l'optique linguistique de Nida et Taber. En outre, les théoriciens préconisent une dynamique transversale entre la théorie et la pratique, qui nous informe des coups qui ont été joués

(ce que révèle l'étude de l'histoire, du contexte et de l'idéologie dans lesquels s'inscrivent les textes source et cible) et la pratique qui nous permet d'en jouer d'autres. L'activité traduisante est dorénavant reconnue comme une pratique de réécriture, où se joue ouvertement ou non la manipulation des éléments du texte source, et la personne traduisante se trouve valorisée à titre d'agent biculturel et donc social.

5.2. *Cultural studies*

Le virage culturel en théorie de la traduction a ouvert sur un tout nouvel ordre de considérations économiques, sociales et institutionnelles, portant sur la culture cible et influant sur la production des textes traduits. Cette ouverture a permis de penser la traduction comme une pratique sociale subissant la pression de normes au même titre que tout acte d'écriture. En fouillant davantage le site traductologique, nous avons constaté que les discours formés autour de l'énoncé « culture » s'apparentent aux thématiques des *Cultural Studies*, à savoir le pluralisme culturel et linguistique, le transnationalisme ainsi que la construction et le brouillage identitaires, nées d'un mouvement de résistance contre l'hégémonie théorique régulant les champs littéraire, social, anthropologique, historique, psychologique et philosophique. Nous tenons à présenter ce paradigme interdisciplinaire que constituent les *Cultural Studies*, ce qu'il a apporté à la traduction ainsi que les nouveaux discours auxquels ce contact théorique a donné lieu.

Dans un chapitre phare de l'ouvrage *Constructing Cultures* qu'elle a co-rédigé avec André Lefevere, Susan Bassnett fait état du « Translation Turn in Cultural Studies ». Le champ d'études sur la culture se dessine vers le début des années 1960 avec les travaux de Richard Hoggart, Raymond Williams et E.P. Thompson, qui constatent la nécessité de redéfinir la culture et ses nouvelles réalités sociales en Grande-Bretagne résultant de la Deuxième guerre mondiale. Selon eux, la culture doit tenir compte des mœurs populaires de la vie ouvrière et ne plus s'entendre exclusivement de l'ensemble des créations artistiques jugées prestigieuses par une élite esthétique et intellectuelle¹. Selon Raymond Williams, la culture doit être comprise comme étant plurivoque et si complexe qu'il serait impossible qu'une personne en expérimente tous les aspects. À

1. Les discours sur le décloisonnement de la culture se poursuit jusqu'à nos jours. Citons pour preuve John Seabrook dans son ouvrage *Nob@ow*, p. 70 : « By the 1990s the notion that high culture constituted some sort of superior reality, and that the people who made it were superior beings, was pretty much in the toilet. The old meaning of the word *culture*—something orthodox, dominant, and singular, had yielded to the more anthropological, Lévi-Straussian sense of culture: the characteristic practices of any group. People at MTV talked about the culture of e-mail or the argument culture or bike-messenger culture. »

leurs débuts théoriques, toujours selon Susan Bassnett, les *Cultural Studies* ont tenté de lever l'emprise conceptuelle que l'élite esthétique maintenait sur la définition de la culture. Dans leur phase structuraliste, elles ont exploré la corrélation entre textualité et hégémonie dans les travaux réalisés par les théoriciennes des *Gender Studies* et les tenants du postcolonialisme aux États-Unis, au Canada et en Australie. Au stade postmoderniste où elles en sont actuellement, les *Cultural Studies* se penchent sur les tensions entre mondialisation et régionalisation ainsi que sur le phénomène de pluriculturalisme, traitant de la mouvance de l'identité et des frontières nationales ainsi que du multiculturalisme et du pluralisme linguistique, entre autres thématiques.

Nées d'un mouvement de résistance² contre l'hégémonie théorique de diverses sciences humaines, rappelons-le, les *Cultural Studies* ont comme motivation première de faire valoir un sens décanonisé afin de transgresser les canons traditionnels. En théorie, cela implique la relecture des œuvres classiques, de Platon à Marx et Freud, à partir d'une position idéologiquement marquée et délibérément subjective. Cette relecture porte une attention particulière aux éléments habituellement laissés pour compte, telles les notes en bas de page, les annotations et les références, ainsi qu'aux ouvrages traditionnellement marginalisés. Les projets d'écriture et de lecture féministes et postcolonialistes mettent en œuvre une telle visée interprétative. Cette démarche démocratise l'institution culturelle par le fait même qu'elle l'enrichit de versions différentes provenant de perspectives plurielles. Le commentaire suivant résume assez bien ce projet :

[...]The questioning of the canon as expressed by feminists and gay scholars and people of color over the last twenty years has yielded and is yielding a new scholarship of tremendous depth and excitement. We are all discovering new methods and techniques of reading old and familiar texts. [...] For when we search these texts for those others whose presence is

2. L'idée de résistance par l'ouverture à d'autres voix n'est pas sans rappeler l'esthétique de la contestation chez Bakhtine, qui suscite un intérêt énorme dans le milieu intellectuel actuellement. « [...] Le plurilinguisme de Bakhtine considère la culture, et le texte, comme un jeu ouvert de langages en dialogue. Selon lui, le caractère polyphonique du langage romanesque est une manifestation particulièrement visible du dialogue inhérent à tout langage humain. » Sherry Simon, *Le Trafic des langues*, p. 27.

*never quite erased but is continuously marginalized, we must move from [...] the text to the subtext.*³

Les *Cultural Studies* constituent une interdiscipline à proprement parler, car elles empruntent des outils théoriques simultanément à l'histoire, la sociologie, la littérature, la psychologie, la linguistique, la philosophie, l'anthropologie, l'économie⁴ et à la traduction, ajouterons-nous. Cette pluralité épistémologique caractérise également la théorie de la traduction, ainsi que le présent travail tente de le démontrer. Mais s'il est vrai que les *Cultural Studies* se servent de la traduction à leurs fins théoriques, elles ne font que l'utiliser à titre de métaphore. Aussi, Sherry Simon leur reproche⁵ de laisser pour compte l'apport concret des textes traduits et des stratégies mises en œuvre dans l'échange interculturel. C'est-à-dire que la pensée contemporaine emploie généreusement la traduction au sens figuré, pour exprimer la condition des femmes, qui se traduisent⁶ dans la langue régie par l'ordre patriarcal, et celle des minorités marginalisées par les codes dominants des sociétés occidentales, qui ont le sentiment de toujours être annexes et à l'écart de ces dialectes régnants.

Comme nous l'avons vu, le virage culturel a révélé le lien de réciprocité qui existe entre la traduction et les systèmes de représentation culturelle (les normes, l'idéologie, le canon esthétique en vigueur), chacun influant sur l'autre. Il a également permis d'affirmer que la personne traduisante est pleinement engagée dans les réalités littéraires, sociales et idéologiques qui caractérisent les temps et le polysystème culturel dans lesquels elle vit et agit en fonction des forces exercées par chacune ou en réaction contre elles. Bien que l'usage du concept de culture soit répandu dans l'espace

3. Seyla Benhabib, « The Intellectual Challenge of Multiculturalism and Teaching the Canon » dans *Field Work: Sites in Literary and Culture Studies*, p. 15.

4. Selon Tony Dunn dans son article « The Evolution of Cultural Studies », dans *Introduction to Contemporary Cultural Studies*, p. 71.

5. Hormis les travaux de Gayatri Spivak et de certaines théoriciennes qui pratiquent la traduction et théorisent sur les enjeux postcolonialistes et féministes, la plupart des recherches relevant des *Cultural Studies* ne s'appuient pas sur une expérience pratique de la traduction.

6. Parce que les femmes adoptent un comportement linguistique imposé par l'ordre patriarcal, qui ne tient pas compte des réalités ni des réalisations des femmes, elles doivent adapter leur parole à ce discours dominant afin de se faire entendre. Voir notre sous-chapitre 5.5.

théorique exploité par les tenants du virage culturel, ce vocable est rarement explicité⁷. Aussi, les *Cultural Studies* aident à nuancer la définition trop homogène de la culture, telle que la théorie du polysystème la maintient, en lui prêtant la caractéristique fondamentale de se régénérer sans cesse sous les négociations constantes des prises de parole par divers groupes au sein de la société. Ceux-ci déconstruisent les identités et positions sociales (souvent marginales) qui leur ont été traditionnellement assignées et s'en construisent de nouvelles par le geste esthétique, la critique, l'interprétation et la production littéraire⁸, entre autres activités, dont participe la traduction à tous égards. À ce chapitre, Sherry Simon précise ceci : « There is an emphasis now on the performative aspects of culture, on the ways in which cultural identity is constantly enacted through practices of representation. »⁹ En postulant que les sujets peuvent négocier différentes positions identitaires par des gestes esthétiques, intellectuels et sociaux, les *Cultural Studies* ébranlent la conception traditionnelle de la culture, qui ne peut plus simplement servir à désigner l'ensemble des comportements acquis d'un groupe ni continuer de se définir exclusivement par opposition à nature. Culture en vient donc à signifier la dynamique même qui sous-tend les processus infinis de négociation identitaire. Et puisque ces processus sont dynamiques, donc en mouvance perpétuelle, la culture est impossible à cerner dans sa totalité.

5.2.1. Pluralisation de la culture

L'univers clos de la Culture avec un grand « c » éclate. Alors qu'elle est traditionnellement balisée par la langue nationale et conçue comme « le rapport spontané de la personne à un univers cohérent et homogène de références [... comme] une enveloppe sécurisante »¹⁰, la culture devient un processus ouvert qui se fait au gré

-
7. « While "culture" is recognized as one of the most difficult and overdetermined concepts in the contemporary human and social sciences, it often appears in translation studies as if it had an obvious and unproblematic meaning. Translators are told that in order to do their work correctly they must understand the culture of the original text, because texts are "embedded" in a culture. Sherry Simon, *Gender in Translation*, p. 137.
 8. « Surely, it has been shown often enough that writing permits the imaginative projection of self into other identities, that membership by birth into a cultural identity is no guarantee of affiliation. » *Ibid.*, p. 168.
 9. *Ibid.*, p. 151. L'aspect performatif de l'identité et de la culture a été mis de l'avant par James Clifford dans *The Predicament of Culture*.
 10. Sherry Simon, *Le Trafic des langues*, p. 46.

des rencontres entre le connu des références domestiques et l'inconnu des références étrangères, qu'il s'agisse des personnes et de leur appartenance à un sexe, à une race et à une classe sociale, des langues, des voix, des pensées ou des textes. Est-il besoin de rappeler que les sociétés occidentales sont tributaires des grandes migrations qui ont résulté d'une réorganisation postcoloniale et se trouvent donc plus que jamais métissées sur le plan socio-démographique, d'une part? Et, d'autre part, que la culture de masse suit le rythme de la mondialisation (quant au commerce, à la politique et aux communications), assimilant l'*étranger* jusqu'à en annuler l'exotisme qui servait autrefois à consolider les frontières domestiques et brouillant ainsi davantage les frontières internationales et interlinguistiques, voire intranationales et intralinguistiques? Les points de rencontre et de contact augmentent sans cesse dans ce brassage identitaire auquel la traduction contribue activement, puisque, effectivement, elle met en relation des personnes, des langues, des voix, des pensées et des textes de tous horizons. Ainsi conceptualisée, la traduction se présente comme une activité qui vient déstabiliser les identités, car, dans la matérialité de son geste, la traduction dérange :

Là où on voudrait inscrire une frontière confiante autour de l'identité culturelle, le brouillage entre original et traduction apparaît comme une menace ; les incertitudes de l'entre-langue mettent en question des hiérarchies institutionnelles et axiologiques qui semblaient aller de soi.¹¹

Les *Cultural Studies* permettent à la théorie de la traduction de saisir la multiplicité de ces identités, surgissant des différences sexuelles (*Gender Studies*), d'orientation sexuelle (*Gay Studies*¹²), de race (perspective postcolonialiste), de classe sociale, etc. L'apport théorique substantiel des *Cultural Studies* à la traductologie et aux sciences

11. *Ibid.*, p. 50.

12. Dans son article « Gay Community, Gay Identity and the Translated Text », Keith Harvey en conclut que « [...] translated literature occupies a special place within the space of literature for gay readers in that translated texts can suggest models of otherness that can be used in processes of internal identity formation and imagined community projection. Translations can achieve this through their subject matter itself, if this presents the reader with explicit accounts of homosexual experience and struggle. But perhaps just as important is the way in which the presence of translatedness in a target culture provides readers who are working at a skew with dominant culture norms the space in which their difference can be worked out as a positive cultural attribute. » *TTR*, vol. 13, n° 1, p. 159.

humaines en général consiste en la pluralisation de la différence¹³, qui était perçue de manière relativement homogène sous l'enseigne de l'Autre depuis le post-structuralisme. Les différences sont produites de multiples sources (précitées) ou sites identitaires, qui exercent différentes pressions sociales sur le sujet postmoderne, ce qui vient mettre fin à l'idée totalisante de l'Autre, tout comme la différence a miné l'origine pure. En outre, il faut rappeler la pensée bakhtinienne de l'identité et de la parole comme les lieux d'une intersubjectivité, soit d'une interaction de deux sujets, qui soutient un axe théorique important dans la plupart des sciences humaines. Bernard Vidal résume bien la pertinence postmoderne de la pensée bakhtinienne :

Cette bivocalité dynamique, ou dialogisme, pierre angulaire sur laquelle repose tout l'édifice de la pensée bakhtinienne, empêche une vision unitaire, individuelle, logocentrique et centripète des faits de langue autant que de société. Un tel système présuppose nécessairement une vision autre du monde: l'humain sera avant tout un inter-humain et l'existence, une co-existence ou rien n'existe par soi-même, en isolement absolu. Dans ces conditions, le moi, traversé de part en part d'un foisonnement de langages et de voix, ne peut se concevoir que comme le jeu (conflictuel?) de leurs multiples résonances idéologiques.¹⁴

Le dialogue et le passage entre les sites identitaires ne laissent pas ceux-ci intacts, tout comme le passage d'une langue à l'autre et d'un texte à l'autre. La relation entre les divers sites parmi lesquels les êtres humains peuvent se déplacer se trouve en perpétuelle mutation¹⁵ et la traduction participe à la création de passages, en ce qu'elle construit de nouveaux rapports d'altérité. Ayant compris ce jeu inachevable de différences, la traductologie examine les effets de traduction d'un autre œil, et ce sont les discours découlant de cette nouvelle perspective culturelle que nous tenons ici à rapporter.

13. « While modernism sets up an unresolvable tension between conflicting identities, postmodernism would challenge the very grounds upon which these identities are themselves constructed. » Id, *Gender in Translation*, p. 158.

14. Bernard Vidal, « Plurilinguisme et traduction – Le vernaculaire noir américain : enjeux, réalité, réception à propos de *The Sound and the Fury* », *TTR*, vol. 4, n° 2, 1991, p. 152.

15. Cette dynamique s'apparente au phénomène sociologique que Michel Maffesoli nomme le papillonnage idéologique, que nous avons brièvement exposé à la rubrique « déterritorialisation » du premier chapitre.

5.2.2. Traduction : trafic, hybridité, interstitialité

Les effets de traduction s'inscrivent dans ce que Sherry Simon entend par poétique de la traduction. De manière concrète, la traduction se manifeste sur le plan de la thématique¹⁶ et de la forme¹⁷, dans ce que Simon nomme le « texte brisé, pénétré d'altérité »¹⁸, propre aux littératures qui s'écrivent dans un contexte multilingue, comme certaines œuvres de la littérature québécoise, dont celles de Jacques Ferron¹⁹ par exemple. Les langues sont mixées, manipulées, *trafiquées*, Simon dit-elle (comme le souligne le titre de son livre), à un point tel où il n'est plus possible de savoir d'où vient le texte.²⁰ Il en résulte des *textes plurilingues*²¹, qui activent une pluralité de codes linguistiques. Alors qu'il était facile de présenter l'œuvre de Zola comme de la vraie littérature française, cerner l'identité nationale d'ouvrages comme ceux de Salman Rushdie ou de Wole Soyinka impose une certaine hésitation. Ce que la traduction met en évidence, et que l'esthétique, le social et le politique postmodernes confirment, est l'envergure du contact²² entre les multiples *groupes sémiotiques*²³ et la complexité des rapports d'altérité, qui sont toujours à négocier. Par ailleurs, les perspectives féministes et postcolonialistes montrent que le contraire est aussi vrai, à savoir que lorsqu'il n'y a pas d'ouverture aux autres voix ni aucune négociation possible, il en résulte

-
16. Simon donne en exemple le roman de Nicole Brossard, *Le Désert mauve*, divisé en trois livres, dont le récit de Mélanie, la lecture consciencieuse de celui-ci par Maude Laures et la traduction du récit faite par la lectrice.
 17. Ici, Simon cite l'écriture de Christine Brooke-Rose, qui enchaîne des fragments en allemand et en anglais, faisant ainsi appel à un décodage interlingual intéressant.
 18. *Le Trafic des langues*, p. 19.
 19. Voir l'article de Richard Patry : « La traduction du vocabulaire anglais francisé dans l'œuvre de Jacques Ferron : une impossible épreuve de l'étranger » dans *Meta*, vol. XLVI, n° 3, 2001, pp. 449-466.
 20. Si *Texaco* de Patrick Chamoiseau est un produit antillais, *Zombie Blues* de Stanley Péan l'est-il aussi? La question met en lumière le phénomène de transnationalisation.
 21. « Le pouvoir transgressif du texte plurilingue consiste dans sa contestation des frontières nationales et culturelles, dans sa tentative de mettre en cause le rapport à la communauté et aux identités collectives. » Cette « poétique de l'écart et de la disjonction, exprimant l'exil de l'écrivain en dehors des communautés de langue » se révèle déjà chez James Joyce, Samuel Beckett, Franz Kafka et Philippe Sollers. *Op. cit.*, p. 27.
 22. Il est intéressant de constater que le phénomène de contact a retenu l'attention des sociolinguistes, plus particulièrement Rajendra Singh, Probal Dasgupta et Jayant Lele, qui traitent de la contiguïté des langues et des répercussions sur la phonologie, le lexique et la morphologie de celles-ci ainsi que des enjeux inhérents aux rapports de force, aux sexes et aux positions sociales. Par ailleurs, Rajendra Singh souligne l'importance de tenir compte des rapports de force qui jouent tant dans la sociétés que dans les langues (voir *Lectures Against Sociolinguistics*).
 23. Nous empruntons cette expression à Charles Jencks, qui décrit l'architecture postmoderne comme un dialogue entre groupes sémiotiques éclectiques.

l'occultation de ces autres voix et leur soumission à une logique dominante ainsi que leur exclusion des processus de formation des normes sociales et linguistiques.²⁴

La traduction dans les textes, soit l'hybridité des codes linguistiques que les textes plurilingues exploitent, relève de l'esthétique postmoderne, qui se joue de la fixité des formes établies, qu'il s'agisse de textes, de syntaxes, de vocabulaires ou de registres préférant la mixité de celles-ci sans aucune préoccupation quant aux questions ontologiques qui mettraient en doute la légitimité de ce genre d'écriture, parce que copiée sur des sources existantes ou déviant des conventions littéraires établies. Le pastiche, la parodie et le cliché constituent d'autres modes de génération textuelle et procédés de brouillage, qui rendent la frontière des langues et des littératures nationales de plus en plus difficile à tracer. De tels modes de transgression culturelle présentent l'énorme avantage de renouveler sans cesse les possibilités sémantiques des sociétés, tant sur le plan linguistique qu'identitaire, et de les maintenir ainsi ouvertes aux différents dialogues qui les parcourent. L'histoire a montré que le repli et le protectionnisme culturels participent bien souvent de régimes totalitaires.

La question de l'ouverture aux dialogues mène à des considérations épistémologiques importantes pour la théorie de la traduction. À cet égard, Alexis Nouss exprime un point de vue que nous partageons et qui sous-tend la présente thèse :

[...] la traductologie me semble devoir s'appuyer sur une épistémologie de l'ouverture, ennemie d'un savoir totalisant, répondant à la pensée de la traduction comme dialogue [...] La traductologie s'avance alors comme modèle de l'interdisciplinarité, mesure d'une connaissance pour et de notre temps.²⁵

La traductologie constate que des espaces interstitiels se créent au fil des déplacements entre les langues et les textes, phénomène qu'elle nomme

24. Lorsqu'elle explique l'occultation des femmes, Susanne de Lotbinière-Harwood emploie le terme *muettées* « [...] pour indiquer que la mutité des femmes n'est ni congénitale ni choisie, mais bien le résultat d'une répression par et sous la ligne langagière tracée par le dominant. Cette ligne départage en même temps la sphère du discours dominant et la sphère privée d'une parole qui n'a généralement pas droit de cité sur la place publique. » *Re-belle et infidèle*, p. 14.

25. « La traduction comme OVNI », *Meta*, vol. XL, n° 3, 1995, p. 341.

l'interlangue²⁶. Sur le plan épistémologique encore, la traductologie cultive ces nouveaux espaces, qui ont suscité une myriade de philosophèmes, tels l'événement, la rencontre, le devenir, le nomadisme, le seuil, le métissage²⁷, qui expriment l'aspect éphémère, fortuit, infini, mouvant, contradictoire et chaotique du « lieu » entre deux langues. Il importe de préciser que ce troisième espace n'exerce pas les fonctions d'un pont ni ne consiste en la fusion de deux entités, et s'explique davantage en termes d'un processus dynamique et spontané qui se déroule au gré de la mise en relation de deux textes par un corps traduisant. Les qualités dynamiques de cet entre-deux ne sont pas sans rappeler la définition de la culture que nous avons donnée plus haut. Du reste, Anthony Pym souligne avec pertinence que ce troisième espace ou cette troisième voie manquent d'être conceptualisés chez les théoriciens du virage culturel, puisqu'ils rattachent tous le traducteur à la culture cible :

*There is common agreement, among even quite disparate theorists, that translators belong to one culture only, the target culture [...] Gideon Toury is like Lefevere and Venuti – and almost everyone else – in that he fails to see interculturalities.*²⁸

La prise en considération de cette troisième voie entraîne une véritable transformation dans la pensée traductologique, car on quitte définitivement la logique binaire qui règne depuis deux millénaires chez les penseurs occidentaux, celle-là même dont Douglas Robinson dit qu'elle est : « either source- or target-oriented, foreignized or domesticated, visible or invisible, good or bad. »²⁹ La construction de cet espace interculturel s'accomplit, selon Homi Bhabha, par la relecture du passé, entre autres processus, génératrice d'un sens qui se fait au présent. En outre, Bhabha suggère de

26. Nous citons ici Sherry Simon dans *Le Trafic des langues*, p. 27, qui elle-même emprunte la notion à Régine Robin dans *Le Roman mémoriel*.

27. Il existe effectivement tout un répertoire d'images pour exprimer l'entre-deux des langues, qui s'étend même jusqu'au registre géologique, comme la *ligne de crête* de Georges-Arthur Goldschmidt, dans son article « Chamonix et Courmayeur (ou le traducteur alpiniste) », *L'Écrit du temps*, n° 7, p. 77.

28. Anthony Pym, *Method in Translation Theory*, p. 178 et 179. Il importe d'explicitier la notion d'interculture chez Pym : « I use the term "intercultural" to refer to beliefs and practices found in intersections or overlaps of cultures, where people combine something of two or more cultures at once. For me, interculturality is not to be confused with the fact that many cultures can be found within the one society or political unit (the term for which is "interculturality"), nor with the fact that things can move from one culture to another (which should be referred to as "crosscultural" transfer). *Ibid.*, p. 177.

29. Douglas Robinson, *Translation and Taboo*, p. xi.

penser cette interstitialité comme une pratique sémantique, qui renforce l'approche dynamique de la culture :

The borderline work of culture demands an encounter with "newness" that is not part of the continuum of past and present. It creates a sense of the new as an insurgent act of cultural translation. Such art [...] renews the past, refiguring it as a contingent "in-between" space, that innovates and interrupts the performance of the present.³⁰

Dans l'optique postcolonialiste de Bhabha, la culture est hybride et doit être le lieu de négociation et de création identitaire que la traduction permet d'amorcer.

5.2.3. Synthèse épistémologique

Dans ce court sous-chapitre, nous avons cherché à montrer l'interdépendance théorique qui existe entre culture et traduction, sans toutefois traiter en détails des perspectives féministes et postcolonialistes, auxquelles nous consacrerons deux sous-chapitres distincts. Nous avons préféré donner un aperçu des *Cultural Studies* et rapporter les discours plus généraux sur la culture, afin d'illustrer en quoi ils ont contribué à transformer l'épistémè traductologique.

Le fait d'avoir traité de la culture dès le début du cinquième chapitre atteste de l'importance de l'élément culturel dans l'organisation des discours postmodernes de la traduction, et sa valeur épistémologique doit être soulignée :

Le postmodernisme soutient que le point d'ancrage du changement qui caractérise la postmodernité est culturel. [...] Ainsi, la mutation culturelle a engendré le processus de transformation globale qui a emporté peu à peu le comportement, les rapports interindividuels, la composition des sociétés et l'organisation politique.³¹

Si les *Cultural Studies* ont emprunté des méthodes de travail et des outils conceptuels à de nombreuses sciences humaines afin de réfléchir sur la culture, il est aussi vrai qu'elles proposent à leur tour une perspective plus nuancée de ce concept, mettant au jour les enjeux liés à la diversité et à l'instabilité identitaires ainsi que les tensions entre

30. Homi Bhabha, *The Location of Culture*, p. 7.

31. Yves Boisvert, « L'analyse postmoderniste au-delà de l'esthétisme discursif » dans *Postmodernité et sciences humaines*, p. 182.

les dynamiques locales et globales³², qui caractérisent les questionnements postmodernes. Selon l'acception postmoderne de la culture, la traduction agit à titre de catalyseur, puisqu'elle permet de rendre compte de la manière dont divers groupes sociaux et langues s'interpénètrent et se transforment sans cesse sous l'effet de ces contacts. Le sens traditionnel et statique de la culture pensée comme un patrimoine esthétique et intellectuel national est ainsi abandonné. En fait, la traduction vient dynamiser la définition de la culture, l'expliquant comme un processus ouvert et inachevable d'interpénétration des langues et de négociation identitaire. Le processus culturel est animé, entre autres activités, par la traduction de textes littéraires, qui participe à l'établissement de nouveaux rapports d'altérité par la mise en contact de langues, de voix et de pensées différentes (ainsi que des idiolectes, dialectes et sociolectes variés, comme nous le verrons au prochain chapitre). C'est sans doute la raison pour laquelle le discours postmoderne recourt davantage à l'expression « contextes culturels » pour exprimer la dispersion et le foisonnement. La traduction se joue également sur le plan formel des langues, qui en ressortent métissées et trafiquées par les paroles d'ailleurs, ce dont témoignent ce que Sherry Simon nomme les textes plurilingues. Par le trafic qu'ils font des langues, dans lesquelles ils mélangent différents codes linguistiques, ces textes recèlent une force subversive, car ils brouillent les frontières linguistiques et identitaires et, conséquemment, brisent l'illusion des langues et des cultures nationales. La concomitance de plusieurs langues et voix dans les textes et les sociétés plurilingues, soit la polyphonie, obtenue par la traduction *dans* le texte et dans le tissu social, permet la circulation des idées et le renouvellement à l'infini des possibles identitaires.

32. Le terme « glocalization » désigne ce vecteur de recherche activement exploité par les théoriciennes et théoriciens des *Cultural Studies*.

5.3. Perspectives sociologiques

Si les *Descriptive Translation Studies* ont amorcé le virage culturel, c'est par l'ouverture de la pensée traductologique à la dimension sociale du traduire. Rappelons que la culture conservait un sens assez statique jusqu'à ce que les *Cultural Studies* proposent de la définir comme un processus ouvert qui s'amorce à la frontière des références domestiques connues et des références étrangères inconnues ou niées, espace limitrophe fondamentalement traductif. Conséquemment, la traduction est pensée comme un processus dynamique qui se déroule au gré de la mise en relation de deux textes, langues ou subjectivités par un corps traduisant. Or, il se trouve que ce corps traduisant et les gestes qu'il pose s'inscrivent dans l'espace social. Aussi, le discours traductologique ne peut plus passer outre la mise en lumière des dimensions subjectives du traduire¹, à savoir les éléments qui positionnent le sujet traduisant au sein de la collectivité où il agit et les effets du geste traductif sur les relations sociales. Nous tenons ici à présenter certains aspects de la sociologie et à en exposer les discours qui traversent le site traductologique sous forme de questions d'identité, d'idéologie et de discours social.

5.3.1. Configurations postmodernes de l'espace social

Sans faire un compte rendu du vaste domaine de la sociologie, nous estimons nécessaire de prendre acte de la « nouvelle composition de l'être-ensemble », selon le mot de Michel Maffesoli², afin de mieux comprendre les discours d'ordre sociologique qui ont pris forme en traductologie. L'une des premières constatations qui est faite quant à la configuration postmoderne du social repose sur la reconnaissance de « l'hétérogénéisation galopante parcourant nos sociétés »³. Cette nouvelle dynamique sociale engendre au moins deux phénomènes qui trouvent toute leur légitimité dans

-
1. Louise Ladouceur entend par là que « les choix de traduction sont également régis par les rapports conscients et inconscients qu'entretient le sujet traduisant avec le texte, dans ses dimensions collective et individuelle ». « Le sujet en question : I am Yours de Judith Thompson, version québécoise », *TTR*, vol. 11, 1998, n° 1, p. 92. Quant aux rapports inconscients, nous traiterons de la perspective psychanalytique de la traduction au sous-chapitre 5.8.
 2. Michel Maffesoli, « De la "postmédiévalité" à la postmodernité dans Yves Boisvert (éd.), *Postmodernité et sciences humaines*, p. 21.
 3. *Ibid.*, p. 16.

l'espace réflexif de la traduction : le néotribalisme et le bricolage mythologique⁴. Les tribus sont engendrées sous l'effet d'affinités qui réunissent des personnes de tous horizons. La tribu, pour autant valorisée qu'elle soit, ne lie pas ses membres à une adhésion unique et irrévocable. La loyauté tribale est éphémère et n'exclut pas l'appartenance à plus d'une tribu en même temps⁵; leurs membres peuvent transiter de l'une à l'autre, d'où la notion de papillonnage. Au demeurant, Maffesoli prévoit que :

*[...] l'on peut supposer qu'une telle fragmentation de la vie sociale est appelée à se développer d'une manière exponentielle, constituant ainsi une nébuleuse insaisissable n'ayant ni centre précis ni périphéries discernables. Ce qui engendre une socialité fondée sur la concaténation de marginalités dont aucune n'est plus importante qu'une autre.*⁶

S'il est permis d'établir un rapprochement entre le néotribalisme social et la dynamique théorique qui anime la traductologie et qui en fait un véritable carrefour d'idées, nous constatons que cette dernière se caractérise par la pluralité et l'hétérogénéité discursives, qui appellent le travail archéologique de la présente thèse. À la lumière de nos fouilles, il apparaît distinctement que certains éléments théoriques se retrouvent dans plusieurs formations discursives dont la classification nette que nous en avons faite en sous-chapitres (qui sont autant de tribus théoriques fréquentées par les traductologues) n'est que fictive et probablement temporaire, ainsi que nous l'avons déjà admis. Notons, à titre d'exemple, que la critique du caractère utopique et idéologique d'une langue nationale, uniforme et pure, est l'un des objets discursifs dont se servent les *Cultural Studies*, les perspectives sociologiques, féministes et postcolonialistes, les déconstructionnistes et la poétique de la traduction.

L'autre phénomène sociologique, le bricolage mythologique, procède de la transfiguration des idéologies, dont Maffesoli dit qu'elles abandonnent le cadre des métarécits. Plus précisément :

Les "grands récits de référence" se particularisent, s'incarnent, se limitent à la dimension d'un territoire donné. D'où les pratiques langagières juvéniles,

4. *Ibid.* Selon Maffesoli, le retour du local caractérise également la structure sociale postmoderne.

5. Les tribus sont nombreuses : « Tribus religieuses, sexuelles, culturelles, sportives, musicales, leur nombre est infini, leur structure est identique : entraide, partage du sentiment, ambiance affectuelle. » *Ibid.*, p. 17.

6. *Ibid.*

le retour des dialectes locaux [...] La vérité absolue, qu'il faut atteindre, se fragmente en vérités partielles qu'il convient de vivre. Ce qui dessine bien les contours de la structure mythologique. Chaque territoire, réel ou symbolique, sécrète en quelque sorte son mode de représentation et sa pratique langagière.⁷

La sociolinguistique, l'analyse du discours et la sociocritique ont mis en évidence la prédominance des « -lectes » dans le mouvement de vernacularisation qui marque les productions littéraires postmodernes et qui suscitent énormément d'intérêt en traduction par la difficulté de leur transposition interculturelle et interlinguistique, comme nous le verrons plus loin. Contre le grand récit général qui raconte les vertus humanistes de la traduction vouée à la communication des peuples entre eux, les *petites mythologies*⁸ sont devenues incontournables dans la pensée de la traduction. Ces microrécits sont les patois qui s'articulent contre le *logos* dominant d'une écriture propre à l'homme blanc européen et caractérisent les littératures des territoires décolonisés, tels les Antilles, le Québec et certains pays d'Afrique⁹, ainsi que les voix qui revendiquent l'autonomie, tels les discours féministes, postcolonialistes et gais. L'espace social de la postmodernité est marqué notamment par la redéfinition de l'Individu et de l'Histoire. Du premier, Maffesoli souligne qu'il faudrait davantage parler de « "personne" (*persona*) jouant des rôles divers au sein des tribus auxquelles elle adhère »¹⁰, car l'Individu, ce « libre arbitre introduit par la Réforme, Descartes et son ego cogitant, le sujet autonome des Lumières »¹¹, n'est plus représentatif des membres qui font l'être-ensemble social postmoderne. Cet investissement multiple de la personne a pour effet de fragiliser l'identité de celle-ci, d'autant plus que la motivation et la cohésion tribales sont générées par la perte de soi dans l'autre, où « [t]out un chacun n'existe que dans et par le regard de l'autre [...] En bref, ce n'est plus l'autonomie : je suis ma propre loi, qui prévaut, mais bien l'hétéronomie : ma loi, c'est l'autre. »¹² Ce mouvement vers

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 18.

9. Incontournables à un point tel où des numéros entiers de *TTR* leur sont consacrés : *Langues, traduction et post-colonialisme* (vol. 10, 1997, n° 1) et *Les Antilles en traduction* (vol. 13, 2000, n° 2).

10. Maffesoli, *loc. cit.*

11. *Ibid.*, p. 13.

12. *Ibid.*, p. 18.

l'altérité¹³ se joue également jusqu'à un certain point dans le geste traductif, par le décentrement chez Henri Meschonnic, l'épreuve de l'étranger chez Antoine Berman et le *foreignizing* chez Lawrence Venuti, pour ne nommer que ces pratiques. Mais si ces trois positions théoriques tendent vers une poétique de la traduction qui cherche à éviter l'acculturation de l'œuvre étrangère aux canons esthétiques et idéologiques de la littérature qui en reçoit la traduction, seule celle de Venuti traite de la dimension sociale dont relèvent les conditions de production matérielles inhérentes au travail de traduction. La personne en société, comme le sujet des sciences humaines, se construit en se tournant vers l'Autre afin d'y puiser ce qu'il semble toujours lui manquer. Cette *hétéronomie* identitaire s'accompagne d'une manière autre de vivre le temps et que Maffesoli nomme le *présentéisme*¹⁴, c'est-à-dire le moment présent qu'une personne vit avec d'autres en un lieu donné et qui a valeur d'événement. Or, la prise en considération du sujet traduisant, ou subjectivisation, et, corrélativement, du geste traductif à titre de pratique sociale – contre la conceptualisation moderne du sujet transparent et de la fidélité – concorde précisément avec la redéfinition du temps qui s'articule hors d'un schéma linéaire balisé par les faits enregistrés dans l'Histoire et qui tend vers une temporalité marquée par les événements que vit le sujet. Cette conception du temps propre à la postmodernité constitue, toujours selon Maffesoli,

*[une autre manière de dire un présent accepté pour ce qu'il est, et ne se projetant pas dans quelque avenir que ce soit. Quoi qu'il en soit, la saturation du projet, la méfiance vis-à-vis d'une Histoire finalisée, s'emploient à chercher le sens dans l'acte même et non plus dans un but lointain et idéal.*¹⁵

5.3.2. L'impossibilité d'une langue neutre

Le changement paradigmatique qui advient par la redéfinition du temps objectif universel en un temps subjectivisé se répercute de manière générale dans les sciences humaines, mais plus particulièrement dans la théorie du langage tributaire de la notion de discours d'Émile Benveniste.¹⁶ Il s'effectue aussi en théorie de la traduction par la

13. Nous traiterons davantage du mouvement vers l'altérité au sous-chapitre 5.10.

14. Maffesoli, *loc. cit.*

15. *Ibid.*, p. 19.

16. De même, la théorie des actes de parole mise de l'avant par J.L. Austin fonde la pragmatique qui porte sur les conditions du langage (contrairement à l'approche structurale traditionnelle de la

critique que celle-ci a exprimée à l'égard de la représentationnalité du langage et du sens fixe et universel de la langue (*ce but lointain et idéal*¹⁷). Dans l'épistémè postmoderne, le corps traduisant s'engage à *chercher le sens dans l'acte même* de traduire, d'où la pensée de la traduction comme recherche d'intelligibilité¹⁸ et aussi comme lieu de rencontre avec l'Autre. De surcroît, l'engagement du corps traduisant dans une pratique socialement inscrite présuppose l'impossibilité d'une langue neutre. Cette position théorique est solidaire des réflexions sur la traduction que pose Maurice Pergnier en sociolinguistique contre l'universalité de la langue. Établissant a priori la nature universelle du langage, le caractère social de la langue¹⁹ et la singularité de la parole advenant comme un événement, Pergnier affirme que la traduction porte toujours sur les messages produits par la parole, c'est-à-dire le *vouloir-dire*²⁰ socialement articulé de quelqu'un et non l'expression d'une volonté individuelle ou d'une langue dans l'absolu. Ces messages sont des événements, dans la mesure où :

*il s'agit toujours de quelqu'un de particulier, défini dans le temps et l'espace (avec sa propre voix, sa propre expérience, ses idiosyncrasies linguistiques) qui dit « quelque chose » (de particulier et d'unique) sur un sujet particulier, à quelqu'un de particulier, dans des circonstances qui ne se reproduiront jamais deux fois de manière strictement identique.*²¹

Les notions de *message* et de *vouloir-dire* chez Pergnier viennent ouvrir sur une réflexion qui mine l'universalisme théorique de la linguistique et rejoint la pensée de Pierre Bourdieu quant à la nature idéologique des rapports de force qui sous-tendent l'économie des échanges linguistiques et des représentations symboliques dans l'espace social.

linguistique) et ébranle l'idée reçue selon laquelle le langage sert à représenter le monde et les énoncés expriment des états de faits vérifiables.

17. Voir la note 15.

18. Nous reprenons l'expression de Meschonnic, qui entend par là la participation du sujet à l'activité de sens, c'est-à-dire qu'il organise les éléments du texte suivant un système de valeurs qu'il a établi au moment précis de la lecture-écriture.

19. « Autre paradoxe : alors que la *langage* est une capacité universelle, et que la *langue* est un fait social, c'est-à-dire collectif, l'un et l'autre ne sont en fait accessibles à l'observation que sous la forme de manifestations toujours singulières, individuelles. Nous ne sommes jamais en face du Langage dans sa généralité ni même d'une langue, dans son abstraction, mais en face d'actes de parole, c'est-à-dire d'"événements" linguistiques, toujours singuliers et toujours caractérisés par les circonstances particulières de leur émission. » Maurice Pergnier, *Fondements socio-linguistiques de la traduction*, p. 14.

20. *Ibid.*, p. 24.

21. *Ibid.*, p. 15.

Contre le calque épistémologique de la sociologie sur le modèle théorique de la linguistique structurale, Bourdieu critique la réduction du monde social à « un univers d'échanges symboliques » et « l'action à un acte de communication qui, comme la parole saussurienne, est destiné à être déchiffré au moyen d'un chiffre ou d'un code, langue ou culture. »²² Parce qu'elle met au jour l'interdépendance entre la langue officielle et l'État²³, prenant en considération les rapports de force qui régulent les productions linguistiques, la pensée bourdieusienne est solidaire de la théorie du polysystème. Dans son étude de la traduction de la science-fiction américaine en France, Jean-Marc Gouanvic a montré combien l'engouement pour ce nouveau genre littéraire qui fait son entrée par la traduction dans les années 1950 procède davantage d'une démarche organisée et des aspirations françaises à l'*American way* que du hasard²⁴. Le dévoilement du lien parfois stratégique entre des entités en position d'autorité économique, intellectuelle, politique ou autre et le cours des productions linguistiques fonde la critique féministe et postcolonialiste à l'égard de l'hégémonie de la langue standard.²⁵ Le processus d'intégration et d'unification des dialectes dans une langue nationale ayant pour but de consolider la langue dominante, il n'est pas surprenant que la vernacularisation, les détournements idéologiques et les métissages linguistiques servent de moyens de subversion et de prise de parole aux écritures féministe et postcolonialiste, dont le programme vise simultanément à mettre en cause

-
22. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, p. 13. Mikhaïl Bakhtine avait déjà critiqué le dualisme théorique de la linguistique, qui réduit le langage au système codifié de la langue d'une part et à la parole individuelle, d'autre part : « Semiotics deals primarily with the transmission of ready-made communication using a ready-made code. But in live speech, strictly speaking, communication is first created in the process of transmission, and there is, in essence, no code. » Mikhaïl Bakhtine cité dans Augusto Ponzio, *Signs, Dialogue and Ideology*, p. 83.
23. « La langue officielle a partie liée avec l'État. Et cela tant dans sa genèse que dans ses usages sociaux. C'est dans le processus de constitution de l'État que se créent les conditions de la constitution d'un marché linguistique unifié et dominé par la langue officielle [...], cette langue d'État devient la norme théorique à laquelle toutes les pratiques linguistiques sont objectivement mesurées. » Bourdieu, *op. cit.*, p. 27.
24. « [...] L'importation massive de la science-fiction américaine dans l'espace culturel français] ne s'opère pas dans le désordre apparent des initiatives individuelles. En même temps que sont traduits les textes, sont naturalisées les structures éditoriales américaines, revues et collections spécialisées. Peu à peu se constitue un réseau de communication littéraire, depuis l'écrivain spécialisé en science-fiction jusqu'au lecteur exclusif de science-fiction, en passant par les libraires spécialisés, les clubs d'amateurs et les conventions. » Jean-Marc Gouanvic, *Sociologie de la traduction*, p. 141.
25. Voir les sous-chapitres 5.5 et 5.6.

l'unité et l'intégrité de l'identité nationale. Les rapports de force qui animent les relations sociales sont fondées, selon Bourdieu, sur un système de différences, et constituent ce que *parler veut dire* et, par extension, ce que traduire veut dire. La réflexion sociale engage donc la politisation de la parole perçue non pas comme un fonction absolue, mais comme étant toujours construite en fonction des ressources linguistiques, ou *capital linguistique*²⁶, dont chacun dispose selon l'acquisition de la compétence linguistique dominante qu'il a réalisée, et qui confèrent un certain pouvoir de négociation sur le *marché linguistique*²⁷. Sociologiquement, parler engage la légitimité de le faire, puisque parler ne prend sens que par l'intérêt des autres à écouter.

*La compétence suffisante pour produire des phrases susceptibles d'être comprises peut être tout à fait insuffisante pour produire des phrases susceptibles d'être écoutées, des phrases propres à être reconnues comme recevables dans toutes les situations où il y a lieu de parler. Ici encore, l'acceptabilité sociale ne se réduit pas à la seule grammaticalité. Les locuteurs dépourvus de la compétence légitime se trouvent exclus en fait des univers sociaux où elle est exigée, ou condamnés au silence.*²⁸

En posant que traduire s'inscrit au nombre des moyens de négocier des compétences linguistiques, les perspectives sociologiques de la traduction sont en mesure d'admettre l'absence d'une langue de travail neutre, voire l'existence d'un lien intrinsèque entre traduction, autorité, légitimité et pouvoir²⁹, idée devenue théoriquement incontournable. Aussi, la notion d'institution apparaît dans le discours traductologique vers la fin des années 1980 pour rendre compte des pressions qui sont exercées par certains groupes économiques, politiques, intellectuels et moraux (une entreprise, un gouvernement, une maison d'édition ou l'Église), qui peuvent être autant de donneurs d'ouvrage, ainsi que

26. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, p. 43. Il s'agit de la valeur potentielle que recèle la compétence linguistique, en ce qu'elle permet au locuteur de se démarquer des autres par l'acquisition d'une position sociale hiérarchiquement élevée, c'est-à-dire occupée par peu de personnes sur le marché des échanges linguistiques.

27. *Ibid.*, p. 14.

28. *Ibid.*, p. 42. C'est précisément les paroles traditionnellement réduites au silence, ou *muettées*, que les littératures et les traductions féministes et postcolonialistes cherchent à faire entendre.

29. « Translation has to do with authority and legitimacy and, ultimately, with power, which is precisely why it has been and continues to be the subject of so many acrimonious debates. Translation is not just a "window opened on another world," or some such pious platitude. Rather, translation is a channel opened, often not without a certain reluctance, through which foreign influences can penetrate the native culture, challenge it, and even contribute to subverting it. [...] No wonder nations have always felt they needed some person or persons they could trust enough to entrust him or her with the talk of translating [...] » André Lefevere, *Translation / History / Culture*, p. 2.

leur influence sur les rôles sociaux, notamment, les stratégies de traduction³⁰. Dans l'optique sociologique, les groupes sociaux qui détiennent une part de l'autorité et exercent leur influence par l'institution sont souvent ceux qui produisent les formes discursives massivement véhiculées dans le vocabulaire courant et reproduites dans les habitudes linguistiques d'une société, dont fait partie la traduction. De surcroît, certains croient que la langue courante constitue un ensemble de formulations naturalisées émises par les entités gouvernementales, technocratiques, scientifiques ou médiatiques dans le but de maintenir un ordre social convenant aux intérêts de celles-ci. L'actualisation de la langue comporte ainsi une dimension idéologique et

*si l'on parvenait à éclairer la nature de la relation qui unit ces formes ordinairement produites au régime doxique de leur production, certains choix de traduction s'en trouveraient simplifiés, et surtout – les questions sont étroitement liées – nos perceptions et notre lecture des discours dominants dans les langues concernées en seraient considérablement modifiées.*³¹

Les stratégies de traduction font partie intégrante des *habitus linguistiques*³², ce qui veut dire qu'elles reproduisent tacitement les formes et stratégies discursives dictées par l'institution esthétique, intellectuelle, politique, morale ou autre. En ce sens, la pratique traductive participe à son tour à la formation des discours sociaux par son renforcement de discours ou stratégies quelconques, toujours fonction du contexte historique. C'est précisément ce qui fait dire à Annie Brisset que « [l]a fonction doxologique est au service de la fonction esthétique, et réciproquement »³³ lorsqu'elle

-
30. « In my view, the goals of a translating institution are what determines the general approach taken in the translations it produces: whether they are relatively literal or free, whether the language is conventional or innovative, whether metaphors are eliminated or retained, and so forth. » Brian Mossop, « Translating Institutions: A Missing Factor in Translation Theory », *TTR*, vol. 1, n° 2, 1988, p. 65.
31. Daniel Simeoni, « L'institution dans la langue : lexicque et pensée d'État », *TTR*, vol. 6, n° 1, 1993, p. 172. Devant la dimension institutionnelle de la langue, le traducteur est appelé à « [...] repérer, autant qu'il le peut, les pressions institutionnelles que masquent les discours publics nationalement ancrés qu'on lui demande de traduire. Il doit aussi pouvoir reconnaître, à partir de sa propre expérience, l'influence considérable des pressions analogues qui s'exercent à l'intérieur de son propre cadre national et, plus subrepticement, sur lui-même. » *Ibid.*, p. 183.
32. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, p. 66.
33. Annie Brisset, *Sociocritique de la traduction*, p. 312. Dans son livre, Brisset expose le lien entre la formation d'une dramaturgie visant à susciter la prise de conscience identitaire chez les Québécois par la recrudescence de traductions-adaptations, qui ont participé à la consolidation d'une identité québécoise distincte. Sur les plans linguistique et idéologique, cette *nouvelle* littérature cherchait à rompre avec l'hégémonie du français et de l'anglais, biffant l'Étranger dans le texte et y substituant

interroge le rôle de la langue dans la construction de l'identité collective par la traduction d'œuvres théâtrales, site privilégié des projections identitaires³⁴.

5.3.3. Sociologie de la traduction

L'étude de Brisset visant à « montrer comment s'exerce la régulation idéologique des processus translatifs dans un état de société »³⁵ ouvre sur une sociologie de la traduction qui entraîne des questions d'identité, d'idéologie et de discours social. Si les perspectives sociologiques s'entendent sur le fait que la traduction est le produit de contingences sociales et historiques, comme l'est tout acte de ré-énonciation³⁶, Brisset vient confirmer cette affirmation par la mise en lumière des stratégies de traduction ethnocentrique qui ont servi à construire et à consolider l'identité québécoise pendant une période de 20 ans (qui concorde avec le mouvement nationaliste qui prévalait au Québec entre 1970 et 1990), lesquelles répondaient d'un discours projetant la traduction comme une menace³⁷. Pourtant, c'est par la traduction que s'exécute le programme idéologique identitaire noté par Brisset, qui comprend l'importation dans le répertoire québécois de pièces étrangères mettant en scène des topoï visant à faire connaître l'état de la société québécoise (classe prolétaire défavorisée); l'adaptation d'œuvres classiques (Shakespeare, Gogol, Tchekhov) en vue de potentialiser leur valeur dramatique auprès des audiences québécoises; et la fabrication d'une langue québécoise. La traduction permet effectivement de forger une langue vernaculaire unique qui légitime l'existence d'un peuple unique cherchant à s'exprimer hors de sa

des éléments domestiques, et coïncidait avec une époque dominée par la question nationale, période marquée par le référendum.

34. « Le théâtre est la manifestation de l'être-dans-le-monde d'une communauté qui s'accomplit par l'actualisation *hic et nunc* d'un *texte*. » Antoine Berman dans Annie Brisset, *Sociocritique de la traduction*, p. 12.

35. Brisset, *op. cit.*, p. 30.

36. « Aucune citation, aucune paraphrase, aucune traduction, en effet, n'est jamais innocente. On cite, paraphrase, traduit toujours par intérêt. De manière encore plus essentielle, on cite, paraphrase, traduit toujours à partir d'une certaine position dans l'espace socioculturel, temporel, géographique. » Barbara Folkart, *Le Conflit des énonciations*, p. 14.

37. « Mais *justement* parce que la traduction occupe une place massive dans la production textuelle du Québec et va jusqu'à marquer la "conscience de soi" du pays, elle y est vécue comme une multiple menace: menace de ne faire "que traduire", de ne pas créer d'originaux, de se mouvoir dans un univers irréel de copies, de doubles, de reflets, de *pure secondarité* venant elle-même refléter et aggraver la secondarité de la culture québécoise au sein du massif anglo-américain [...] » Antoine Berman dans Annie Brisset, *op. cit.*, p. 11.

double tutelle identitaire et linguistique anglo-américaine et française. Cette langue subit diverses manipulations :

*Tantôt celle-ci prend la forme d'une langue édénique, mémoire "inventée" de la langue parlée au Québec avant la Conquête. Tantôt elle parasite le français pour simuler sa différence. Tantôt encore elle reproduit un sociolecte qu'elle se propose d'ériger en langue natale ou nationale.*³⁸

Le vecteur traductif par lequel le programme identitaire est réalisé fait apparaître plusieurs choses, à savoir que l'identité sociale et culturelle n'est jamais fixe³⁹, que l'Autre est essentiel à la création du soi – donc que l'identité procède de l'altérité – et que l'idéal identitaire est façonné par une petite élite agissant par une institution, théâtrale en l'occurrence.⁴⁰ Au demeurant, le contexte théâtral permet de penser la traduction comme la performance d'un discours et l'inscription de celui-ci dans l'action sociale. La perspective sociologique étend les effets du discours au-delà des limites textuelles. À ce sujet, Venuti ne manque pas de rappeler les effets substantiels de la traduction en général, car « in forming cultural identities it contributes to social reproduction and change. »⁴¹ Si l'on considère que le processus traductif commence par le choix du texte à traduire, et, implicitement, l'exclusion d'une multitude d'autres textes, il effectue d'emblée un filtrage idéologique. Les pratiques traductives peuvent effectivement corroborer ou mettre en cause les relations sociales existantes en intervenant dans le processus de construction d'identités domestiques et étrangères sur le plan des stratégies discursives et de la réception de textes-clés. Ainsi, par les stratégies⁴² discursives qu'elle met en œuvre (annexer ou décentrer le texte), la

38. Annie Brisset, *op. cit.*, p. 314.

39. « Identity is never irrevocably fixed but rather relational, the nodal point for a multiplicity of practices and institutions whose sheer heterogeneity creates the possibility for change. » Lawrence Venuti, « Translation and the Formation of Cultural Identities » dans Christina Schäffner et Helen Kelly-Holmes (éd.), *Cultural Functions of Translation*, p. 28

40. « Il se produit tardivement pour le théâtre ce qui s'était produit à la fin des années soixante pour le roman, à savoir une prise de conscience du piège de l'enfermement régionaliste. Par ailleurs, la vision du Québec a changé: on met en relief son esprit d'entreprise et ses succès économiques. La représentation d'une société diminuée, à travers un langage lui-même dégradé, n'est plus de mise [...] Ce nouveau contexte engage nécessairement de nouvelles pratiques traduisantes. » *Op. cit.*, p. 316.

41. Lawrence Venuti, *op. cit.*, p. 22.

42. « [...] translation can create stereotypes for foreign countries that reflect domestic cultural and political values and thereby exclude debates and conflicts that do not appear to serve domestic agendas. » *Ibid.*, p. 10. Citons, à titre d'exemple, le programme littéraire des orientalistes des XIX^e et XX^e siècles, lequel a servi à objectiver l'Orient en un sujet homogène se prêtant à l'étude, à

traduction conditionne la réception des textes et transforme d'autres pratiques sociales, tel que le précise Venuti :

*Translation is instrumental in shaping domestic attitudes towards foreign countries, attaching esteem or stigma to specific ethnicities, races, and nationalities, able to foster respect for cultural difference or hatred based on ethnocentrism, racism, or patriotism [...] A calculated choice of foreign text and translation strategy can change or consolidate literary canons, conceptual practices paradigms, research methodologies, clinical techniques, and commercial practices in the domestic culture.*⁴³

La théorie du discours social⁴⁴ avancée par Marc Angenot et Régine Robin ainsi que la sociologie du fait littéraire présupposent que tout texte comporte une dimension sociale, contre la conceptualisation romantique de « l'œuvre d'art comme une totalité close, sans autre finalité qu'elle-même [...] et résultant d'un] affrontement solitaire entre la conscience et la langue, la conscience et le monde. »⁴⁵ Aussi, la socialité d'un texte se révèle davantage lorsque des éléments dialectaux et sociolectaux marquent le texte et résistent à la traduction plus que toute autre dimension poétique. La sociocritique et l'analyse du discours offrent les outils nécessaires à la saisie des formes du texte qui sont indissociables de l'espace social dans lequel elles sont produites et qui fondent les diverses stratégies discursives mises en jeu dans les textes. Quant à ces stratégies, citons à titre d'exemple, les littératures libérées (postcolonialistes, féministes et homosexuelles⁴⁶) en pleine effervescence, qui ont la particularité de recourir aux

l'exotisme et à l'asservissement, stratégies discursives qui ont corroboré l'entreprise coloniale. « The objective of colonial discourse is to construe the colonized as a population of degenerate types on the basis of racial origin, in order to justify conquest and to establish systems of administration and instruction. » Homi Bhabha, *The Location of Culture*, p. 70.

43. Venuti, *op. cit.*, p. 10.

44. « Parler de discours social, c'est aborder les discours qui se tiennent comme des faits sociaux et dès lors des faits historiques. C'est voir, dans ce qui s'écrit et se dit dans une société des faits qui "fonctionnent indépendamment" des usages que chaque individu leur attribue, qui existent "en dehors des consciences individuelles" et qui sont doués d'une "puissance" en vertu de laquelle ils s'imposent. » Marc Angenot, « Pour une théorie du discours social : problématique d'une recherche en cours » dans *Littérature et société*, p. 369.

45. Dominique Maingueneau, *Le Contexte de l'œuvre littéraire*, p. 5. « Mais la littérature n'est pas seulement un moyen que la conscience emprunterait pour s'exprimer, c'est aussi un acte qui implique des institutions, définit un régime énonciatif et des rôles spécifiques à l'intérieur d'une société. » *Ibid.*, p. 7.

46. « Minority artists have questioned the heterosexism that regulates traditional, joint-family based communities, making gay and lesbian relations restrictive and repressive. » Homi Bhabha, *op. cit.*, p. 229.

dialectes (les créoles et les pidgins) et aux sociolectes⁴⁷ (*I'Ebonics* et le *camp talk*) pour faire entendre des voix qui n'ont traditionnellement pas droit de cité dans la « langue standard ». Ce phénomène d'hétérogénéisation discursive a été mis en lumière par la théorie littéraire sous l'enseigne du régionalisme esthétique, tel que le souligne Frances Fortier⁴⁸. Aussi, la traduction de ces écritures marginales, c'est-à-dire qui n'aspirent pas à un statut linguistique hégémonique par la reproduction du dialecte standard, accentue la résistance à l'étranger et la complexité identitaire que pose la transposition interculturelle d'éléments socialement chargés et ouvre sur des questions d'éthique qui engagent le corps traduisant à prendre position sur sa stratégie et sur le thème de la traduction. Une sociologie de la traduction permet cette double réflexion, tel que Gouanvic le souligne dans son « Petit plaidoyer pour une sociologie de la traduction » :

*De même que le sociologue selon Bourdieu ne peut s'exclure du jeu social qui est l'objet de son analyse, de même le traductologue ne peut se mettre "hors-jeu" dans son étude des phénomènes traductifs. Ainsi, c'est à une réévaluation radicale du statut de l'objet de connaissance et du sujet connaissant qu'il convient de procéder en traductologie, dans la foulée de la théorie bourdieusienne.*⁴⁹

La traductrice et le traducteur qui travaillent à la production d'un texte dans une autre langue et dont le rôle, voire l'existence, sont rarement mis en valeur. Nous avons déjà expliqué, au deuxième chapitre, les présupposés théoriques traditionnels qui ont produit et véhiculé l'idéologie de la transparence. Même dans le discours théorique contemporain, il est davantage question du processus de traduction que de la personne qui traduit. C'est précisément parce que la sociologie de la traduction considère le sujet traduisant dans l'acte social du traduire qu'elle ouvre la traductologie aux dimensions

47. « De facture relativement récente, le terme de *sociolecte* désigne en sociolinguistique tout langage propre à un (sous-)groupe social déterminé [... L]es sociolectes sont définissables à partir de critères proprement sociaux, culturels, économiques et institutionnels. » Annick Chapdelaine et Gillian Lane-Mercier, « Traduire les sociolectes: définitions, problématiques, enjeux » dans *TTR*, vol. 7, n° 2, 1994, p. 7.

48. « Sur fond d'une postmodernité envisagée non pas comme un phénomène homogène, mais bien comme une juxtaposition de trois tendances apparemment contradictoires — la globalisation des formes de culture de masse, l'accession à la parole des cultures non occidentales et l'émergence d'une culture métissée et pluriculturelle —, Lüsebrink propose une analyse sémiologique, sociocritique et interdiscursive qui permet de rendre compte des diverses manifestations d'une esthétique de la diversité, fondée non pas sur "l'affirmation d'ethnicités 'pures', mais sur des formes de métissage à composantes extrêmement variables". » Frances Fortier, « Le récit de la postmodernité » dans Yves Boisvert (éd.), *Postmodernité et sciences humaines*, p. 38.

49. Jean-Marc Gouanvic, *Sociologie de la traduction*, p. 144.

subjectives et éthiques, telles qu'elles sont théorisées sous les perspectives féministes et postcolonialistes. Malgré le peu de presse que le sujet traduisant reçoit, c'est à lui qu'échoient le choix du texte à traduire ainsi que l'organisation des éléments discursifs. Cette constatation ouvre sur des questions d'éthique, selon Venuti, qui mettent au premier plan la démarche du sujet traduisant, ce « sujet collectif, porte-parole d'une société. »⁵⁰ Parce que la traduction suppose une dimension sociale, elle lie le sujet traduisant à un ensemble de valeurs lui provenant d'un système qui lui est extérieur et qui détermine en partie ses stratégies discursives. C'est ce qui fait dire à Venuti que le texte traduit subit inéluctablement les effets de la « domestication », en ce sens que le sujet traduisant met en œuvre un processus d'écriture essentiellement ethnocentrique, qui procède des canons esthétiques domestiques dictés par l'élite intellectuelle, les maisons d'édition et les critiques. À la limite, même les stratégies relevant d'une éthique de la différence ne peuvent faire autrement que s'articuler et s'opérer en termes domestiques, comme le souligne Venuti⁵¹. Sans poursuivre davantage sur la question de l'éthique, ce que nous prévoyons faire au sous-chapitre 5.11, nous cherchons à montrer que les préoccupations éthiques qui habitent l'espace théorique de la traductologie confirment davantage le lien qui rattache les intérêts du sujet traduisant aux contingences sociales.

5.3.4. Synthèse épistémologique

Les perspectives sociologiques ont ouvert l'espace théorique à la subjectivisation du processus de traduction qui autorise dorénavant l'expression « geste traductif », lequel est posé par une personne située dans l'espace et dans le temps et agissant sous l'effet de systèmes de valeurs qui la dépassent. Ces systèmes n'adviennent pas non plus par hasard, mais sont le fait d'une prise de position de groupes intéressés et engagés pleinement à protéger leurs intérêts, qu'ils soient symboliques, financiers ou politiques. Dès lors, le sujet traduisant ne pose plus son geste dans l'absolu, tout

50. Annie Brisset, *Sociocritique de la traduction*, p. 32.

51. « Yet an ethics that counters the domesticating effects of the inscription can only be formulated and practiced primarily in domestic terms, in domestic dialects, registers, discourses and styles. And this means that the linguistic and cultural differences of the foreign text can only be signalled indirectly, by their displacement in the translation, through a domestic difference introduced into values and institutions at home. » Lawrence Venuti, « Translation, Community, Utopia » dans *The Translation Studies Reader*, p. 469.

comme l'écriture ne saurait être le reflet fidèle du génie pur de l'écrivain (conception romantique) détaché de toute réalité. L'inscription du traduire dans l'espace social constitue, à notre avis, un point de transformation épistémologique, car la traduction dans l'épistémè moderne était astreinte à un rôle instrumental et à un statut ancillaire explicitement véhiculés par les métaphores de transparence, de fidélité ou, son corollaire négatif, de trahison. Pour insister sur la désuétude du rôle traditionnellement transparent du traducteur, il serait légitime d'évoquer le brouillage du corps traduisant traversé par des considérations sociales qui régulent sa pratique discursive. La sociologie de la traduction donne à penser celle-ci comme un travail⁵² et neutralise les conceptualisations traditionnelles qui valorisent son effacement, sa non-intervention, son non-travail et annulent ainsi l'apport de la traduction comme acte concret à la production de sens dans l'espace social. Sous l'optique sociologique, il devient légitime de postuler que les stratégies de traduction procèdent des rapports de force qui déterminent la valeur symbolique des productions esthétiques dans les polysystèmes littéraires. Traduire n'est donc jamais neutre. Pergnier et Bourdieu ont montré la fiction d'une langue neutre, tantôt par l'événementialité de la parole (ou l'impossibilité de dire deux fois la même chose) et, conséquemment, la non-réitérabilité de celle-ci même par la traduction, tantôt par l'économie des échanges linguistiques et, implicitement, la valorisation idéologique de certaines productions discursives au détriment d'autres. Aussi, le processus traductif se complexifie par la prise en considération des enjeux identitaires qui marquent tant les pratiques d'écriture que les configurations sociales postmodernes, ce dont attestent les petites mythologies. La recrudescence de celles-ci confirme l'obsolescence d'une langue standard, qui relève conventionnellement d'une identité nationale, dans l'espace social où l'identité est le fait d'une interaction (ou

52. La socialisation de la traduction appartient au même mouvement théorique qui a libéré l'acte de lecture de son rôle passif, sous la théorisation de Lucien Goldmann, Roland Barthes et Mikhaïl Bakhtine. Dans *Pour une sociologie du procès littéraire* (p. 161), Gérard Fabre souligne l'envergure de la conceptualisation sociologique de la lecture : « Dès l'instant où la lecture est appréhendée comme acte *concret*, les sciences humaines et sociales deviennent partie prenante d'une réflexion sur le sens, la pratique et les usages qu'elle revêt. [...] Faisant fi d'une certaine tradition esthétique qui se complaît dans l'ineffable – ce *sublime* qu'on ne saurait comprendre ni expliquer –, les analyses actuelles de la lecture d'œuvres littéraires considèrent l'acte de lire comme un *travail*. Donner à toucher ce travail, décortiquer ses mécanismes, démonter ses ressorts : une telle ascèse permet de dépasser et de combattre le stéréotype du lecteur comme faire-valoir, juste bon à sublimer le texte. »

rencontre) toujours renouvelée avec l'Autre. Ce vecteur d'altérité prend tout son sens dans le geste traductif, qui est toujours posé à la frontière de plusieurs systèmes idéologiques, linguistiques, culturels et historiques.

5.4. *Déconstruction*

Nous tenons à présenter le croisement de la déconstruction et de la traduction à la suite des perspectives sociologiques, qui forment, à notre avis, deux catalyseurs théoriques importants dans la pensée postmoderne de la traduction. Sur le plan épistémologique, la déconstruction désamorce les déterminations modernes qui posaient l'acte social et la pratique esthétique comme étant séparées et répondant d'un ordre des choses supérieur et antérieur, telles l'idée du Progrès héritée des Lumières ainsi que la conceptualisation classique de la langue et l'idéologie romantique de la littérature. Ce faisant, la déconstruction ouvre sur un espace d'ordre conceptuel qui habilite en partie les perspectives féministes et postcolonialistes de la traduction à mettre en place un outillage conceptuel critique visant à réfléchir hors de la logique dominante androcentrique et eurocentrique¹. C'est par la traduction qu'elle utilise comme philosophème que la déconstruction entreprend la révision radicale du canon théorique dont participent les conceptions européennes et nord-américaines du langage, de l'écriture, de l'auteur et du sens. Nous exposerons les principaux noyaux conceptuels de la déconstruction : la différence chez Jacques Derrida et la désacralisation du texte chez Paul de Man, ainsi que leurs implications dans la pensée de la traduction.

5.4.1. **Traduction, transformation et différence**

On dit de Jacques Derrida qu'il est le père et maître de la déconstruction, mais ces concepts originels sont ceux-là même contre lesquels toute sa critique de la métaphysique occidentale est fondée. C'est par une relecture contre-hégémonique et la retraduction des textes philosophiques et théoriques fondateurs que Derrida parvient à isoler les concepts-clés de la philosophie et de la théorie du langage et à les réarticuler hors de la pensée traditionnelle dont ils participent. La déconstruction procède ainsi à la désactivation de nombreux repères conceptuels, telles les notions de sens, d'écriture et d'auteur, et ce mouvement critique est perçu par certains comme un pillage

1. Voir les deux prochains sous-chapitres qui y sont consacrés : 5.5. Perspectives féministes et 5.6. Perspectives postcolonialistes.

intellectuel.² Toutefois, contrairement à ce que ces accusations prétendent, la déconstruction ne vise pas de manière foncièrement nihiliste à ruiner la tradition philosophique, mais plutôt à problématiser les acquis théoriques qui sont transmis d'office comme des vérités universelles. Dans un questionnement en abyme et inachevable, chaque solution est pensée comme un problème, dont les solutions enchaînent sur autant de questions. L'enchaînement théorique infini, et chaotique en ce sens, cadre mal avec les exigences d'un savoir quantifiable et structuré imposées par la tradition philosophique occidentale fondée sur la vérité, l'unité et l'universalité.

Au nombre des idées ancrées dans le patrimoine théorique dont la déconstruction met la légitimité en cause se trouvent la séparation des éléments sémantiques et stylistiques de la langue et son corollaire axiologique appartenant à la linguistique, la préséance du signifié sur le signifiant. Cette scission conceptuelle prend source dans la conception platonicienne du langage³, qui fonde le rationalisme classique⁴ à la base de la métaphysique occidentale. Cherchant à mettre en cause la notion de sens dans sa réduction traditionnelle au signifié, Derrida fait une lecture critique du *Cours de linguistique générale* de Saussure et montre que le dualisme théorique qui divise la substance sémantique et la substance phonique subordonne selon la même logique l'écriture à la parole, la première servant de système de notation à la deuxième. Toute la linguistique depuis Saussure est fondée sur une méfiance de l'écriture, qui pervertirait la parole, parce qu'elle n'est pas spontanée. L'ordre selon lequel la parole précède l'écriture est étayé par l'antériorité inébranlable du fait de parole au fait de langue, à savoir que la langue est acquise par la parole : l'on apprend une langue en écoutant les autres parler. Cet ordre logocentrique des choses, où tout gravite autour du verbe premier, privilégie la parole et ne reflète pas un ordre naturel et neutre, dans la

-
2. La déconstruction aux États-Unis serait devenue une véritable machine de pouvoir dont les qualités critiques ont cédé à un mouvement de phagocytage théorique, auquel Derrida ne souscrit pas. C'est davantage une pratique de l'humilité qui caractérise la pensée de Derrida, dont les dernières réflexions s'articulent autour des thèmes de l'hospitalité, de la spectralité, du don et de la dépossession, tous solidaires d'une ouverture de soi à l'étranger.
 3. Platon postulait une parole vive et pure, répondant de l'âme, de la conscience et du for intérieur de l'être humain et, à l'opposé, l'écriture, simple technique de transcription de la parole produite par le corps, donc extérieure à la conscience.
 4. Nous avons déjà expliqué, au chapitre III, le dualisme métaphysique de Descartes, qui divise l'intelligible de l'âme humaine (le *res cogitans*) et le sensible du monde extérieur (le *res extensa*).

mesure où il institue dans le rapport chronologique un lien de causalité qui accorde un statut ontologique à la parole, que l'écriture en tant que technique se voit refuser. Le rôle ancillaire qui asservit le signifiant au signifié et l'écriture à la parole renforce également le poncif de la traduction comme copie de l'original. C'est d'ailleurs la structure antinomique de ces hiérarchies traditionnelles que Derrida cherche à invalider par la déconstruction des axiomes philosophiques qui autorisent le mythe de l'origine.⁵ Aussi la traduction fournit-elle un des points de départ à ce travail :

Et c'est en effet dans l'horizon d'une traductibilité absolument pure, transparente et univoque, que s'est constitué le thème d'un signifié transcendantal. Dans les limites où elle est possible, où du moins elle paraît possible, la traduction pratique la différence entre signifié et signifiant. Mais, si cette différence n'est jamais pure, la traduction ne l'est pas davantage et, à la notion de traduction, il faudra substituer une notion de transformation : transformation réglée d'une langue par une autre, d'un texte par un autre. Nous n'aurons et n'avons en fait jamais eu affaire à quelque "transport" de signifiés purs que l'instrument — ou le "véhicule" — signifiant laisserait vierge et inentamé, d'une langue à l'autre, ou à l'intérieur d'une seule et même langue.⁶

Le récit de l'origine dans la tradition judéo-chrétienne est à puiser dans la légende de Babel, selon Derrida. La lecture critique qu'il fait de cette légende, qui est également le récit génétique de la traduction, met au jour l'impossibilité d'un ordre signifiant universel et unique – soit d'un signifié transcendantal – depuis que Dieu a interrompu la construction de la tour de Babel par la multiplication des langues. Depuis le début, donc, la parole universelle est déjà plurielle et en traduction. Toutefois, la tradition conceptuelle interprète la multiplicité des langues comme le début de la confusion et la traduction comme un mal nécessaire, qui rappelle inlassablement la chute civilisationnelle. Le sort de Babel est celui de toutes les langues et Derrida parvient à montrer que toute unité sémantique donnée à voir comme un tout cohérent et unifié, qu'il s'agisse d'une langue ou d'un texte, est toujours en traduction, c'est-à-dire en transformation, et plurielle à ce titre : l'unité n'est qu'illusoire. Plus précisément, il est entendu que la langue ne peut être figée, sous l'effet perpétuel de l'interrelation⁷ des

5. Dans *De la grammatologie* et *La Dissémination*.

6. Jacques Derrida, *Positions*, p. 31.

7. « At the limit, "the mental concept of the sign" comprises at least six signifiers (the words "the mental concept of the sign"), which is to ignore the grammatical signifiers that enable "the mental

ses éléments, de la même manière que la traduction ne laisse jamais intacts les systèmes signifiants qu'elle fait interagir. Cette dynamique, Derrida la conçoit comme le jeu de traces (les marques du texte), qui, tel que le signe chez Saussure, ne font sens que par leur rapport différentiel, c'est-à-dire la possibilité de les distinguer les uns des autres. Pour mettre fin à la conception de l'écriture comme moyen de représentation fidèle de la parole, Derrida évoque la matérialité des traces graphiques et demande comment l'on arrive à expliquer les lettres muettes en français⁸, qui sont l'apanage des homophones et des accords au pluriel, s'il est vrai que l'écriture ne sert qu'à transcrire la parole. Bien qu'on écrive le point-virgule, comment se *dit-il*? À la limite, comment exprimerait-on par la parole la disposition graphique de certains calligrammes d'Apollinaire? À l'encontre du mythe de l'origine qu'implique l'idée d'une parole originaire et d'une source de sens fixe, Derrida pose que le sens est fondé sur le jeu interminable de différences et n'est jamais présent comme tel ni donné d'avance, mais toujours advenant et différé. C'est ce qu'il nomme la différence.

La différence signifie le double mouvement du sens produit par l'interaction des différents éléments (phonème ou graphème) qui laissent leurs traces les uns sur les autres le long d'une chaîne signifiante potentiellement infinie et, conséquemment, suscitent la nature différée du sens.

Il s'agit de produire un nouveau concept d'écriture. On peut l'appeler gramme ou différence. Le jeu des différences suppose en effet des synthèses et des renvois qui interdisent qu'à aucun moment, en aucun sens, un élément simple soit présent en lui-même et ne renvoie qu'à lui-

concept of the sign" to signify and the contextual signifiers through which "the mental concept of the sign" could signify many different things. To get to the meaning or truth of any signifier, in other words, we have to use other signifiers. Hence we can never quite get to "the" meaning or "the" truth at all: what we do instead is slide from signifier to signifier, potentially without end. » Niall Lucy, *Postmodern Literary Theory*, p. 29.

8. Si on se fie à la parole, il n'y aucun moyen d'entendre la différence entre temps, tant, tend et taon ou encore entre terrain connu et terre inconnue. En ce sens, l'écriture ne mime pas la parole. « [...] S]i nous tirons aussi les conséquences du fait qu'il n'y a pas d'écriture purement phonétique (en raison de l'espacement nécessaire des signes, de la ponctuation, des intervalles, des différences indispensables au fonctionnement des graphèmes, etc.), toute la logique phonologiste ou logocentriste devient problématique. » Jacques Derrida, *Positions*, p. 37. Par ailleurs, l'histoire révèle l'origine financière des ces lettres superflues, ajoutées par les scribes, avant le XV^e, siècle chargés de transcrire les textes, moyennant une contrepartie calculée à l'unité.

*même. [...] L'activité ou la productivité connotés par le a de la différence renvoient au mouvement génératif dans le jeu des différences.*⁹

Parce qu'il n'est pas contenu dans les éléments de la langue, mais produit par le rapport des traces entre elles, le sens n'existe pas a priori et perd son statut ontologique. Vue sous cette optique, l'écriture ne saurait être un mode de transcription, puisque l'organisation du matériau linguistique ne répond pas d'une translation des éléments phoniques, mais plutôt d'une dynamique de transformation infinie des composantes de ce matériau. Ainsi, la langue et les textes sont dits être *toujours déjà* en traduction. Donc, en situation de traduction d'un texte dans une autre langue, même l'original est en traduction :

*This means that the original is itself a translation, an incomplete process of translating a signifying chain into a univocal signified, and this process is both displayed and further complicated when it is translated by another signifying chain in a different language.*¹⁰

La traduction des textes de Derrida a largement confirmé l'irréductibilité du jeu des traces signifiantes au transfert dans une autre langue d'une substance qui demeurerait intacte¹¹. La performativité de l'écriture dérridéenne qui fait autant qu'elle dit (par exemple le a de la différence) prouve la tangibilité du rapport des marques linguistiques et textuelles entre elles. Les textes de Derrida déplacent la notion de sens, illustrant qu'un texte peut faire sens autrement que par le décodage d'unités sémantiques cachées dans leur enveloppe signifiante, tel que le conçoit la théorie traditionnelle du langage. Difficile à traduire, cette écriture performative force à revoir l'idée de perte en traduction, qui ne tiendrait pas tant de l'essence du sens que des possibilités idéologiques de lecture et de compréhension à une époque donnée ainsi que des contraintes matérielles particulières des langues, de leurs *strictures*¹². Parce que le

9. *Ibid.*, pp. 37 et 39.

10. Lawrence Venuti, *Rethinking Translation*, p. 7.

11. « Because translation is supposed to preserve meaning without alteration from language to language, it is generally supposed to present criteria for the identity of meaning. » Joseph Graham, *Difference in Translation*, p. 18. La pratique traductive donne à penser le sens en termes d'activité et de transformation plutôt que d'identité et de fixité.

12. « [...] — stricture : le mot existe en français et en anglais mais je le tire du côté de l'opération qui serre, comprime, bande, et... ligote, garrotte (c'est seulement dans cette dernière direction qu'on trouverait un sens chirurgical auquel je n'ai pas pensé délibérément [...]) » Jacques Derrida, cité par

matériau des langues diffère, leurs moyens sémantiques diffèrent également. La définition déconstruite du sens force également la révision de l'idée de fidélité en traduction. Celle-ci doit être comprise à la lumière de la grille axiologique propre au programme esthétique et idéologique qui prédomine. Par ailleurs, l'instabilité¹³ du concept de fidélité a déjà été mise en évidence par les études historiques de la traduction.

Parce qu'elle articule une pensée qui ne confirme pas, serait-ce par la négative, la logique établie par la tradition, en l'occurrence la préséance (temporelle et ontologique) du signifié sur le signifiant, la déconstruction décentre. Plus précisément, elle opère un déplacement épistémologique. Elle dé-centre, de surcroît, c'est-à-dire qu'elle supprime l'idée de centre, lorsqu'elle annule le schéma spatial qui marque l'intériorité de la parole immédiate à la pensée du sujet et l'extériorité de l'écriture comme technique de transcription. La déconstruction montre que rien ne peut s'articuler hors de la matérialité de la langue, qu'il n'y a pas de sens extralinguistique. Dès lors, aucun acte de langage ne peut se réclamer d'un statut d'objectivité¹⁴, car personne ne peut échapper au jeu des marques signifiantes. Autrement dit, s'il nous est donné de produire des messages, il nous est impossible, en revanche, d'en réguler l'interprétation¹⁵. Le message est toujours transformé par des conditions de lecture impondérables. En ce sens, la lecture supplémente le texte, vient lancer le jeu de ses traces et en construire le sens, ce qui témoigne de l'absence a priori de celui-ci et de sa nature inachevable. La lecture en tant qu'elle constitue une activité de formation du sens n'est donc plus à penser comme la réception passive d'un contenu encodé, mais plutôt comme le geste essentiel par lequel le sens advient. Par le jeu de la différence et s'appuyant sur les propos de Walter

Koitchi Toyosaki lors de son intervention « Traduction et/ou citation », au colloque de Cerisy, dont les actes font l'objet du livre *Les Fins de l'homme*, p. 250.

13. « It is also good to realize that the meaning of fidelity itself is not stable. What is required from the translator in the name of fidelity varies according to the speaker and the historical context. Fidelity, too, is thus an ideological concept. » Kaisa Koskinen, « (Mis)translating the Untranslatable — The Impact of Deconstruction and Post-Structuralism on Translation Theory » dans *Meta*, vol. XXXIX, n° 3 (1994), p. 451.
14. C'est l'une des hypothèses sur laquelle le virage linguistique des sciences humaines s'est amorcé.
15. C'est d'ailleurs contre cet indéterminisme interprétatif que les régimes totalitaires mettent en place une entreprise herméneutique formellement mandatée pour garder le sens des textes de manière qu'il confirme l'ordre politique établi. Des traducteurs ont payé de leur vie certains écarts de sens.

Benjamin dans « La tâche du traducteur », Derrida renverse la dette traditionnelle selon laquelle le texte traduit est redevable au texte original. C'est uniquement parce qu'il y a une traduction qu'il peut y avoir un texte original. Et c'est aussi grâce à elle si cet original se transforme et survit, car, « Benjamin le dit, dans la traduction l'original grandit, il croît plutôt qu'il ne se reproduit [...] »¹⁶ La traduction participe à la canonisation de l'original, en ce qu'elle lui permet de se perpétuer. Toutefois, cette opération recèle un paradoxe, car en même temps qu'elle fait survivre le texte étranger, la traduction annule son originalité, confirmant sa dépendance à titre de dérivé.¹⁷

C'est également grâce à la traduction que les langues survivent, raisonnement qui contredit le protectionnisme ethnocentrique des langues. Effectivement, selon Derrida :

*Grâce à la traduction, autrement dit à cette supplémentarité linguistique par laquelle une langue donne à une autre ce qui lui manque, et le lui donne harmonieusement, ce croisement des langues assure la croissance des langues [...]*¹⁸

La rencontre des langues et des textes renouvelle à l'infini les possibilités du sens. Mais si la déconstruction maintient ouvert le processus de construction de sens, elle n'en vient jamais à énoncer une stratégie de traduction précise. Elle évite surtout le renversement programmatique, qui accorderait la préséance sémantique au signifiant. Potentialisant l'énergie toujours renouvelée d'une situation sans résolution, la déconstruction met en valeur l'impossibilité de traduire dans un sens ou dans l'autre :

*If the original text is already a translatory battle in which what is being translated is ultimately the very impossibility of translation, than peacemaking gestures such as scrupulous adherence to the signifier are just as unfaithful to the energy of the conflict as the tyranny of the swell-footed signified.*¹⁹

16. Jacques Derrida, « Des Tours de Babel » dans Joseph Graham (éd.), *Difference in Translation*, p. 234.

17. « Yet the afterlife made possible by translation simultaneously cancels the originality of the foreign text by revealing its dependence on a derivative form: translation does not so much validate literary fame as create it. » Lawrence Venuti, *Rethinking Translation*, p. 7.

18. Derrida, *op. cit.*, p. 246.

19. Barbara Johnson, « Taking Fidelity Philosophically » dans Joseph Graham (éd.), *Difference in Translation*, p. 147.

Les solutions de traduction ne s'entendent pas comme la résolution des tensions entre les traces qui parcourent le texte. Contre la tendance conventionnelle cherchant à niveler tout ce qui donne à voir la nature traduite d'un texte (tant à la rédaction du texte « original » qu'à la traduction de celui-ci), la déconstruction souhaiterait maintenir la pluralité sémantique qui se dégage du jeu des traces textuelles. La traduction ouvre ainsi sur un travail de théorisation inachevable et montre ce qui depuis toujours a été dissimulé : l'inexistence d'un signifié transcendantal, ou l'impossibilité de fixer indéfiniment le sens. La traduction gagne une nouvelle légitimité et devient un objet de connaissance qui interroge et transforme le sens, et ce, en résistance à l'idéologie de la transparence de l'écriture, de la langue et de la traduction.

5.4.2. La mort de l'original

Notre sous-titre n'est pas sans rappeler la mort de Dieu proclamée par Nietzsche ainsi que la mort de l'auteur annoncée par Barthes. La première annonce la fin de la déresponsabilisation de l'homme face à son destin. Quant à la deuxième, elle vient mettre fin au rapport de filiation entre l'auteur et *son* œuvre. C'est le mythe du Père qui se trouve ébranlé, voire réfuté. Si l'on fait correspondre le rapport de Dieu à la Création au rapport entre l'auteur et le texte, les deux instances impliquent la fin d'une autorité fondatrice adulée et, conséquemment, la mise en cause de la logique temporelle qui sacralise l'antériorité et de l'ontologie qui n'accorde de valeur qu'à ce qui est originel. Contre la tradition théorique qui fétichise l'original, Barthes souhaite libérer le texte de l'emprise d'un père créateur et légitimer la lecture en tant que geste qui ne se soucierait pas de remonter à une source de sens préétablie. Le lecteur et le traducteur, ajouterons-nous, sont les co-auteurs du texte depuis que l'auteur est mort et que le texte est ouvert aux multiples interprétations possibles. Le texte, par opposition au livre et à l'œuvre, est à penser comme un travail sur les signes et non comme le décodage d'un contenu extralinguistique dicté par l'auteur. D'ailleurs, ce n'est plus la voix de l'auteur qui prédomine : le texte marque l'espace où les langages de l'auteur, du lecteur et du traducteur circulent librement.

Dans une ligne de pensée semblable, Paul de Man écrit que la traduction révèle toujours la mort du texte original. À partir de l'idée de *Überleben* (survie) qu'il reprend du texte *Die Aufgabe des Übersetzters* de Walter Benjamin, de Man pose que la traduction relève de la survie de l'original. Toutefois, de Man entend la survie non pas comme le fait de se maintenir en vie, mais dans le sens d'une vie après la mort :

*The translation belongs not to the life of the original, the original is already dead, but the translation belongs to the afterlife of the original, thus assuming and confirming the death of the original. [...] The process of translation, if we can call it a process, is one of change and of motion that has the appearance of life, but of life as an afterlife, because translation also reveals the death of the original.*²⁰

Cette mort est marquée par la décanonisation, ou désacralisation, que la traduction fait subir au texte original depuis qu'elle en montre les disjonctions, les faiblesses, les conventions et toute autre caractéristique, qui ne correspondent pas à ce que le texte dit qu'il dit, mais qui y sont dissimulées dans sa dimension poétique.²¹ La traduction annule la valeur sacrée²² du texte qui se dit original sur le plan poétique, car elle en fait ressortir tout l'idiomatique, le commun et le quotidien par son travail sur la matérialité du texte dans tout ce que celle-ci a d'ordinaire et d'indépendant d'un génie quelconque. Cette attention aux marques de la langue, dont on dit qu'elles engagent un enchaînement signifiant infini – parce qu'il dépasse toute intention que l'auteur aie pu avoir – présuppose la mort de l'auteur comme père du texte, géniteur et propriétaire de son sens. De plus, le simple fait que le texte original est traduit, qu'il demande à l'être, dit de Man, vient confirmer qu'il n'est pas définitif, c'est-à-dire créé tel quel une fois pour toutes. Aussi l'original est-il à comprendre à partir de la perspective de la traduction, contrairement à la logique traditionnelle, qui pense la traduction comme le dérivé, l'imitation, la copie ou la métaphore du texte original. Un tel renversement de

20. Paul de Man, *The Resistance to Theory*, p. 85.

21. Dans le texte de Benjamin, par exemple, de Man souligne les métaphores organiques qui y figurent pour expliquer le caractère non naturel du lien entre l'original et la traduction. Cette disjonction, qui n'apparaît qu'à la lecture critique et à la traduction vient étayer l'assertion déconstructionniste, selon laquelle le texte est *toujours déjà* désarticulé et instable, ce que la traduction ne fait que mettre en lumière.

22. « [...] The original loses its sacred character — of being the original in any sense — one of the sacred characters it loses is that of its claim of originality, because a translation brings out all that is idiomatical, all that is customary, all that is quotidian, all that is nonsacred, all that is *prosaic* in the original [...] » De Man, *op. cit.*, p. 97.

perspective s'accompagne d'une conception désormais métonymique du rapport entre la traduction et l'original, davantage que métaphorique, dans la mesure où la traduction participe d'un ordre qui ne suppose pas un lien d'identité à l'original. Toujours par le travail sur le texte qu'elle suppose, la traduction vient mettre en défaut la stabilité conceptuelle du texte d'une manière qui ressemble au travail critique de la philosophie déconstructionniste. Parce que la traduction n'a pas à « dire quelque chose », à transmettre un sens provenant d'une source extérieure à la langue – ce qui fonde traditionnellement la prérogative de l'auteur –, elle montre ce que l'original ne peut révéler, voire ce qu'il est tenu de cacher : l'instabilité et la désarticulation du sens. Et elle le fait contre l'idéologie d'un sens unifié et cohérent, linéaire et logique, qui aurait été légué par une source extérieure à la langue. L'idée de de Man selon laquelle l'original est mort est à comprendre dans la définition plus générale qu'il propose de la lecture comme geste de résistance théorique contre l'application conditionnée des préceptes idéologiques et esthétiques véhiculés par la théorie littéraire. Par son approche déconstructionniste, de Man critique les moyens de légitimation du métalangage.²³

5.4.3. Synthèse épistémologique

La déconstruction est passée par la traduction pour ruiner les axiomes philosophiques²⁴ fondés sur la vérité et l'origine, ce qui a eu pour effet de neutraliser les schémas dualisants structurant les couples parole-écriture, signifié-signifiant, écriture-lecture, original-copie et original-traduction. Parce qu'elle relit d'un œil critique les textes philosophiques qui fondent la métaphysique occidentale, la déconstruction est mieux à même de cerner et de désactiver les leviers théoriques, telles les conceptions platonicienne de la parole et aristotélicienne de la *mimesis*²⁵, activant la théorie du langage et de la littérature, respectivement.

23. « The resistance to theory is a resistance to the use of language about language. » De Man, *ibid.*, p. 12.

24. C'est au sous-chapitre 5.7 que seront abordés plus en détail le lien théorique entre la traduction et la philosophie.

25. La *mimesis* est un concept tiré de la poétique d'Aristote, selon lequel l'œuvre d'art serait une imitation du monde et, en ce qui concerne l'écriture, le poète façonnerait des images imitant le réel.

Les conséquences du travail de déconstruction sont substantielles sur le plan épistémologique, car il se crée un espace d'ordre dans lequel la traduction peut enfin être conceptualisée hors d'une hiérarchie qui lui impose d'entrée de jeu un devoir de mimétisme. De surcroît, la déconstruction, par ses lectures critiques, va chercher au creux des apparences théoriques et poétiques lorsqu'elle révèle les failles, les inconséquences, les paradoxes, les contresens et le foisonnement sémantique des textes, qui ruinent l'unité illusoire du texte et de la langue. En ce sens, elle annule la fixité sémantique traditionnellement accordée au texte ainsi que l'asservissement de la traduction à l'intention de l'auteur et légitimise le processus pluriel et inachevable de construction du sens. Ainsi, la pratique traductive devient un vecteur de connaissance qui décuple les possibilités de jeux de langage dans le savoir postmoderne.

5.5. Perspectives féministes

Le discours féministe s'inscrit dans le sillage des *Cultural Studies*, comme nous l'avons vu précédemment, et son incidence sur le site traductologique est considérable. Il importe d'esquisser les grandes lignes de la pensée féministe, le cadre conceptuel de celle-ci, ses affinités discursives avec la traduction, telles qu'elles se manifestent dans la relecture et la réécriture, ainsi que le projet mené par les traductrices féministes. Rappelons néanmoins que notre objectif ne consiste pas ici à exposer les divers stades et ramifications du féminisme dans la pensée occidentale.

Luce Irigaray, Hélène Cixous et Julia Kristeva sont parmi les premières théoriciennes qui, dans les années 1970 en France, ont ouvert la voie aux discours féministes dans le domaine théorique par une critique philosophique et psychanalytique. Un bref aperçu des principales thématiques explorées par ces théoriciennes s'impose afin de mieux cerner les questions identitaires qui en découlent et qui amènent la pensée féministe à fouiller la philosophie, la sociologie et la linguistique pour y répondre. Hélène Cixous se sert des thèses freudiennes et de la mythologie grecque pour miner les piliers théoriques qui fondent la pensée occidentale et continuent de la dominer. Soutenant qu'écriture et sexualité sont intimement liées, à l'instar de Luce Irigaray, Julia Kristeva, et Roland Barthes, Cixous croit que pour échapper au discours dominant, et se libérer de son emprise, il faut écrire le corps, lequel, dans la pensée occidentale, a toujours été associé à la femme et inspiré la méfiance (contrairement à l'âme).¹ Dans la même ligne de pensée, Luce Irigaray critique le paradigme phallogocentrique qui régit l'Occident et que les thèses de Freud viennent légitimer davantage. Elle met en évidence l'insuffisance théorique inhérente à la réduction binaire et simpliste de la sexualité au phallus et à l'absence du phallus et à l'application de cette logique phallogocentrique

1. Adrienne Rich explique ce qui motivé cette exploration matérialiste : « But for many women I knew, the need to begin with the female body — our own — was understood [...] as locating the grounds from which to speak with authority as women. Not to transcend this body but to reclaim it. To re-connect our thinking and speaking with the body of this particular living human individual, a woman. Begin, we said, with the material, with matter, mma, madre, mutter, moeder, modder, etc. etc. » Dans son article « Notes Toward a Politics of Location » dans Myriam Diaz-Diocaretz et Iris Zavala (éd.), *Women Feminist Identity and Society in the 1980's*.

dominante aux réalités sociales. Aussi, elle propose de penser les organes sexuels de la femme comme étant bien présents et multiples et d'ainsi libérer la femme de son carcan identitaire, qui la définit traditionnellement par la négative du masculin. Julia Kristeva, quant à elle, ne se dit pas d'orientation féministe, mais sa pensée est riche en thématiques qui alimentent la réflexion au féminin, tels le corps, qu'elle cherche à réinscrire dans les sciences humaines, et l'importance du lien au corps maternel dans l'accès à la culture et au langage de l'enfant au stade pré-œdipien. Tandis que Cixous et Irigaray ont travaillé à déconstruire l'hégémonie patriarcale qui régit les sphères du réel, du symbolique et de l'imaginaire, Kristeva ne cautionne pas les revendications contre cette hégémonie; par contre, elle appuie la pensée féministe plus récente², qui conceptualise l'identité et la sexualité comme étant multiples et indécidables.

Dans le contexte nord-américain, les perspectives féministes abondent. En outre, des voix plus près de nous ont beaucoup apporté à ce courant de pensée depuis les vingt dernières années, telles Sherry Simon, Barbara Godard, Nicole Brossard, Luise von Flotow et Susanne de Lotbinière-Harwood, toutes traductrices et théoriciennes de la traduction d'orientation féministe. Le cadre conceptuel des théories féministes de la traduction s'appuie sur la notion de *gender*, que nous avons exposée succinctement au sous-chapitre sur les *Cultural Studies*, sur l'emprunt de moyens exploratoires propres au post-structuralisme et à la déconstruction et sur la mise en relation d'une théorie du langage avec une pensée sociale.

Le concept de *gender*, ou la théorie du genre, constitue un élément-clé dans la réflexion sur l'écriture et la traduction au féminin. Le genre ne se limite pas à la caractérisation biologique du type féminin ou masculin; il définit en plus l'organisation sociale de la relation entre les sexes, les classes sociales et les races, ainsi que leur rapport au pouvoir, et dicte les rôles sociaux propres à chaque sexe. En ce sens, le genre

2. Dans ses premiers élans théoriques, le féminisme revendiquait le statut d'égalité pour la femme, ce qui empêche de penser la femme dans toute sa différence, dont la maternité constitue l'une des qualités distinctives. Le féminisme a ensuite travaillé à renverser l'ordre patriarcal dans la pensée et la langue par la mise en pratique d'une logique et d'une langue exclusivement au féminin. Le féminisme se trouve maintenant dans une troisième phase, marquée par le caractère multiple et indécidable des positions théoriques.

constitue davantage une catégorie performative qu'une qualité intrinsèque. Il confirme ce que Simone de Beauvoir entendait de l'acquisition du rôle, des valeurs et des comportements (sexuels, sociaux, linguistiques) chez la femme dans sa phrase bien connue : « On ne naît pas femme, on le devient. » Parce qu'elle ne s'applique pas à l'homme, cette phrase sous-entend que le processus de socialisation ne se déroule jamais en terrain neutre et qu'il participe en l'occurrence de l'ordre patriarcal – hétérosexiste et capitaliste, ajoute Susanne de Lotbinière-Harwood³ – qui constitue le mode de pensée dominant de nos sociétés. Les femmes apprennent à découper la réalité d'un point de vue qui est dicté socialement et n'advient pas naturellement. C'est donc dire que le comportement linguistique acquis qui oriente la lecture, la compréhension et l'expression de la réalité est codé d'entrée de jeu.⁴ En soutenant cette hypothèse, les théoriciennes féministes confirment qu'il existe un lien indissociable entre la pensée, la langue et la réalité des femmes. Effectivement, selon bon nombre d'entre elles, l'ordre linguistique ne fait que refléter l'ordre social, à savoir, notamment, que le masculin l'emporte toujours sur le féminin, du moins en français. Cette règle grammaticale communément admise témoigne de l'occultation des femmes tant dans la langue que dans la société. En réaction au fait que la langue ne sert pas seulement qu'à communiquer et qu'elle peut aussi manipuler certains groupes sociaux, les féministes⁵, à l'instar des tenants du postcolonialisme, cherchent à montrer la violence de l'ordre sociolinguistique patriarcal dominant, qui exclut de sa logique tout ce qui ne correspond pas à ses critères de rationalité et à son mode d'expression (qualifié de non-sens et d'illogisme). Effectivement, selon le mot d'Alice Jardine :

*Feminism, while infinite in its variations, is finally rooted in the belief that women's truth-in-experience-and-reality is and has always been different from men's and that it as well as its artifacts and productions have consequently been devalued and always already delegitimized in patriarchal culture.*⁶

3. Dans *Re-Belle et infidèle*, p. 18.

4. *Parler n'est jamais neutre* est le titre d'un des livres où Luce Irigaray affirme qu'« [a]ucun discours n'est neutre ni universel. Aucun locuteur n'est capable de produire un langage sans marques morphologiques. »

5. Parmi les critiques féministes qui soutiennent cette thèse se trouvent Hélène Cixous, Claudine Hermann, Marina Yaguello, Annie Leclerc, Mary Daly, Kate Millett, Adrienne Rich, Nicole Brossard, Louky Bersianik et France Théorêt. Luise von Flotow, *Translation and Gender*, p. 8.

6. Alice Jardine, *Gynesis*, p. 147

Puisque la langue est créée par les hommes et n'est utile qu'à représenter les idées, les réalités et les expériences de vie de ceux-ci, les femmes ont décidé de la remanier, ce que certaines auteures⁷ ont fait par la féminisation de l'écriture et l'écriture expérimentale dans les années 1970 au Québec. Cette écriture vise à transgresser l'emprise patriarcale de la langue conventionnelle par les jeux de mot⁸, les néologismes, la distorsion syntaxique et grammaticale et la fragmentation de la langue, entre autres procédés, et à explorer la thématique du corps féminin (comme le recommande Cixous) et de sa sexualité, afin de mettre fin aux stéréotypes de l'amante, de la mère et de la vierge.⁹

L'approche féministe explore la traduction comme un site qui permet de révéler la fabrication idéologique des concepts, des idées et des valeurs donnés et acceptés comme des évidences et confirmés par les textes religieux, les textes de loi et les dictionnaires, par exemple. Le principal discours que les théoriciennes tentent de déconstruire pose traditionnellement l'évidence de la primauté de l'auteur sur l'interprète, qui implique la préséance de l'auteur sur le traducteur, de la production sur la reproduction et, parallèlement, de l'homme sur la femme. Cet ordre des choses est dicté par le discours patriarcal dominant, qui s'articule dans de nombreuses métaphores représentant la traduction comme une activité passive, ancillaire et vouée à reproduire fidèlement l'œuvre de création, ce qui est mis en lumière dans la recherche de Lori Chamberlain¹⁰ sur la nature misogyne des tropes de la traduction. Le discours dont participent ces tropes révèle en outre la peur de la langue maternelle, dont il faut toujours s'éloigner sous la menace imminente du calque, mais aussi le besoin chez le traducteur de protéger l'œuvre originale pure, afin d'engendrer une traduction légitime. La corrélation de ces stéréotypes avec la réalité sociale des femmes apparaît

7. *L'Euguélonne* de Louky Bersianik (1976), *L'Amèr* de Nicole Brossard (1977) et *Gyn/ecology* de Mary Daly (1978) ont marqué ce courant.

8. Par exemple, le « e » muet en français est omis de certains mots pour indiquer que les femmes sont traditionnellement exclues.

9. Luise von Flotow, *op. cit.*, p. 17.

10. Voir son article « Gender and the Metaphorics of Translation » dans *Signs: Journal of Women and Culture in Society*, vol. 13, n° 3, où Lori Chamberlain critique également l'exploitation d'une rhétorique violente et impérialiste chez George Steiner et Serge Gravonsky dans la représentation de la traduction.

clairement. La déconstruction et le décentrement sont les principaux moyens qu'empruntent les théoriciennes pour mettre en cause le discours dominant, comme le fait Derrida lorsqu'il désamorce l'emprise de la métaphysique sur le langage, notamment le phonocentrisme et la primauté du signifié au profit du signifiant. Dans un climat de méfiance générale des discours universels, ou métarécits, la perspective féministe choisit de ne rien prendre pour acquis ni sur le plan conceptuel ni dans le discours, afin de désamorcer les mécanismes profonds qui corroborent l'ordre patriarcal, hors duquel elle tente de réfléchir et d'écrire pour faire entendre la voix des femmes. Pour ce faire, les théoriciennes procèdent par relecture, réécriture et manipulation.

5.5.1. Relire

L'un des moyens de comprendre le fonctionnement idéologique du discours dominant consiste à faire une lecture symptomatique des textes culturellement chargés, tels les récits bibliques et mythologiques. Les féministes se rendent compte qu'ils ont souvent fait l'objet d'une manipulation lors du processus de traduction. Par exemple, dans la traduction canonisée de la Bible, il est présupposé d'emblée que Dieu est de sexe masculin, le père, et le texte abonde de pronoms, synonymes, images, métaphores et paraphrases qui confirment cette déduction initiale. Pourtant, il peut en être autrement, comme le montre Joann Haugerud¹¹ dans sa révision des textes de Jean et de Marc ainsi que des épîtres aux Galates et aux Romains, qu'elle retraduit de manière à ne pas exclure la femme du texte et sans faire croire non plus qu'elle est comprise dans l'homme. Par ailleurs, Luise von Flotow¹² constate que les traducteurs de la version canonisée de la Bible ont métaphorisé certains mots-clés du texte hébraïque original selon le contexte (comme Nida recommande de le faire d'ailleurs). Par exemple, dans la traduction rigoureusement littérale de la Genèse par Mary Phil Korsak¹³, il apparaît que le mot « sela » en hébreu, qui signifie côté, a été traditionnellement traduit par « côte » dans le passage qui dit que la femme est créée à côté de l'homme et non pas

11. *The Word for Us*, 1977.

12. Dans son ouvrage *At the Start. Genesis Made New. A Translation of the Hebrew Text*.

13. Voir son article « Women, Bibles, Ideologies » dans *TTR*, vol. 13, n° 1, p. 15.

d'une de ses côtes.¹⁴ De tels cas de manipulation sémantique et idéologique qui accordent à l'homme une antériorité et donc une supériorité abondent dans l'histoire des traductions de la Bible. Par ailleurs, la révision féministe ne vise pas à changer le contenu de la Bible, d'en féminiser le contexte sociohistorique (dominé par les figures masculines de l'époque), mais de modifier et d'enrichir la langue qui a servi à la traduction.

Dans un tout autre contexte culturel, les interprétations successives du texte coranique montrent comment le sens a été modelé afin de servir un programme idéologique ou politique précis. Par exemple, en refaisant le parcours des gloses qui ont été versées au texte coranique depuis la transcription originale des révélations de Mohammed, on constate qu'à partir du XIII^e siècle les versets 31 et 32 de la sourate 24, où Allah s'adresse à l'homme et à la femme en leur recommandant de voiler leur beauté et leurs atours par mesure de protection contre les attaques fréquentes des bédouins du désert, sont réinterprétés par le prophète Baydawi de manière à ordonner le voilement de tout le corps de la femme hormis ses mains lors de la prière, afin de réprimer son désir instinctif de se montrer. Cette réinterprétation coïncide également avec l'entrée en vigueur du *Haram*, c'est-à-dire la ségrégation des femmes.¹⁵ Amina Wadud, la première femme autorisée¹⁶ à interpréter le Coran, a montré par une lecture historique les manipulations idéologiques qu'a subies le texte original à des fins politiques, confirmant l'hypothèse féministe, à savoir que le sens est toujours transmis dans une perspective située et partielle et non universelle.

-
14. Ce passage est rendu ainsi dans l'Ancien testament selon la traduction oecuménique de la Bible : « Le SEIGNEUR Dieu fit tomber dans un torpeur l'homme qui s'endormit ; il prit l'une de ses côtes et referma les chairs à sa place. Le SEIGNEUR Dieu transforma la côte qu'il avait prise à l'homme en une femme qu'il lui amena. »
15. Cette explication a été donnée par Mino Derayeh, qui a présenté une conférence sur l'interprétation du Coran par les femmes dans le cadre d'un séminaire sur l'interprétation dirigé par Alexis Nouss à l'hiver 1999.
16. Il en va de l'interprétation du Coran comme des lectures sanctionnées de la Bible par l'Église : n'est pas exégète qui veut. Il faut maîtriser l'arabe littéraire (ou classique) d'abord, qui diffère de l'arabe d'usage courant, puis connaître par cœur le texte original du Coran et toutes les gloses qui y ont été versées au cours de l'histoire. Il va sans dire que le processus d'érudition qui mène à de telles compétences exégétiques est laborieux et que seule une élite musulmane, par là-même masculine, est habilitée à légiférer sur le sens du texte coranique.

Dans une dynamique visant à négocier le sens de manière à proposer une autre version des *faits* historiques et ainsi ruiner les interprétations canonisées qui dénigrent les femmes, certaines théoriciennes ont travaillé à la révision culturelle du récit de La Malinche¹⁷. Elles mettent en lumière les circonstances qui ont pu amener cette interprète, baptisée Doña Marina par l'église chrétienne, à prendre le parti de Cortès, ainsi que la chute imminente de l'empire impitoyable des Aztèques à la suite de la rébellion inéluctable des tribus opprimées. Dans le récit de la conquête des Aztèques par les Espagnols, la trahison de La Malinche est attribuée à la liaison amoureuse et linguistique qu'elle entretenait avec Cortès, à titre d'interprète, d'amante et de confidente. À la relecture féministe de cette bribe d'histoire mexicaine, les féministes choisissent d'omettre l'allusion aux pratiques sexuelles de La Malinche, préférant relater et louer les compétences de cette polyglotte (versée dans les dialectes aztèques et maîtrisant le nahuatl et l'espagnol), stratège et médiatrice à une époque largement dominée par les hommes. Cette relecture désamorce également le parallèle qui est traditionnellement établi entre trahison et traduction.

Outre les textes religieux et les récits historiques, les légendes mythologiques constituent des sites que les femmes peuvent déterritorialiser par la relecture, de la même manière dont Derrida¹⁸ neutralise le sens négatif traditionnellement assigné au mythe de Babel. Le mythe de Pandore, tel qu'il est relu par Karin Littau¹⁹, peut être compris autrement que comme le symbole du chaos linguistique et la menace de la sexualité féminine. En fait, les deux versions contradictoires que la légende reçoit historiquement ainsi que l'impossibilité de choisir un sens sans devoir abandonner l'autre amènent Littau à reconceptualiser l'indécidabilité propre au processus traductif

17. Dans l'histoire du Mexique, La Malinche, née vers 1505, était une esclave aztèque polyglotte qui a servi d'interprète à Hernán Cortés dans ses négociations avec les peuples autochtones mayas et aztèques. La tradition culturelle représente La Malinche comme une traîtresse, car elle aurait collaboré à la prise de pouvoir espagnole sur les autochtones.

18. Dans son article « Des Tours de Babel » dans *Difference in Translation*.

19. Voir son article « Pandora's Tongues », *TTR*, vol. 13, n° 1, pp. 21 à 35. En lisant la légende de Pandore d'Hésiode et sa version non hésiodique, Karin Littau fait état de deux significations diamétralement opposées du « même » mythe. Selon Hésiode, Pandore libère tous les maux du monde lorsqu'elle ouvre sa boîte, tandis que celle-ci est une corne d'abondance destinée à nourrir les êtres humains dans l'autre version. Il existe ainsi un foisonnement sémantique à la source.

(où il faut toujours trancher dans un sens ou dans l'autre) hors du schéma binaire et négatif de la perte. À cet égard, elle précise :

*This is to say, Pandora's name and her tongue — the mother tongue — is not so much divided from within, but must already be seen as multiplied. The many translations of Pandora's name engender her many different tales, and illustrate not a lack at the source, but an excess which is played out with each and every rendition.*²⁰

Suivant Luce Irigaray, qui conçoit le corps et la voix de la femme comme étant indécidables²¹, Littau cherche à penser le rapport de l'original à la traduction en termes d'abondance et de fertilité et celui de l'homme à la femme selon une dynamique sérielle et non plus selon une logique de la copie et de l'identité :

*For, those who demand that translation should be equivalent to, should be like the original, and those who demand that women should be equal, should be like man, nihilate difference in the name of the return of the same, in the name of "hom(m)ology". But precisely because translation as a process only becomes visible as it becomes serial — after all, one translation might be conceived as being merely a mirror to its original, exactly as woman, so long as she remains one, is only ever the other of man, man's other — precisely because every text can be retranslated (and every myth can be rewritten), seriality is a condition which neither has a beginning nor an end.*²²

Le paradigme du multiple et du pluriel s'inscrit dans la démarche émancipatoire des femmes, qui refusent d'être simplement ce que l'homme n'est pas ni ne demandent de lui être pareilles, et qui préfèrent ne pas choisir d'identité fixe et cultiver la différence comme jeu de possibilités identitaires infini. Sur le plan discursif, cela rejoint les théories actuelles en sociologie, tel le papillonnage.

La critique féministe s'est également affairée à relire la traduction anglaise d'un de ses textes fondateurs : *Le Deuxième Sexe*, de Simone de Beauvoir. Ce texte d'un grand

20. *Ibid.*, p. 27. Les sens multiples que le nom de Pandore peut recevoir en grec sont les suivants : « "she is the giver of all gifts", "she who was given all gifts", "the gift of all the gods" [...]. » *Ibid.*, p. 22.

21. « In Irigaray, woman is neither lack (which would be tantamount to saying that she has no voice), nor is she pure plenitude (which would be tantamount to saying that the presence of her voice immediately gives us an understanding of what she means and therefore what she is). » *Ibid.*, p. 29.

22. *Ibid.*, p. 31.

intérêt pour les femmes a été traduit en 1953 par l'Américain Howard Parshley, professeur en zoologie. Margaret Simons²³ fait remarquer que le traducteur a omis de nommer 78 femmes dont de Beauvoir citait les exploits et les réalisations dans l'histoire. La maison d'édition a légitimé ces suppressions en raison des contraintes matérielles inhérentes à la publication de l'œuvre volumineuse en un livre, mais cela explique mal qu'aucune omission n'ait été faite dans les passages où il est question de la situation supérieure des hommes et de leurs réalisations. Par ailleurs, le texte anglais brouille la cohérence argumentative de l'auteure, puisqu'il est parsemé de références aux passages qui ont été omis et qui ne renvoient donc plus à rien.

Les dictionnaires n'échappent pas non plus à la loupe des théoriciennes féministes, qui voient en ces recueils d'unités signifiantes l'un des points stratégiques à partir desquels la logique dominante est disséminée. À titre d'exemple, mentionnons la préface de la nouvelle édition revue et corrigée de 1991 du *Petit Robert*, dans laquelle Alain Rey vante l'évolution du dictionnaire :

« [...] il s'agit de fournir à tout lecteur les instruments de pensée et d'expression les plus élaborés : l'agriculteur, le travailleur manuel, la ménagère ou le syndicaliste ont évidemment droit aux mêmes instruments culturels que l'avocat et le médecin. »²⁴

Sur six professions énumérées, seule une est au féminin, celle-là même qui se trouve au bas de l'échelle salariale et qui représente le statut social le moins élevé. Pourtant, la féminisation des termes « avocat » et « syndicaliste » ne présentait pas d'obstacle d'ordre stylistique majeur. Si dès la préface le rédacteur du dictionnaire affirme *fournir à tout lecteur les instruments de pensée et d'expression les plus élaborés* et présente de vieux modèles sociaux, il n'est pas surprenant que les théoriciennes se méfient de ce type d'ouvrage et lui reconnaissent l'empreinte idéologique du discours patriarcal.²⁵

23. Margaret Simons, « The Silencing of Simone de Beauvoir: Guess What's Missing from *The Second Sex* », *Women's Studies International Forum*, vol. 6, n° 5, pp. 559-564. Malgré le travail de relecture et de décanonisation, une autre version anglaise ne pourra être publiée jusqu'à ce que les droits de traduction de la maison d'édition qui a produit le texte de Parshley viennent à échéance.

24. Page XVII.

25. Dans son roman *L'Euguélonne*, Louky Bersianik met en lumière la nature biaisée du dictionnaire.

5.5.2. Réécrire

La traduction est le lieu privilégié d'intervention féministe, car elle permet de donner suite au geste de relecture. Sherry Simon résume bien l'alliance du projet féministe et de la traduction : « Both feminism and translation are tools for a critical understanding of language. When they are combined, they form the basis for a new and exciting poetics. »²⁶

Depuis qu'elles admettent que le sens n'est jamais définitif et qu'il se négocie par celles qui lisent et écrivent, les traductrices en profitent pour manipuler les textes originaux ou déjà traduits en faveur du projet féministe. Par ailleurs, la traduction permet de mettre au jour les ouvrages écrits par les femmes dans l'histoire et de publier le travail de création des femmes qui ont vécu à des époques passées et qui méritent d'être reconnues. Barbara Godard suggère le terme *transformance*²⁷ pour signifier que le travail de traduction en est un de transformation et de construction du sens à comprendre comme un mode de performance. Ainsi conçue, la traduction constitue un moyen de produire des sens nouveaux qui servent à exprimer les idées, réalités et les expériences des femmes. Luise von Flotow²⁸ isole trois moyens par lesquels les traductrices peuvent s'engager dans le processus de création au féminin : le supplément, le métatexte et le détournement. Suivant l'idée de Walter Benjamin, à savoir que la traduction vient suppléer le texte original et lui donner une deuxième vie, la traductrice s'autorise à compenser et à surtraduire là où elle se sent interpellée à poser un geste critique qui s'inscrit dans son projet d'écriture. La traductrice peut également intervenir dans la traduction par la préface et les notes de bas de page, afin de faire sentir sa présence, expliquer ses décisions sur la base de données personnelles (telles l'orientation sexuelle ou l'origine ethnique), voire se prononcer contre certains passages (où la traductrice admet ouvertement qu'elle a modifié le texte). Enfin, le détournement constitue le troisième procédé d'intervention féministe

26. *Mapping Literature*, p. 43.

27. « Theorizing Feminist Discourse/Translation » dans Susan Bassnett et André Lefevere (éd.), *Translation, History and Culture*, p. 90.

28. « Feminist Translation: Contexts, Practices and Theories » dans *TTR*, vol. 4, n° 2, 1990, pp. 69-84.

dans la traduction. Il peut s'agir de féminiser un texte qui ne l'est pas a priori, comme de Lotbinière-Harwood l'a fait dans sa traduction des *Lettres d'une autre* de Lise Gauvin, ou d'enfreindre délibérément le protocole traductif en faisant acte de présence dans le texte et renoncer au rôle discret et soumis traditionnel. Il va de soi que ces modes de manipulation formelle et conceptuelle invalident totalement la logique de l'équivalence, qui régule la démarche traductive depuis longtemps. Luise von Flotow résume bien le projet des traductrices :

*Feminist work wants to disrupt acceptable, mainstream reading and writing and understanding; it wants difference. Further, it wants to draw attention to women translators' work — to the translator-effect. It is logical then for feminist translation to stress difference, deterritorialization (the fact that the text has been taken out of its territory), displacement (the exile of the text into another culture) and contamination (the confluence of source and translating languages), rather than fidelity or equivalence.*²⁹

On retrouve dans ce passage certains vecteurs de la pensée postmoderne : différence, déterritorialisation, mutation et contamination, qui viennent ruiner l'illusion moderne d'uniformité, d'unité et de pureté.

5.5.3. Manipuler

L'énoncé en sous-titre annonce le projet politique des traductrices, « qui revendiquent le droit de prendre la parole, de créer du sens en faisant éclater le caractère "androcentrique" de la langue. »³⁰ Transgresser et subvertir l'ordre patriarcal fondent le projet féministe, qui passe par la traduction et de nombreux autres moyens créatifs, tels le pastiche, la parodie, les citations³¹, l'essai poétique³² et la *fiction théorique*³³. Dans l'histoire, les femmes ont emprunté la traduction pour faire entendre leur voix, ne serait-ce qu'en osant publier le fruit de leur travail à une époque où la sphère publique était réservée aux hommes. La lecture et la traduction de textes produits par des femmes

29. Luise von Flotow, *Translation and Gender*, p. 44.

30. Jean Delisle, « Traducteurs médiévaux, traductrices féministes : une même éthique de la traduction? », *TTR*, vol. 6, n° 1, 1993, pp. 203-230.

31. Barbara Folkart a montré que même dans le discours rapporté et les citations, la situation de réénonciation est productrice d'un sens nouveau, qui dépasse les bribes signifiantes copiées. Voir son livre *Le Conflit des énonciations*.

32. Comme le style d'écriture d'Hélène Cixous.

33. Susanne de Lotbinière-Harwood dans David Homel et Sherry Simon (éd.), *Mapping Literature*, p. 44.

dont l'histoire n'a pas tenu compte révèlent que celles-ci étaient sensibles à leur statut inférieur, sachant qu'il ne découlait pas d'un ordre naturel, mais qu'il leur était imposé par le genre masculin dominant. La prise de conscience quant à la fabrication des positions sociales assignées à divers groupes constitue la base même de la théorie du genre. Comme nous l'avons expliqué au sous-chapitre sur les *Cultural Studies*, la traduction permet de créer de nouvelles positions sociales du fait qu'elle permet de créer de nouveaux sens dans un espace qui se trouve entre-deux (la langue source et la langue cible), en l'occurrence entre la position dominante et la position dominée.

Actuellement, les traductrices admettent ouvertement qu'elles exercent une manipulation sur les textes et elles s'investissent personnellement dans ce travail comme dans un projet, en assumant toutes les responsabilités qui s'y rattachent. En fait, « [w]here identity enters into play is the point at which the translator transforms the fact of gender into a social or literary project. »³⁴ Ainsi, l'apport personnel est sollicité dans le projet de traduction, qui implique que la traductrice peut faire acte de présence dans le texte traduit. Parce qu'« au contraire de l'éthique des pères, l'éthique féministe ne dicte pas de ligne de conduite universelle »³⁵, la traductrice peut faire valoir une *position gynocentrique* de la traduction³⁶ et ainsi créer de nouvelles positions discursives et identitaires. Dans le contexte de la traduction féministe, « fidélité » ne qualifie donc plus le rapport de la traductrice au texte ou à l'auteure, mais plutôt le rapport à son projet de traduction, à l'engagement qu'elle prend de traduire dans l'intertexte féminin.

Il importe de souligner que le féminisme constitue une formation discursive qui n'est pas homogène. Des voix d'ailleurs, comme celle de Gayatri Spivak et de Rosemary Arrojo, mettent en garde les féministes occidentales contre leur prétention de faire entendre ces voix, car leur position à titre de femmes du premier monde ne leur permet pas de

34. Sherry Simon, *Gender in Translation*, p. 7.

35. Susanne de Lotbinière-Harwood, *Re-Belle et infidèle*, p. 72.

36. *Ibid.*, p. 106. De Lotbinière-Harwood propose que les textes écrits par les femmes soient traduits par des femmes, puisque les hommes ne sont pas à même d'entendre la voix des muettées et toutes les nuances qui la caractérisent, tant il est habitué à la validité universelle de son langage. La traduction sert ainsi à consolider cette sororité, d'autant plus lorsque l'auteure et la traductrice travaillent en collaboration.

savoir comment les femmes d'ailleurs vivent leur oppression. Arrojo suggère même qu'une forme de néocolonialisme se développe du fait que certaines théoriciennes occidentales rendent une image assez naïve et simpliste des écrits des femmes du Tiers-monde par leur ignorance du contexte socio-culturel dans lequel les textes étrangers sont produits; c'est-à-dire qu'elles ne discernent pas si les discours féminins se conforment ou résistent à l'ordre patriarcal dominant. La reconnaissance de la polyglossie qui habite la pensée féministe est conséquente avec la déconstruction qu'elle a faite du pronom universel « nous », utilisé par le discours patriarcal pour désigner « nous tous », alors qu'il ne fait qu'occulter « toutes les autres ».

5.5.4. Synthèse épistémologique

À l'intérieur de la formation discursive féministe qui parcourt le site traductologique, nous avons relevé des énoncés qui rappellent la pensée du postmoderne. D'entrée de jeu, le mythe d'une langue commune ou d'un matériau linguistique neutre que chacun s'approprie individuellement est aboli. Il apparaît que l'héritage conceptuel et linguistique a largement exclu les femmes et que les connaissances transmises comme étant communes à l'homme ont servi et servent encore à renforcer l'ordre patriarcal. Conséquemment, les hiérarchies et les représentations traditionnelles sont mises en cause, tel le rapport ancillaire de l'écriture à la traduction suggéré par les métaphores sexistes de la traduction. Par ailleurs, les traductrices féministes se méfient des ouvrages qui se réclament d'un savoir universel, tels les encyclopédies, les dictionnaires et les grammaires, car ils sont les lieux stratégiques de manipulation idéologique corroborant la logique androcentrique. Dans le climat de méfiance générale, l'histoire est révisée, afin d'ébranler les interprétations « classiques » des récits historiques, mythologiques et religieux. Contre les discours universalisants qui occultent les femmes, les idiolectes sont mis en valeur par l'écriture du corps féminin, premier thème que les féministes ont cherché à se réapproprier, l'exploration formelle de la langue et la théorisation de la différence. Dans cette dynamique exploratoire, les traductrices féministes abandonnent la notion d'équivalence et repensent le rapport d'identité entre les textes, les langues et les sexes, préférant conceptualiser le geste traductif comme étant situé et créateur – et non plus effacé et reproducteur. Depuis que

parler n'est jamais neutre, toute position énonciative est « genrée », c'est-à-dire située socialement, historiquement et idéologiquement, et mouvante, ce qui rejoint la fonction performative que le paradigme général des *Cultural Studies* accorde au processus identitaire : « Identity is understood as a positioning in discourse and in history. »³⁷

L'aspect performatif s'inscrit dans la conception foucauldienne du savoir, selon laquelle l'ensemble des relations qu'il est possible de découvrir entre les pratiques discursives diffère d'une époque à l'autre. La traduction est perçue par les féministes comme un moyen de créer de nouvelles positions énonciatives et possibilités sémantiques dans l'intertexte féminin.

L'idée que le sens et les pratiques d'écriture sont renouvelables par la traduction vient ruiner la conception traditionnelle, qui idéalise la traduction en termes de transfert absolu de chaînes signifiantes d'une langue à l'autre. La traduction des œuvres féministes expérimentales d'auteures québécoises ne fait que confirmer l'impossibilité d'un transfert immaculé. Les traductrices canadiennes ont dû inventer de nouveaux tours, omettre, compenser, annoter... réécrire. Effectivement, la traduction déstabilise les limites linguistiques, par les procédés d'écriture et de réécriture féministes (tels que les jeux de mots, les néologismes, la distorsion syntaxique et grammaticale et la fragmentation de la langue). Selon les perspectives féministes, la traduction peut être conceptualisée comme un vecteur de mouvance identitaire et linguistique.

37. Sherry Simon, *Gender in Translation*, p. 141.

5.6. Perspectives postcolonialistes

Les perspectives postcolonialistes sont animées par le même processus d'intelligibilité et de démocratisation culturelle qui pousse les féministes à subvertir les canons historiques et littéraires par la lecture symptomatique de l'héritage conceptuel traditionnellement régi par l'ordre patriarcal. Étant donné que l'histoire et la littérature sont des produits d'écriture qui ont été majoritairement édités par des hommes – blancs occidentaux les voix postcolonialistes ajoutent-elles – et que la traduction constitue une pratique d'écriture qui a souvent servi au colonisateur, il n'est pas étonnant que celle-ci fasse l'objet d'un examen critique.¹ Par contre, en se réappropriant ce même outil de manipulation idéologique qu'est la traduction, les perspectives postcolonialistes viennent transformer les rapports de force qui sous-tendent la dynamique de transfert linguistique et culturel, souvent à sens unique : de la métropole à la colonie, de l'Occident au « Tiers-Monde ». Nous tenons ici à présenter les grands axes conceptuels des perspectives postcolonialistes et à rendre compte des discours qu'elles produisent à la croisée de la traductologie dans l'épistémè postmoderne, dont les principales thématiques présentent la traduction comme outil de sujétion et de rébellion et comme l'écriture de l'entre-deux.

Les multiples points de vue qui sont regroupés sous l'enseigne des études postcolonialistes ne s'entendent pas sur la graphie ni sur la visée conceptuelle de l'idéologème « postcolonial ». Plus usité dans le milieu théorique anglophone, le terme reçoit diverses orthographes : post-colonial, post colonial et postcolonial. En admettant que le « post » ne marque pas un lien chronologique et introduit plutôt un regard critique sur le colonialisme passé et présent, nous croyons qu'il est légitime de l'articuler selon la même logique orthographique qui a fait perdre le trait d'union au postmoderne. Nous proposons donc d'écrire postcolonial en un mot, afin d'éviter la charnière visuelle qui marque un avant et un après l'époque coloniale, ce qui rejoint la critique exprimée

1. « Like other forms of cultural traffic which follow in the wake of colonial contact, translations are objects of suspicion. As vehicles of colonial influence, as purveyors of foreign novelty to the metropolis, they travel the routes opened by conquest. » Vanamala Viswanatha et Sherry Simon, « Shifting Grounds of Exchange » dans *Post-colonial Translation*, p. 162.

quant à la nature eurocentrique² de cette acception historique. En revanche, d'autres incluent dans ce terme toute la littérature qui s'est produite depuis la décolonisation et lui accorde une aire sémantique assez large, puisqu'il ouvre sur des questions de migration, d'esclavage, de résistance, de représentation, de différence, de race, de genre et de réactions aux métadiscours impérialistes qui entrent en jeu dans la parole et l'écriture.³ Les études postcolonialistes se ramifient en de nombreuses thématiques, à savoir l'hybridité et le passage des frontières, l'exotisme et l'orientalisme, l'Autre et l'altérité, le centre et la périphérie, l'hégémonie de l'anglais, le nationalisme et le régionalisme, la technologie de l'information coloniale et postcoloniale, les femmes, la traduction interculturelle et la globalisation.

Étant donné l'envergure sémantique du terme postcolonial, bon nombre d'auteurs nous mettent en garde contre le risque d'amalgame conceptuel qu'il représente. Aussi, il n'est pas certain qu'en le pluralisant, à l'instar du titre du présent sous-chapitre, l'on parvienne à éviter l'assimilation des différentes tentatives visant à repenser les réalités occultées propres aux groupes ayant subi ou subissant une oppression coloniale. Contre la tentation des discours théoriques universalisants, Anne McClintock nous rappelle le contexte féministe :

Just as the singular category "Woman" has been discredited as a bogus universal for feminism, incapable of distinguishing between the varied histories and imbalances in power among women, so the singular category "postcolonial" may license too readily a panoptic tendency to view the globe within generic abstractions voided of political nuance [; therefore,] international imbalances in power remain effectively blurred.⁴

-
2. « The term confers on colonialism the prestige of history proper; colonialism is the determining marker of history. Other cultures share only a chronological, prepositional relation to a Eurocentred epoch that is over (post-) [...] In other words, the world's multitudinous cultures are marked not positively by what distinguishes them but by a subordinate, retrospective relation to linear, European time. » Anne McClintock, « The Angel of Progress: Pitfalls of the term "Postcolonialism" » dans *Colonial discourse/Postcolonial Theory*, Francis Barker, Peter Hulme et Margaret Iversen (éd.), p. 255.
 3. Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, *The Post-colonial Studies Reader*, p. 2.
 4. Anne McClintock, *loc. cit.* Cette théoricienne affirme également que le préfixe « post » est inadéquat et n'est pas prête à célébrer le postcolonialisme : « The term "postcolonialism" is prematurely celebratory and obfuscatory in more ways than one. The term becomes especially unstable with respect to women. In a world where women do two-thirds of the world's work, earn 10 per cent of the world's income and own less than 1 per cent of the world's property, the promise of "postcolonialism" has been a history of hopes postponed. » *Ibid.*, p. 260.

Les diverses manières dont le postcolonialisme est vécu à l'échelle de la planète empêchent les études postcolonialistes de postuler une condition fondée sur la base d'une expérience commune. Encore une fois, McClintock nous rappelle les diverses formes de domination, à savoir les développements géopolitiques inégaux de l'impérialisme interne, où une partie du pays domine une autre (comme la Chine qui écrase le Tibet), l'impérialisme à grande échelle, tel l'empire britannique, français et espagnol sur les trois-quarts du monde au XVIII^e siècle, et l'exploitation d'un pays par un autre (comme l'Afrique du Sud qui a dominé la Namibie jusqu'à ce qu'elle en ait épuisé les mines de diamants).⁵ Il faut également mentionner l'impérialisme militaire, politique, économique et culturel des États-Unis, qui s'exerce autrement que par la gestion de colonies, ainsi que le néocolonialisme émanant des nouvelles élites qui règnent selon l'ancien régime et exploitent les ressources de leur pays libéré dans leur intérêt propre. Devant ces formes d'impérialisme actuelles, comment sanctionner le terme postcolonialisme? Paradoxalement, ce vocable n'incarne-t-il pas l'esprit colonial en assimilant les histoires et les rapports de force multiples, alors qu'il est destiné à faire entendre les réalités distinctes des peuples opprimés?

5.6.1. Traduction et domination

À l'instar des études féministes, les perspectives postcolonialistes soutiennent que la langue ne se présente pas comme un moyen de communication démocratique et neutre qui serait accessible à tous et à toutes. Elles cherchent à montrer que la langue constitue le moyen privilégié de l'élite qui cherche à renforcer sa position dominante en promulguant un discours qui présente cette hiérarchie comme étant l'ordre naturel des choses :

One of the main features of imperial oppression is control over language. The imperial education system installs a "standard" version of the metropolitan language as the norm, and marginalizes all "variants" as impurities. [...] Language becomes the medium through which a hierarchical structure of power is perpetuated, and the medium through which conceptions of "truth", "order", and "reality" become established. Such power is rejected in the emergence of an effective post-colonial voice.⁶

5. *Ibid.*, p. 257.

6. Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, *The Empire Writes Back*, p. 7.

En fait, la langue ne reflète pas tant la réalité qu'elle permet de la construire.⁷ À cet égard, Edward Said explique dans son livre *Orientalism* que l'Occident a fabriqué et diffusé une conception hégémonique de l'Orient, au sujet duquel il est possible de cartographier le réseau de discours produits depuis la fin du XVII^e siècle.⁸ Ainsi, par sa nature idéologique, la langue inspire la méfiance des théoriciennes et théoriciens postcolonialistes, qui cherchent à montrer comment elle sert à affirmer le statut supérieur de la figure masculine, occidentale et lettrée, contre l'état primitif, voire barbare, de l'indigène. Cette manipulation discursive orchestrée par l'élite dominante passe par l'écriture et la traduction, dont le geste est dit véritablement coercitif, dans le sens où ces deux pratiques constituent des moyens d'instituer et de diffuser les schèmes représentatifs⁹ du colonisateur. Le processus identitaire est coercitif, dans la mesure où l'identité de l'Autre est construite, imposée, puis supprimée par l'Européen, qui exclut cet Autre de sa logique, puisqu'il cherche d'emblée à l'y convertir. C'est là toute l'entreprise humaniste libérale, qui a déclaré l'ordre conceptuel et linguistique européen (l'Espagne, l'Angleterre, le Portugal et la France surtout) universel et légitimé la conversion des indigènes des terres éloignées en vue de leur fournir la bonne manière de faire, de voir et de dire les choses afin de les aider à évoluer de leur stade primitif et à atteindre le stade civilisé. L'idéologie dont participe l'humanisme libéral est fondée sur l'adéquation entre savoir et pouvoir, ce qui n'est pas mauvais en soi, jusqu'à ce que les uns considèrent leur savoir comme l'unique ordre rationnel¹⁰.

Les études postcolonialistes réfutent l'idéologie humaniste qui a autorisé la mission civilisatrice de l'entreprise coloniale et dont relèvent les concepts modernes de représentation, vérité et fidélité dans la théorie du langage, de l'histoire et la traduction, les trois vecteurs par lesquels s'exerce l'oppression coloniale. Dans toute entreprise

7. C'est là l'hypothèse sur laquelle la critique de l'orientalisme est fondée.

8. « In brief, because of Orientalism the Orient was not (and is not) a free subject of thought or action. [...] "Orient" and "Occident" are man-made. Therefore as much as the West itself, the Orient is an idea that has a history and a tradition of thought, imagery, and vocabulary that have given it reality and presence in and for the West. » Edward Said, extrait de son ouvrage *Orientalism* (paru en 1978) dans *The Post-colonial Studies Reader*, p. 89.

9. L'idée du progrès, de la civilisation et du sauvage, qui autorise la mission humaniste et salvatrice de l'Occident de tous les *indigènes* de la planète.

10. Le savoir-faire des Amérindiens était rarement pris en considération par les colonisateurs de l'Amérique.

colonisatrice, qu'il s'agisse de la conversion de la spiritualité tagalog des Philippins au christianisme espagnol ou de la visée expansionniste de l'empire britannique au XVII^e siècle, les peuples colonisés ont toujours été confrontés à de nouvelles réalités, objets, mœurs et croyances qui ne faisaient pas partie de leur patrimoine conceptuel et qu'ils étaient souvent incapables de nommer d'emblée, de comprendre, ni d'employer dans leur propre intérêt.¹¹ L'appareillage conceptuel et linguistique leur était donc transmis stratégiquement par les colonisateurs européens, affairés à conquérir, à cartographier et à nommer le Nouveau monde selon l'ordre épistémologique européen.¹² Cette démarche taxinomique n'est humaniste qu'en apparence, car, comme Frantz Fanon nous le rappelle, nommer le monde, c'est le comprendre et le comprendre, c'est le dominer. La sujétion et la domination passent donc par la langue.

Lors de la « découverte » des peuples barbares, les missionnaires apprenaient la langue de ceux-ci afin de les amener à se convertir à l'ordre chrétien. Mais depuis l'expansionnisme impérialiste de l'Europe, la langue des territoires annexés est vite exclue du négoce et reléguée au statut de dialecte. Aussi, le sujet colonial sait qu'il a intérêt à apprendre la langue du maître s'il veut obtenir une voix au sein du nouvel ordre politique et économique qui lui est imposé. Ne reconnaissant pas la langue de l'autochtone comme une voix civilisée, ni ses us et coutumes, puisqu'elle ne lui a pas permis d'atteindre le niveau d'évolution matérielle européen, le colonisateur prête son éloquence au barbare. Soulignons que cette dynamique sociolinguistique a cours au sein même des États-nations européens, où le *bon parler* est dicté par les métropoles dans lesquelles siègent le pouvoir économique. Pour négocier avec le centre, la périphérie doit s'exprimer comme lui; de la même manière que les colonies doivent imiter le continent. Le rapport forcé entre la colonie et l'empire rappelle la

-
11. Évoquons, à titre d'exemple, les concepts de titre et de propriété imposés aux Algonquins par les Britanniques, afin que ceux-ci puissent se proclamer découvreurs et propriétaires de l'Amérique du Nord en vertu des arrêts du juge John Marshall. Dans *The Poetics of Imperialism* d'Eric Cheyfitz, p. 10.
12. « Natural history called upon human intervention (intellectual, mainly) to compose an order. The eighteenth-century classificatory systems created the task of locating every species on the planet, extracting it from its particular, arbitrary surroundings (the chaos), and placing it in its appropriate spot in the system (the order – book, collection, or garden) with its new written, secular European name. » Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes*, p. 31.

métaphorisation traditionnelle de la traduction en tant que copie de l'original : « [...]the metaphor of the colony as a translation, a copy of an original located elsewhere on the map, has been recognized. »¹³ La langue standard correcte peut se concevoir en termes de technologie¹⁴, dont les indigènes ne disposent pas et que le colonisateur leur fournit, afin de leur donner la chance de s'exprimer, les liant à l'empire du même coup. Barbara Godard exprime bien de quoi il s'agit :

*« A myth of a "common" language is central to the imperializing and civilizing project which equates speaking well with being human. Not to do so is to be a "savage". To speak well is to master a language, that is, to speak the language of the metropolis. Incoherency is translated into "coherent" speech which "makes sense" within what is so constituted as a "universal" language, a "colonizing language". »*¹⁵

Les études postcolonialistes critiquent l'idée d'une langue standard, qui relève d'un besoin d'homogénéiser la langue à l'échelle de l'empire, afin de consolider celui-ci et dont la sociolinguistique critique¹⁶ a montré la nature idéologique. S'appuyant sur la notion d'hétéroglossie de Bakhtine, elles soutiennent plutôt qu'une langue se trouve toujours traversée par la langue des autres et donc qu'une langue pure est illusoire. Considérant qu'une grande partie de la littérature orientale a été traduite par et pour les Européens, le rapport asymétrique entre les langues se pose comme un fait incontournable que la théorie de la traduction a longtemps négligé. La traduction a permis d'importer et d'acculturer une large quantité d'œuvres étrangères dans l'identité nationale des littératures européennes.¹⁷ Les études postcolonialistes nous amènent donc à théoriser le rapport de force qui sous-tend chaque transaction interlinguale et

13. Susan Bassnett et Harish Trivedi, « Of Colonies, Cannibals and Vernaculars » dans Susan Bassnett et Harish Trivedi (éd.), *Post-colonial Translation*, p. 5.

14. « [...] eloquence, so central to the Renaissance vision of the world, was still conceived of as the prime technology, the primary motive force in transforming the world. » Eric Cheyfitz, *The Poetics of Imperialism*, p. 23.

15. Barbara Godard, « Writing Between Cultures », *TTR*, vol. 10, n° 1, 1997, p. 63.

16. Contre l'impérialisme théorique de la linguistique, qui postule l'existence de langues originelles dont découlent les variations linguistiques régionales par rapport à l'anglais britannique ou américain standard, Rajendra Singh déplore le postulat des langues originelles et affirme que la notion de native-speaker est illusoire surtout à la lumière des variations qui habitent les langues dites standard. Pour preuve, l'anglais du Texas n'est pas le même que celui de New York, mais l'américain est théorisé comme étant homogène. Voir *Lectures Against Sociolinguistics*.

17. « Translation was a means both of containing the artistic achievements of writers in other languages and of asserting the supremacy of the dominant European culture. » Susan Bassnett et Harish Trivedi, *op. cit.*, p. 6.

plus particulièrement la nature inégale du rapport entre les textes, les auteurs et les systèmes littéraires inhérent au processus de traduction. Au demeurant, la traduction constitue un site important lorsqu'il s'agit de mettre au jour l'asymétrie entre les langues, les peuples et les groupes socioculturels.

*At this point in time, post-colonial theorists are increasingly turning to translation and both reappropriating and reassessing the term itself. The close relationship between colonization and translation has come under scrutiny; we can now perceive the extent to which translation was for centuries a one-way process, with texts being translated into European languages for European consumption, rather than as part of a reciprocal process of exchange. [...] Moreover, the role played by translation in facilitating colonization is also now in evidence.*¹⁸

S'il est vrai que la langue constitue l'un des moyens les plus efficaces d'aliéner et assujettir un peuple, l'écriture constitue alors le moyen de domination ultime, car elle institue l'ordre colonial par la production d'une preuve documentaire tangible et irrévocable à ce titre. Or, la traduction participe de cette tradition écrite. L'écriture des décrets d'ordre religieux, politique, juridique et économique, et la traduction de ceux-ci en d'autres langues, a ceci de tautologique et de coercitif qu'elle tient responsable quiconque ignore la loi, alors que sa raison d'être est précisément de divulguer cette loi. L'écriture joue également un rôle primordial dans la perception du sujet colonial, car elle permet d'altérer en la faveur de l'élite dominante le contenu des textes de tradition orale lors de la traduction de ceux-ci. Effectivement, selon Tejaswini Niranjana¹⁹, la domination de l'Autre s'accompagne souvent de la nécessité de redéfinir celui-ci par la réécriture de textes fondateurs de nature philosophique, juridique et historique, qui opère souvent par la traduction. Niranjana, entre autres théoriciennes postcolonialistes, utilise la traduction comme philosophème pour faire une lecture critique de textes décisifs qui ont influé sur le cours de l'histoire indienne. Elle se penche notamment sur les discours de Thomas Babington Macaulay, auteur de la réforme du même nom par

18. Susan Bassnett et Harish Trivedi, *loc. cit.* L'hégémonie coloniale s'exerce par d'autres dispositifs qui servent à fabriquer le consentement de la masse dominée, comme les discours sur l'éducation, la théologie, l'historiographie, la philosophie, les dictionnaires et les grammaires.

19. Dans son livre *Siting Translation*.

laquelle l'éducation est devenue obligatoire en Inde²⁰, et déconstruit l'idéologie humaniste qui sert traditionnellement à légitimer la réforme comme un moyen d'améliorer le statut des Indiens. Niranjana montre que l'éducation du peuple Indien ne visait pas tant à offrir des connaissances à tous qu'à éduquer une élite indienne selon les normes et le goût britanniques, laquelle jouait un rôle médiateur entre les Anglais et la populace indienne, et à alléger les tensions régnant entre la East India Company et l'élite indienne. L'éducation obligatoire se justifiait d'emblée devant l'état déchu d'une Inde autrefois riche et spirituellement supérieure, « preuve historique » que les orientalistes romantiques européens ont établie par leur traduction des textes fondateurs indiens. Or, le projet orientaliste, tel que le soulignent vivement Niranjana et Edward Said, a servi à construire l'identité indienne, notamment par l'amplification des éléments référant à la suprématie de l'Inde à une époque antérieure. En d'autres termes, la traduction a permis de manipuler l'histoire indienne, ce qui a légitimé la mission salvatrice de l'entreprise impériale britannique. Le lien de complicité entre la traduction et la sujétion apparaît évident, mais la traduction n'est pas restreinte à ce rôle. Dans un tout autre ordre d'idées, la traduction comme pratique et philosophème peut servir à déranger l'ordre établi et entraîner ainsi la mise en cause des principes théoriques qui dominent la pensée occidentale, tel que les études féministes sont parvenues à le faire. C'est pourquoi, les études postcolonialistes empruntent la voie de la traduction pour repenser la langue et, par le fait même, son rapport triadique au pouvoir et à la vérité, répondre à l'empire et repenser l'héritage colonial.

20. L'éducation est rendue accessible à tous, mais en anglais. Voici un extrait du discours de Macaulay légitimant l'anglais comme dénominateur linguistique commun : « All parties seem to be agreed on one point, that the dialects commonly spoken among the natives of this part of India, contain neither literary nor scientific information, and are, moreover, so poor and rude that, until they are enriched from some other quarter, it will not be easy to translate any valuable work into them. It seems to be admitted on all sides, that the intellectual improvement of those classes of the people who have the means of pursuing higher studies can at present be effected only by means of some language not vernacular amongst them. » George Malcom Young, "Speech in Parliament on the Government of India Bill, 10 July 1833," *Macaulay, Prose and Poetry*, p. 721.

5.6.2. Traduction et résistance

La traduction constitue un site propice à la mise au jour des idées reçues sur la langue et révèle la dynamique interculturelle en jeu dans les rapports qui occupent les perspectives postcolonialistes :

*It is because they are products of the interaction between cultures of unequal power, bearing the weight of shifting terms of exchange, that translations provide an especially revealing entry point into the dynamics of cultural identity-formation in the colonial and post-colonial contexts.*²¹

La situation de contact interlinguistique est souvent théorisée sous l'optique postcolonialiste selon un rapport de soumission des langues dominées à une langue dominante, mais elle peut être pensée autrement, c'est-à-dire dans une dynamique interactive qui confirme l'hypothèse selon laquelle il y a contamination des langues dès lors que celles-ci sont en contact. Cette optique présuppose la nature inachevée de toute langue, toujours transformée (enrichie ou appauvrie selon la perspective) par une autre, et fait tomber l'existence d'une langue pure et omnipotente. À partir de cette hypothèse, il est possible d'affirmer que toute langue est déjà en traduction, dans le sens où elle est en mutation et tendue vers une autre. Du fait qu'elle présuppose nécessairement une situation de contact, la traduction peut donner lieu à des formes d'écriture transgressive, qui résistent aux canons esthétiques et linguistiques et décentrent la logique traditionnelle. À ce chapitre, Sherry Simon fait valoir une poétique de la traduction²², fondée sur l'étude des phénomènes littéraires en contexte québécois, dans lequel se construit un territoire identitaire, imaginaire et linguistique qui se définit contre l'hégémonie de l'anglais d'une part et la « supériorité » du français standard, d'autre part. Simon isole divers procédés d'écriture²³, dont l'un qui transforme l'objet linguistique et littéraire de telle sorte qu'il devient fragmenté, mixé et traversé par une autre langue et ruine la conception traditionnelle du code linguistique unifié. Cette pratique a également cours dans le contexte littéraire indien, où certains textes donnent l'impression d'être de mauvaises traductions, mais qui ont pour effet de transgresser les

21. Vanamala Viswanatha et Sherry Simon, « Shifting Grounds of Exchange » dans *Post-colonial Translation*, p. 162.

22. Sherry Simon, « Translating and Intercultural Creation in the Contact Zone », *ibid.*, pp. 58-74.

23. Sherry Simon cite en exemple l'écriture de Jacques Brault, Nicole Brossard et Daniel Gagnon.

conventions littéraires et briser l'unité illusoire de la langue. Ces textes dont on peut dire qu'ils sont en traduction participent d'une esthétique de l'hybridité et nous rappellent qu'ils se trouvent dans un espace entre deux idiomes, dans le même état que les langues après le colonialisme, tant celle du dominant que celles des dominés.²⁴

Ainsi perçue, la zone de contact entre le colonisateur et les colonisés serait non plus l'exercice d'une autorité à sens unique, mais le lieu d'une expérience bidirectionnelle, qui a en outre créé de nouvelles *zones de contact*²⁵ et amorcé le mélange des langues et des cultures à l'échelle globale. Dans cette même dynamique, Edward Said nous invite à réinterpréter l'héritage colonial, qui permet d'explorer la complexité de l'altérité et des identités formées dans les rapports de force. Quant au transfert culturel, des études historiques et critiques, telle l'analyse de la situation des Tagalogs sous la domination espagnole de Rafael Vicente, révèlent qu'il ne donne pas toujours les résultats escomptés.²⁶ Dans le cas de la société Tagalog, Rafael précise que l'entreprise de conversion au christianisme menée par les Espagnols a échoué en raison de la distance linguistique que la traduction n'a fait qu'augmenter.²⁷ La traduction

-
24. La littérature postcoloniale met en lumière le rapport fondamental entre la langue et le lieu et l'identité ainsi que la condition d'exil qu'instaure la situation coloniale. « A valid and active sense of self may have been eroded by *dislocation*, resulting from migration, the experience of enslavement, transportation, or "voluntary" removal for indentured labour. Or it may have been destroyed by *cultural denigration*, the conscious and unconscious oppression of the indigenous personality and culture by a supposedly superior racial or cultural model. » Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, *The Empire Writes Back*, p. 9.
25. « By using the term "contact," I aim to foreground the interactive, improvisational dimensions of colonial encounters so easily ignored or suppressed by diffusionist accounts of conquest and domination. A "contact" perspective emphasizes how subjects are constituted in and by their relations to each other. It treats the relations among colonizers and colonized, or travelers and "travelees," not in terms of separateness or apartheid, but in terms of copresence, interaction, interlocking, understandings and practices, often within radically asymmetrical relations of power. » Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes*, p. 7.
26. « While subjugated peoples cannot readily control what emanates from the dominant culture, they do determine to varying extents what they absorb into their own, and what they use it for. Transculturation is a phenomenon of the contact zone. » *Ibid.*, p. 6.
27. « Translation, by making conceivable the transfer of meaning and intention between colonizer and colonized, laid the basis for articulating the general outlines of subjugation prescribed by conversion; but it also resulted in the ineluctable separation between the original message of Christianity (which was itself about the proper nature of origins as such) and its rhetorical formulation in the vernacular. For in setting languages in motion, translation tended to cast intentions adrift, now laying, now subverting the ideological grounds of colonial hegemony. The necessity of employing the native vernaculars in spreading the Word of God constrained the universalizing assumptions and totalizing impulses of a colonial-Christian order. It is this contradiction precipitated by translation that we see played out in the history of Tagalog conversion.

recèle donc un élément de résistance qui ruine le plein assujettissement d'une identité linguistique à un ordre universel.

La traduction ouvre sur une pensée critique, qui permet de désamorcer les mécanismes de l'impérialisme théorique activés dans les dualismes traditionnels (langue standard et idiomes régionaux, texte source et texte cible, original et copie, etc.) et les conceptualisations métaphysiques (langue pure, langue commune, génie national, supériorité de l'original, etc.). Le concept d'anthropophagie culturelle récurrent dans le discours théorique brésilien, repris du « Manifesto Antropófago » d'Oswald de Andrade paru en 1928, passe par la traduction, entre autres voies²⁸, pour ruiner l'appareillage conceptuel européen traditionnellement fondé sur une race pure et une langue première. D'emblée, la figure du cannibale évoque un tabou effroyable profondément ancré dans la psyché eurocoloniale et propose de dévorer l'Autre non pas sous l'effet d'une impulsion agressive, mais par estime de l'Autre et par besoin de s'en nourrir. Else Ribeiro Pires Vieira en donne l'explication suivante :

Deriving from a non-Eurocentric way of conceiving spiritual force as inseparable from matter, related to the local natives' animism, it ultimately entails a tribute to the other's strength that one wishes to have combined with one's own for greater vitality.²⁹

La métaphore cannibale potentialise en la faveur d'une pensée libératrice la différence que l'empire européen a travaillé à instaurer entre le vieux continent et le Nouveau monde. La stratégie qui est mise en jeu consiste en la récupération et la redéfinition de la différence qui a servi à stigmatiser les peuples sud-américains :

Thus, "difference", which in colonialist discourse connotes a remove from normative European practice and hence functions as a marker of subordination, is for post-colonial analysis the correspondent marker of identity, voice, and hence empowerment.³⁰

Premised on a different sense of what it meant to submit to and negotiate with authority, Tagalog conversion alternately supported and deflected the exercise of Spanish power to the extent that that power was formulated in a language other than that of its original sense. » Vicente Rafael, *Contracting Colonialism*, p. 21.

28. L'anthropophagie sous-tend en outre le courant esthétique moderne du Brésil.

29. Dans son article « Liberating Calibans. Readings of *Antropofagia* and Haroldo de Campos' Poetics of Translation » dans *Post-colonial Translation*, p. 96.

30. Alan Lawson et Chris Tiffin, « Reading Difference » dans *De-scribing Empire*, p. 230.

La traduction est au nombre des catalyseurs conceptuels qui décentrent et déstabilisent la logique eurocentrique, telles la théorie d'anthropophagie culturelle et la poétique de la traduction mise en lumière par Sherry Simon. Chez Haroldo de Campos, en outre, la traduction est conceptualisée comme un parricide³¹ ou une transfusion, qui permet de penser la pratique traductive hors des couples dualisants traditionnels d'original et de copie ou encore de source et de cible, de manière à ruiner les mythes d'identité et d'authenticité et à résister ainsi à la métaphysique de la tradition européenne et aux systèmes de représentation qui en découlent. D'ailleurs, les théories postcolonialistes naissent dans ce dépassement épistémologique :

*The idea of "post-colonial literary theory" emerges from the inability of European theory to deal adequately with the complexities and the varied cultural provenance of post-colonial writing.*³²

Parce que le monocentrisme politique et culturel propre au colonialisme résulte directement de l'ordre philosophique de l'Europe, qui s'est crue supérieure aux barbares depuis les Lumières et s'est autorisée à accroître ses intérêts mercantiles outremer depuis le XIX^e siècle, la décolonisation et la démocratisation du savoir doivent s'opérer par l'ébranlement de la tradition théorique et la mise en valeur de la différence, ce que fait effectivement une écriture axée sur les effets de traduction.

5.6.3. L'écriture de l'entre-deux

En raison de la position singulière de l'entre-deux³³ langues, deux identités, qu'elle implique, la traduction agit comme un vecteur par lequel prend forme une langue hybride qui exprime mieux que la langue impériale le lieu de rencontre du colonisateur et des colonisés. Qu'il s'agisse de décrire la faune, la flore, la géographie ou les mœurs autochtones du Nouveau monde, la langue des métropoles européennes ne suffit pas.

31. Il s'agit de la suppression de la paternité du texte, qui s'apparente à la mise à mort de l'auteur articulée par Roland Barthes et les post-structuralistes. Il est intéressant de noter que l'idée de l'origine, de l'auteur père du texte, n'avait pas cours dans l'épistémè médiévale, à en juger par les traductions-réinterprétations, et concorde avec l'avènement de l'imprimerie et les débuts de l'entreprise coloniale européenne. Le droit d'auteur et la mercantilisation du livre est tributaire de cette invention. Susan Bassnett et Harish Trivedi, « Of Colonies, Cannibals and Vernaculars » dans *Post-colonial Translation*, p. 2.

32. Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, *The Empire Writes Back*, p. 11.

33. Deux s'entend au sens figuré de plusieurs; il peut s'agir de trois et quatre langues, surtout en contexte multilingue comme en Inde.

Elle est d'autant plus inadéquate pour dire la spécificité de l'Autre, qui ne peut plus se définir comme tout ce que l'Européen n'est pas. D'où la nécessité de mixer cette langue, de la décentrer, d'y montrer l'altérité ou, encore, de la nourrir de la langue de l'Autre (ce qu'exprime précisément la métaphore cannibale). Dans une esthétique d'hybridation, la littérature postcoloniale fait apparaître l'espace entre deux langues, où celles-ci se transforment dans la dynamique d'une interlangue, qui se caractérise par la néologisation, le code-switching³⁴, la transcription vernaculaire, la fusion syntaxique, les emprunts, entre autres procédés de métissage³⁵. Cette littérature ruine d'emblée l'idéal d'une littérature nationale et s'inscrit dans la riposte faite par les voix décolonisées à l'endroit du pouvoir impérial, qui est résumée dans le titre du livre *The Empire Writes Back*³⁶. L'écriture de l'entre-deux montre que toute langue est traversée d'altérité, phénomène qu'Homi Bhabha nomme *otherness within*. La perte d'identité qui accompagne l'impossibilité d'un territoire national est comblée dans la conjoncture toujours imprévue et différente des espaces interstitiels³⁷, c'est-à-dire la situation entre deux langues ou cultures où le sujet s'invente une identité nécessairement plurielle et hybride. Toutefois, les perspectives postcolonialistes nous mettent en garde contre la théorisation trop abstraite qui célèbre le pluriculturalisme et le métissage heureux, nous rappelant que l'asymétrie entre les langues du « Tiers-monde » et celles du « premier monde » est toujours bien réelle³⁸ et que l'hégémonie culturelle et économique actuelle des États-Unis force le contact de divers groupes culturels bon gré mal gré. Aussi, pour contrer le mouvement d'importation culturelle qui marque l'emprise traditionnelle de l'Occident sur le reste du monde et pour résister à l'acculturation d'œuvres étrangères

34. « Perhaps the most common method of inscribing alterity by the process of appropriation is the technique of switching between two or more codes, particularly in the literatures of the Caribbean continuum. The techniques employed by the polydialectal writer include variable orthography to make dialect more accessible, double glossing and code-switching to act as an interweaving interpretative mode, and the selection of certain words which remain untranslated in the text. » *Ibid.*, p. 72.

35. Voir la rubrique « métissages » au point 1.3.3.2. du premier chapitre du présent travail.

36. « The Empire Writes Back to the Centre" — is a phrase originally used by Salman Rushdie, as he was punning on "The Empire Strikes Back", the famous American T.V. show. Here, the Empire is the sum total of the colonies of the British Empire, which Britain lost with the coming to independence in the 1960s of nation-states from Africa to Sri Lanka. » Chantal Zabus, <http://gl.fltr.ucl.ac.be/bulletin/czempire.htm>.

37. Voir la rubrique « Traduction : trafic, hybridité, interstitialité » du sous-chapitre 5.2.

38. Comme le soulignent Mahasweta Sengupta dans son article « Translation as Manipulation » dans *Between Languages and Cultures*, pp. 159-180, et Gayatri Chakravorty Spivak.

au goût occidental, un mouvement esthétique en cours dans certains pays décolonisés intervient par la traduction de textes autochtones par les autochtones, s'appliquant à *densifier*³⁹ ces textes. Ce geste de traduction est compris comme un geste politique, un acte de réappropriation culturelle, qui vise à faire entendre les voix muettées sous le régime impérial, pour emprunter au discours féministe, tel que la recrudescence de traductions en Inde l'indique :

*It is an understandable urge for simple self-assertion which in a large measure accounts for the great translation boom currently on in India in which any number of Indians have taken it upon themselves to translate works of Indian literature, both ancient and modern, into English, to show the world (including anglophone Indians) that such works do exist.*⁴⁰

Le rapport de force entre les langues délégitimées sous l'empire britannique et la langue hégémonique qu'est l'anglais est ainsi renégocié dans la dynamique de la traduction, qui ouvre des possibilités d'écriture sans cesse renouvelées.

5.6.4. Synthèse épistémologique

Les points de croisement des réflexions postcolonialistes et du site traductologique sont nombreux et s'inscrivent dans la dynamique d'interdisciplinarité et de transcendance des frontières théoriques propre à la pensée postmoderne. Sur le plan épistémologique, les principaux vecteurs qui parcourent les perspectives postcolonialistes se résument à la pluralisation du savoir et au brouillage général des frontières théoriques, identitaires et linguistiques qui ont été établies depuis le grand projet européen d'histoire naturelle du XVIII^e siècle, qui consistait à cartographier et à (re)nommer le monde entier et dont la mise en œuvre s'est appuyée sur l'anthropologie, l'historiographie, la littérature et la

39. Nous traduisons l'expression *thick translation* par traduction dense et *thickening* par densifier. Ces termes relèvent du discours littéraire postcolonial et sont utilisés notamment par Kwame Anthony Appiah dans son article « *Thick Translation* », *The Translation Studies Readers*, pp. 416-429. Quant à la stratégie de densification, Susan Bassnett et Harish Trivedi l'expliquent comme suit dans leur article « *Of Colonies, Cannibals and Vernaculars* », *Post-colonial Translation*, p. 14 : « [...] G.J.V. Prasad] points out that Indian English writers do not so much translate Indian language texts into English, but rather use different strategies to make their works sound like translations. This conscious "thickening" or defamiliarization of English makes the act of reading more difficult, but proclaims the right of Indian writers to translate the language for their own purposes. A complex web of translations results, and a new space is opened up in which bilingualism becomes the norm. »

40. *Ibid.*, p. 12.

traduction, toutes liées à l'écriture. Quant à la traduction, son application rationnelle et ses effets coercitifs en tant qu'outil de domination se posent contre l'idéologie humaniste qui la donne à voir comme un moyen de communication entre les peuples. En réaction contre l'héritage conceptuel occidental, les théories postcolonialistes ont entrepris de relire et réinterpréter les textes classiques transmis par l'empire, telle *The Tempest* de Shakespeare, comme le fait Eric Cheyfitz, afin de mettre en lumière la logique et les tropes⁴¹ qui consolident l'ordre eurocentrique colonial. Dans le même ordre d'idées, les schèmes de représentation conventionnels sont mis en cause et plus particulièrement ceux qui servent à articuler soi et l'Autre (l'homme blanc et le barbare). Puisque l'étranger est traditionnellement défini en termes homogénéisants par le pouvoir colonial, tant intellectuel que politique, comme étant tout ce que l'Européen n'est pas ou ne veut pas être, les théories postcolonialistes cherchent à mettre en valeur la spécificité et la pluralité qui habitent la différence. Il s'agit plus précisément de déconstruire les catégories épistémologiques eurocentriques, afin de décroiser le savoir. Cette démarche s'amorce par la déterritorialisation des langues standard, qui vise à ruiner la hiérarchie traditionnelle entre les langues originelles pures et les créoles bâtards. La traduction aide à montrer que les langues interagissent et se mélangent constamment, et plus activement encore dans les zones de contact coloniales, à un point tel où il devient impossible d'affirmer la non-contamination d'aucune. Toutefois, contre la tendance universalisante du discours théorique, cet argument est nuancé par la réalité des asymétries qui sous-tendent les rapports de force interlinguistiques. Exploitant le potentiel subversif de la traduction, la littérature postcoloniale emprunte à la traduction pour brouiller les frontières entre les langues, entre l'original et la copie et, par extension théorique, entre le centre et la périphérie. De plus, dans un double mouvement de globalisation et de régionalisation propre à l'épistémè postmoderne⁴², les littératures étrangères se traduisent en anglais, langue dominante, mais en faisant valoir leurs particularités dialectales, sociolectales et idiolectales locales.

41. Citons en exemple Caliban, la figure du cannibale, dans *The Tempest*.

42. « Of course, we can define the project of postmodernity simply in political terms as an open dialogue between local and global, margin and center, minority and majority, concrete and universal--and not only between those but also between local and local, margin and margin, minority and minority, and further still, between universals of different kinds. But there is never surety that a political dialogue, even the most open, will not erupt into violence. » Ihab Hassan, www.ihabhassan.com/postmodernism_to_postmodernity.htm

5.7. Perspectives philosophiques

Nos fouilles archéologiques nous ont déjà amenée à décrire la formation discursive déconstructionniste qui parsème le site traductologique et dont certains objets se retrouvent dans les discours critiques féministes et postcolonialistes. Aussi, en raison de leur lien évident, peut-être est-il illusoire de séparer en deux sous-chapitres distincts la déconstruction et la philosophie, d'autant plus que de nombreux objets discursifs qui caractérisent la première sont repérables dans la deuxième? Néanmoins, il se rajoute quelques éléments au présent sous-chapitre, à savoir les enjeux de la pluralité, l'erreur du sens et la pensée de l'événement. Mais nous tenons en premier lieu à présenter les points importants de la pensée philosophique postmoderne, à partir desquels s'articulent les discours sur la traduction.

5.7.1. Jalons théoriques d'une philosophie de la postmodernité

À partir de ce qu'Yves Boisvert en a retenu, la philosophie de la postmodernité est marquée par une réflexion importante sur la prédominance du savoir pragmatique dans les sociétés post-industrialisées. Tel que Lyotard l'entend, ce savoir se caractérise par l'optimisation d'une *idéologie techniciste*¹ axée sur les critères de performance du marché, plutôt que sur les critères axiologiques traditionnels du vrai, du bon et du beau. Il n'y a pas à chercher loin pour confirmer la pertinence de cette remarque; le répertoire des cours offerts dans le cadre du baccalauréat en traduction en témoigne largement : Outils informatiques des langagiers, Initiation à la localisation et Simulation de cabinet de traduction, pour ne nommer que ceux-là.² Lyotard prête à cette idéologie un pouvoir

1. Jean-François Lyotard, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, p. 90.

2. Lyotard établit un rapport sur le savoir, qui explique, entre autres transformations, le rôle changeant de l'enseignement supérieur dans la transmission du savoir, dont il dit qu'elle est régulée par les critères de performativité imposés par le système social : « D'autre part, l'enseignement supérieur, toujours dans la même hypothèse générale [– selon laquelle l'enseignement doit contribuer à la meilleure performativité du système social sur le marché mondial –], devra continuer à fournir au système social les compétences correspondant à ses exigences propres, qui sont de maintenir sa cohésion interne. Précédemment, cette tâche comportait la formation et la diffusion d'un modèle général de vie, que légitimait le plus souvent le récit de l'émancipation. Dans le contexte de la délégitimation, les universités et les institutions d'enseignement supérieur sont désormais sollicitées de former des compétences, et non plus des idéaux [...] La transmission des savoirs n'apparaît plus comme destinée à former une élite capable de guider la nation dans son

de configuration épistémologique, car elle canalise la recherche scientifique en général et change la nature du savoir, qui perd sa visée axiologique et tend vers le pragmatique. Cela se répercute sur l'activité scientifique, qui se fait aujourd'hui dans une déstabilisation théorique marquée par la prédisposition des chercheurs à affronter l'inintelligible, l'indécidable, l'imprévisible, les limites de la précision et du contrôle, les catastrophes et les paradoxes. Le savoir pragmatique participe d'une économie de la recherche axée sur la potentialisation des découvertes, laquelle ne peut fonctionner que si elle est libre de tout système de légitimation préétabli et entièrement fondé sur le consensus des législateurs. En ce sens, c'est une condition de délégitimation qui préside à ce savoir, dont Lyotard dit qu'il est postmoderne. Autrement dit, la valeur des nouvelles idées ne tient pas de l'exigence de confirmer les faits connus, mais plutôt de leur performativité, c'est-à-dire de leur capacité à ouvrir sur d'autres idées et à augmenter ainsi les possibilités de découvertes. Par sa qualité intrinsèque d'auto-renouvellement (de toujours ouvrir sur de nouvelles pistes de recherche), le savoir pragmatique rend obsolète la raison axiologique, et cette nouvelle épistémologie se manifeste en traduction par la critique et l'abandon de la visée normative fondée sur l'évaluation des textes traduits selon des critères d'appréciation esthétique (assez subjectifs), qui permettent de distinguer les bonnes traductions des mauvaises. En fait, depuis la théorie du polysystème et le virage culturel qui en est résulté, on dit des textes traduits qu'ils sont adéquats ou non, s'ils remplissent les fonctions qui leur sont imposées par la culture cible ou s'ils répondent à la stratégie de traduction escomptée, dont Lefevere dit que la logique n'est jamais connue d'avance.

Si la philosophie a pu réfléchir sur la prédominance du savoir pragmatique, c'est qu'elle a d'abord constaté la dissolution des grandes instances légitimantes, tels Dieu, la pensée cartésienne, le discours de l'émancipation de l'homme ou encore le darwinisme et le calvinisme, qui chapeautaient l'entreprise scientifique et le corps social dans l'épistémè moderne. Encore une fois, c'est à Lyotard que nous empruntons le vocabulaire pour expliquer que le savoir ne se fait plus au nom de *métarécits*, référents

émancipation, elle fournit au système les joueurs capables d'assurer convenablement leur rôle aux postes pragmatiques dont les institutions ont besoin. » *La Condition postmoderne*, pp. 79-80.

idéologiques universels, car ceux-ci ont perdu leur autorité légitimante. À la dissolution de ces grands récits a succédé le phénomène de particularisation des récits, qui a donné cours à une économie discursive hétérogène que Lyotard nomme les jeux de langage³. En traduction, cela implique la critique et l'invalidation de l'idéologie humaniste qui astreignait l'activité traductive à un rôle d'intermédiaire mandaté pour relayer fidèlement un contenu informationnel, en vue d'assurer la communication entre les langues. La raison instrumentale de la traduction prescrivait l'usage de procédés d'acculturation visant à effacer les marques étrangères dans le texte qui viendraient gêner la compréhension du texte traduit; c'est le genre de traduction annexionniste qu'Antoine Berman, Henri Meschonnic et tant d'autres critiquent. Or, forte d'un courant de réflexion majeur⁴ sur la différence mené par Deleuze, Derrida, Foucault et Lyotard, la pensée postmoderne de la traduction relève davantage d'une dynamique des petits récits locaux qui fonctionne hors du métarécit humaniste. Nous entendons par là que chaque situation de traduction appelle une théorisation particulière en regard des différences ponctuelles avec lesquelles le sujet traduisant doit composer ici et maintenant et, ce, contre l'application d'un modèle général et schématisé de résolution de problèmes. On assiste donc à l'invalidation de la rationalité universelle des méthodologies prescrites notamment par Vinay et Darbelnet et les autres théoriciens et théoriciennes que nous avons affectés à l'épistémè moderne⁵. L'épistémologie de la traduction est marquée par la pluralisation de l'activité théorique, animée par la régionalisation des discours, ce dont témoignent le travail des études féministes (lesbiennes ou non) et postcolonialistes (indiennes, africaines, antillaises, québécoises). Contre une vérité ou une solution universelles, à chacun ses raisons et sa manière de traduire. Ce mouvement s'apparente à la prédisposition de la pensée postmoderne à une *conception non métaphysique de la vérité*⁶, mise en évidence par Gianni Vattimo.

3. Voir le point 1.3.2.1. de notre premier chapitre.

4. « L'héritage nietzschéen a façonné tout un pan du paysage philosophique contemporain. Faute de place, on ne fera qu'avancer, au côté de Deleuze, les noms de Michel Foucault, Jean-François Lyotard ou Jacques Derrida, qui s'attachent tous à traiter de la différence en tant que telle, et non par rapport à une norme de référence, le réel n'étant jamais alors saisi comme une totalité mais dans le jeu des rapports entre ses éléments, dans la tension toujours reconduite entre ses composantes. » François Laplantine et Alexis Nouss, *Le Métissage*, p. 96.

5. Voir le point 3.2 de notre troisième chapitre.

6. Gianni Vattimo, *La Fin de la modernité*, p. 18. « Tant que l'homme et l'être seront pensés métaphysiquement, c'est-à-dire sur un mode platonicien, et en termes de structures stables qui

La désuniversalisation de la vérité constitue la base des vérités individuelles dont aucune ne peut revendiquer une autorité sur les autres.

Reprenons donc : fin de la raison normative, fin des métarécits et d'une vérité absolue, auxquelles vient s'ajouter la fin de l'histoire unifiée, ou l'Histoire avec un grand H. Cette dernière caractéristique de la philosophie postmoderne marque la tendance à conceptualiser le temps en termes d'événements hétérogènes plutôt que comme un fil linéaire que serait l'Histoire. Est-il besoin de souligner les répercussions substantielles de cette fin de l'Histoire sur les principaux piliers philosophiques?

For language to have meaning, culture has to have value and history has to matter. If the real truth, however, is that history is the lie by which culture disguises the fact of its naturally savage interests and practices [...] in the name of human progress and welfare, then it cannot be possible to have faith in the power of plain language to convey plain truth.⁷

En raison du peu de crédibilité que suscitent désormais les grands récits légitimants, telles la marche du Progrès vers l'avant⁸ et ses promesses d'émancipation de l'homme, ceux-ci ne suffisent plus à aiguiller le cours des événements. En fait, le temps est vécu au présent par le sujet, de manière complètement détachée de la conviction moderne d'un avenir collectif meilleur. L'événementialisation du temps se caractérise par la relecture de l'histoire, la réinterprétation d'erreurs⁹, la reconfiguration d'espaces déjà

imposent à la pensée comme à l'existence le devoir de se "fonder" et de s'établir (par la logique et par l'éthique) dans le domaine du non-devenir, le tout se réfléchissant dans une mythologie de structures fortes étendues à tout le champ de l'expérience, la pensée ne pourra vivre en aucune façon la positivité de cette véritable ère post-métaphysique qu'est la post-modernité. » *Ibid.*, p. 17.

7. Niall Lucy, *Postmodern Literary Theory*, p. 49.

8. Qu'est-ce à dire de la course folle de la technologie de pointe vers une performativité toujours accrue et l'engouement des sociétés post-industrialisées pour les mises à niveau informatiques et le dernier gadget électronique venu? Bien que le discours du dépassement technologique soit prééminent, il ne saurait fonder à lui seul le mode d'être de nos sociétés. Sa visée est davantage financière qu'émancipatoire, ce qui ne lui suffit pas à mobiliser la totalité des tribus qui constituent l'espace social de la postmodernité, pour reprendre le mot de Michel Maffesoli.

9. Même l'erreur en tant que telle a été revue en traductologie, qui l'inscrit dorénavant dans un lien d'interdépendance avec des facteurs idéologiques, institutionnels, sociopolitiques et culturels et non plus exclusivement linguistiques. Voir *TTR* « L'erreur en traduction », vol. 2, n° 2 (1989). Dans ce numéro de *TTR*, Ginette Michaud propose de suivre les fautes du texte freudien qui expliqueraient l'institutionnalisation et la scientification dans la traduction française des textes de Freud, articulée dans la « restitution du sens du texte original par une sorte de jargon maniaque, où plus que jamais, la psychanalyse semble se replier, sous la figure idéalisée et surmoïque du scientisme régnant, sur une image totalement professionnelle et technocratique d'elle-même. » *Ibid.*, p. 106. L'erreur se voit ainsi conférer un pouvoir heuristique.

cartographiés et la redécouverte du connu ou du commun, d'où l'expression *revisited* utilisée à satiété. Tout est revisité¹⁰, exploré de nouveau. En revanche, il faut encore constater que la pensée postmoderne fait dans l'ambivalence, se caractérisant par la coexistence d'une ruée technoscientifique et de ce mouvement de récupération. La conceptualisation postmoderne du temps se prête davantage à la configuration rhizomatique¹¹ énoncée par Deleuze et Guattari, dont l'implication pour l'être social est le temps présent vécu comme événement, qui survient et disparaît.

Aux trois mouvements qui animent la philosophie de la postmodernité, à savoir la fin de la raison normative, la fin des métarécits et la fin d'une histoire unifiée, nous faisons correspondre les trois principales formations discursives par lesquelles les perspectives philosophiques viennent croiser la traduction : les enjeux de la pluralité, l'erreur du sens et la pensée de l'événement.

5.7.2. Les pluriels conflictuels

Derrida établit un lien entre la philosophie et la traduction lorsqu'il cite le problème de traduction qui viendra jeter la base de toute une réflexion sur le statut du sens dans la philosophie occidentale : « Avec ce problème de traduction [*pharmakon* qui veut dire à la fois remède et poison] nous n'aurons affaire à rien de moins qu'au problème du passage à la philosophie. »¹² La philosophie et la traduction touchent aux mêmes points névralgiques de la tradition théorique : la *mimesis* et la non-finitude du sens. Il y aurait à la base de toute théorie de l'être comme de toute théorie du langage et de la traduction la même constatation, à savoir l'absence d'un référent unique et fixe et, conséquemment, l'omniprésence d'un potentiel conflit de sens attribuable à la

10. De manière frivole, nous avons lancé une recherche dans Internet à partir du descripteur *revisited*. Le résultat n'en fut pas moins sérieux : Google nous a indiqué environ 1 200 000 résultats.

11. « Résumons les caractères principaux d'un rhizome : à la différence des arbres ou de leurs racines, le rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature, il met en jeu des régimes de signes très différents et même des états de non-signes. Le rhizome ne se laisse ramener ni à l'Un ni au multiple. [...] Contre les systèmes centrés (même polycentrés), à communication hiérarchique et liaisons préétablies, le rhizome est un système acentré, non hiérarchique et non signifiant, sans Général, sans mémoire organisatrice ou automate central, uniquement défini par une circulation d'états. » Gilles Deleuze et Philippe Guattari, *Rhizome*, pp. 60-62.

12. Jacques Derrida, *La Dissémination*, p. 80.

puissance des mots de signifier plus qu'une chose. Pour la langue, cette polysémie soulève toute la question de la représentation. Pour la traduction, cela confirme l'impossibilité de faire équivaloir dans un rapport d'identité parfaite le texte original et sa traduction. En fait, la traduction, parce qu'elle porte sur plus d'une langue, ne fait que rendre plus évident ce que recèlent les mots et toute la langue depuis toujours : la pluralité du sens. Cette multitude de sens fait entrer la langue en conflit avec elle-même. Ainsi, l'expression les *pluriels conflictuels*¹³ marque l'impossibilité de concevoir le texte comme une unité idéale sémantiquement finie. C'est précisément l'état infini – inachevé et illimité – du texte et de la langue qui permet la traduction et l'empêche en même temps. Les textes de Derrida font la preuve, d'une part, qu'un référent fixe aisément traduisible n'existe pas en raison du renvoi des marques signifiantes du texte à d'autres marques encore, ce qui rend le texte intraduisible, et, d'autre part, que c'est parce que ce rapport n'advient pas d'emblée que la traduction est possible. « La condition minimale de toute traduction, c'est la différence ou l'étrangeté entre deux langues ou à l'intérieur de la même langue ; sans différence, la traduction n'est ni nécessaire ni possible. »¹⁴ Aussi la traduction est-elle à penser hors de l'impératif d'en finir avec un texte une fois pour toutes : l'obligation de le déclarer totalement intraduisible ou, à l'inverse, entièrement traduisible et, le cas échéant, d'en fixer le sens.

*Le concept du texte (et du langage en général) proposé et pratiqué par Derrida, pas seulement dans ce texte [« Border Lines »] mais dans tous ses textes, n'a sa fin ni dans la traductibilité ni dans l'intraductibilité mais dans le passage et le conflit entre les deux.*¹⁵

Le maintien en tension des pluriels conflictuels inhérents au texte, à la langue et à la traduction indique le chemin d'une théorisation qui peut enfin se faire hors de la logique de la *mimesis*. Sur le plan épistémologique, il ne s'opère pas de dépassement comme tel, mais peut-être davantage une accentuation de la dimension conflictuelle et plurielle de la traduction.

13. « Au contraire, les traductions plurielles et conflictuelles d'un texte, le processus de réinscription à l'œuvre dans tout texte, dans tout original depuis son (ses) origine(s), les traces de l'autre langue dans toute langue, marquent la fin du texte comme fin en soi. » David Carroll, « Traductions, textes, contextes : ou la fin du texte comme fin (telos) » dans Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy (dir.), *Les Fins de l'homme*, p. 245.

14. *Ibid.*, p. 242.

15. *Ibid.*, p. 241.

5.7.3. L'errance, l'erreur du sens

Lorsqu'elle réfléchit sur la traduction, la philosophie montre que le sens est dans l'erreur : il se trompé et il s'y trouve. La première proposition vise à invalider la conceptualisation classique mais erronée du sens comme étant la prérogative du signifié ou du contenu des mots. La déconstruction montre l'impossibilité d'exclure le signifiant de la définition du sens, voire l'irréductibilité de la langue au schéma dualisant signifié-signifiant, contenu-contenant et sens-style.¹⁶ On se tromperait donc à comprendre le sens dans son acception classique. La deuxième proposition entend que le sens tient à la possibilité que soient captées toutes les interprétations d'un mot autres que celle qui semble convenir le mieux à l'intelligibilité du texte. Encore une fois, la traduction met à l'épreuve la conceptualisation classique du sens en prouvant infailliblement l'impossibilité d'un transport intact des signifiés d'une langue dans une autre. La traduction montre encore que « [!]a possibilité de la "faute" est là depuis le commencement ; elle fait partie de la structure même de tout mot. »¹⁷ Quant à la nature plurielle du sens qui réside dans le risque que soient compris les sens impropres d'un mot, « traduction » en est la preuve par excellence :

*An error, a misreading initiates the modern history of our subject. Romance languages derive their terms for "translation" from traducere because Leonardo Bruni misinterpreted a sentence in the Noctes Atticae of Aulus Gellius in which the Latin actually signifies "to derive from, to lead into". The point is trivial but symbolic. Often, in the records of translation, a fortunate misreading is the source of new life.*¹⁸

Dans le cas de la traduction, comme l'exemple de Steiner permet de le constater, il y a erreur dès l'origine, ce qui n'a pas empêché le fonctionnement du mot à travers l'histoire. Et le conflit du sens n'est pas à résoudre, car réduire le sens d'un mot à une signification revient à exclure tous les autres sens et donc à empêcher le sens. Quant à la résolution simplificatrice d'une traduction soit à du contenu sémantique soit à du contenant stylistique, elle « nie la situation conflictuelle, babélienne, dans laquelle toute énonciation, toute lecture, toute interprétation — c'est-à-dire toute traduction — a

16. Voir notre sous-chapitre 5.4.

17. Carroll, *op. cit.*, p. 240.

18. George Steiner, *After Babel*, p. 311.

lieu. »¹⁹ La traduction et la langue sont à penser hors du schéma qui les réduit à deux idéalités : le poétique intraduisible et le sémantique traduisible.

*Choisir l'une ou l'autre [de ces idéalités] comme l'essence de la langue serait nier la pertinence de la pluralité des contextes linguistiques, historiques, culturels et idéologiques impliquée dans toute pratique textuelle, poétique ou philosophique, dans tout langage littéraire, rationnel, ordinaire ou autre.*²⁰

La question du sens ne peut être posée qu'au croisement de plusieurs disciplines qui en proposeraient des réponses diverses, voire conflictuelles, contre une solution idéalisante, voire totalisante, qu'en établirait un champ particulier du savoir. Puisque le sens ne réside entièrement dans aucune discipline en particulier, il est légitime d'invoquer l'errance du sens et d'en appeler à l'interdisciplinarité comme critère épistémologique de la traductologie.

5.7.4. La pensée de l'événement

La pluralité conflictuelle et l'errance ou l'erreur du sens viennent toutes confirmer la mise en cause des fondements traditionnels du sens, ainsi que le fait la fin d'une histoire unifiée, ou la pensée de l'événement. La parcellisation du temps fonde le temps subjectif. Le temps événementiel est ponctué par autant de situations que le sujet est appelé à vivre : le temps de la lecture et le temps de la traduction, par exemple, sont des temps légitimes, car ils sont des temps constructifs, marqués par l'investissement du sujet dans une activité de transformation, de mise en rapport d'éléments ou encore de manipulation certaine du sens. Si, à l'instar du sens dont nous avons dit qu'il est inachevable, la traduction est toujours en devenir, ce qu'à la limite confirment toutes les retraductions qu'un texte original peut susciter, elle est surtout caractérisée par une tension entre le texte original et toutes les interprétations possibles que celui-ci peut recevoir. En termes ontologiques, la traduction marque le moment d'une tension entre

19. Carroll, *loc. cit.*

20. *Ibid.*, p. 244. Quant à la philosophie, elle affronte la même impasse : « La langue se trouve donc prise entre ces deux limites, entre ces deux bords si vous voulez : celle de l'idéalité philosophique du sens transportable dans tout contexte, du sens transcontextuel, et celle de l'idéalité littéraire du texte qui dans son unique spécificité détermine ou engendre son propre contexte, et qui voyage mal ou pas du tout hors de ce contexte généré à partir de soi. » *Ibid.*

le même et l'Autre qui ne doit pas être résolue dans ou par le texte. Ce maintien en tension fait appel à ce qu'Alexis Nouss nomme le *texte traductif* et qu'il décrit ainsi :

Il désignerait une forme textuelle en mouvement, en tension, une textualité dialectique qui unirait l'original et sa traduction sans sacrifier l'un ou l'autre, l'un à l'autre, sollicitant le "rapport demeuré rapport" [... chez Meschonnic, qui l'oppose à transport...] Comment en effet cerner ce phénomène fuyant, plus encore : dont la fuite est l'essence?²¹

Et Nouss ne résout pas ce questionnement, mais l'ouvre davantage :

La tra(duction), elle, loi d'une dynamique des corps, langagiers pour ce qui nous concerne, n'implique pas l'arrêt du processus. Sans source ni cible, sans départ ni arrivée, une traduction est toujours sur une ligne de fuite, jamais définitive, toujours ouverte à la reprise, à la retraduction, non pas sous l'effet de contingences historiques (améliorations techniques ou modifications des attentes et des sensibilités culturelles) mais par nature et nécessité.²²

La ligne de fuite, par opposition à ligne de force, dont il est ici question rappelle l'errance du sens qui entraîne l'incertitude du sujet traducteur devant « l'impossibilité de choisir une version parmi toutes les traductions possibles. »²³ Pourtant, si le sujet parvient à traduire c'est qu'il a pu trouver un point de repère quelconque, qui lui indiquerait le sens qu'il doit prendre. Le temps pendant lequel le sujet s'ouvre à la recherche de repères et se laisse guider par les marques signifiantes du texte, constitue ce que nous avons nommé le temps subjectif, soit l'événement marqué par le travail de mise en rapport et de transformation d'éléments signifiants et qui témoigne de ce que Scarpetta décrit comme « la volonté d'explorer les zones de coexistence [...] les faire interpénétrer, réagir, de jouer leur métissage, d'opérer des connexions des anachronismes délibérés »²⁴. Cette dynamique postmoderne laisse entrevoir une conception de la temporalité comme rencontre et de l'identité (du sens, de soi) comme

21. Alexis Nouss, « La traduction comme OVNI » dans *Meta*, vol. XL, n° 3 (1995), p. 338.

22. *Ibid.*, p. 339.

23. *Ibid.*, p. 340. « Je ne peux jamais maîtriser l'ensemble des paramètres qui cernent et fixent le sens d'un texte dont on sait que le "message" n'est qu'une partie. [...] Je ne suis jamais sûr en dernier regard d'avoir saisi le sens du texte de départ et ne suis jamais maître, au demeurant, du sens du texte d'arrivée qui, pour les mêmes raisons, est susceptible de lectures multiples. Polysémie au départ, polysémie à l'arrivée, le sens n'est pas incertain : il est introuvable. » *Ibid.*

24. Guy Scarpetta, *L'Impureté*, p. 55.

ouverture à l'altérité, dynamique qui anime la pensée métisse dont une pensée postmoderne de la traduction est certainement solidaire.

Si la pensée du métissage est bien une pensée de la médiation qui se joue dans les intermédiaires, les intervalles et les interstices à partir des croisements et des échanges, elle ne saurait se réduire au et, à l'entre et à l'entre-deux qui sont des catégories spatiales. C'est, contrairement au mélange et à la mixité, une pensée de la tension, c'est-à-dire une pensée résolument temporelle, qui évolue à travers les langues, les genres, les cultures, les continents, les époques, les histoires et les histoires de vie. Ce n'est pas une pensée de la source, de la matrice ni de la filiation simple, mais une pensée de la multiplicité née de la rencontre. C'est une pensée dirigée vers un horizon imprévisible qui permet de redonner toute sa dignité au devenir.²⁵

La philosophie métisse²⁶ permet de penser l'en-devenir de la traduction par lequel, à l'instar du métissage, elle ne peut se résumer à la résolution des contradictions dans un tout homogène, qu'il soit familier ou étranger, ni se fixer en une condition permanente. Cette philosophie répond tout à fait à la nécessité de la pensée postmoderne de ruiner l'ontologie de la pureté et de l'être. Le métissage et la traduction ont donc ceci en commun qu'ils sont à penser dans le mouvement même de leur élaboration théorique. Leur performativité, à savoir qu'elles font davantage qu'elles ne sont, tient de leur mutation constante, de leur mouvement donnant lieu à des figures toujours en cours de représentation. La traduction, comme mode métis²⁷, advient hors de la logique dualiste ancrée sur l'opposition entre la présence et l'absence (l'être et son contraire) et l'homogénéité et l'hétérogénéité (la pureté et son contraire). Hors de toute fixité identitaire, la traduction ouvre sur une troisième voie qui serait le lieu de tension entre toutes les antinomies (et non la réconciliation de ces contraires) que la pensée traditionnelle a cru avoir résolues. Cette voie tiendrait de la rencontre, de la transformation et du devenir.

5.7.5. Synthèse épistémologique

La théorisation de la traduction implique la théorisation du savoir, qui appartient traditionnellement à la réflexion philosophique. Le virage linguistique a déjà amené les

25. François Laplantine et Alexis Nouss, *Le Métissage*, p. 83.

26. *Ibid.*, p. 93.

27. Voir la rubrique « métissages » de notre premier chapitre.

sciences humaines à interroger leur rapport au réel, sous l'effet d'une prise de conscience épistémologique qui a permis d'affirmer que l'accès aux choses est toujours médiatisé par la langue, que tout passe par la langue. Or, les perspectives philosophiques de la traduction confirment qu'une théorie du langage ne peut exclure la traduction, trop longtemps considérée comme une instance secondaire de l'activité linguistique, à l'instar de la poésie, ce cas limite de la langue. Parce que la traduction donne à voir ce qui est fait du sens et du sujet dans le langage par la prise en considération de l'interaction des langues, des subjectivités et des historicités dans le contexte pluriel qui est le sien, il serait permis de croire au virage traductif de la pensée.

Les objets discursifs philosophiques que nous avons trouvés sur le site de la traduction donnent à voir une manière de réfléchir sur le sens qui table sur la pluralité, le conflit, la non-finitude, l'errance, l'erreur, la tension et l'introuvable. Aussi ces opérateurs trouvent-ils leur légitimité dans une « une épistémologie de l'ouverture, ennemie d'un savoir totalisant »²⁸, qui empêche la domination d'une théorie de la traduction ou d'une signification (du langage ou du sens) en particulier sur toutes les autres. La pluralité théorique propre à l'épistémè postmoderne de la traduction tolère effectivement les nombreuses définitions de la traduction et se pose contre la requête traditionnelle d'une signification homologuée, unifiée à l'échelle du champ traductologique. Le présent travail ne fait pas autre chose que montrer cette multiplicité théorique, parfois ambiguë et conflictuelle.

Le postmoderne se caractérise par la perte de crédibilité des métarécits et la désuétude de leur pouvoir légitimant, ce qui a donné lieu au phénomène de particularisation discursive que Lyotard place sous la dynamique des jeux de langage. Depuis cette chute idéologique, le rôle instrumental du langage comme mode de communication est mis en cause et, conséquemment, la traduction se redéfinit hors de la visée humaniste qui la mandait pour refaire l'unité de Babel. Le même phénomène se répercute également sur les discours de la traduction, mettant ainsi fin à l'hégémonie théorique des schématisations linguistiques fondées sur une rationalité universelle. Au

28. Nouss, *op. cit.*, p. 341.

demeurant, la raison normative dont participait la stylistique comparée, entre autres sous-branches de la linguistique, se révèle largement insuffisante au fondement d'un savoir propre à la traduction. Dans le mouvement de délégitimation, la pensée occidentale subit la critique déconstructionniste de sa métaphysique, sur laquelle s'ancraient les notions de vérité, de présence et de temporalité absolues, c'est-à-dire imperméables aux aléas historiques et culturels. Cet ébranlement de la pensée traditionnelle s'opère notamment par l'affirmation de la non-représentation du langage, l'impossibilité de fixer le sens et la subjectivisation du temps, que les perspectives philosophiques de la traduction n'ont fait que rendre plus évidentes. En fait, la philosophie et la traduction nourrissent toutes deux la même réflexion, qui pose la langue et le sens comme événements, inconceptualisables donc selon le dispositif théorique et idéologique de l'épistémè moderne. En réaction à ce cul-de-sac théorique, l'activité traductive permet de penser comment le rapport du sujet au réel passe par la langue, qui est souvent la langue des autres. La traduction montre aussi que le sens n'est jamais donné, mais qu'il est toujours à faire, et qu'il n'y a de temps que celui du sujet qui vit... traduit, lit et écrit.

5.8. Perspectives psychanalytiques

Les affinités discursives et théoriques qui lient la traduction et la psychanalyse remontent à Freud, qui, même s'il n'a jamais consacré à la traduction une réflexion particulière sur son mode de fonctionnement, la concevait comme étant au cœur des processus psychiques et de l'activité analytique. L'objet traduction marque donc le site de la psychanalyse depuis longtemps et il trouve une pertinence renouvelée dans une pensée postmoderne par les trois thématiques suivantes : la fin de la vérité vraie, la traduction comme moteur psychanalytique et la corporalité du signifiant. Nous ne traiterons pas de l'apport de Luce Irigaray, Hélène Cixous et Julia Kristeva au champ de la psychanalyse, en soulignant qu'il est substantiel, et renvoyons au sous-chapitre 5.5, qui expose leur pensée interdisciplinaire, forte d'une réflexion philosophique, linguistique et psychanalytique. Précisons également que nous ne ferons pas état du mouvement critique qui met en lumière les « affects et fantasmes chez les traducteurs de Freud ».¹

5.8.1. Fin de la vérité vraie

Traditionnellement en Occident, c'est-à-dire de Platon et Aristote, en passant par les penseurs du Moyen-Âge, jusqu'à la logique positiviste et l'expérience phénoménologique, la vérité relève, en dernière instance, du jugement. La vérité relève d'un verdict qui découle d'une appréciation du réel quant à son adéquation à des valeurs. Freud, et Nietzsche avant lui, viennent mettre en doute la possibilité du sujet d'affirmer qu'une chose soit vraie, c'est-à-dire de se porter garant de la conformité de cette chose ou de lui-même à un idéal moral, psychique ou axiologique nanti d'une valeur ontologique. Et la psychanalyse depuis Freud fonde cette impossibilité du sujet de se connaître lui-même comme la condition foncière de celui-ci, en ce qu'elle reconnaît dans l'inconscient des mécanismes qui ne peuvent être compris qu'à distance, que par l'interprétation de signes, ou symptômes, qui sont la traduction de contenus inconscients. Ainsi, pour la psychanalyse, la vérité peut se constituer de

1. Ginette Michaud, « Freud : N.d.T. ou Des affects et fantasmes chez les traducteurs de Freud », *TTR*, vol. 2, n° 2, 1989, p. 105.

bribes du passé réprimées qui retournent déformées et tordues au sujet par la voie de son inconscient. Et ces transformations, pour autant négatives qu'elles soient, témoignent du travail traductif qui occupe l'appareil psychique à l'insu du sujet. Depuis la prise en considération de cette dimension inconnue et abstraite du sujet, qui vient dicter la perception et le comportement de celui-ci, la vérité du sens ne se pose plus selon un schéma d'opposition entre la conformité à un idéal ou à une norme et la non-conformité. Dès lors qu'elle est prise hors de son obligation de conformité, la vérité change de statut. C'est la fin de la vérité vraie, en d'autres termes.

Dans la mesure où la psychanalyse empêche désormais de considérer l'agir du sujet comme pleinement transparent à sa logique consciente, l'idéologie humaniste libérale se trouve réfutée. Au sujet maître de sa pensée et de ses actes, que son bon jugement devait amener à s'émanciper et à toujours progresser, la psychanalyse montre que son jugement et ses actes répondent d'une dynamique qui lui échappe en grande partie, sinon totalement. Le sujet se trouve incapable de se connaître entièrement et définitivement, puisque les mécanismes inconscients transforment interminablement et de manière imprévisible² les affects en comportements particuliers selon un mouvement circulaire entre les instances psychiques. La compréhension que nous croyons avoir des événements autour de nous et de nos motivations et désirs est d'emblée médiatisée par l'inconscient. Le sujet humaniste libéral n'est maître de rien, pour ainsi dire, et encore moins de lui-même. Les conséquences théoriques d'une telle assertion entraînent corrélativement la critique de l'empirisme : le savoir ne s'obtient pas par l'expérience direct du réel. Dit autrement, le réel ne peut plus servir de référence fiable, puisqu'il n'est accessible que par l'interprétation (déformante) que le sujet en fait. Il n'y a donc que *des réalités*, et, comme il arrive souvent de constater dans l'épistémè postmoderne (à commencer par la définition de celle-ci), la réalité des uns est souvent la fiction des autres.

2. Hormis certaines structurations d'entités refoulées, telles que le complexe d'Œdipe, les manifestations verbales et somatiques sont toujours cryptées singulièrement chez chaque sujet. C'est pourquoi la psychanalyse ne recourt pas à des grilles d'analyse diagnostique.

La critique de l'empirisme qui caractérise la psychologie béhavioriste américaine a été menée par Jacques Lacan. Fondamentalement, Lacan pose que l'expérience du sujet est nécessairement médiatisée par l'inconscient, dont les configurations sont radicalement impensables. Cette proposition ruine le cartésianisme qui fait traditionnellement correspondre la vérité du sujet à la rationalité consciente de celui-ci. L'inconscient est à conceptualiser selon le modèle des structures linguistiques. À l'instar du signe saussurien, selon lequel le mot ne renvoie pas à la chose, ne lui est pas équivalent, la théorie linguistique de Lacan postule qu'il n'y a pas d'accès immédiat à une *réalité* pure ni par le langage ni par la conscience. Au demeurant, si les mécanismes inconscients se comparent au fonctionnement du langage, il faut concevoir ceux-ci en termes d'absence, de décalage ou de manque. Expliqué de manière assez rudimentaire, le mot ne peut être pareil à la chose qu'il nomme; il doit y avoir un décalage entre le signe et le référent, dans le sens où l'un doit manquer à l'autre.³ Dans cette optique, la structure du langage se fonde sur l'absence de réalité, de vérité et d'identité, lesquelles n'adviennent que par l'écart entre le mot et la chose. Transposé sur le plan psychologique, ce processus peut s'expliquer ainsi : l'enfant comprend qu'il existe seulement lorsqu'il se rend compte que « je » est autre que l'image dans le miroir, ce que dévoile l'absence du miroir. Quant à cette condition d'absence essentielle à l'activité linguistique, bien qu'elle permette de faire du sens, elle ouvre également sur l'excès de sens que recèle le risque de pouvoir dire toujours autre chose, sous l'effet de l'enchaînement incontrôlable des signifiants. Pour Lacan, il n'y a pas de signifié auquel renverrait le signifiant; il n'y a que des enchaînements de signifiants.⁴ Parmi ce foisonnement sémantique, la compréhension d'un mot tient de la possibilité de le différencier par sa forme et son contexte d'entre tous les autres mots. Le sens procède par répressions, puisque c'est par la négation de tous les autres sens possibles que celui-ci se fait.

3. Le célèbre tableau de Magritte, « Ceci n'est pas une pipe », signale précisément la nécessité de cette non-adéquation entre la représentation et la chose, sans quoi le langage pictural devient essentiellement impossible.

4. Nous avons traité plus en détails de la dynamique inachevable du sens que cet enchaînement présuppose dans les sous-chapitres 5.4 et 5.7.

Dans sa théorie linguistique de la structure inconsciente, Lacan considère le surgissement du sens réprimé communément associé au non-sens, au faux sens et au contresens comme un fait ordinaire et non comme une déviation pathologique ou une aberration. Mentionnons aussi que, pour Freud, toutes les névroses avaient un sens, postulat qui le démarquait du diagnostic commun de son époque, ancré dans une conception des symptômes névrotiques comme manifestations d'une dégénérescence. Dans l'optique psychanalytique lacanienne, il peut se trouver que la faute de traduction laisse voir « autre chose dans le texte que son énoncé manifeste. Mais cette méprise qui le [traducteur] dépend du sens obligé n'est pas stérile. Elle lui fait trouver dans la langue ce qu'il cherchait ou cachait dans la sienne. »⁵ Aussi, fort des thèses freudiennes, Lacan perçoit-il l'écriture et la parole comme l'effet d'un jeu de mots potentiel ou d'un lapsus freudien toujours imminent.⁶ Si, traditionnellement, on a persisté à croire que l'on pouvait baliser le sens, car « [l']incertitude du sens est une notion que la culture occidentale redoute comme la peste »⁷, la seule manière de délimiter effectivement celui-ci consiste à réprimer les associations non intentionnelles. À ce chapitre, les courants herméneutiques⁸ traditionnels se sont affairés à contraindre le sens advenant de l'interaction des éléments linguistiques par l'autorisation de lectures canonisées. Ce qui est donné à comprendre tant à la lecture d'un texte qu'à l'écoute des symptômes est filtré par le lecteur ou l'analyste. Et Lacan souligne le caractère idéologique de l'expérience positiviste, fondée sur une « vérité de mirage qui se réduit au mirage de la vérité »⁹ lorsqu'il présente la manière dont il compte faire un retour à Freud en psychanalyse, dont chacun sait qu'il n'a pas été *fidèle* :

Une vérité, s'il faut dire, n'est pas facile à reconnaître, après qu'elle a été une fois reçue. Non qu'il n'y ait des vérités établies, mais elles se confondent alors si facilement avec la réalité qui les entoure, que pour les en distinguer on n'a longtemps trouvé d'autre artifice que de les marquer du

-
5. Alexis Nouss, « La traduction mélancolique (sur Paul Celan) », *TTR*, vol. 11, n° 2, 1998, p. 207.
 6. Dans la même ligne de pensée, mais selon une toute autre perspective, Meschonnic dit la même chose : « Le discours ordinaire est le vrai discours plurivoque, cascades d'ambiguïtés se corrigeant de proche en proche, comme la marche est une série de chutes contrôlées, indéfiniment reprises. » *Pour la poétique V*, p. 132.
 7. Alexis Nouss, « La traduction comme OVNI » dans *Meta*, vol XL, n° 3, 1995, p. 339.
 8. Quant à la notion d'herméneutique, nous renvoyons au sous-chapitre 5.9.
 9. Jacques Lacan, *Écrits 1*, p. 217.

*signe de l'esprit, et pour leur rendre hommage, de les tenir pour venues d'un autre monde.*¹⁰

Quant au mouvement interprétatif de Lacan, il importe de mentionner que ses thèses, bien qu'elles s'inscrivent dans un *retour à Freud*, sont à comprendre comme une relecture ou un déplacement de la pensée freudienne. Il n'y a pas lieu ici d'exposer les détournements que Lacan a opérés sur l'appareil analytique freudien, quant à l'illusion du moi¹¹ et aux mécanismes de condensation et de déplacement qui sous-tendent la dynamique de l'inconscient et que Lacan renomme métaphore et métonymie. Nous tenons simplement à souligner que le retour à Freud que Lacan dit effectuer se donne à penser selon le même mouvement traductif qui entend le retour au texte original dans le sens d'une manipulation inévitable de sa forme.

5.8.2. Transformations, transferts et traductions

« Transformations » et « transferts » relèvent tous deux d'une dynamique générale commune à la traduction et à la psychanalyse. Quant aux textes de traduction qui traitent de la psychanalyse, certains explorent la thématique du passage, de la traverse, des opérations transformationnelles, tandis que d'autres traitent au premier plan des mécanismes de transfert, des déplacements et des transpositions qui distinguent l'activité psychique et traductive. « En fait, tout ce qui se pense dans le monde de la psychanalyse va être de l'ordre du passage, du déplacement d'un affect à l'autre, de représentations non verbales à verbales, d'affects à signes. Ce déplacement est chez Freud là où tout commence. »¹²

S'il est vrai qu'une pensée de la traduction est inséparable d'une pensée de la psychanalyse depuis Freud, c'est surtout par leur conceptualisation partagée de la transformation de la matière langagière, c'est-à-dire « le langage du sujet et les

10. *Ibid.*

11. Alors que Freud croyait en la possibilité que le moi (la conscience) du sujet parvienne à maîtriser le ça (l'inconscient), d'où l'expression « wo Es war, soll Ich werden », en amenant le contenu de l'inconscient à la conscience par la cure psychanalytique, Lacan déclare ce projet irréalisable. Pour Lacan, le moi est une illusion produite par l'inconscient, qui est le fondement même du sujet.

12. Catherine Mavrikakis, « L'hystérique face aux symptômes de la traduction » dans *TTR*, vol. 11, n° 2, 1998, p. 76.

remaniements subjectifs qui [peuvent] s'opérer. »¹³ Quant aux mécanismes de l'appareil psychique, Freud les considère comme étant foncièrement animés par l'*Übersetzung*, qui signifie autant la traduction d'idées et d'affects en mots que la transposition de contenus psychiques du registre inconscient au registre conscient. Cette dernière opération constitue le résultat escompté par la cure psychanalytique, dont le but¹⁴ consiste à permettre aux éléments refoulés dans l'inconscient, qui causent une somatisation particulière, de se frayer un chemin jusqu'à l'instance consciente du sujet. Autrement, ces éléments demeurent définitivement soustraits à la conscience et alimentent les symptômes pathologiques, qui ont motivé la cure. Par ailleurs, névroses, symptômes et rêves constituent pour Freud autant de traductions¹⁵ des contenus inconscients qui marquent le passage du somatique au verbal et qui s'offrent au travail d'interprétation, ou de traduction, de l'analyste. Et si pour Freud la traduction se présente comme le modèle de la cure, il faut néanmoins préciser qu'il en exclut les mauvaises traductions, à savoir celles qui engagent la conversion d'un conflit psychique¹⁶ en une symptomatologie somatique pathologique, qui joue notamment sur les fonctions sensorimotrices. Par opposition, à cet ensemble de signes morbides qui forment ce *langage d'organes*, selon l'expression de Freud¹⁷, une bonne traduction consiste en la recherche d'une langue de transfert qu'emprunte le sujet pour verbaliser les éléments du conflit psychique refoulés dans l'inconscient.¹⁸ C'est cette langue, ou

-
13. Ginette Michaud, « Psychanalyse et traduction : voies de traverse » dans *TTR*, vol. 11, n° 2, 1998, p. 10.
 14. « La visée plus générale de l'analyste est d'effectuer, au moyen de ses traductions, une traduction et une transposition de ce qui est inconscient en ce qui est conscient. » Patrick Mahony, « Vers une compréhension de la traduction en psychanalyse » dans *L'Écrit du temps*, vol. 7, 1984, p. 34.
 15. « More importantly, neuroses and symptoms are translations of unconscious material ; and the manifest or pictorial dream is nothing but a kind of internalized intersemiotic translation or transformation of the previous verbal latent dream. » Patrick Mahony, « Towards the Understanding of Translation in Psychoanalysis » dans *Meta*, vol. XXVII, n° 1, 1982, p. 64.
 16. Pour simplifier à l'extrême, les conflits psychiques surviennent de l'antagonisme entre les désirs qui naissent dans l'inconscient et les mécanismes de défense qui s'activent pour empêcher leur réalisation. Le déplaisir qui peut s'ensuivre fait augmenter la tension dans l'inconscient, qui diminue cette surcharge par une transposition dans le langage.
 17. Cité par Henri Meschonnic dans *Le Signe et le poème*, p. 309.
 18. L'exemple le plus célèbre de ce phénomène traductif est sans doute le cas d'hystérie d'Anna O., qui en était venue à ne plus pouvoir communiquer et exprimer la souffrance de ses symptômes (« paraphasie, strabisme convergent, troubles graves de la vue, contracture parésique [...] parésie des muscles du cou... plus tard s'ajoutèrent somnambulisme et cette hydrophobie qui devait amener Anna, pour calmer sa soif, à ne manger que des fruits ... ») dans sa langue maternelle, jusqu'à ce qu'elle se mette soudainement à parler anglais et à tout traduire en cette langue. Dans

interlangue ajouterons-nous, qui est à trouver avec l'aide du psychanalyste et par laquelle le sujet passe désormais pour traduire la charge émotive. La circulation des affects par le passage à une langue transférentielle qu'opère la traduction confirme la performativité de celle-ci. Et lorsqu'elle devient inopérante (par le refus de traduire ou le défaut de traduction), le refoulé ne passe plus et la pathologie se déclare.

*En ce sens, la traduction n'est bonne que dans sa capacité à fonder un réseau de traductions, de récits verbaux. Elle est mauvaise quand elle empêche l'affect de se traduire infiniment, quand le déplacement de l'affect au verbal est interrompu par une somatisation qui déplace le symptôme, mais seulement dans le même système de signes, c'est-à-dire le corps.*¹⁹

La langue que le sujet trouve entre le langage de son corps et la langue qu'il parle, mais qui ne lui permet pas de traduire ces surcharges psychiques, amène le sujet à une langue tierce selon le phénomène de *l'entre-deux-corps*.²⁰ La traduction textuelle mène à cette même situation : dans la passe entre deux langues où s'effectue la recherche d'une troisième voie – ou voix –, marquée par le vide et l'étrangeté de l'absence.²¹ Au demeurant, le refus de cette étrangeté qui sous-tend la décision de ne pas traduire certains éléments caractérise la *traduction refoulante*²². La traduction se donne à penser comme ce qui déplace le sens, dans la mesure où elle transforme la langue ou le texte, les enrichissant et les perturbant tout à la fois. Cela implique la transformation inéluctable des marques signifiantes du texte, qui rappelle le mouvement traductif des matériaux inconscients entre les instances psychiques ainsi que l'investissement de l'analyste dans l'écoute et l'organisation qu'il fait de ces signifiants. À l'instar de l'analyste, le sujet traduisant « met au jour des signifiants fantasmés qu'il "reconnaît"

sa nouvelle langue, Anna a raconté sa vie, et ses symptômes hystériques sont disparus. Elle a ensuite recouvré l'usage de sa langue maternelle, l'allemand. Ce cas particulier de bilinguisme spontané et thérapeutique a marqué Freud quant au potentiel de la traduction. (La liste de symptômes est citée par Joseph Breuer et Sigmund Freud, *Études sur l'hystérie*, PUF dans François Peraldi, « Psychanalyse et traduction », *Meta*, vol. XXVII, n° 1, 1982, p. 12.)

19. Catherine Mavrikakis, *op. cit.*, p. 78.

20. Daniel Sibony, « Traduire la passe », *TTR*, vol. 11, n° 2, 1998, p. 98. Sibony écrit encore : « Le traducteur : metteur en scène et acteur dans l'espace de l'entre deux langues [...] Il y affronte le vide, l'étrangeté, le jeu des limites; il met en scène ces limites pour en jouer encore, pour traverser les effets de sens. » *Ibid.*, p. 96.

21. Gabriel Moyal évoque également l'idée d'une troisième voie : « Ces "devoirs du traducteur" présupposent donc un troisième texte qui n'est ni l'original ni sa traduction, mais qui naît de la confrontation des deux. Qui naît entre les deux, dans une lacune, dans un vide. » Dans son texte « Les songes de Descartes » dans la revue *Texte*, n° 4, 1985, p. 162.

22. Ginette Michaud, *op. cit.*, p. 12.

dans l'original. [...] De même que l'analysant est, d'emblée, prêt au transfert, le traducteur est prêt à trouver dans le texte de départ de quoi nourrir son investissement en même temps qu'il l'investit de ses affects. »²³ En ce sens, une réflexion sur la traduction est indissociable de la pensée psychanalytique.

5.8.3. Corporalité du signifiant

Fondée sur l'analyse des représentations verbales du psychique, la psychanalyse a montré la composante pulsionnelle de la parole et, conséquemment, elle a élargi la définition du sens, qui comprend désormais tout l'extralinguistique. Le texte se trouve corporalisé, en quelque sorte, puisqu'il subit les pulsions du corps humain. Selon François Peraldi, la traduction doit permettre l'exercice de la force pulsionnelle du langage par un travail sur les matériaux signifiants du texte. Sans ce travail, le corps textuel perd sa dimension pulsionnelle, ce qui résulte en une perte grave, tel que Peraldi l'explique :

*[...] le langage participe de la vie pulsionnelle longtemps avant de servir à la communication sociale qui exigera le refoulement de cette fonction première [qui sert à établir la relation entre l'enfant et sa mère par la répétition du matériau sonore]. C'est pour cela que sa perte dans la traduction n'est pas un simple détail mais le geste le plus grave qu'on puisse commettre sur le langage, la perte la plus sinistre que l'on puisse faire subir à tout sujet : la perte du pulsionnel.*²⁴

Dans le cadre de la cure psychanalytique, le sujet est amené à effectuer une verbalisation associative des contenus préconscients (qui sont des représentations de mots), lesquels font entendre l'écho de contenus inconscients (qui consistent en des représentations de choses). Et si le travail sur la chaîne de signifiants langagiers²⁵ permet à l'analyste de susciter la manifestation d'éléments inconscients et d'évoquer le signifiant pathogène qui engagera la décharge de l'affect lié au souvenir d'un

23. Alexis Nouss, « La traduction mélancolique (sur Paul Celan) » dans *TTR*, vol. 11, n° 2, 1998, p. 206. Quant au terme investissement, Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis en donnent la définition suivante : « fait qu'une certaine énergie psychique se trouve attachée à une représentation ou un groupe de représentations, une partie du corps, un objet, etc. » *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 211.

24. François Peraldi, « Corps du texte et corps érotique » dans *Texte*, n° 4, 1985, p. 185.

25. « L'association libre, l'étude des mécanismes de régression et de travail secondaire sur les mots, les syllabes, mais aussi bien sur les formes écrites, ont fondé le primat fonctionnel du signifiant oral et écrit [...] » Henri Meschonnic, *Le Signe et le poème*, p. 307.

événement traumatique, c'est d'abord parce que la psychanalyse intègre le corps dans le langage. Dans les cas d'hystérie ou de schizophrénie, par exemple, « les métaphores prennent corps »²⁶, au sens littéral, et l'analyste en fait l'écoute, à l'instar du traducteur réceptif au jeu des marques signifiantes, linguistiques et extralinguistiques du texte. En corporalisant le langage, la psychanalyse a fait sortir le sens de l'enclave du signifié. Au demeurant, le travail de remémoration qui fonde la cure psychanalytique table sur l'actualisation discursive d'un passé dont on s'attend à ce qu'il prenne sens dans le moment présent de l'énonciation.²⁷ Les affinités de cette conceptualisation du temps et de la mémoire avec l'activité traductive sont étonnantes.

5.8.4. Synthèse épistémologique

Dans les ruines d'un sujet jadis pleinement conscient et confiant, la traduction s'impose comme un vecteur de pensée par lequel l'incertitude devient opérante. Aussi la pensée freudienne vient-elle légitimer une pensée de la traduction dans l'épistémologie postmoderne animée par le doute et la méfiance envers la fixité sémantique, tel que Mahony le souligne :

*In the light of translation theory, Freud's enterprise was a positive and heroic struggle in a communicative commitment, where analysis is interminable and absolute clarity is a dangerous illusion. Thanks to ambiguity, talking is possible, human verbal communication is possible.*²⁸

-
26. *Ibid.*, p. 309. Nous nous permettons de relater, par l'intermédiaire de Meschonnic, en quoi la psychanalyse freudienne corporalise le langage : « Dans la schizophrénie, les *mots* sont soumis au même processus qui, à partir des pensées latentes du rêve, produit les images du rêve et que nous avons appelé le *processus psychique primaire*. Les mots sont condensés et transfèrent, sans reste, les uns aux autres, leurs investissements, par déplacement; le processus peut aller si loin qu'un seul mot, apte à cela du fait de multiples relations, assume la fonction de toute une chaîne de pensées. » Freud, *Métapsychologie*, Gallimard, pp. 114-115, dans Meschonnic, *ibid.*
27. « What is psychoanalysis if it is not an attempt to derive and give substantive authority to a verbal construct of the past? The past is to be re-called by present discourse [...] Free association and the provocative echo of the analyst are designed to make recollection or, more accurately, collection, spontaneous as well as significant. [...] So far as it depends on identifying a "true past" with what are, in fact, word-strings in the past tense, so far as it seeks to exhume reality through grammar, psychoanalysis remains a circular process. Each instant begets the one before. Whatever the tense used, all utterance is a present act. Remembrance is always now. » George Steiner, *After Babel*, p. 140.
28. Patrick Mahony, « Towards the Understanding of Translation in Psychoanalysis » dans *Meta*, vol. XXVII, n° 1, p. 63.

La transformation, le passage et le transfert qui activent les mécanismes psychiques ruinent les schémas d'identité qui contraignent le sens à s'arrêter sous l'illusion de pouvoir le saisir. Si le transfert est le moteur de la psychanalyse et de la traduction, il faut comprendre que la fixité du sens, donc l'arrêt des processus traductifs, mène à une pathologie certaine. Il s'agit là d'une réflexion qui partage d'emblée des affinités avec notre idée du postmoderne, dont nous avons dit qu'elle engage la répétition et le renouvellement incessants tant dans le social, la science et l'esthétique.²⁹ Quant au sujet clivé, il est pour Freud une « série de "transcriptions successives" »³⁰, dont la santé dépend du maintien de cette efficacité transférentielle propre à l'économie libidinale (à comprendre en termes d'équilibre entre les pulsions et la répression de celles-ci). Or, cette dynamique, qui engage souvent une ouverture sur l'étrange et le vide du non-encore-dit, anime la traduction dans ses visées poétique et herméneutique³¹, lesquelles ne sont jamais bien loin d'une pensée de l'éthique.

29. Cette capacité de renouvellement désamorce peut-être la catatonie du « been there, done that, bought the t-shirt » des sociétés postindustrialisées.

30. Freud cité par Patrick Mahony dans « Vers une compréhension de la traduction en psychanalyse », *L'Écrit du temps*, vol. 7, 1984, p. 34. Cette comparaison n'est pas sans rappeler celle que George Steiner fait à propos de la culture occidentale, dont il dit qu'elle est une succession de traductions (de deux données de base : hébraïque et grecque).

31. Du moins, celle de Berman et Meschonnic, entre autres penseurs critiques de la traduction.

5.9. Perspectives herméneutiques

À fouiller le site traductologique en quête de discours portant sur l'herméneutique, on se rend vite compte que celle-ci (se) pose beaucoup de questions. Que la forme interrogative s'y trouve privilégiée, cela n'est pas fortuit. Entre les deux courants interprétatifs qui parcourent l'herméneutique référentialiste ou immanentiste – définis plus bas –, lequel choisir? De quel côté traduire? Jusqu'où l'interprétation peut-elle aller? Qui ou quoi balise le sens? Nous tenons ici à faire état de ces questionnements, qui sont d'une grande pertinence en traduction et dont l'entrelacement avec l'herméneutique remonte aux premières traductions des textes bibliques. Nous montrerons, par ailleurs, dans quelle mesure une herméneutique de la traduction mène à des questions qui posent les jalons d'une pensée postmoderne de la traduction, voire d'une épistémologie traductive.

5.9.1. Des herméneutiques

Il est deux courants interprétatifs majeurs selon lesquels le geste herméneutique peut être pensé : une interprétation qui cherche à remonter jusqu'à l'essence du texte, qu'il s'agisse de l'intention de l'auteur ou d'un sens objectif contenu dans la substance textuelle auquel tout lecteur parviendra, et une autre interprétation, qui reconnaît des possibilités de sens infinies, composant assez bien avec l'inexistence d'une seule bonne réponse. La première s'appuie sur une lecture référentialiste et recourt à une connaissance externe au texte qu'elle puise dans les renseignements biographiques, historiques et encyclopédiques, afin de découvrir ce que l'auteur a bien pu vouloir dire. Ce type de lecture se fonde essentiellement sur la transcendance d'un sens fixe et universel donné dans le texte, qui traverse le temps intact et récupérable tel quel à toute époque. La deuxième visée interprétative s'en remet à une lecture immanentiste, attachée au pouvoir d'évocation du texte et à l'expérience qui résulte de sa rencontre avec le lecteur. Elle interpelle pleinement la subjectivité de ce dernier, situé dans un contexte historique, culturel et sociologique particulier. On se doute déjà qu'il sera davantage question du deuxième courant interprétatif dans la perspective d'une herméneutique qui participe de l'épistémè postmoderne.

L'immanence du texte s'entend du fait qu'il n'est aucun recours nécessaire à des données extérieures au texte qui doivent en éclairer le sens. Non pas que le texte se suffise à lui-même, car son sens advient de sa rencontre avec un lecteur, mais plutôt qu'il offre toutes les marques utiles à la construction de sens et n'est pas simplement l'empreinte d'un sens antérieur qui le transcende et dont l'auteur posséderait à lui seul la clef. Encore une fois, le sens est à faire, il n'est pas donné dans le texte, d'où sa nature illimitée et mouvante. Le geste interprétatif autant que le geste traductif, montre la circulation du sens, contre la conceptualisation historiciste qui tend à le dire fixe et saisissable, pourvu que le lecteur dispose d'une bonne méthode d'extraction, ou encore de dévoilement (les métaphores abondent). Cette bonne méthode correspond souvent aux grilles d'analyse établies par l'élite qui transmet le canon littéraire.¹ C'est contre le déterminisme du mouvement référentialiste que l'herméneutique tente de conceptualiser le sens, tendance qui concorde tout à fait avec une pensée postmoderne de la traduction, critique des stratégies annexantes visant à rattacher le sens à un référent connu. La visée critique de l'herméneutique l'amène à revoir les piliers théoriques de la pensée traditionnelle, qui sont pour elles autant d'obstacles. Il importe ici de montrer comment l'herméneutique s'affranchit des stratégies telles que l'historicisme, la conception platonicienne du sens et l'idéologie humaniste, dont nous avons traité au deuxième chapitre.

Forte de la pensée historique de Walter Benjamin ainsi que des travaux post-structuralistes et déconstructionnistes sur l'illusion des origines pures et la transcendance du sens, l'herméneutique se pose d'entrée de jeu contre une conception historiciste, qui donne à penser le sens comme une substance fixe qui traverse les époques. Benjamin écrivait déjà la non-linéarité de l'histoire, réflexion sur laquelle s'appuie toute une pensée de l'histoire comme dialogue, rencontre et événement, dont nous verrons plus loin comment elle autorise une herméneutique de la traduction. La pensée historique de Benjamin devient pertinente, car la rencontre du sujet traduisant et du texte original marque un temps événementiel, contre la représentation linéaire de l'axe

1. Nous renvoyons au sous-chapitre 5.1, où est expliquée la manipulation idéologique exercée sur le système littéraire.

temporel selon lequel le texte original passe toujours avant chronologiquement et hiérarchiquement. Sur le plan épistémologique, une réflexion sur l'histoire ne peut être séparée d'une pensée de la traduction. Les deux mettent en lumière l'apport du sujet dans l'activité interprétative, qu'il s'agisse de « transcrire » des faits historiques ou de « rendre » un texte dans une autre langue. Par ailleurs, l'histoire et la traduction s'informent mutuellement, dans la mesure où le langage n'entre en action qu'associé au temps. Or, le temps de la traduction ne saurait être homogène. Sur ce point, George Steiner² reconnaît le temps de l'énonciation et le temps de la réception ainsi que l'épaisseur du temps, qui sépare les deux premiers : celui que le sujet traduisant décide de cacher ou de montrer. Quant au temps historique, on a mis au jour la dimension idéologique inhérente à l'interprétation des faits, d'autant plus subjectifs qu'ils sont filtrés et organisés selon un plan discursif et un contexte toujours différents sous l'effet des pressions politiques, culturelles et sociologiques qui s'exercent sur le sujet. L'historicisme consiste à masquer cette épaisseur du temps, à effacer la distance qui sépare le texte original et sa traduction. Au contraire, l'historicité montre cet écart et va même jusqu'à le poser comme étant la condition qui fonde la possibilité d'un dialogue avec l'Autre, ou l'autre texte.

Là où l'entreprise historiciste consiste à retrouver le sens originel, dont la nature illusoire a été mise au jour par Derrida et toute la pensée post-structuraliste, la visée historique table sur la relativité interprétative, qui commence par un travail sur la matière du texte : les marques signifiantes. Or, celles-ci, comme nous l'avons souligné au sous-chapitre sur la déconstruction, sont loin d'être fixes et engagent un enchaînement de sens qui s'effectue de manière spécifique chez chaque sujet. Le sens advient dans la relation d'altérité du sujet interprétant au texte et ne se trouve pas actualisé fidèlement à partir d'une signification originelle. L'acte interprétatif ainsi fondé sur le rapport à l'Autre se pose hors d'une logique de l'identité, forte de sa conviction scientifique à pouvoir saisir le réel et le réduire à un modèle unique. Ce rapport au réel en est bien un à sens unique et univoque, du sujet au réel. Et c'est là tout l'impérialisme de ce savoir dominateur. En revanche, une herméneutique du dialogue, celle-là même qu'opère le sujet traduisant, se

2. Dans *After Babel*.

fait dans un mouvement circulatoire entre le sujet et l'Autre, où l'un agit sur l'autre.³ La théorie ne vient pas réguler cette rencontre, puisqu'elle est générée en cours de route. C'est pourquoi, l'herméneutique ne peut s'imposer comme l'application pragmatique d'une méthodologie ou technique d'extraction et de restitution de sens, de la même manière qu'un dialogue advient de la rencontre d'au moins deux pensées au gré d'une discursivité imprévisible.

5.9.2. Herméneutique de la traduction

À partir de l'herméneutique gadamérienne, Nousss proposait⁴ de concevoir le geste traductif selon une herméneutique du dialogue.⁵ La dynamique du dialogue est à comprendre comme un enchaînement de questions et de réponses qui anime le mouvement herméneutique : le sujet traduisant pose des questions au texte original; le texte traduit vient y répondre et devient lui-même autant de questions que le lecteur pose à son tour et auxquelles il répond dans son interprétation du texte. L'infinitude du processus de compréhension tient dans le passage potentiel de chaque texte au statut de question. Parce qu'une réponse tend à ouvrir sur une autre question, la (re)mise en question opérée par le sujet peut bien être interminable. Par ailleurs, le propre du dialogue étant de ne jamais exister a priori, donc de toujours avoir à se construire, une herméneutique du dialogue appelle une épistémologie du devenir qui présuppose une absence de fondements. En fait, la seule chose qui fonde ou permet une telle herméneutique est l'Autre, sans lequel les gestes interprétatif et traductif ne peuvent avoir lieu, tout simplement.⁶ La subjectivité de l'Autre chez Lévinas excède toute entreprise qui vise à l'incorporer à une totalité et elle résiste ainsi à son assimilation au Même.⁷ Et cela

3. C'est ce qui fait dire à Alexis Nousss que « [l]e texte traduit n'existe que de l'existence de l'original et celui-ci n'est révélé que dans le passage à la langue autre. Dans les deux sens, chacun doit sa présence à l'autre, chacun se prouve de l'autre. » L'on aura reconnu les affinités de ce commentaire fondamental avec l'idée d'après-vie chez Benjamin. « Ceci n'est pas une traduction », *Discours social/Social Discourse*, vol. 5, n° 3-4, 1993, p. 84.

4. Il importe de noter qu'à la rubrique « Entretien » dans *Métissages. De Arcimboldo à Zombie*, Nousss en vient jusqu'à questionner la dimension éthique du dialogue.

5. Entre autres idées qu'il a avancées, Gadamer pose qu'une herméneutique axée sur la restitution d'une réception originelle (selon laquelle Nida effectue ses choix de traduction, par exemple) ne peut que faire échouer le travail herméneutique.

6. À ce sujet, Walter Benjamin soulignait pertinemment que le texte original doit sa survie au texte traduit.

7. On retrouve ces thèses d'Emmanuel Lévinas dans son livre *Totalité et infini*.

est à comprendre selon une herméneutique de la traduction qui abandonne les stratégies affairées à contenir l'Autre (texte) dans une version définitive, s'ouvrant plutôt à la dimension infinie de l'altérité radicale.

La condition d'altérité qui rend possible le geste interprétatif rompt de manière certaine les termes d'un Même à retrouver et à reproduire. Toutefois, la dynamique du dialogue ne saurait renverser les poids de la balance axiologique traditionnelle et accorder la seule valeur à l'autre texte, ce qui ne ferait que confirmer la logique dominante, mais par la négative. D'où l'idée de rencontre, qui présuppose l'absence d'un lieu fixe ou connu d'avance à partir duquel on applique un schéma interprétatif également préétabli. Nous propose des pistes pertinentes qui permettent de penser l'espace traductif autrement : « L'herméneutique désigne le lieu de la traduction comme lieu intermédiaire : la position du traducteur n'est jamais ni d'un côté ni de l'autre. »⁸ Ailleurs, il dit :

*La traduction, en son processus même, le passage d'un texte à l'autre, d'une parole à l'autre (et elle se tient dans ce passage), montre la difficulté d'articuler la croyance métaphysique en un centre fixe, une origine établie.*⁹

La notion de passage qui est soulevée, bien qu'elle s'accompagne d'une polysémie¹⁰ fertile, prend tout son sens dans l'idée d'entre-deux, qui permet le mieux, encore une fois¹¹, d'illustrer le rapport entre les textes en traduction, dont Meschonnic dit qu'il doit demeurer rapport et résister contre la logique du transport inhérente à une pensée annexante¹². Est-il besoin de rappeler le travail de Meschonnic contre la traduction ethnocentrique et la critique de la pensée totalisante qu'elle corrobore? Désormais pensé

8. Alexis Nouss, « La traduction comme OVNI » dans *Meta*, vol. XL, n° 3, 1995, p. 340.

9. Id., « Une traduction n'est pas une application : réponse au professeur Dasgupta », *Meta*, vol. XXXIX, n° 2, 1994, p. 393.

10. Le fait de passer : au passage (en passant, au vol); être de passage; il y a du passage (de l'achalandage); payer le passage (le voyage); le passage des Alpes (la traversée); rite de passage; le passage de l'enfance à l'adolescence; le passage à l'acte; le passage du témoin. Endroit par où l'on peut passer : allée, corridor, galerie, ouverture, voie (se frayer un passage); petite rue interdite aux voitures (les traboules de Lyon); voie aménagée pour usage quelconque (passage secret). Fragment d'une œuvre : extrait, morceau.

11. Il a été question d'interstitialité et de l'écriture de l'entre-deux aux sous-chapitres 5.2 et 5.6, respectivement.

12. « L'*annexion* est l'effacement de ce rapport [entre deux textes], l'illusion du naturel, le comme-si, comme si un texte en langue de départ était inscrit en langue d'arrivée, abstraction faite des différences de culture, d'époque, de structure linguistique. » Henri Meschonnic, *Pour la poésie II*, p. 308.

dans l'ordre de la relation, le geste traductif appelle un savoir qui ne connaît pas de centre fixe : un savoir flottant, donc, qui potentialise l'ouverture du texte, dans le sens de l'*œuvre ouverte* chez Umberto Eco, soit celle qui se prête à de multiples interprétations.¹³

Le paradigme de l'ouverture accueille la traduction, en ce que :

[L]a traduction est précisément ce qui se tient dans l'imprévisible, dans l'improbable puisqu'elle introduit de l'étrangeté dans le texte socio-culturel d'arrivée et que par sa dimension d'étrangeté, cette information est susceptible d'inépuisables significations : multiples (ré)interprétations et multiples (re)traductions.¹⁴

Si les jalons théoriques que nous avons posés jusqu'ici nous autorisent à affirmer que la langue nie l'univocité du sens, la traduction vient exacerber cette condition, puisque sa double situation langagière l'entraîne vers l'hétérogénéité certaine. L'inconnu que la traduction peut introduire dans la matérialité de la langue nie la signification du texte, au sens où Umberto Eco l'entend, mais en décuple l'information :

La signification d'un message [...] est fonction de l'ordre, des conventions et, par conséquent, de la « redondance » de la structure. La signification est d'autant plus claire et sans équivoque qu'on s'attache davantage à des règles de probabilité, à des principes d'organisation préétablis et repris dans la répétition d'éléments prévisibles. Inversement, plus la structure devient improbable, ambiguë, imprévisible, désordonnée, plus l'information augmente : par information il faut entendre possibilité d'informer, et virtualité d'ordres seulement possibles.¹⁵

Dialogue, rencontre et ouverture constituent les principaux catalyseurs d'une herméneutique de la traduction qui participent à la pensée de l'altérité, de l'impossible et de l'indécidable propre à la dynamique postmoderne. Or, ces catalyseurs ne manquent pas de *remettre en question* le rôle traditionnel de l'herméneutique : si tous les sens sont permis, l'herméneutique ne risque-t-elle pas sa propre négation? Et si le lien social est fondé sur la communauté du sens que l'herméneutique servait traditionnellement à baliser et que tout peut être sens en cette épistémè postmoderne, la folie n'est-elle pas imminente?

13. Il importe de signaler qu'Eco a « resserré » la notion d'ouverture dans les travaux ultérieurs à *L'Œuvre ouverte*, parue en 1965.

14. Alexis Nouss dans « Une traduction n'est pas une application : réponse au professeur Dasgupta », *Meta*, vol. XXXIX, n° 2, 1994, p. 392.

15. Umberto Eco, cité par Alexis Nouss, *ibid.*

5.9.3. Où sont les garde-fous?

La folie, au demeurant, ne réside pas tant dans l'impossibilité pour le sujet de traduire correctement son rapport au monde, dans les deux directions — ce qu'il reçoit du monde, ce qu'il y exprime —, mais dans l'impossibilité de choisir une version parmi toutes les traductions possibles.¹⁶

Aussi, chaque culture à des époques diverses entretient ses garde-fous afin de parer les écarts de conduite interprétative. La question qui se pose ici consiste à savoir s'il y a des garde-fous qui régulent la conduite de l'herméneutique telle qu'elle se fait dans l'espace postmoderne. Plus encore : les garde-fous sont-ils nécessaires?

Si la psychanalyse freudienne¹⁷ explique le comportement hystérique par un défaut de traduction (entre les différentes instances de l'appareil psychique), l'herméneutique met au jour l'angoisse inhérente à la non-saisie d'un sens¹⁸ devant la multiplicité des versions possibles. Or, l'herméneutique et la traduction côtoient ce foisonnement sémantique régulièrement et courent donc toujours le risque de sombrer dans la folie. Par ailleurs, les figures de l'analogie qui fondent la traduction, c'est-à-dire l'équivalence et la fidélité, ne sont pas le fruit d'un hasard discursif : elles participent de l'idéologie du signifié transcendantal, qui postule l'existence d'un sens rationnel universel et décriptable, et condamnent toute version qui s'en écarte. Ainsi, les fautifs qui n'auront pas saisi le sens sont des traîtres, des infidèles, voire des hérétiques. Ce que cette idéologie tente désespérément de masquer en réprimant les activités herméneutique et traductive est précisément ce que celles-ci montrent : l'excès de sens qui constitue la nature fondamentale de la langue. Cet excès appelle l'herméneute et le sujet traduisant à faire des choix, qui ne cadreront peut-être pas avec les intérêts des gardiens du sens, surtout lorsqu'il s'agit de textes à haute valeur idéologique, tels les textes religieux, politiques et historiques.

16. Alexis Nouss, « La traduction comme OVNI » dans *Meta*, vol. XL, n° 3, 1995, p. 340.

17. Voir le sous-chapitre 5.8.

18. Alexis Nouss, « Ceci n'est pas une traduction » dans *Discours social/Social Discourse*, vol. 5, n° 3-4, 1993, p. 82.

Devant la pluralité sémantique constitutive de la langue, il échoit à l'herméneute et au sujet traduisant de faire des choix parmi tous les sens possibles et d'accepter les non-dits latents.¹⁹ Ce phénomène de pluralité expliquerait pourquoi un texte n'est jamais compris ni traduit une fois pour toutes, malgré les lectures dogmatiques visant à prouver le contraire. Et c'est précisément parce qu'il est nécessaire de toujours réinterpréter et retraduire que la pérennité de l'herméneutique est assurée, ce qui désamorce d'emblée le risque d'auto-négation que celle-ci courrait à permettre tous les sens. Quant à la traduction, elle demeure également dans l'inachevable, tel que le confirme Steiner sur les plans historique et épistémologique dans sa conception de la connaissance et de la culture occidentales dont il dit qu'elles forment une chaîne de traductions, se poursuivant depuis la chute de Babel.

À la question que nous avons posée plus haut, nous osons répondre qu'il n'y a pas de garde-fous qui balisent l'activité interprétative inhérente à une herméneutique de la traduction. Au demeurant, quelle serait la définition de la folie dans une épistémè aussi permissive, plurielle et incertaine d'elle-même (jusque dans la définition même de sa propre identité)? Si d'emblée l'idée d'un centre rationnel a été ruinée, qui serait autorisé à trancher sur les sens autres ou les sens de l'Autre? Et en vertu de quelle Raison universelle le ferait-il si la pensée postmoderne est précisément ce qui se moque d'une telle structure métaphysique? Postulons, de manière très rudimentaire, que la folie (qui est à comprendre comme la métaphore de la pluralité interprétative) s'est renversée, de sorte qu'elle caractérise plutôt ce qui tient mordicus à la fixité du sens que ce qui s'en écarte. Ainsi, dans la pensée postmoderne, seuls les fous ne changent pas d'idée et, bien au contraire, les modes détournés, ambivalents et métis – tout l'irrationnel moderne – trouvent leur légitimité. Il y a peut-être lieu de parler d'une déraison postmoderne, qui signifierait à la fois suppression de la Raison et folie.

19. Dès lors qu'il est admis dans la pensée postmoderne de la traduction qu'un texte, original ou traduit, s'accompagne toujours de tous ses non-dits, l'approche critique normative ne peut être qu'inopérante et faire régresser l'activité théorique. Le critique qui se porterait garant du vrai sens d'un texte ne ferait en somme que voir la paille dans la traduction du voisin sans voir la poutre dans la sienne.

L'absence de fondements qui marque l'épistémè postmoderne ne semble pas faire périliter l'humanité, le social, l'histoire et l'esthétique dans une crise axiologique, puisque la pensée tolère, voire récupère et potentialise *l'improbable, l'ambigu, l'imprévisible et le désordonné*²⁰. L'urgence de toujours fixer des limites interprétatives apparaît comme une fiction dans l'épistémè postmoderne et, à la limite, comme un faux²¹ besoin créé par les pères d'une structure axiologique moderne complice d'un ordre qui confirmait l'autorité de ceux-ci à trancher sur le bien et le mal, le sens et le non-sens, par exemple. Ce qui a changé, à notre avis, tient à la difficulté du sujet à s'en remettre aveuglément à une instance rationnelle supérieure, phénomène inhérent à la chute des métarécits et à la fin de la vérité vraie, lesquelles laissent désormais la possibilité au lecteur de trouver un sens, tel qu'une situation de rencontre et de dialogue avec le texte le permet. Sur le plan épistémologique, cette relation table sur une bilatéralité qui invalide le schéma unidirectionnel d'un savoir impérialiste, selon lequel le sujet domine entièrement l'objet de son analyse. Pensée dans une relation bidirectionnelle, la traduction permet d'affirmer que pendant que je lis le texte original, il est sujet qui agit sur moi qui suis objet et, pendant que je le traduis, je deviens sujet agissant sur lui. Cette transversalité est précaire, dans la mesure où elle procède non pas d'un ordre bien établi, mais de la tension entre l'objet et le sujet qui ne doit pas être résolue, sans quoi la traduction retomberait dans les schémas de la pensée dominante.²²

Rappelons que le sujet traduisant sait dorénavant que la parole qui lui est dictée dans le texte original n'est pas pure et, par conséquent, qu'il refuse de faire durer l'illusion du signifié transcendantal. Aussi choisit-il de cesser son devoir de transcription fidèle et d'errer, comme Salman, le scribe perse dans *Les Versets sataniques*²³, qui découvre

20. Voir la note 15.

21. Du moins, un besoin dont on a montré la nature idéologique et qui ne trouve plus une légitimité universelle, en tant qu'il est perçu comme un récit au même titre que tous les autres récits possibles dans l'agonistique des jeux de langage.

22. La pensée dominante est fondée sur le vieux découpage culture-nature, selon lequel le monde des choses se présente à la domination par le sujet, prêt à être quantifié, mesuré, défini, recensé et classé.

23. « "Anyway," Salman said near the bottom of the bottle, "finally I decided to test him. [...] Little things at first. If Mahound recited a verse in which God was described as *all-hearing, all knowing*, I would write, *all-knowing, all-wise*. Here's the point: Mahound did not notice the alterations. So there I was, actually writing the Book, or rewriting, anyway, polluting the words of God with my own

que son prophète ne détecte pas d'emblée les passages du texte sacré qu'il a trafiqués. Salman se rend compte qu'il n'y a pas de parole pure et se voit forcé de fuir et d'errer afin d'échapper au châtement mortel que lui vaut cette trahison. La thématique de l'errance revient de nouveau, symbolisant la non-fixité du sens et sa nature mouvante. L'herméneutique de la traduction pose comme centrale la question de savoir quelle herméneutique a été choisie dans l'acte d'interprétation à la base du geste traductif. Car on pressent que chaque traduction convoque sa spécificité interprétative et sa méthodologie, contre le déterminisme d'une traduction raisonnée.

5.9.4. Synthèse épistémologique

Les questions herméneutiques posées dans le cadre réflexif de la traduction soulèvent de nombreuses considérations épistémologiques. Selon une herméneutique de la traduction, dont nous croyons qu'elle reflète le mieux les discours sur l'activité interprétative dans l'épistémè postmoderne, le geste traductif tient de la relation bilatérale entre les positions du sujet et de l'objet. Contrairement à sa conceptualisation moderne, qui l'ancrait dans une économie de l'identité où s'effectuaient des gains et des pertes, une pensée postmoderne de la traduction s'articule dans le paradigme de la relation, dont les principaux opérateurs sont le dialogue et la rencontre avec l'Autre (qu'est le texte original). S'il est un fondement qui peut être postulé, c'est celui de l'altérité, c'est-à-dire que l'activité traductive n'est possible que par l'interdépendance du même et de l'Autre, dans la mesure où il agit sur elle et vice versa. Cette dynamique de transformation intersubjective, qui rappelle le dialogue, présuppose un rapport transversal, qui, dans l'herméneutique gadamérienne, s'opère par un enchaînement infini selon lequel une question (l'original) devient une réponse (la traduction), qui se pose comme une question à son tour (la lecture du texte traduit). Cette transversalité sous-tend le mouvement bidirectionnel qui marque le rapport entre l'objet et le sujet

profane language. But, good heavens, if my poor words could not be distinguished from the Revelation by God's own Messenger, then what did that mean? What did that say about the quality of the divine poetry? [...] So I went on with my devilment, changing verses, until one day I read my lines to him and saw him frown and shake his head as if to clear his mind, and then nod his approval slowly, but with a little doubt. I knew I'd reached the edge, and that the next time I rewrote the Book he'd know everything. [...] Before dawn I left Yathrib on my camel, and made my way, suffering numerous misadventures [...] » Salman Rushdie, *The Satanic Verses*, Penguin Group, pp. 367-368.

chez Lévinas. Or, ce brouillage des frontières²⁴ entre question et réponse et entre sujet et objet permet d'annuler le rapport hiérarchique qui sépare le texte original et sa traduction (ainsi que l'auteur du traducteur et l'auteur du lecteur), non pas pour les amalgamer, mais pour marquer leur lien d'interdépendance. Au demeurant, fonder la traduction dans l'altérité lui reconnaît un savoir *sui generis*, c'est-à-dire une capacité de produire une logique et une méthodologie qui ne sont pas dérivées d'un autre champ pour être appliquées au processus traductif. Celui-ci théorise à chaque fois le rapport du texte original au texte traduit selon une intelligibilité qui ne lui préexiste pas. D'où l'importance sur le plan épistémologique pour la traductologie de rompre ses liens tutélaires avec la linguistique, dont l'insuffisance théorique a été largement critiquée. Cependant, la traduction gagne à entretenir ses relations interdisciplinaires, puisque c'est au carrefour de plusieurs savoirs qu'elle est le mieux pensée, tel que nous nous sommes engagée à le montrer dans le présent travail.²⁵

L'herméneutique de la traduction mine la conception instrumentaliste de la traduction, qui lui assigne le rôle traditionnel de transmettre des messages d'une langue à l'autre. En misant sur l'interrelation entre les textes et sur le foisonnement sémantique de ceux-ci, l'herméneutique de la traduction invalide la fixité d'un sens originel inaltérable dans ses interprétations successives, et ses traductions, à travers le temps. Dès lors que la mouvance du sens est admise dans la dynamique transformationnelle qui sous-tend le travail interprétatif, le poncif de la traduction comme reproduction tombe.

Enfin, si l'herméneutique ouvre sur une réflexion épistémologique, elle mène également à des questions d'éthique, car tout ce qui questionne le sens, questionne forcément la légitimité du sens. Puisque nous avons affirmé qu'il n'y a pas de garde-fous interprétatifs, il nous incombe d'en montrer les implications sur le plan éthique, ce que nous ferons au sous-chapitre 5.11.

24. Voir le point 1.3.3.2. dans notre idée du postmoderne.

25. Meschonnic, pour autant qu'il dénonce l'empirisme et l'impérialisme de la linguistique qui s'est longtemps fait passer pour tout le savoir sur la traduction, soutient que la traduction ne saurait se faire sans une théorie du langage.

5.10. Poétiques de la traduction

Des poétiques de la traduction ont déjà été énoncées par Henri Meschonnic, Antoine Berman, Lawrence Venuti et Douglas Robinson, notamment, sans qu'aucune d'entre elles ne s'impose à titre de métapoétique chapeautant toutes les autres. Nous tenons ici à rendre compte de certains discours qui portent sur la poétique de la traduction telle qu'elle peut être pensée dans l'épistémè postmoderne. Il ne s'agit donc pas ici de recenser les nombreuses manières de traduire la poésie, on l'aura compris. Nous résumons ces discours sous les thèmes de la poétique du traduire, la poétique de l'étranger et la poétique du tour.

5.10.1. Poétique du traduire

On ne fera jamais dire à Meschonnic qu'il est postmoderne, puisqu'il critique la définition que Lyotard donne du postmodernisme, lui reprochant d'avoir oublié le sujet du discours dans la masse de jeux de langage.¹ Par contre, on trouve dans la théorie de Meschonnic d'innombrables objets discursifs qui nous autorisent à les considérer dans l'espace réflexif postmoderne. En fait, nous justifions le détournement théorique que nous opérons en nous appuyant sur notre idée du postmoderne, selon laquelle il n'y a pas de correspondance linéaire parfaite entre la totalité de l'œuvre d'un auteur et l'intégr(al)ité de sa pensée. Ce postulat vient s'inscrire dans le sillage de la critique de Derrida quant à l'illusion de l'œuvre et du livre, clairement énoncée dans *Positions*, où il précise ceci : « Dans ce que vous appelez mes livres, ce qui est d'abord mis en question, c'est l'unité du livre et l'unité "livre" considérée comme une belle totalité, avec toutes les implications d'un tel concept. »² Il suffit de penser au premier et au deuxième Wittgenstein, au Lacan d'avant et d'après et à la duplicité moderne-postmoderne de *Ulysses* de Joyce³ pour saisir l'unité fictive de l'œuvre. En outre, nous nous autorisons

-
1. Dans une lecture très méfiante qu'il fait de *La Condition postmoderne*, Meschonnic reproche à Lyotard d'avoir exclu le sujet de ses jeux de langage et omis l'éthique dans l'agonistique de ces jeux. En fait, il dénonce la prépondérance de la logique structuraliste dans le discours de Lyotard, qu'il accuse également de demeurer dans le paradigme utilitariste du signe par le rôle pragmatique donné à la théorie du langage dans la formation du savoir. Voir pp. 252-253 de *Modernité Modernité*.
 2. Jacques Derrida, *Positions*, p. 11.
 3. Voir le point 2.2.2.

du concept d'historicité de Benveniste pour faire une lecture des textes de Meschonnic appuyée sur notre propre subjectivité, ouvertement annoncée au premier chapitre. Enfin, notre cadre conceptuel fondé sur l'archéologie foucauldienne nous permet d'extraire des objets discursifs dispersés sur le site traductologique, en l'occurrence la poétique du traduire de Meschonnic, dont les implications épistémologiques rejoignent la dynamique qui sous-tend les théories postmodernes de la traduction.

Meschonnic établit un lien entre la poésie et la traduction : les deux ouvrent sur une poétique, c'est-à-dire un travail de recherche et d'expérimentation. De même que chaque texte doit être abordé en fonction de sa spécificité historique, culturelle et sociale, chaque traduction doit faire l'objet d'un travail qui consiste à cerner les éléments signifiants du texte original et à comprendre ce qui les unit, afin que le texte fonctionne comme un système. Le sujet traduisant organise les signifiants qu'il a trouvés selon une dynamique d'écriture qui s'oppose radicalement à la traduction conçue comme le transport mécanique des structures linguistiques du premier texte au deuxième. Ce travail d'organisation des marques signifiantes du texte constitue la base de la poétique du traduire que propose Meschonnic pour invalider les clichés qui persistent à décrire la traduction comme un mal nécessaire et une sous-écriture. Par ailleurs, Meschonnic considère la traduction comme une écriture qui vise une certaine « littérarité dans la transposition de la syntaxe »⁴. Il ne s'agit toutefois pas de réduire le texte à ses éléments structuraux et calquer systématiquement ceux-ci, car, rappelle Meschonnic, la plus petite unité du texte est le texte lui-même (autrement, il ne fonctionne pas comme système), ce qui rend impossible la fission et la translation de sa structure. La production d'un texte qui fonctionne comme système relève d'un travail de recherche des principes organisateurs des rythmes, des espaces et de la prosodie⁵, à partir desquels il devient possible de construire une sémantique de position, tel que le langage poétique y engage le sujet.

4. Henri Meschonnic, *Jona et le signifiant errant*, p. 36.

5. Il s'agit des formes qui font sens : les rimes, les blancs typographiques, les rapports prosodiques, la position des éléments, la relation syntagmatique et paradigmatique, la syntaxe, la grammaire et les accents, entre autres formes-sens.

Une poétique de la traduction est fondée sur l'apport du sujet en tant que source importante de sémantisation, contre la tradition qui sacralise l'auteur et condamne le traducteur. Parce qu'elle fait appel au sujet, le sollicitant dans sa pleine subjectivité, la poétique du traduire s'inscrit dans une épistémologie de l'écriture, tel que Meschonnic le propose :

*Il faut que la théorie de la traduction soit la théorie d'une pratique du traduire homologue à l'écrire. Écrire est pris comme une pratique signifiante spécifique parmi les pratiques sociales du langage, spécifique mais non renvoyée à une esthétique elle-même tributaire d'une linguistique idéaliste. Par son origine et son développement, la poétique peut mener cette théorisation.*⁶

Meschonnic fonde sa poétique de la traduction sur des « [...] propositions liées, non pas des postulats arbitraires, mais les principes systématiques d'une pratique théorique de la traduction, qui est nécessairement en cours de travail et de théorisation. »⁷ Dans ces propositions, au nombre de 36, Meschonnic souligne l'importance de mettre en cause les idées reçues qui posent la traduction comme un artisanat impossible à théoriser ou la maintiennent prisonnière de son rôle ancillaire. Parmi les nombreuses apories qui empêchent de penser la traduction, il faut critiquer l'idée de la transparence. D'une part, celle-ci suppose que le sujet traduisant joue un rôle invisible, en tant qu'il est chargé de déplacer des éléments d'un texte à l'autre sans laisser de traces. D'autre part, elle cherche à faire croire que le texte qui résulte de cette opération est également incolore, c'est-à-dire bien intégré dans la langue d'arrivée comme s'il n'y avait jamais eu de traduction. Mais les motifs qui poussent le sujet traduisant à effacer le décalage historique, linguistique et culturel qui sépare le texte de son lecteur sont toujours idéologiques.⁸ Selon les critères d'analyse qui participent de l'idéologie de la transparence, la qualité d'un texte traduit est inversement proportionnelle à la quantité de traces qu'y a laissées le sujet traduisant. C'est donc dire que la traduction se valorise à son effacement : mieux elle donne l'illusion de ne jamais avoir eu lieu, plus elle est considérée comme réussie. Contre cette illusion du naturel, escomptée par la

6. Id., *Pour la poétique II*, p. 350. Précisons que Meschonnic n'amalgame pas ces deux activités, mais les considère sous la même dynamique d'organisation de la matière signifiante.

7. *Ibid.*, p. 305.

8. Selon Meschonnic, on n'augmente pas le sens en gommant l'effet de décalage, car « [l]a distance d'où nous parvient un message fait partie du message. » Id., *Les Cinq Rouleaux*, p. 11.

pratique annexionniste⁹, Meschonnic incite le sujet traduisant à faire interagir la poétique du texte original et celle de sa traduction hors de tout rapport de force, c'est-à-dire sans qu'une poétique écrase l'autre. C'est ainsi qu'il entend le mouvement de décentrement, qui vise à contrer les stratégies acculturantes par lesquelles le texte traduit écrase le texte original ou l'inverse, c'est-à-dire lorsque le texte traduit se plie au texte original par calque systématique.

Par sa critique de l'idéologie de la transparence, la poétique du traduire vient mettre fin à la pratique annexionniste et permet d'apprécier l'apport du sujet traduisant à sa juste valeur en tant qu'activité d'écriture. Dans sa poétique, Meschonnic contourne les schémas dualisants opposant fond et forme, auteur et traducteur, théorie et pratique, et pose l'activité traductive comme une pratique de l'écriture misant sur l'organisation des éléments textuels qui suit le rythme discursif du sujet traduisant. Pour Meschonnic, le propre du rythme est de n'être jamais connu d'avance et de changer constamment, puisqu'il est en partie donné par le mouvement de la parole du sujet pendant son travail d'organisation des signifiants. Ainsi, la poétique rend caduque la notion de transparence, car en sollicitant l'apport du sujet dans la construction de la signifiante du texte original elle reconnaît que le sujet se trouve toujours dans une situation marquée par un temps, un espace et une idéologie spécifiques. La prise en considération de cette subjectivité ruine la conceptualisation du sens en termes de signifié objectif, universel et absolument vrai.

Dans la mesure où elle se fait par l'organisation toujours différente des valeurs d'un texte, la poétique du traduire empêche l'application d'une solution connue d'avance, tel que l'impliquerait, entre autres, le placage des structures de la langue de traduction sur le texte original. En revanche, elle récusé également le calque, qu'il soit d'ordre étymologique, lexical, syntaxique ou phraséologique, coupable d'appliquer une logique

9. « Le décentrement est un rapport textuel entre deux textes dans deux langues-cultures jusque dans la structure linguistique de la langue, cette structure linguistique étant valeur dans le système du texte. L'annexion est l'effacement de ce rapport, l'illusion du naturel, le comme-si, comme si un texte en langue de départ était écrit en langue d'arrivée, abstraction faite des différences de culture, d'époque, de structure linguistique. Un texte est à distance : on la montre, ou on la cache. Ni emporter, ni exporter. » Id., *Pour la poétique II*, p. 308.

systémique. La poétique dénonce aussi la rationalisation uniforme des textes, qui vise leur mise au goût du jour, mais ne fait que garantir leur désuétude une fois ce goût dépassé; or, c'est précisément la longévité d'une traduction qui détermine son statut. À la limite, une bonne traduction est un texte qui dure. Bien qu'à un certain stade une traduction ne soit pas retenue comme un texte, elle pourra l'être une fois que l'horizon interprétatif le permettra. « Selon l'historicité du traduire, une traduction est une traduction-introduction, avant que soit produit, s'il peut l'être, le moment d'une traduction-texte. »¹⁰ Cette approche historique des textes annule le mythe de l'intraduisibilité.¹¹ Par ailleurs, il existe des traductions qu'on ne refait plus et qui sont prises comme des textes. Toutefois, une traduction retraduite ne signifie pas forcément qu'elle ne fonctionnait pas comme un texte, mais peut-être que sa valeur a changé. « Traduire [...] fait le rappel obligé que le sens est le travail des passages, et n'a pas de fin. Non plus de langue à langue seulement, mais variant en fonction des modes d'écoute du langage. Ce que montre le retraduire. »¹² Ainsi perçue, la poétique du traduire permet d'affirmer que l'activité traductive influe constamment sur le langage, y inscrivant toujours de nouvelles manières de dire et de faire.

5.10.2. Poétique de l'étranger

La question qu'il était légitime de poser quant au détournement théorique de la théorie de Meschonnic dans l'optique postmoderne s'applique maintenant à la pensée d'Antoine Berman.¹³ Bien que la théorisation menée par Berman soit fondée sur une étude historique des traductions à l'âge romantique, sa perspective épistémologique quant aux tâches de la traduction ainsi que la visée éthique qui y est énoncée, et que nous avons choisi d'annoncer sous l'enseigne de la poétique de l'étranger, constituent

10. Meschonnic, *op. cit.*, p. 313.

11. « Pour une œuvre donnée dans un rapport interlinguistique-interculturel donné, l'interaction des poétiques et la ré-énonciation historique peuvent ne s'être pas encore produites, peuvent ne pas se produire. L'intraduisible comme texte est alors l'effet culturel résultant de ces raisons historiques. L'intraduisible est social et historique, non métaphysique, (l'incommunicable, l'ineffable, le mystère le génie). » *Ibid.*, p. 309.

12. Id., *Politique du rythme, politique du sujet*, p. 372.

13. Entre autres caractéristiques discursives de la pensée bermanienne qui ne semblent pas s'inscrire dans une épistémè postmoderne, nous avons relevé l'emploi récurrent de la figure de la pureté, notamment dans les expressions « pur traducteur », « pure visée traductrice » et « pure visée éthique » (pp. 18-19 dans *L'Épreuve de l'étranger*).

sans aucun doute des objets discursifs qui prennent sens dans l'espace traductologique postmoderne que nous explorons. Quant à notre sous-titre, nous aurions pu parler d'une poétique de l'altérité, car il s'agit bien d'une pensée qui s'ouvre à ce qui traditionnellement se voit rejeté du domaine du même. Et si nous préférons la figure de l'étranger, c'est en raison du rappel qu'elle fait de l'étrange (l'inaccoutumé, l'incompréhensible et l'indéfinissable), de la personne qui vient d'ailleurs (l'immigré) et des autres en nous (le schizo¹⁴), qui sont autant d'opérateurs de la pensée postmoderne.

La réflexion de Berman s'appuie sur le diagnostic d'ethnocentrisme systématique¹⁵ qu'il établit quant au mode de formation des cultures occidentales à l'époque romantique, correspondant à la naissance de l'État-nation. Dans l'Allemagne du XIX^e siècle, l'émancipation nationale empruntera la voie traductive selon deux mouvements majeurs : annexer, c'est-à-dire faire passer comme naturel dans sa propre langue et culture ce qui a été importé des autres, ou décentrer, soit montrer les traces d'étrangeté des éléments langagiers provenant d'ailleurs et qui sont accueillis chez soi. Berman opte pour la stratégie qui fera place à l'étranger, seule bonne¹⁶ traduction à son sens, et permettra de fonder la *visée éthique du traduire*, selon laquelle « l'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport, ou elle n'est *rien*. »¹⁷ On reconnaît là certains vecteurs de connaissance d'une épistémologie postmoderne. Pour Berman, la visée éthique est solidaire d'une poétique qui valorise le travail sur la matérialité du texte.¹⁸ Concrètement, il s'agit de relever les

14. Voir le point 1.3.2.2.

15. Berman est fortement d'avis que « [...] toute culture résiste à la traduction, même si elle a besoin essentiellement de celle-ci [... en raison de] cet espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un Tout pur et non mélangé. » *L'Épreuve de l'étranger*, p. 16. Dès lors, il isole douze tendances déformantes qui corroborent le mouvement ethnocentrique affairé à masquer l'étrangeté sur le plan textuel. Voir son article « La traduction comme épreuve de l'étranger » dans *Texte*, n° 4, 1984, p. 71 et *L'Auberge du lointain*, Éditions du Seuil, Paris, 1999.

16. « J'appelle mauvaise traduction la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère. » Id., *L'Épreuve de l'étranger*, p. 17.

17. *Ibid.*, p. 16.

18. « La seconde tâche de la traductologie consiste à expliciter ce qui, dans la traduction, relève d'autre chose que de la communication des contenus et de la restitution du sens : le travail sur la lettre. C'est le domaine d'une *éthique* et d'une *poétique* de la traduction, dans la mesure où

éléments qui sous-tendent le système poétique du texte original et de les générer à nouveau dans une autre langue, mais sans tenter d'effacer l'étrangeté vers laquelle la nouvelle production peut être amenée. Cette ouverture à la différence, potentialise la force qu'a la traduction d'éveiller « des possibilités encore latentes et qu'elle seule, de manière différente de la littérature, a pouvoir d'éveiller. »¹⁹ On devine ici la pente psychanalytique chez Berman, qui attend de la poétique de la traduction qu'elle dépasse « [l]a pulsion traduisante [qui] pose toujours une *autre* langue comme ontologiquement *supérieure* à la langue propre. »²⁰ Plus encore, la visée éthique passe outre cette force pulsionnelle et réalise « un autre désir : celui d'établir un *rapport dialogique* entre langue étrangère et langue propre. »²¹ Le discours psychanalytique de Berman se fait au carrefour de l'histoire et de l'éthique, lequel donne à voir la pluridisciplinarité propre à la constitution du champ traductologique.²²

La poétique de l'étranger, par sa condition d'ouverture à ce qui relève de l'inconnu, exige la production d'un savoir qui prend source dans l'acte de traduire et non pas la fondation d'un savoir qui précède les situations de traduction. Par ailleurs, la traduction ne peut s'en remettre à une seule discipline, telle que la linguistique, la philologie ou l'herméneutique, bien qu'elle gagne à maintenir des liens étroits avec celles-ci. Sur le plan épistémologique, la poétique de l'étranger, à comprendre comme l'ouverture à ce qui n'est pas connu d'avance ou à ce qui est méconnaissable, produit un savoir spécifique à chaque situation de traduction, parce qu'elle est l'expérience d'un rapport particulier de l'être humain au langage. Ce savoir *sui generis*, c'est-à-dire non dérivé, n'est pas fermé sur lui-même, mais plutôt enrichi par d'autres pratiques, d'où l'interdisciplinarité, telle que Berman la conçoit dans son projet de traductologie :

La traduction comme nouvel objet de savoir : cela signifie deux choses. Tout d'abord, le fait qu'en tant qu'expérience et opération, elle est porteuse d'un savoir sui generis sur les langues, les littératures, les cultures, les mouvements d'échange et de contact, etc. Ce savoir sui generis, il s'agirait

l'éthique et la poésie n'existent que dans le « respect » (l'observance) de la lettre. ». « La traduction et ses discours » dans *Meta*, vol. XXXIV, n° 4, 1989, p. 677.

19. Id., *L'Épreuve de l'étranger*, p. 21.

20. *Ibid.*, p. 22.

21. *Ibid.*

22. Il s'agit pour Berman d'un espace qui serait traversé par l'histoire, la théorie littéraire, la psychanalyse et la linguistique.

*de le manifester, de l'articuler, de le confronter aux autres modes de savoir et d'expérience qui concernent ces domaines. Et en ce sens, il faut considérer plutôt la traduction comme sujet de savoir, comme origine et source de savoir.*²³

Montrer l'étranger, montrer la traduction, voilà les opérateurs de la poétique de Berman, qui a mis au jour la nature inopérante de la traduction si elle est utilisée à des fins annexantes et enfermée dans les limites théoriques de la linguistique. Autonome, mais plurielle²⁴, la traductologie dépend d'autres savoirs en même temps qu'elle les alimente, situation ambivalente qui trouve sa légitimité dans l'épistémè postmoderne.

La poétique de l'étranger qui caractérise la pensée postmoderne de la traduction sous-tend également la pensée de Lawrence Venuti, dont nous avons déjà exposé les thèses.²⁵ Nous ne ferons ici que rappeler la stratégie de *foreignizing* préconisée par Venuti dans sa pratique traduisante. Celle-ci consiste à mettre en valeur les éléments linguistiques et culturels qui font entorse au style d'écriture clair et naturel du canon littéraire régulé par l'élite éditoriale. Cette stratégie ruine le style d'écriture fluide qui donne l'illusion que le texte traduit a été écrit par l'auteur du texte original, comme s'il n'y avait pas eu de traduction. Venuti veut manifester le processus traductif en résistant à la tendance dominante à naturaliser les textes, qu'il nomme *domestication*. Cette résistance s'opère concrètement par l'inclusion d'éléments étrangers, c'est-à-dire qui proviennent de la culture dont relève l'autre texte ou qui sont considérés comme marginaux dans le système linguistique et littéraire de la culture cible. La poétique de l'étranger qui est mise en œuvre par la traduction « "agit" sur le langage et crée de nouveaux rapports d'altérité. »²⁶

23. Berman, *op. cit.*, pp. 289-290.

24. « Il n'y a pas de théorie globale de la traduction parce que celle-ci est irrémédiablement plurielle. » Id., « Traduction ethnocentrique et traduction hypertextuelle » dans *L'Écrit du temps*, n° 7, 1984, p. 123.

25. Voir le sous-chapitre 5.1.

26. Sherry Simon, *Le Trafic des langues*, p. 21.

5.10.3. Poétique du tour

Les poétiques dont il a été question jusqu'ici ont ceci en commun qu'elles se posent toutes contre la fixité d'un sens et la servitude du sujet traduisant à une telle conception du sens. Dans le sillage de ces poétiques, qui visent à mettre en valeur le travail du sujet traduisant, Douglas Robinson exploite le paradigme du *turn*, vocable qui annonce le virage traductif, tel que l'indique le titre de l'un de ses ouvrages, *The Translator's Turn*. Le tour auquel Robinson fait allusion renvoie également aux tropes et à leur pouvoir transformateur dont peut se prévaloir le sujet traduisant, d'où notre sous-titre en rubrique.²⁷ Quant au mot « tour », et à la tour, Derrida a lui aussi joué sur leur polysémie, mais dans un questionnement babélien.²⁸

Robinson tient d'abord à ramener le langage à sa dimension terre-à-terre en fondant sa théorie du langage sur la réaction somatique suscitée par les mots chez l'être humain. Une telle conceptualisation s'oppose au psychologisme de Nida, lequel revendique la réaction originelle d'un récepteur idéalisé, corroborant ainsi la stratégie traditionnelle visant à faire équivaloir originalité et vérité. Selon la perspective de Robinson, le sens des mots ou l'interprétation que nous en faisons, dépend étroitement de l'impression que nous avons de ceux-ci. Cette conception se fonde sur la subjectivité des sens perceptifs de l'être humain, dont la philosophie occidentale se méfie depuis le mythe de la caverne de Platon, qui voudrait nous convaincre que la réalité est corrompue dès lors qu'elle est traduite par le corps. Ce mythe a engendré une conception métaphysique du langage selon laquelle celui-ci permet de transcender la faiblesse du corps et refléter

27. « In the tropics of translation, these "turns" are tropes (from the Greek for turn), active modeling patterns for the interpretive shaping first of the SL text, the "original," the text from which the translator translates, and then of the TL text, the translation, the text the translator creates. My argument here is that in hermeneutical dialogue with the SL author, the translator invariably turns the original, turns away from it into the TL; and that instead of pretending otherwise, instead of pretending that the translator constructs a stable one-to-one pattern of correspondence or equivalence between the SL and the TL text (which proves to be ultimately impossible), we should recognize and, contextually, encourage the translator's poetic creativity. » Douglas Robinson, *The Translator's Turn*, p.xv.

28. Voir l'article de Derrida « Des Tours de Babel » dans *Difference in Translation*, édité par Joseph Graham, pp. 209-248.

fidèlement la pureté de l'intellect et de l'âme, l'essence supérieure et pure de l'être humain.²⁹

Toujours selon la théorie du langage de Robinson, l'être humain peut sentir le sens d'un mot, ou lui accorder une valeur lorsqu'il rencontre ce mot; il en devine le sens par les racines étymologiques ou par analogie. Sans connaître la signification exacte d'un mot, il peut lui pressentir un sens important. Malgré la puissance de la charge somatique des mots, qui permet autant de guérir que de blesser, selon Robinson qui cite pour preuve la cure psychanalytique et le discours schizophrène, la conception occidentale du langage a ancré le sens dans l'intellection. Mais contre la fixité du sens, Robinson pose que chacun d'entre nous a une impression différente des mots, une réaction somatique idiosyncratique. Collectivement partagées, les impressions ne répondent d'aucune prévisibilité ni systématisme, ce que viennent étayer les nombreux malentendus³⁰ entre êtres humains, tout aussi fréquents que la bonne communication. Par ailleurs, la seule stabilité que le langage permet tient au fait que les impressions données par les mots sont régulées et stabilisées par la programmation idéosomatique inhérente au processus de socialisation, qui s'opère par l'acquisition d'habitudes de parole conventionnelles. Au demeurant, c'est dans le paradigme de la mutabilité, de l'imprévisibilité et de la créativité que Robinson inscrit sa traduction tropique.

La traduction tropique participe de la dynamique transformationnelle du langage et se pose ainsi contre la métaphore humaniste de la traduction comme pont entre deux langues, cultures ou peuples, réductrice du rôle transformateur de l'activité traduisante. Par ailleurs, la construction d'un pont entre deux langues présuppose leur fixité, qui est d'emblée rendue impossible par la somatique du langage, celui-ci étant « too multiple, too shifting, too *human* to sit still long enough for a bridge to be built [...] »³¹ En fait, le

29. « [...] The dominant transcendental and analytical ideology of the West: since the Middle Ages we have all been trained both to reduce all complex entities to the smallest possible meaningful part or unit (analysis, Occam's razor) and to seek truth or reality by abstracting out of sense experience a stable transcendental form (idealization, Platonism). » Robinson, *op. cit.*, p. 142.

30. Robinson souligne par ailleurs que le malentendu, avoir entendu autre chose que ce qui a été dit, fait évoluer le langage, dans la mesure où il peut donner lieu à des agencements linguistiques inédits.

31. Robinson, *op. cit.*, p. 134.

trope n'est qu'une forme amplifiée du phénomène de mutabilité qui anime tout le langage et que la linguistique a tenté de stabiliser à l'aide d'un structuralisme logique tablant sur la prévisibilité et la réitérabilité, axiomes théoriques empruntés aux sciences exactes. Et si la traduction recèle les mêmes pouvoirs que les tropes, tel que Robynson le propose, il faut rappeler que, depuis les penseurs grecs, on a tenté de contenir les pouvoirs transformateurs de la rhétorique, ou l'art des tropes.

Logicians since Aristotle have tried to tame rhetoric, either by conceiving it as one "function" of linguistic communication [...] or by reducing it to a stable set of topoi or commonplaces that are to be used in certain prescribed ways in certain prescribed situations. But in the strong sense preserved by poets and persuaders, rhetoric has always been a shifting, unformalizable channel for bending language, twisting it to serve specific situational needs. If the basic logical tool is structure, the basic rhetorical tool is the trope, the figure of speech that (in its Greek etymology) turns language in new directions. If structures are stable, tropes are volatile. If logic prefers predicability, rhetoric prefers mutability.³²

Selon la poétique du tour, la traduction peut se faire selon la dynamique des six tropes bien connus : la métaphore, la métonymie, la synecdoque, l'ironie, l'hyperbole et la métalepse.³³ De surcroît, les tropes n'agissent pas à titre de règles interprétatives, mais servent plutôt d'outils (heuristiques) au processus traductif, décuplant ses pouvoirs transformateurs par autant de tours que les tropes rendent possibles. Le vecteur de mutabilité qui traverse la poétique du tour se trouve potentialisé dans l'épistémè postmoderne, où le phénomène du chaos est reconnu pour sa puissance heuristique, tel que nous le verrons au sous-chapitre 5.12.

5.10.4. Synthèse épistémologique

La théorisation de la traduction dans l'optique poétique implique une réflexion sur le langage. L'interaction entre la traduction et le langage a effectivement été reconnue, de sorte qu'il n'est plus possible de les théoriser hors d'un rapport d'interdépendance. La poétique permet de théoriser les modes de fonctionnement du traduire et montre la traduction comme ce qui transforme l'écriture et le langage. L'influence de la traduction

32. *Ibid.*

33. Nous renvoyons au chapitre « The Tropics of Translation » de *The Translator's Turn* pour des exemples probants de traductions métaphoriques, métonymiques, synecdoques, ironiques, hyperboliques et métalepse (pp. 133-193).

sur l'esthétique et l'idéologie a trop longtemps été neutralisée par une schématisation simpliste du langage en tant qu'entité fixe et de la traduction comme rapport linéaire (le pont) entre des langues. Mais les représentations fixistes sont peut-être celles qui tombent le plus radicalement dans l'épistémè postmoderne, celle-ci étant animée par la mouvance, le métissage et l'inachèvement. Et le travail de la poétique consiste justement à sortir la théorie de la traduction de ses nombreux carcans conceptuels, qui empêchent d'apprécier les pouvoirs créateurs du processus traductif. La traductologie ose mettre en cause les présupposés métaphysiques et théoriques qui fondent près d'un siècle de pratique traductive. Malgré son audace, elle demeure habitée d'une incertitude, celle qui mène le sujet postmoderne à douter de sa plénitude et de la possibilité de vraiment se connaître et le fait se tourner vers la figure de l'Autre pour une tentative de compréhension.³⁴

Force nous est de constater que les microrécits qui appellent la constitution d'un savoir spécifique à chaque situation de traduction et qui sont construits autour des figures du dialogue³⁵ et de la rencontre avec l'étranger, ont remplacé les métarécits de la transparence et de la fidélité. Au demeurant, les microrécits se font dans la dynamique de la mutabilité, opérateur-clé de la poétique du tour. Bien que les transactions qui ont rendu possibles de nouvelles manières de dire soient presque toujours cachées dans l'histoire des littératures, l'histoire de la traduction révèle les modes de constitution langagière, culturelle et identitaire des États-nations de l'Europe.³⁶ Ainsi, la traduction comme vecteur de déformation des langues et des cultures, trouve sa pleine légitimité dans l'épistémè postmoderne propice aux mélanges.

34. Voir le point 1.3.3.1.

35. Tel que nous l'avons déjà mentionné ailleurs, la poétique bakhtinienne, fondée sur la polyphonie textuelle et le rapport dialogique entre le texte et le lecteur, active tout un paradigme théorique dans les sciences humaines actuellement. Pour un exemple probant de la pertinence de la pensée bakhtinienne dans la réflexion sur la traduction, nous renvoyons à l'article d'Aurélia Klimkiewicz, « Le modèle d'analyse textuelle dialogique : la traduction poétique au-delà du contenu et de la forme » dans *Meta*, vol. XLV, n° 2, 2000, pp. 175-192.

36. « Plus originaire que la restitution du sens est le travail sur la lettre, par lequel la traduction, d'une part, restitue la signifiante propre aux œuvres (qui est plus que leurs sens), et d'autre part transforme sa propre langue. Tout le long façonnement des grandes langues occidentales opéré par la traduction n'a pu être possible que parce que la traduction, en tant que travail sur la lettre, modifiait en profondeur la langue traduisante. En tant que simple restitution du sens, jamais elle n'aurait eu ce rôle formateur. « La traduction comme épreuve de l'étranger », *ibid.*, p. 81.

5.11. Perspectives éthiques

Il n'est pas fortuit de rencontrer le sous-chapitre qui traite de l'éthique à la suite des perspectives philosophiques, herméneutiques et poétiques de la traduction. Dès l'introduction du présent travail, nous avons espéré désamorcer chez le lecteur toute attente de cohésion entre les diverses formations discursives que nous avons exposées, qui constituent autant de sous-chapitres. Toutefois, il s'est tracé un parcours argumentatif qui nous a amenée à présenter les discours selon un ordre assez particulier. Ainsi, nous traitons d'éthique seulement après être passée successivement par les chemins de la philosophie, de l'herméneutique et de la poétique. Approchant la fin de notre fouille (entendons-nous sur le sens de fin : non pas qu'il n'y a plus d'objets à découvrir, mais plutôt que nous cessons la recherche), nous en arrivons aux questions d'éthique. Certains seraient tentés de poser l'ultime question : parmi toutes les théories qui cohabitent en traductologie, laquelle le sujet traduisant doit-il choisir? Nous verrons que l'épistémè postmoderne, bien qu'elle soit sensible au bouleversement axiologique et moral inhérent au relativisme et à l'indéterminisme qui la caractérisent, ne peut pas – ou ne veut pas – trancher sur la bonne manière de faire ou de penser et, en ce qui nous concerne, de penser la traduction.

Sur le plan traductologique qui nous occupe, la traduction demeure le site d'un savoir et d'un savoir-faire inachevables qui sont appelés à se constituer différemment à chaque nouvelle rencontre du sujet traduisant et d'un texte. En ce sens, la traduction participe d'une épistémologie dans laquelle se trouve ouvertement déclarée la subjectivité qui préside à la sélection des faits considérés tels par la théorie particulière qui les appelle. Depuis Kuhn, Popper et Feyerabend, il est effectivement admis qu'il n'y a pas de faits objectifs, dès lors qu'ils servent stratégiquement à étayer une théorie. Le geste éthique reposerait ainsi sur la reconnaissance par le sujet traduisant de sa stratégie (sa position idéologique et ses faits) par rapport à toutes les perspectives possibles, mais qu'il décide d'exclure. Parce que l'éthique en traduction consiste à admettre la subjectivité qui guide la construction de sens, différemment à chaque situation de traduction, elle ne saurait fixer des règles déontologiques qui dicteraient un comportement traductif

correct. Dans cette optique, l'activité traduisante peut se poser comme le modèle d'une éthique ouverte. C'est dans cet ordre d'idées que nous présentons la traduction comme éthique et non l'éthique de la traduction.

5.11.1. La traduction comme éthique

Le postmodernisme est une construction discursive, il n'existe¹ donc que sur le plan discursif, ce qu'il admet d'ailleurs. C'est à ce titre qu'il se fait dans l'incertitude conceptuelle et dans l'imminence du prochain jeu rhétorique qui viendra le subvertir. Rappelons que, dans l'agonistique des jeux de langage, il n'y a rien de donné une fois pour toutes. En revanche, le postmoderne tolère cette absence d'essence fixe, cette précarité et cette incertitude et, à ces égards, il montre ses affinités épistémologiques avec la traduction, dont les textes demeurent ouverts à de multiples retraductions. La traduction comme éthique présuppose l'absence de principes universels, qui réguleraient l'activité traductive, située dans un espace intersubjectif² où entrent en jeu au moins deux systèmes linguistiques et culturels, dont l'interaction engendre le métissage de leurs valeurs.

Anthony Pym se penche sur la question de l'éthique en traduction, qu'il classe en deux principales catégories : l'éthique de contenu³ et l'éthique abstraite. La première s'approche davantage du code déontologique, qui délimite l'ensemble des pratiques prescrites et prosrites du sujet traduisant. Cette éthique est fondamentalement normative, et Pym lui reproche d'être nettement insuffisante dans les situations ambiguës que seraient toutes celles qui n'ont pas été recensées dans le code de déontologie. L'éthique abstraite, quant à elle, ne formule aucune marche à suivre et préfère réfléchir sur les grandes questions qui sous-tendent la tâche du sujet traduisant.

-
1. « No doubt there "is" no such "thing" as postmodernism. Or at least there is no such thing if what one has in mind is some kind of identifiable objet "out there" in the world, localizable, bounded by a definite outline, open to inspection, possessing attributes about which we can all agree. » Brian McHale, *Constructing Postmodernism*, p. 1.
 2. Voir les perspectives herméneutiques au sous-chapitre 5.9.
 3. Pym entend par là les programmes idéologiques plaqués aux textes traduits, telles l'aseptisation systématique des blasphèmes (contre une religion quelconque, par exemple) ou du langage sexiste (par le *political correctness*) ou encore l'application de la stratégie de *fluency* mise en lumière par Venuti. Voir le sous-chapitre 5.1.

Le premier modèle d'éthique, en tant qu'il détermine à l'avance un ensemble de gestes jugés bien ou mal, participe d'une axiologie et d'une logique binaire déterministe et fermée, devenue inopérante dans la dynamique postmoderne. Puisque celle-ci se trouve davantage animée par l'incertitude, l'indéterminisme et l'ouverture, une éthique ne pourrait prendre la forme d'une liste de principes préétablis et fixes. Elle serait plutôt à faire à chaque situation de traduction, c'est-à-dire se constituer à partir d'un savoir non codifié, donc qui n'est inscrit nulle part, en tant qu'il est empirique et généré localement à chaque situation de traduction. Et le savoir empirique s'entend au sens qu'Henri Meschonnic en donne : une pratique théorique, selon laquelle la théorie ne précède jamais la pratique et où celle-ci advient du rapport théorisé entre les marques signifiantes des textes.⁴ L'éthique, s'il fallait la paraphraser, se dirait de la sagesse qu'il faut pour accepter que rien n'est su d'avance ni définitivement. Cette prédisposition rejoint la condition d'incertitude et de mouvance qui caractérisent l'épistémologie postmoderne des sciences humaines et de la traductologie.

Pour en revenir aux éthiques de contenus, Pym insiste sur l'erreur fondamentale qu'elles commettent en postulant qu'un ensemble de règles dictées par les normes d'une seule culture puisse éclairer la pratique du sujet traduisant, qui se situe dans l'interculturalité⁵. La pratique traduisante, parce qu'elle se situe dans l'entre-deux, doit s'appuyer sur une éthique ouverte, qui ne peut assujettir un texte aux principes moraux, intellectuels, esthétiques ou autres d'une seule culture (ni entièrement source ni totalement cible). Elle devrait plutôt être pensée dans cet entre-deux, qui correspond à la troisième voie que la pensée postmoderne explore dans sa mise au défi des schémas dualistes. Pym indique ici les pistes de cette troisième voie :

Dans la pensée éthique, pourtant, ce principe [d'interculturalité] opère comme orientation épistémologique : malgré son manque de précision, il nous oblige à ne jamais exclure l'appartenance du traducteur aux intersections culturelles, et par là-même, à insister sur le fait que la

-
4. Voir le sous-chapitre 5.10., qui traite de la poétique en tant que pratique théorique.
 5. « Tout se passe comme si le traducteur était membre d'une seule culture confessionnelle ou nationale. Et pourtant, la nature même de la traduction n'implique-t-elle pas que le traducteur se trouve dans plusieurs cultures à la fois, dans un espace interculturel, une intersection entre les cultures ? Dans cette optique, n'est-il pas naïf, au moins, de présupposer que tout traducteur appartient à une culture ou à l'autre ? » Anthony Pym, *Pour une éthique du traducteur*, p. 14.

*monoculturalité n'est pas, en principe, une base suffisante pour une éthique du traducteur.*⁶

L'interculturalité vise à dépasser les limites de la pensée binaire des théories traditionnelles de la traduction et dont on a largement reconnu l'insuffisance. Pym souligne avec pertinence que « [c]haque fois que les définitions sont binaires [...], les principes éthiques le sont aussi. »⁷ Qu'il s'agisse de séparer les sourciers des ciblistes, les théoriciens universitaires des traducteurs professionnels ou de se demander s'il faut traduire la lettre ou le sens, « [l]a question binaire mène, semble-t-il à une scission sociale. »⁸ La traduction devrait ouvrir la voie d'une pratique éthique qui permette la coexistence de ces catégories, voire leur interpénétration. Faut-il toujours diviser en deux et trancher dans un sens en particulier? Pym sort le questionnement éthique de son carcan binaire et ouvre une autre piste lorsqu'il demande : faut-il traduire et à quel prix? Question à laquelle il répond : « Oui, il faut traduire dans certaines circonstances, en investissant un certain degré d'effort, et afin de renforcer la coopération dans les relations culturelles mises en jeu dans chaque cas. »⁹

C'est le coût du geste traductif, pouvant aller jusqu'à l'anonymat le plus total et à la mort¹⁰ du sujet traduisant, qui intéresse Pym et l'incite à postuler une éthique qui prenne en considération les facteurs idéologiques et sociaux cachés de la profession de traducteur. À l'instar de Venuti, Pym veut faire apprécier le travail du sujet traduisant à titre d'agent social concret, ce qu'il résume clairement lorsqu'il dit : « Autrement dit, nous cherchons une éthique centrée sur le traducteur, et non une éthique qui porte un jugement sur les traductions. »¹¹ Il faut préciser que l'éthique au sens où Pym l'entend s'adresse aux professionnels de la traduction que l'approche littérale a stigmatisés.¹²

6. *Ibid.*, pp. 14-15.

7. *Ibid.*, p. 10.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, p. 16. Selon Pym, « [...] si l'on sait *pourquoi* il faut traduire, on peut en déduire *comment* il faut traduire, et même ce qu'il faut traduire dans chaque situation. » *Ibid.*

10. Pym rappelle à la mémoire collective Hitoshi Igarashi, Azaz Nesin et Vasyi Stus, tous assassinés pour avoir blasphémé contre l'Islam par leur décision de traduire *The Satanic Verses* de Salman Rushdie. *Ibid.*, p. 12.

11. *Ibid.*, p. 16.

12. Tous ne s'entendent pas sur cette affirmation. Effectivement, Alexis Nouss critique cette idée dans le compte rendu qu'il fait de *Pour une éthique du traducteur* dans *TTR*, vol. 10, 1997.

L'approche littérale, c'est-à-dire qui valorise un travail sur la lettre, tel que Berman, Meschonnic et Venuti la conçoivent, répond d'une visée éthique consistant à contrer l'ethnocentrisme qui préside trop souvent à la pratique traductive. Et si Berman insiste sur l'accueil de l'Autre en tant qu'Autre, Pym répond qu'il ne s'agit plus là d'un accueil, mais plutôt d'une permission temporaire d'entrer au pays. Peut-être y a-t-il divergence sur le sens d'étranger, dans la mesure où Berman l'entend comme ce qui vient déranger la langue maternelle, ce qui crée de nouvelles possibilités de dire, alors que Pym le prend *stricto sensu*, c'est-à-dire comme celui dont les attaches identitaires sont autres que celles du texte et du langage source. La coexistence de ces théorisations confirme l'importance de maintenir une éthique ouverte et plurielle. Ainsi, il demeure impossible de prendre le parti du sens ou celui de la lettre. Et cela est d'autant plus vrai lorsque Douglas Robinson affirme qu'il est plus efficace de mettre en œuvre une stratégie de domestication à outrance par la traduction afin de bousculer le lecteur passif et le sensibiliser à l'étrangeté que de risquer de le perdre dans une interlangue¹² qui lui est étrangère au point de le laisser indifférent :

*Disturbing domestication of all sorts, from archaized and modernized to overtly propagandistic renditions, can be read, enjoyed, and raged at by everybody; as such it still remains the most effective way to unsettle the complacent reader.*¹³

Par ailleurs, Robinson souligne avec pertinence que l'altérité, dès lors qu'elle est appliquée comme un principe, n'échappe pas aux tendances globalisantes qui soutendent les stratégies ethnocentriques. L'idée d'étrangeté doit demeurer floue et mouvante, dans la mesure où ce qui semble étrange pour les uns ne l'est pas nécessairement pour les autres. Quant au métalangage sur l'altérité comme fondement éthique en traduction, Robinson nous rappelle qu'il émane d'une élite intellectuelle dont

-
12. Robinson critique les néolittéralistes et leur *project of stupefaction* dans son livre *What is Translation?*, p. 96. Ce projet de stupéfaction cherche à bousculer le lecteur à l'aide de tournures étrangères.
13. *Ibid.*, p. 96. Dans une optique tout autre, Venuti propose une stratégie qui rejoint en partie la *disturbing domestication* de Robinson. Ainsi, Venuti propose d'inclure des formes mineures, en empruntant au répertoire de la culture populaire, par exemple, dans la traduction d'une œuvre classique, ce qui aura le double effet d'arracher celle-ci à l'emprise du canon littéraire académique et de la rendre accessible à un lectorat dont les connaissances linguistiques ne permettraient pas d'apprécier pleinement un travail littéral au sens où Berman l'entend. Notre sous-chapitre 5.1 traite plus en profondeur des stratégies de Venuti.

lui-même fait partie à titre de professeur universitaire. Aussi, Robinson tente de ne pas oublier d'où il parle et s'annonce d'entrée de jeu comme étant idéologiquement situé dans cette élite. L'admission de sa stratégie constitue un geste éthique en soi qui rejoint la perspective de Meschonnic, selon laquelle la subjectivité doit non seulement être annoncée, mais considérée fondamentale dans le travail empirique¹⁵ du sujet traduisant.

À la lumière de ce très court exposé sur les perspectives éthiques de la traduction, il apparaît qu'aucune ne peut s'imposer comme l'unique bonne manière de poser et de penser le geste traductif. L'éthique doit donc demeurer ouverte et accueillir les diverses manières qui coexistent. Mais si tout va, est-ce que tout se vaut?

5.11.2. *Everything goes* ou Rien ne va plus

Zygmunt Bauman a posé la question de l'ordre dans les sociétés postmodernes, qui se distinguent par ce que Michel Maffesoli appelle l'*hétérogénéité galopante*¹⁶, c'est-à-dire la coexistence d'une pluralité de modes de vie mettant au défi les modes d'*être-ensemble*¹⁷ sociaux traditionnellement fondés sur des principes moraux dictés par une élite morale, intellectuelle ou esthétique. Bauman souligne que la culture ne sert plus de voie de transmission des principes esthétiques et idéologiques unificateurs depuis que le rôle de l'élite a été remplacé par les exigences de la technoculture.¹⁸ Le vide axiologique des sociétés postmodernes céderait la place à un relativisme tous azimuts¹⁹, qui est vivement critiqué même s'il ouvre de nouvelles perspectives sociales et culturelles. Tandis que certains dénoncent la généralisation du droit à la différence,

15. Chez Meschonnic, l'empirique est à ne pas confondre avec l'empirisme. L'empirique se définit comme « ce qui résiste aux placages successifs, aux grilles explicatives qui sont d'autant plus de culture qu'elles se donnent pour la transparence même à la nature du langage. » *Les États de la poétique*, p. 98. À l'inverse, l'empirisme cherche à confirmer les théories dominantes, qui, afin d'assurer leur pérennité, ramènent à leur schéma tout ce qu'elles observent. Là où l'empirique trouve des questions, l'empirisme cherche des réponses qui renforcent les théories le mettant en œuvre.

16. Michel Maffesoli, « De la "postmédiévalité" à la postmodernité dans Yves Boisvert (éd.), *Postmodernité et sciences humaines*, p. 16. Voir notre sous-chapitre 5.3.

17. *Ibid.*, p. 21.

18. Zygmunt Bauman, *Intimations of Postmodernity*, pp. 14-17.

19. Nous tenons à rappeler que le relativisme se heurte au déterminisme socioéconomique, ce paradoxe de la postmodernité dont nous avons fait état au premier chapitre, à la rubrique 1.3.2.3. Le sujet social est tiraillé entre la diversification des modes de vie et l'homogénéisation idéologique imposée par les mécanismes d'un marché axé sur la technoculture.

qui finit par annuler l'effort de tolérance, d'autres perçoivent dans l'idée de tolérance le schéma latent d'un impérialisme paternaliste, selon lequel celui qui est toléré se trouve dans une position d'infériorité par rapport à celui qui est tolérant. Dans le premier cas, on reproche aux sociétés postmodernes de glisser dans l'indifférence à la différence, où chacun fait et dit comme bon lui semble pour autant que les uns n'empiètent pas sur les autres. Dans le deuxième cas, on dénonce l'illusion de la tolérance, davantage synonyme de condescendance, qui serait l'attitude de celui qui possède la bonne manière de dire et faire et qui veut bien faire preuve de patience envers celui qui déroge à cet ordre. Dans les deux cas, les groupes se côtoient mais demeurent fermés l'un à l'autre. Si ce scénario était transposé dans l'espace traductologique, cela signifierait que les théories se jouxtent sans interagir. Pourtant, les sous-chapitres qui précèdent montrent tout le contraire, à savoir que les espaces de réflexion et les manières de faire de la traduction empiètent justement les uns sur les autres, s'empruntant des outils théoriques selon une dynamique d'ouverture et de métissage qui n'est pas sans présenter certaines contradictions.²⁰

Dans la dynamique postmoderne, la question de savoir quelle théorie il faut choisir ne peut servir de base à une éthique en traduction. En fait, tout dépend de la perspective pourrons-nous au mieux avancer. Car pour les polysystémistes, une traduction axée sur le polysystème cible est bonne. Pour les théoriciennes féministes, une traduction qui s'inscrit dans un projet visant à faire entendre la voix des femmes est bonne. Pour les traductologues d'orientation sociologique, un bon texte traduit est celui qui valorise le travail du sujet traduisant sur les plans social, idéologique et économique. Pour les tenants du postcolonialisme, une bonne traduction en est une qui cherche à subvertir l'hégémonie linguistique et théorique instaurée par les canons européens. Pour les traducteurs qui tendent vers la poétique, une bonne traduction est celle qui effectue un travail sur la matérialité du texte. Parce que l'éthique n'énonce pas des principes selon une logique aprioristique et péremptoire, elle s'exempte d'avoir à choisir entre le pôle

20. Par exemple, le projet de traduction féministe emprunte à la poétique de l'étranger lorsqu'il vise à montrer l'Autre, qui est la femme occultée par la langue et la société. Or, la mise en œuvre de ce projet nécessite l'application d'une stratégie d'annexion selon laquelle tout est ramené au même, qui est la femme en l'occurrence.

positif du *everything goes* et le pôle négatif du *rien-ne-va-plus*. La traduction comme éthique montre la grande tolérance de l'épistémologie postmoderne, qui rend possible la coexistence et l'interpénétration des théories ainsi que l'effet de chaos inhérent à ce multiperspectivisme. Au demeurant, comme nous le verrons dans le sous-chapitre suivant, le chaos est à penser comme un catalyseur d'idées et une source de renouvellement créatrice sur le plan de la recherche.

5.11.3. Synthèse épistémologique

La traductologie peut servir de modèle éthique grâce à la tolérance qu'elle manifeste envers la multiplicité des théories qui la parcourent. Donc, tant dans sa pratique que sa théorie, au demeurant inséparables, la traduction porte en elle la possibilité inépuisable de construire un espace de rencontre (mais qui n'est pas de l'ordre de la fusion), ce qui semble manquer le plus dans un monde propice au retranchement communautaire, cette autre face de la postmodernité. Située dans l'interculturalité, la traduction table sur l'ouverture à la pluralité, à l'inconnu, à l'incertitude. Et c'est parce qu'elles accordent une valeur à ces impondérables que les théories postmodernes de la traduction indiquent le chemin d'une éthique renouvelée à chaque situation de rencontre. Par ailleurs, la traduction comme éthique est garante d'une intelligibilité axée sur l'interaction entre le sujet et l'objet, telle qu'elle est mise en œuvre par une herméneutique²¹ pensée dans l'espace postmoderne.

À chaque nouveau dialogue entre les textes, les langues et les cultures, la traduction fait la preuve qu'il n'y a rien de gagné d'avance, comme dans l'agonistique des jeux de langage, et que chaque jeu appelle ses règles. Les situations de traduction permettent d'ouvrir à l'infini les possibilités d'écriture. Ainsi perçue, la traduction montre les limites d'un contenu déontologique visant à légiférer la pratique traductive. La traduction, forte d'une épistémologie de l'ouverture, prouve qu'une éthique ne peut se fonder sur un savoir préétabli et des principes universels, en raison de la situation d'entre-deux qu'elle présuppose. Cet entre-deux est l'espace qu'occupe le sujet traduisant lorsqu'il actualise

21. « L'interprétation n'est pas la description faite par un observateur "neutre"; elle est événement dialogique dans lequel les interlocuteurs sont également mis en jeu et dont ils sortent transformés. » Gianni Vattimo, *Éthique de l'interprétation*, p. 50.

le texte original et énonce son texte traduit, activités qui subissent souvent l'effet de certains facteurs chaotiques (sociaux, historiques et linguistiques) qui rappellent la spontanéité des systèmes non linéaires. Sous cette optique, la traduction gagne à être pensée selon une éthique indéterministe et ouverte.

5.12. *Théorie du chaos*

Comme il se doit, le présent travail de recherche se termine par la proposition d'une nouvelle piste de recherche. Au nombre des idées novatrices¹ qui mériteraient d'être explorées, nous retenons celle qui nous intéresse le plus : la théorie du chaos.

5.12.1. **Théorie du chaos**

Les constatations épistémologiques que la théorie du chaos a permis aux sciences dites exactes de faire présentent des affinités étonnantes avec les discours qui sont apparus dans l'épistémè postmoderne de la traduction. Nous tenons ici à présenter succinctement les grandes lignes de la théorie du chaos et certaines propositions auxquelles elle a donné lieu et qui prennent un sens tout à fait pertinent dans l'espace postmoderne de la traduction.

La théorie du chaos est le grand titre sous lequel diverses sciences étudient les systèmes non linéaires, ou dynamiques, qui sont dits ouverts, en tant qu'ils peuvent se transformer à l'infini sans jamais retrouver leur état initial. On reconnaît tout de suite la dynamique de mutabilité qui sous-tend l'activité traductive. Sur le plan mathématique, ces systèmes excluent toute possibilité d'une seule *bonne* réponse finale. La recherche scientifique du chaos donne lieu à deux paradigmes qui coexistent et poursuivent certains axiomes communs, mais en utilisant des méthodes mathématiques différentes. Dans le premier paradigme, le chaos est conceptualisé comme un état qui précède l'ordre et non comme son antagoniste. Dans cette optique, les scientifiques s'engagent à chercher les structures ordonnées qui émergent du chaos. Les conclusions sont aisément extrapolées dans le domaine philosophique. Ce paradigme suit largement la pensée d'Ilya Prigogine, qui a élaboré la théorie des structures dissipatives, reprise par Mitchell Feigenbaum, selon laquelle les turbulences sont modélisables, puisqu'elles suivent un parcours prévisible jusqu'à l'état de chaos. Reconnue par un prix Nobel en 1977, la théorie de Prigogine postule que la turbulence des systèmes instables crée de

1. Il serait intéressant d'étudier pareillement les liens de cohérence entre la traduction et la théorie des catastrophes ou entre la traduction et la théorie du numérique.

l'entropie, c'est-à-dire une perte d'énergie causée par le mouvement aléatoire des molécules, ce qui permet l'évolution des systèmes vers un état d'équilibre. Dans le deuxième paradigme, les chercheurs croient qu'il y a un ordre caché dans les systèmes chaotiques, ce que révèlent les attracteurs étranges², qui montrent qu'en se dissipant à l'infini, les systèmes chaotiques tendent néanmoins à s'organiser en des points qui se concentrent dans une région particulière sans toutefois se retrouver deux fois à la même place. Malgré la dynamique dissipative, les points semblent s'unir et générer des figures complexes dans l'espace. Des chercheurs tels Edward Lorenz et Benoît Mandelbrot sont au nombre des premiers qui se sont intéressés aux systèmes dynamiques demeurant chaotiques et à leur pouvoir de générer de l'information toujours nouvelle. C'est dans ce paradigme que les théories postmodernes de la traduction semblent pouvoir être pensées.

Les systèmes chaotiques présentent des caractéristiques intéressantes, que nous résumons sous quatre principaux thèmes³ : la non-linéarité, la sensibilité aux conditions initiales, la complexité des formes et les symétries récursives d'échelle. Dans les équations linéaires qui expliquent le fonctionnement des systèmes équilibrés, la loi normale de l'erreur prévoit que d'infimes fluctuations subies en début de calcul influent de manière infime sur les résultats. Cela se confirme également à plus grande échelle. Dans le comportement non linéaire des systèmes turbulents, en revanche, une cause très petite qui passe inaperçue entraîne des effets considérables sur les résultats.⁴ Lorenz a constaté l'ampleur de ce phénomène lorsqu'il a arrondi à trois décimales des paramètres qu'il a entrés dans son programme de simulation météorologique, lesquels ont généré un système complètement différent, voire contradictoire, de la simulation météo précédemment obtenue à partir des mêmes paramètres mais à décimales plus complexes saisis automatiquement par l'ordinateur. Il s'agit de l'effet papillon, selon l'expression de Lorenz, qui explique de manière imagée que, dans un système complexe telle la météorologie, le battement d'aile d'un papillon à un endroit précis de

-
2. Il existe quatre types d'attracteurs étranges, dont les représentations numériques figurent en annexe I. Il va sans dire que l'argumentation mathématique qui vient étayer les figures annexées dépasse complètement la visée de la présente thèse et a été omise à ce titre.
 3. Nous reprenons les grandes lignes de N. Katherine Hayles dans son livre *Chaos Bound*, pp. 11-15.
 4. Henri Poincaré formule cette hypothèse dès la fin du XIX^e siècle.

l'atmosphère de la planète peut engendrer une tempête à des milliers de kilomètres plus loin après un certain temps. Sur le plan théorique, cette disproportion entre la cause et l'effet vient ébranler le statut universel de la loi normale de l'erreur, devenue applicable spécifiquement aux systèmes linéaires de la physique newtonienne.⁵ Parce que les systèmes complexes mettent en jeu des facteurs qui influent les uns sur les autres, les résultats échappent à toutes les prédictions.

La non-linéarité du lien de causalité que les systèmes chaotiques révèlent s'explique par la sensibilité critique aux conditions initiales.⁶ Selon cette idée, à moins que les conditions initiales ne soient précisées à l'infini, les systèmes apériodiques, non linéaires ou complexes deviennent vite imprévisibles. Il n'y a qu'à penser à la météo et à l'économie, tout à fait imprévisibles au-delà de deux ou trois jours, malgré la compilation de quantités effarantes d'antécédents. Les systèmes chaotiques confirment que les influences imperceptibles ne peuvent pas être négligées. Parce qu'ils sont à la fois déterministes et imprévisibles, les systèmes chaotiques sont dits paradoxaux : d'une part, ils exigent des paramètres infiniment précis, ce qu'aucune intelligence humaine ni artificielle ne peut offrir; d'autre part, leurs résultats demeurent imprédictibles. Ce paradoxe donne lieu à une troisième voie en dehors du schéma binaire traditionnel opposant l'ordre au désordre. Cette troisième voie est aussi celle qui apparaît dans la complexité des formes chaotiques lorsqu'elles sont transposées sous format numérique, telles les formes fractales⁷ de Benoît Mandelbrot. Les formes fractales cartographient les résultats de computations électroniques d'algorithmes qui peuvent se poursuivre à l'infini et générer des images fascinantes. Mandelbrot,

-
5. Si l'être humain est souvent porté à universaliser les résultats de ses découvertes, c'est qu'il ne vit pas assez longtemps pour les voir infirmer. Ainsi, s'il nous était donné de vivre 3 000 ans, nous constaterions l'effet irrémédiable mais imperceptible de l'un des plus grands systèmes chaotiques qu'est le champ magnétique de la Terre, dont les pôles bougent sans cesse jusqu'à leur renversement total. Les cartes de navigation maritime font état des variantes annuelles longitudinales et latitudinales des pôles magnétiques. De plus, l'alignement magnétique (positif-négatif) des composantes métalliques de très anciennes pierres volcaniques a prouvé que le pôle sud a déjà été au Nord.
 6. C'est encore à Poincaré que revient cette idée.
 7. Mentionnons au passage que les formes fractales font partie de l'esthétique postmoderne. On trouve de nombreux sites Internet sur le fractalisme, à partir desquels il est même possible de télécharger des écrans de veille. À titre d'exemple, le site <http://fractales.free.fr/> offre des formes fractales visuellement fascinantes.

intéressé par la conceptualisation géométrique de problèmes mathématiques, s'est servi de l'ordinateur pour générer une géométrie fractale, qui englobe et dépasse la géométrie euclidienne, laquelle permet de concevoir des objets réels selon les dimensions 0 (la droite), 1 (le point), 2 (le plan) et 3 (l'espace), la géométrie permet de concevoir ces objets selon des dimensions fractionnaires, qui « permet de mesurer des qualités qui autrement n'auraient pas de définition claire : le degré de rugosité, de fragmentation, d'irrégularité d'un objet. »⁸ À cet égard, les formes fractales défient les plans lisses et linéaires de la géométrie euclidienne.

*La nouvelle géométrie donne de l'univers une image anguleuse et non arrondie, rugueuse et non lisse. C'est une géométrie du grêlé, du criblé, du disloqué, du tordu, de l'enchevêtré, de l'entrelacé.*⁹

En fait, Mandelbrot se rend compte que la mesure d'un objet est relative¹⁰, donc qu'elle dépend du point de vue et de l'échelle à partir desquels elle a été obtenue. Une forme fractale représente visuellement ce qu'il arrive lorsque les dimensions sont fractionnées, tel que la construction du flocon de Koch¹¹ ou du cube de Sierpinski-Menger¹² permet de le constater : en de nombreux points d'une forme fractale, il est possible de retrouver la forme globale. En ce sens, les formes fractales sont gigognes, car symétriques à différentes échelles.¹³ La géométrie du chaos pluralise les dimensions et les échelles à un point tel qu'il n'est plus possible de croire en l'universalité d'une mesure. Plus l'outil de mesure est petit, plus la mesure grossit; cela ruine l'univocité de toute réponse.

-
8. James Gleick, *La Théorie du chaos*, p. 131. Les formes fractales aident à concevoir les côtes terrestres, la configuration des plantes (les fougères) et des organes humains (les poumons et les vaisseaux sanguins), les comportements animaux, économiques et démographiques, etc.
9. *Ibid*, p. 127.
10. « L'estimation de la longueur de la côte anglaise par un observateur à bord d'un satellite sera inférieure à celle d'un observateur parcourant ses criques et ses plages, qui, à son tour, trouvera un résultat inférieur à celui d'un escargot escaladant tous les galets. » *Ibid*, p. 129.
11. Le site Internet <http://fractales.free.fr/javas/principe/pr.htm> offre une simulation du principe du calcul fractal à partir du flocon de neige de Koch. Ce flocon s'obtient assez facilement : « Imaginez un triangle équilatéral de 30 centimètres de côté. [...] Prenez le tiers central de chacun des côtés, et accolez-lui un nouveau triangle, de forme identique mais de dimensions trois fois plus petites. On obtient une étoile de David. [...] Prenez maintenant chacun des douze côtés et répétez l'opération, en fixant un triangle plus petit sur leur tiers central, et ainsi de suite jusqu'à l'infini. » *Ibid*, pp. 132-133. Voir l'annexe II.
12. Voir l'annexe II.
13. Voir l'annexe II.

À bien comprendre la nature du chaos, nous posons que la traduction appartient à la catégorie des systèmes dynamiques ou, du moins, qu'elle gagne à être pensée dans l'ouverture épistémologique de la théorie du chaos. Malgré les connaissances poussées que les nombreuses branches de la linguistique ont pu acquérir, malgré la finitude du matériau graphique de base que sont les mots et les phrases du texte original, le comportement linguistique demeure imprévisible. Et le mouvement interprétatif de la traduction confirme cette condition d'imprévisibilité. Il semble que la traduction réponde à la définition du chaos, c'est-à-dire cet état d'instabilité persistante entre l'ordre et le désordre.¹⁴ Par ailleurs, la traduction ne peut plus être conceptualisée en termes de rapport linéaire entre les mots d'une langue A et ceux d'une langue B. C'est pourquoi nous tenons à présenter quelques propositions émanant de la théorie du chaos qui éclairent la traduction telle qu'elle est pensée dans l'épistémè postmoderne.

5.12.2. Quelques propositions

« [...] le chaos est une science des processus plutôt que des états, une science du devenir plutôt que de l'étant. »¹⁵ Les transformations et les récursivités occupent principalement l'étude des systèmes dynamiques. Certains se penchent sur la *transformation des récursivités*, où les choses semblent se répéter, mais jamais exactement de la même manière, du fait qu'il survient une modulation qui transforme le comportement du système. Il en va ainsi des attracteurs étranges. Tandis que d'autres étudient la *récursivité des transformations*, selon laquelle les formes se complexifient, mais demeurent symétriques à différentes échelles. On peut penser à la configuration gigogne des formes fractales. La pertinence de la première perspective pour la traduction semble aller d'elle-même : le texte traduit succède au texte original, mais ne lui ressemble pas. Quant à la deuxième perspective, on peut concevoir tout texte selon l'optique multidimensionnelle propre à la géométrie du chaos : à différentes échelles, un texte prend des formes particulières et ouvre sur des perspectives différentes. L'épistémè postmoderne devient le terrain fertile d'une telle conceptualisation, car elle tolère la coexistence de nombreux points de vue (nous en avons exposé une douzaine

14. Harriett Hawkins, *Strange Attractors*, p. ix.

15. James Gleick, *op. cit.*, p. 20.

dans notre cinquième chapitre), sans qu'il soit nécessaire de légiférer sur une mesure universelle que serait *le sens* d'un texte ou une théorie générale de la traduction.

« Le chaos pose des problèmes défiant la méthodologie scientifique classique. »¹⁶ On dit qu'elle a renouvelé la science. La physique traditionnelle, celle qui enseigne les principes de Newton et qui traite les systèmes non linéaires comme autant d'aberrations théoriques à ces lois de la nature, a confondu la connaissance de la composition d'un objet et la connaissance du comportement de celui-ci. Convaincue de la finitude de son savoir, la physique classique a déduit à tort qu'en connaissant tous les éléments d'un système et en les soumettant aux lois fondamentales, elle pouvait prévoir l'évolution de ce dernier. C'est là également l'erreur déterministe de la linguistique structurale (que Benveniste a cernée), qui a cherché à prédire le comportement du système linguistique à partir des connaissances profondes qu'elle avait de ses composantes morphologiques, lexicales et syntaxiques. Les théories traditionnelles de la traduction sont fortes de ce fondement épistémologique de la science, selon lequel comprendre s'entend de connaître à l'avance les résultats. Pour simplifier à l'extrême, cela impliquerait que la connaissance des éléments du texte original et l'application des règles de traduction (prenons celles de Vinay et Darbelnet en exemple) à ceux-ci, devraient permettre d'arriver à un nombre de traductions toujours plus restreint d'un texte, moyennant quelques variations attribuables à la loi normale de l'erreur. En tant que système dynamique ou non linéaire, la traduction empêche une telle illusion scientifique. Rappelons que, dans l'épistémè moderne¹⁷, la linguistique accorde à la traduction le statut d'aberration théorique et la met sous sa tutelle. Dans l'épistémè postmoderne, la dimension chaotique du processus infini de la traduction est montrée et théorisée de manière positive.

Plus un système est chaotique, plus il est riche en information – plus il en produit.¹⁸ La science des systèmes dynamiques accorde au chaos une valeur positive. Il n'est plus

16. *Ibid.*

17. Voir le point 3.1.

18. Cette proposition rejoint la pensée d'Umberto Eco, selon laquelle « [l]a signification est d'autant plus claire et sans équivoque qu'on s'attache davantage à des règles de probabilité, à des principes

conçu en termes d'absence et de vide, mais plutôt comme une source inépuisable d'information qui repousse les limites épistémologiques de la science. La traduction est une activité qui potentialise les différents degrés de sens, ce que chaque retraduction confirme. Et si les textes littéraires sont davantage retraduits que les textes pragmatiques, c'est qu'ils se comportent comme les formes fractales, où coexistent un grand nombre de dimensions. En tant que système chaotique, la traduction met au défi l'entropie dont tout le discours de la perte l'accuse. À la limite, l'entropie a ceci de positif, qu'elle permet à un système turbulent de retrouver un état d'équilibre, qui correspondrait sur le plan de la traduction à la publication du texte traduit (dont il a bien fallu *arrêter* le sens).

« On découvre que les systèmes les plus simples posent des problèmes de prédictibilité extraordinairement difficiles. Pourtant, dans ces systèmes, l'ordre surgit spontanément – l'ordre et le désordre. »¹⁹ On découvre la complexité du quotidien, se rendant compte du paradoxe de la science qui peut prédire le comportement des phénomènes d'ordre infiniment grand (telle la masse d'un objet aux confins de notre galaxie)²⁰ et infinitésimalement petit (tel le comportement des particules sous-atomiques), mais non la trajectoire d'un nuage de crème versée dans une tasse de café brûlant, ni le climat terrestre, ni le cours de l'économie. La théorie du chaos montre qu'il n'y a rien d'ordinaire au quotidien. Sur le plan épistémologique, cette constatation met fin au présupposé fondateur de la physique newtonienne, selon lequel la linéarité et l'ordre constituent la nature des choses, d'où les lois de Newton. Et on se rend compte que le chaos n'est plus à penser selon un rapport de négation de l'ordre, comme l'illustre la syntaxe du terme « non-linéarité » (c'est pourquoi l'expression « système ouvert » est plus juste). Les répercussions de cette réflexion sont importantes, en ce que l'ordre conceptuel de la science, traditionnellement déterministe, se trouve ébranlé. Cette transformation épistémologique n'est pas sans rappeler la pensée de l'altérité, héritière

d'organisation préétablis et repris dans la répétition d'éléments prévisibles. Inversement, plus la structure devient improbable, ambiguë, imprévisible, désordonnée, plus l'information augmente [...] » Umberto Eco, *L'Œuvre ouverte*, Éditions du Seuil, 1965.

19. James Gleick, *op. cit.*, p. 23.

20. On a récemment annoncé la masse du trou noir situé au centre de notre galaxie : il pèserait 3 millions de masses solaires et se trouve à 26 000 années-lumières, donc actif à l'époque de Cro magnon.

de la philosophie de la décolonisation et de la déconstruction, où l'Autre est autre que le non-moi, grand catalyseur de la pensée postmoderne.

5.12.3. Attention au calque épistémologique

Pour autant qu'il soit tentant de translater la théorie du chaos vers la traductologie et de l'appliquer en bloc à la théorisation de la traduction, une telle manœuvre présente certains risques de calque épistémologique. Il y a lieu de souligner quelques manies théoriques dont les sciences exactes n'ont su totalement se débarrasser. D'une part, la théorie du chaos n'annule pas les perspectives universalisantes, dans la mesure où la physique s'en sert pour modéliser le désordre (la turbulence) sur un plan mathématique, entreprise reconnue et félicitée par le comité du prix Nobel en 1977. En ce sens, la théorie du chaos diverge totalement des stratégies post-structuralistes et déconstructionnistes. Il ne faut donc pas s'y méprendre : la théorie du chaos ne ruine pas d'emblée l'entreprise totalisante de la science. Les études de la boîte noire en traductologie s'inscrivent dans ce sillage théorique, dans la mesure où elles admettent la dimension chaotique de l'activité traductive, mais espèrent en modéliser le processus, afin d'en maîtriser l'output.²¹ D'autre part, la science des systèmes dynamiques se soumet au même protocole de financement et de preuve qui s'applique à la plupart des disciplines scientifiques. Sur le plan épistémologique, par ailleurs, la théorie du chaos continue de s'appuyer sur la mécanique newtonienne et la géométrie euclidienne, ne serait-ce que partiellement et pour les dépasser. Il devient illusoire d'affirmer une rupture théorique nette, bien qu'une révolution dans la manière antinomique de concevoir l'ordre et le désordre se soit bel et bien produite. Il y a toujours un jeu entre les nouvelles idées et les formations théoriques plus anciennes, ce que notre idée du postmoderne affirme d'emblée.

Outre cette mise en garde, il est permis de constater le dialogue qui existe entre la théorie du chaos et les sciences humaines, dont nous dirons qu'il est propre à

21. C'est en raison de leur positivisme scientifique que nous n'avons pas pris les études de la boîte noire en considération dans les théories postmodernes de la traduction.

l'épistémè postmoderne.²² Pour autant que les résultats générés par les recherches sur les systèmes ouverts révèlent de nouvelles pistes conceptuelles aux sciences humaines, il ne faut pas croire que celles-ci réfléchissent à la remorque des sciences exactes. Le chaos est un concept à forte charge culturelle et littéraire : certains auteurs en trouvent la source dans les textes d'Hésiode.²³ Il n'est pas fortuit non plus de rappeler que l'idée du postmoderne trouve ses précurseurs en Nietzsche, entre autres penseurs du relativisme radical, lequel a écrit bien avant que la parution de l'article phare de Lorenz, « Deterministic Nonperiodic Flow », en 1963. L'idée de dialogue exprime donc plus justement l'interdépendance des rapports entre la science et le quotidien qui occupe également aujourd'hui²⁴ les sciences humaines. Admettant l'intuition comme vecteur de scientificité, forte du pressentiment qu'il se cache un ordre dans les systèmes chaotiques, et accordant la légitimité théorique à l'esthétique des figures géométriques du chaos, la science du chaos présente des affinités épistémologiques avec certaines sciences humaines, ruinant ainsi l'opposition dualiste classique entre les sciences exactes et les sciences humaines. Le brouillage des frontières autrefois bien définies entre ces deux domaines théoriques participe de la dynamique postmoderne qui déterritorialise les zones conceptuelles et théoriques traditionnellement cloisonnées, tel que nous l'avons souligné au premier chapitre.²⁵

5.12.4. Synthèse épistémologique

Le domaine scientifique continue à se subjectiviser²⁶, depuis que la géométrie des formes fractales a mis en lumière la relativité des mesures et la multiplicité des échelles. Ce relativisme théorique rejoint les discours postmodernes propres aux sciences humaines, qui soulignent la nature locale, subjective et mouvante des

22. « Looked at from any angle, the impact of the processes and concepts of chaos science on the creative arts and the global village of modern popular culture is by now so widespread that it should not be ignored by critical or cultural theorists, students and teachers of literature. » Harriett Hawkins, *Strange Attractors*, p. 10.

23. N. Katherine Hayles esquisse le parcours fascinant du chaos à travers l'histoire occidentale dans l'introduction de *Chaos Bound*. Soulignons également l'interrelation qui unit la science et la littérature dans la science-fiction.

24. Nous précisons aujourd'hui, car les sciences humaines sont passées par une période d'abstraction théorique au cours de leurs années structuralistes.

25. Voir le point 1.3.3.2.

26. La physique quantique et le principe d'incomplétude, au début du siècle, avaient commencé à révéler le relativisme de la science.

paramètres d'analyse quels qu'ils soient. Dans ce même ordre d'idée, la rugosité, la fragmentation et l'irrégularité des formes qui intéressent la géométrie fractale rappellent l'éclatement des configurations postmodernes du social, la fragmentation de l'identité et la non-linéarité (ou l'ouverture) du sens. Quant à la traduction, elle donne à voir les multiples dimensions d'un texte, faisant en sorte que plus on s'en approche, plus on en découvre les contours irréguliers, tel l'escargot de Lorenz, qui arpente la côte britannique. Malgré tous les degrés d'interprétation possibles d'un texte, on constate à la lecture de celui-ci qu'il se dessine une symétrie d'échelle ou un ordre, qui correspond au principe organisateur qui fait fonctionner le texte comme système tel qu'Henri Meschonnic l'entend.²⁷ On voit d'emblée les affinités de la théorie du chaos et d'une réflexion sur la traduction. La théorie du chaos devient d'autant plus pertinente pour une pensée postmoderne de la traduction qu'elle propose une troisième voie, selon laquelle le schéma binaire traditionnel opposant l'ordre au désordre devient inopérant. On peut même conceptualiser le texte traduit comme une forme fractale, qui se caractérise par la pluralité et la complexité de ses échelles sémantiques et les diverses configurations qui peuvent en ressortir. Sur le plan de la recherche scientifique, le chaos est novateur et constructif, car il produit des configurations inédites, ce qui rejoint l'idée que la traduction est ce qui dans la langue permet de renouveler les formes d'écriture et diversifier les perspectives. Par ailleurs, le chaos se voit accorder une valeur positive, dans la mesure où sa dynamique non linéaire et ses systèmes turbulents indiquent de nouvelles pistes de recherche. Cette affirmation semble aisément transposable au processus traductif.

La théorie du chaos a amené la science à admettre que comprendre ne peut plus s'entendre exclusivement au sens de prédire. C'est là l'un des principaux points de transformation de l'épistémè postmoderne, qui a permis à la traduction de critiquer l'entreprise scientiste de la linguistique et l'a motivée à se libérer de son emprise théorique. Par ailleurs, la théorie du chaos montre qu'il n'y a rien d'ordinaire au quotidien. Effectivement, la science interroge les phénomènes qui marquent notre quotidien, tels la thermodynamique, l'économie et les comportements animaux, ainsi

27. Voir le sous-chapitre 5.10.

que les configurations fractales, comme les plantes, les organes humains et les reliefs terrestres. Cet intérêt que manifeste la science à l'égard des choses qui entourent l'être humain rappelle les projets de traduction féministes et postcolonialistes, fondés sur l'hypersubjectivisation du sens, par laquelle le sujet traduisant joue pleinement sur la dimension locale de sa situation linguistique, sociale et culturelle.

Enfin, le chaos supprime les frontières entre disciplines scientifiques. Il réunit mathématiciens, biologistes, physiciens, médecins, etc. L'interdisciplinarité qu'appelle la théorisation du chaos fait interagir des disciplines traditionnellement cloisonnées²⁸ selon une dynamique théorique transversale qui caractérise également les théories postmodernes de la traduction. Les nombreuses affinités entre la théorie du chaos et la traductologie que nous avons exposées laissent entrevoir un terrain de recherche fertile et qui pourrait éventuellement donner lieu à de nouveaux discours sur la traduction.

28. « Chaos theory is a wide-ranging interdisciplinary research front that includes work in such fields as nonlinear dynamics, irreversible thermodynamics, meteorology, and epidemiology. » N. Katherine Hayles, *Chaos Bound*, p. 9.

6. Chapitre VI – Conclusion

Nous terminons le présent travail sur les théories de la traduction avec l'impression de ne pas avoir beaucoup dit tout en ayant beaucoup redit. Qu'est-ce que la traduction après tout? Devions-nous répondre? Mais encore, peut-on définir la traduction? Si la logique définitoire consiste à circonscrire un sujet, il est alors impossible de définir la traduction, dont nous avons dit qu'elle est plurielle, mouvante et inachevable. En revanche, si l'objectif théorique consiste à ramifier les pistes conceptuelles, nous croyons que la traduction peut être définie. Et cette dynamique définitoire est celle-là même qui maintient sous tension la polysémie inhérente à l'idée du postmoderne et que nous avons signalée dès le premier chapitre. À la lumière du foisonnement théorique dont nous avons fait état, il serait par ailleurs contre-productif de fixer une définition en particulier qui tiendrait lieu de toutes les autres. Puisque la traduction ne peut être enfermée dans une définition totalisante, nous n'avons pas répondu à la question de savoir ce qu'elle est. Cependant, ce *sans-réponse*¹ présuppose la possibilité de création infinie, toujours à l'écoute de ce qui est inconnu ou changé. Et si on nous demandait aujourd'hui ce qu'est la traduction, nous ne pourrions offrir pour seule réponse qu'elle est plurielle.

Puisque le présent travail est théorique, nous tenons à rappeler que la théorie n'est surtout pas à comprendre dans son opposition traditionnelle à la pratique. La théorie et la pratique influent l'une sur l'autre : autant la théorie peut être générée par la pratique qu'elle peut la changer et vice versa. Et cette interrelation n'est possible que si la théorie ne s'impose pas à la pratique comme un dogmatisme. Inversement, la pratique ne peut s'appliquer à la théorie comme un pragmatisme. La théorie de la traduction a trop longtemps eu à répondre d'une logique instrumentale de la communication. Or, l'épistémologie postmoderne de la traduction annonce l'autonomie de la traduction, dont la théorisation se fonde sur sa pratique, vers la constitution d'un savoir ouvert et

1. Henri Meschonnic, *Pour la poétique V*, p. 15.

pluriel qui lui est propre et qui n'a pas à se mesurer aux critères de rigueur scientifique d'autres champs, comme la sémantique par exemple.

Rappelons le questionnement qui a suscité la présente recherche : puisque l'on ne pense plus la traduction de la même manière depuis les trente dernières années, par quoi cette transformation de la pensée traductologique se caractérise-t-elle? Nous avons montré au deuxième chapitre qu'une transformation épistémologique s'est produite en anthropologie et en théorie littéraire. Nous avons exposé au troisième chapitre le canon théorique moderne qui régule les discours sur la traduction, principalement fondés sur la représentation de la traduction comme un palliatif, le cloisonnement de la traduction dans un savoir linguistique rigoureux et l'idéologie de la transparence. Nous avons montré que ces points de repère conceptuels deviennent complètement inopérants dans l'épistémè postmoderne de la traduction et que la formation du savoir traductologique semble être guidée par des vecteurs de connaissance qui ne se réduisent pas à la recherche d'une vérité absolue ni à la dualisation de la pensée, mais témoignent plutôt de la mouvance du savoir. Ces vecteurs sont succinctement présentés au quatrième chapitre. Au nombre de huit, ils se résument ainsi : décroisonnement, décentrement, brouillage, reconstruction, métissage, micrologisation, doute et inachèvement.

Au cinquième chapitre, nous avons présenté les idées qui parsèment le site traductologique. À l'exploration de ce site, nous avons découvert qu'il était possible de cerner des formations discursives qui marquent l'épistémè postmoderne de la traduction et fonctionnent comme autant de théories actives dans la pensée postmoderne. Nous avons regroupé celles-ci en une douzaine de sous-chapitres. En présentant les discours qui traversent l'épistémè postmoderne de la traduction, nous avons vérifié notre hypothèse à savoir qu'il y a bel et bien une nouvelle manière de théoriser sur la traduction. Ces théories postmodernes de la traduction se présentent comme autant de pistes que la réflexion traductologique peut suivre. Elles ne sont pas gouvernées par un ordre logique particulier; c'est pourquoi elles font dans la diversité et l'éparpillement. La notion d'ordre est, par ailleurs, étrangère à la dynamique

postmoderne, car celle-ci se caractérise par l'absence d'un centre conceptuel fixe et la mutabilité incessante des nombreux éléments qui sillonnent les divers champs des sciences humaines. En raison de cette mouvance et de cette pluralité discursives, le cinquième chapitre ne saurait être la transcription fidèle des discours contemporains de la traduction, mais plutôt une interprétation de ceux-ci parmi d'autres.

6.1. Le virage traductif ou la traduction comme épistémologie

Tout comme le virage linguistique a généré des questions philosophiques dans l'optique du langage, un questionnement sur la traduction ouvre sur divers horizons réflexifs. Aussi le présent travail témoigne-t-il d'un effort visant à mettre en lumière la valeur épistémologique de la traduction, qu'Henri Meschonnic affirmait déjà en 1973, à l'apogée des théories linguistiques de la traduction :

Son importance épistémologique consiste dans sa contribution à la théorisation d'une pratique sociale non encore théorisée, à la critique des éléments idéologiques de la linguistique, à la critique de la théorie de la littérature et de la sociologie de la littérature.²

En annonçant le virage traductif, nous entendons que la traduction peut se poser comme un modèle épistémologique pour les autres sciences humaines. Par contre, elle ne viendrait pas s'imposer comme une métathéorie, puisque l'hétérogénéité de son savoir l'en empêcherait. Elle se donnerait plutôt comme un réseau de pistes vers des manières novatrices de produire un savoir qui table sur la pluralité, l'ouverture et l'inachèvement. Cette épistémologie se pose forcément contre toute forme de pensée universalisante qui vise à circonscrire son objet d'étude afin de le présenter comme un beau tout homogène et cohérent.

Les notions de pluralité et de mouvance prennent source dans une réflexion sur le sens. Parce qu'elle donne à voir ce qui est fait du sens dans la transformation d'un texte dans une langue vers un texte dans une autre langue, la traduction est amenée à poser la question de la légitimité du sens : Quel est le vrai sens du texte original? De toutes les versions possibles, laquelle est la bonne? Elle pose ce questionnement en

2. Henri Meschonnic, *Pour la poétique II*, p. 306.

empruntant la voie de la sociologie, de la déconstruction, des études féministes et postcolonialistes, de la philosophie, de la psychanalyse, de l'herméneutique, de la poétique, de l'éthique et, selon notre proposition, de la théorie du chaos. Ce parcours tortueux, pour ne pas dire chaotique, amène la traduction à constater la multiplicité des microrécits³ qu'elle génère et, conséquemment, la liquidation des métarécits fondés sur la transparence du sens et la fidélité du sujet traduisant. Autrement dit, la grande idée de vérité – ou du bon sens – est devenue inopérante et a ainsi perdu l'autorité qu'elle exerçait traditionnellement sur la théorisation du sens, qui est au cœur de l'activité de traduction. Rappelons, par ailleurs, que la pratique traductive donne maintenant à penser le sens en termes d'activité et de transformation, plutôt que d'identité et de fixité. Dès lors que sa mutabilité a été reconnue, le sens en traduction a subi une chute ontologique. Et c'est à cette reconceptualisation de la traduction que nous rattachons le glissement d'une épistémologie moderne vers une épistémologie postmoderne.

La traduction a montré que le sens n'a pas de statut ontologique, puisqu'il est mouvant, c'est-à-dire toujours en devenir à chaque instance de traduction. La traduction opère ainsi comme un vecteur de transformation du sens (et non plus de transport). En clair, c'est une dynamique transformationnelle qui anime la traduction tout entière. À ce titre, la traduction génère un savoir imprescriptible, c'est-à-dire ne pouvant être prescrit, qui ruine toute forme de pensée totalisante. Dans l'activité traductive, les transformations proviennent du jeu des marques signifiantes dans le langage, de l'intersubjectivité du texte et du sujet traduisant (selon laquelle l'un influe sur l'autre et vice versa) et de l'incidence de la traduction sur le langage (en ce qu'elle génère de nouvelles manières de dire) et, réciproquement, du langage sur la traduction (dans la mesure où la spécificité formelle d'une langue empêche certains tours traductifs). Dans l'activité traductologique, les transformations adviennent de l'échange bilatéral d'outils méthodologiques et conceptuels entre la théorie de la traduction et d'autres disciplines,

3. À chacun sa raison de traduire – qu'il s'agisse de poser un geste dans l'espace social (perspectives sociologiques), de réécrire au féminin (perspectives féministes) ou de résister contre le canon théorique eurocentrique (perspectives postcolonialistes) – et sa bonne traduction. Nous croyons avoir montré que la traductologie résiste à la totalisation de son savoir en raison des *micrologies* qui la constituent. Le terme *micrologie* est emprunté à Jean-François Lyotard, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, p. 93.

telles les *Cultural Studies*, la sociologie et la psychanalyse, pour ne nommer que celles-là. Peut-être faudrait-il parler d'une dynamique épistémologique transformationnelle, qui se caractérise par les vecteurs de connaissance que nous avons dégagés et qui constituent autant de manières dont la pensée de la traduction se (dé)forme dans ses multiples ramifications discursives.

La présente thèse présuppose qu'il existe un lien entre l'économie discursive et la configuration épistémologique; le virage linguistique a montré que le savoir n'existe pas hors de l'activité discursive : tout passe par le langage. Étant donné que la dynamique discursive ouvre sur des possibilités infinies, le savoir se renouvelle constamment et devient ainsi irrépertoriable dans sa totalité. Ainsi, le savoir n'est pas fixe : il se déplace, se défait, s'amalgame, se refait, se parcellise et s'ouvre toujours. Or, le mouvement transformationnel qui sous-tend l'activité traductive ainsi que les discours sur la traduction pourrait bien aider à expliquer la manière dont le savoir est produit dans l'épistémè postmoderne. C'est l'idée que présuppose le virage traductif.

6.2. *En fin de parcours*

En espérant que nos lecteurs sont conciliants, nous terminons avec quelques commentaires personnels.

Ce qui s'impose dans la réalisation du présent travail est de constater que la plupart des idées qui y figurent ne viennent pas de nous. Et la réflexion que nous sommes bien obligée de faire, à défaut d'avoir tout compris, est la suivante : même si nous composions un collage monumental de citations, le choix et l'organisation des fragments participeraient néanmoins de notre propre subjectivité. Notre thèse est le produit d'un tel collage, fort du même travail d'interprétation et d'écriture dont participe la traduction.

Mentionnons également l'étonnante non-linéarité de l'écriture adoptée, qui nous a déconcertée dès les premières ébauches de notre introduction. La constatation que nous faisons après-coup, surprise devant ce fait banal, concerne ce qui a émergé d'un

chaos scripturaire. Le cinquième chapitre a été écrit avant le quatrième et le deuxième après le troisième. D'innombrables trous ont été laissés pour colmatage ultérieur et certains n'ont toujours pas été comblés. Force nous est d'admettre que l'écriture ne progresse pas, du moins pas dans le sens d'un mouvement assuré vers l'avant, vers la résolution d'une énigme ou la levée d'un voile. Au contraire, elle se fait par ramifications et culs-de-sac – ou par rhizomes, selon le mot de Deleuze et Guattari. Autre constat postmoderne : la recherche même la plus documentée ne donne pas et n'a jamais donné un accès direct à la réalité, ce que Clifford Geertz a déjà annoncé en anthropologie. Les discours traductologiques que nous avons présentés dans un ordre relativement cohérent relèvent d'une logique cartographique qui a été *trouvée* (sinon *inventée*) a posteriori.

Quant à la poétique argumentative, il n'est jamais facile de faire ce que l'on dit. Aussi sommes-nous sans doute tombée dans le piège d'une terminologie qui contredit la dynamique postmoderne, tel le verbe fonder, dont la cooccurrence s'impose d'emblée quant aux discours épistémologiques qui nous occupent. Or, puisque le propre de l'épistémè postmoderne est précisément de ne jamais se fonder, nous avons dû faire un effort soutenu, afin de réprimer systématiquement l'usage de ce vocable. En fait il s'agissait de ne pas expliquer le postmoderne selon une rhétorique propre à l'épistémologie moderne. Dans le même ordre d'idée, nous avons tenté d'être rigoureuse dans la poétique argumentative, quant à l'attirail lexical propre à chacune des formations discursives qui composent notre cinquième chapitre. Par exemple, étant donné que les discours sous-tendant la théorie du polysystème utilisent de manière assez stricte les expressions « source » et « cible », nous avons suivi cette logique et évité les expressions « de départ » et « d'arrivée », couramment utilisées dans d'autres discours traductologiques.

Parmi les jeux de langage possibles dans l'économie argumentative, nous n'avons pas osé jouer à la première personne du singulier. Aussi, la schizophrénie grammaticale d'un « nous » féminin singulier, même si elle peut s'inscrire dans une dynamique postmoderne, nous a souvent laissée perplexe. Malgré le fait que nous sommes

parvenue à apprivoiser ce « nous » argumentatif, nous serons davantage portée vers le « je » dans nos écrits futurs, tel que le font déjà Anthony Pym et Douglas Robinson dans leurs essais. Scarpetta explique bien ce que cette stratégie implique,

*[...] la possibilité de dire "je", de ne pas fondre sa pensée ou son énonciation dans un système impersonnel, "objectif", [... signifie] en assumer, sans garde-fou théorique, tous les risques.*⁴

Enfin, j'espère avoir engagé⁵ la traductologie dans les sentiers d'une réflexion sur le postmoderne, lesquels font déjà l'objet d'explorations intéressantes dans d'autres sciences humaines. J'avoue qu'il m'a été difficile d'établir le cadre conceptuel qui définit mon idée du postmoderne; celle-ci aurait pu mériter une thèse à elle seule. J'estime avoir présenté les discours sur la traduction selon un point de vue novateur, tout particulièrement au sous-chapitre 5.12, où j'esquisse les affinités heuristiques de la théorie du chaos et de la réflexion traductologique. Parmi les pistes inexplorées, j'avais l'intention initiale de traiter de la théorie du numérique, afin de montrer en quoi elle se rapproche de la théorie de la traduction selon laquelle celle-ci est pensée comme le vecteur de transformation d'une donnée de base. À l'instar de la traduction, le numérique a ceci de fascinant qu'à partir d'une donnée connue, la binaire 01, il ouvre sur des possibilités à l'infini : il génère de nouvelles réalités cybernétiques (sociologiques, financières, artistiques, etc.), qui engendrent autant de nouveaux modes de compréhension. Les contraintes d'espace nous forcent à remettre à plus tard l'exploration de cette piste inédite. Ce projet nous confirme encore une fois la nature inachevable du savoir traductologique, dont la richesse épistémologique tient au fait que la traduction se trouve au carrefour de diverses disciplines sans s'enfermer dans aucune d'entre elles.

4. Guy Scarpetta, *L'Impureté*, p. 21.

5. En prospective, ce qui m'autorise le plaisir ultime du « je ».

Bibliographie

- ANGENOT, Marc. « Pour une théorie du discours social : problématique d'une recherche en cours » dans Jacques Pelletier (éd.). *Littérature et société*, Montréal, vlb éditeur, 1994, pp. 367-390.
- ASHCROFT, Bill, Gareth Griffiths et Helen Tiffin (éd.). *The Post Colonial Studies Reader*, Londres, Routledge, 1995.
- ASHCROFT, Bill, Gareth Griffiths et Helen Tiffin. *The Empire Writes Back*, New York, Routledge, 1989.
- ATKINSON, Paul. *The Ethnographic Imagination*, New York, Routledge, 1990.
- BALLARD, Michel Lieven D'hulst (éd.) *La Traduction en France à l'âge classique*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1996.
- BARKER, Francis, Peter Hulme et Margaret Iversen (éd.). *Colonial discourse/Postcolonial Theory*, New York, Manchester University Press, 1994.
- BARTHES, Roland. *Le Plaisir du texte*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.
- BASSNETT, Susan. *Translation Studies*, Londres, Methuen, 1980.
- BASSNETT, Susan et André Lefevere. *Constructing Cultures: Essays on Literary Translation*, Philadelphie, Clevedon, 1998.
- BASSNETT, Susan et André Lefevere (éd.). *Translation, History and Culture*, New York Pinter Publishers, 1990.
- BASSNETT, Susan et Harish Trivedi (éd.). *Post-colonial Translation*, Londres, Routledge, 1999.
- BAUMAN, Zygmunt. *Postmodern Ethics*, Cambridge, Blackwell, 1993.
- BAUMAN, Zygmunt. *Intimations of Postmodernity*, New York, Routledge, 1992.
- BEIGBEDER, Frédéric. *99 Francs*, Paris, Grasset, 2000.
- BENJAMIN, Andrew. *Translation and the Nature of Philosophy*, Londres, Routledge, 1989.
- BENVENISTE, Émile. *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- BERMAN, Antoine. « La traduction et ses discours », *Meta*, vol. XXXIV, n° 4, 1989, pp. 672-679.
- BERMAN, Antoine. « La traduction comme épreuve de l'étranger », *Texte*, n° 4, 1984, pp. 67-81.
- BERMAN, Antoine. *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984.
- BERMAN, Antoine. « Traduction ethnocentrique et traduction hypertextuelle », *L'Écrit du temps*, n° 7, Paris, Éditions de Minuit, 1984, pp. 109-123.
- BERTENS, Hans. *The Idea of the Postmodern*, New York, Routledge, 1995.
- BESNIER, Jean-Michel. *Les Théories de la connaissance*, Paris, Flammarion, 1996.
- BHABHA, Homi. *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 1994.
- BOISVERT, Yves (éd.). *Postmodernité et sciences humaines*, Montréal, Liber, 1998.
- BOISVERT, Yves. *Le Monde postmoderne*, Montréal, L'Harmattan, 1996.
- BOURDIEU, Pierre. *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.
- BRISLIN, Richard. *Translation: Applications and Research*, New York, Gardner Press, 1976.
- BRISSET, Annie. *Sociocritique de la traduction*, Longueuil, Le Préambule, 1990.
- BRUCKNER, Pascal. *Le Sanglot de l'homme blanc*, Paris, Éditions du Seuil, 1983.
- CALINESCU, Matei et Douwe Fokkema (éd.). *Exploring Postmodernism*, Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1990.
- CARROLL, David. « Traductions, textes, contextes : ou la fin du texte comme fin (telos) » dans Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy (dir.). *Les Fins de l'homme*, Paris, Éditions Galilée, 1981, pp. 237-245.

- CATFORD, John Cunnison. *A Linguistic Theory of Translation*, Londres, Oxford University Press, 1965.
- CHAMBERLAIN, Lori. « Gender and the Metaphorics of Translation » dans *Signs: Journal of Women and Culture in Society*, vol. 13, n° 3, 1988, pp. 454-472.
- CHAPDELAINE, Annick et Gillian Lane-Mercier. « Traduire les sociolectes : définitions, problématiques, enjeux » dans *TTR*, vol. 7, n° 2, 1994, p. 7-10.
- CHEYFITZ, Eric. *The Poetics of Imperialism*, New York, Oxford University Press, 1991.
- CLIFFORD, James. *The Predicament of Culture: Twentieth-century Ethnography, Literature, and Art*, Cambridge, Harvard University Press, 1988.
- CLIFFORD, James et George E. Marcus (éd.). *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography: A School of American Research Advanced Seminar*, Berkeley, University of California Press, 1986.
- COLLIER, Gordon (éd.). *Us / Them. Translation, Transcription and Identity in Post-Colonial Literary Cultures*, Amsterdam, Rodopi, 1992.
- DE MAN, Paul. *The Resistance to Theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1986.
- DELABASTITA, Dirk et Lieven D'hulst (éd.). *European Shakespeares. Translating Shakespeare in the Romantic Age*, Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1993.
- DELEUZE, Gilles et Félix Guattari. *Rhizome*, Paris, Éditions de Minuit, 1976.
- DELEUZE, Gilles et Félix Guattari. *L'Anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.
- DELISLE, Jean. « Traducteurs médiévaux, traductrices féminisés : une même éthique de la traduction? », *TTR*, vol. 6, n° 1, 1993, pp. 203-230.
- DE LOTBINIÈRE-HARWOOD, Susanne. *Re-belle et infidèle*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1991.
- DERRIDA, Jacques. « Des Tours de Babel » dans Joseph F. Graham (éd.). *Difference in Translation*, Ithaca, Cornell University Press, 1985, pp. 209-248.
- DERRIDA, Jacques. *Psyché*, Paris, Éditions Galilée, 1987.
- DERRIDA, Jacques. *La Dissémination*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.
- DERRIDA, Jacques. *Positions*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.
- DERRIDA, Jacques. *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967.
- DERRIDA, Jacques. *L'Écriture et la différence*, Paris, Éditions du Seuil, 1967.
- DIAZ-DIOCARETZ, Myriam et Iris Zavala (éd.). *Women Feminist Identity and Society in the 1980's*, Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1985.
- DINGWANEY, Anuradha et Carol Maier (éd.). *Between Languages and Cultures. Translation and Cross-Cultural Texts*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1995.
- DOCHERTY, Thomas (éd.). *Postmodernism: A Reader*, New York, Columbia University Press, 1993.
- DOHERTY, Joe, Mo Malek et Elspeth Graham (éd.). *Postmodernism and the Social Sciences*, New York, St. Martin's Press, 1992.
- DOLET, Étienne. *La Maniere de traduire d'une langue en avtre*, Paris, 1540, www.gallica.bnf.fr/scripts/ConsultationTout.exe?E=0&O=N050568.
- DREYFUS, Hubert L. et Paul Rabinow. *Michel Foucault. Un parcours philosophique* (traduit par Fabienne Durand-Bogaert), Paris, Gallimard, 1982.
- DUMONT, Fernand. *Le Sort de la culture*, Montréal, Éditions TYPO, 1995 (v. o. : 1987).
- EAGLETON, Terry. *Literary Theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1983.
- EVEN-ZOHAR, Itamar. « Polysystem Theory » (1979), *Poetics Today*, vol. 11, n° 1, 1990, pp. 9-26.

- EVEN-ZOHAR, Itamar. « The Position of Translated Literature Within the Literary Polysystem » (1978), *Poetics Today*, vol. 11, n° 1, 1990, pp. 28-45.
- FARDON, Richard (éd.). *Counterworks: Managing the Diversity of Knowledge*, New York, Routledge, 1995.
- FERGUSON, James et Akhil Gupta (éd.). *Culture, Power, Place: Explorations In Critical Anthropology*, Durham, Duke University Press, 1997.
- FEYERABEND, Paul. *Contre la méthode*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
- FIEDLER, Leslie. « The New Mutants » (1965), www.texaschapbookpress.com/newmutants01.htm.
- FISCHER, Hervé. *Le Choc du numérique*, Montréal, vlb éditeur, 2001.
- FOLKART, Barbara. *Le Conflit des énonciations*, Candiac (Qué.), Les éditions Balzac, 1991.
- FORTIER, Frances. « Le récit de la postmodernité » dans Yves Boisvert (éd.). *Postmodernité et sciences humaines*, Montréal, Liber, 1998, pp. 23-46.
- FORTIER, Frances. « Archéologie d'une postmodernité », *Tangence*, n° 39, 1993, pp. 21-36.
- FOUCAULT, Michel. *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- GADDIS ROSE, Marilyn (éd.). *Translation Spectrum*, Albany, State University of New York Press, 1981.
- GARBER, Marjorie, Rebecca L. Walkowitz et Paul B. Franklin (éd.). *Field Work: Sites in Literary and Culture Studies*, New York, Routledge 1996.
- GARDNER, Katy et David Lewis. *Anthropology, Development and the Post-Modern Challenge*, Chicago, Pluto Press, 1996.
- GEERTZ, Clifford. *Works and Lives*, Stanford (Calif.), Stanford University Press, 1988.
- GENTZLER, Edwin. *Contemporary Translation Theories*, New York, Routledge, 1993.
- GLEICK, James. *La Théorie du chaos* (traduit par Christian Jeanmougin), Paris, Flammarion, 1991.
- GODARD, Barbara. « Writing Between Cultures », *TTR*, vol. 10, n° 1, 1997, pp. 53-100.
- GODARD, Barbara. « Theorizing Feminist Discourse/Translation » dans Susan Bassnett et André Lefevere (éd.). *Translation, History and Culture*, Londres, Pinter Publishers, 1990.
- GOLDSCHMIDT, Georges-Arthur. « Chamonix et Courmayeur (ou le traducteur alpiniste) », *L'Écrit du temps*, n° 7, Paris, Éditions de Minuit, 1984, pp. 77-89.
- GOUANVIC, Jean-Marc. *Sociologie de la traduction*, Arras, Artois Presses Université, 1999.
- GRAHAM, Joseph (éd.). *Difference in Translation*, Ithaca, Cornell University Press, 1985.
- HARVEY, David. *The Condition of Postmodernity*, Oxford (Eng.), Blackwell, 1989.
- HARVEY, Keith. « Gay Community, Gay Identity and the Translated Text », *TTR*, vol. 13, n° 1, 2000, pp. 137-165.
- HASSAN, Ihab. « From Postmodernism to Postmodernity: the Local/Global Context », www.ihabhassan.com/postmodernism_to_postmodernity.htm.
- HASSAN, Ihab. *The Postmodern Turn*, Columbus, Ohio State University Press, 1987.
- HAWKINS, Harriett. *Strange Attractors*, Toronto, Prentice Hall/Harvester Wheatsheaf, 1995.
- HERMANS, Theo (éd.). *The Manipulation of Literature*, Londres, Croom Helm, 1985.
- HOLMES, James (éd.). *The Nature of Translation*, The Hague, Mouton, 1970.
- HOMEL, David et Sherry Simon (éd.). *Mapping Literature*, Montréal, Véhicule Press, 1988.
- HUTCHEON, Linda. « Theorizing the Postmodern » dans Ken M. Newton (éd.). *Twentieth-Century Literary Theory. A Reader*, 2^e édition, New York, St. Martin's Press, 1997, pp. 275-286.
- HUTCHEON, Linda et Joseph Natoli (éd.). *A Postmodern Reader*, Albany, State University of New York Press, 1993.

- IRIGARAY, Luce. *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.
- JAKOBSON, Roman. *Essais de linguistique générale* (traduit par Nicolas Ruwet), Paris, Éditions de Minuit, 1963.
- JARDINE, Alice. *Gynesis*, Ithaca, Cornell University Press, 1985.
- JENCKS, Charles (éd.). *The Post-Modern Reader*, New York, St. Martin's Press, 1992.
- JOHNSON, Barbara. « Taking Fidelity Philosophically » dans Joseph Graham (éd.). *Difference in Translation*, Ithaca, Cornell University Press, 1985, p. 142-148.
- KAPLAN, Ann (éd.). *Postmodernism and its Discontents*, New York, Verso, 1988.
- KASSAI, Georges et Jean-René Ladmiral. « Traduction et psychanalyse », *Traduction et psychanalyse : Actes du colloque organisé par le CLIC*, Paris, Le Coq-Héron, n° 105, 1988, pp. 3-5.
- KLIMKIEWICZ, Aurélia. « Le modèle d'analyse textuelle dialogique : la traduction poétique au-delà du contenu et de la forme », *Meta*, vol. XLV, n° 2, 2000, pp. 175-192.
- KOSKINEN, Kaisa. « (Mis)translating the Untranslatable — The Impact of Deconstruction and Post-structuralism on Translation Theory » dans *Meta*, vol. XXXIX, n° 3, 1994, pp. 446-452.
- KUHN, Thomas. *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983 (traduction de la nouvelle édition augmentée de 1970).
- LACAN, Jacques. *Écrits 1*, vol. 1 et 2, Paris, Éditions du Seuil, 1966.
- LACOUÉ-LABARTHE, Philippe et Jean-Luc Nancy (dir.). *Les Fins de l'homme*, Paris, Éditions Galilée, 1981.
- LADMIRAL, Jean-René. *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot, 1979.
- LADOUCEUR, Louise. « Le sujet en question : I am Yours de Judith Thompson, version québécoise », *TTR*, vol. 11, n° 1, 1998, pp. 89-112.
- LAPLANCHE, Jean et Jean-Bertrand Pontalis. *Vocabulaire de la psychanalyse*, 2^e édition, Paris, PUF, 1998.
- LAPLANTINE, François. « L'ethnologue, le traducteur et l'écrivain », *Meta*, vol. XL, n° 3, 1995, pp. 497-507.
- LAPLANTINE, François et Alexis Nouss. *Le Métissage*, Paris, Flammarion, 1997.
- LAROSE, Robert. *Théories contemporaines de la traduction*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1989.
- LAWSON, Alan et Chris Tiffin. « Reading Difference » dans Chris Tiffin et Alan Lawson (éd.). *De-scribing Empire*, New York, Routledge, 1994.
- LEFEVERE, André. *Translating Literature*, New York, MLA, 1992.
- LEFEVERE, André (éd.). *Translation / History / Culture*, New York, Routledge, 1992.
- LEFEVERE, André. *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*, New York, Routledge, 1992.
- LIPOVETSKY, Gilles. *L'Ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983.
- LITTAU, Karin. « Pandora's Tongues », *TTR*, vol. 13, n° 1, 2000, pp. 21-35.
- LUCY, Niall. *Postmodern Literary Theory*, Malden (Mass.), Blackwell Publishers, 1997.
- LYOTARD, Jean-François. *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Éditions Galilée, 1988.
- LYOTARD, Jean-François. *La Condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.
- MAFFESOLI, Michel. « De la "postmédiévalité" à la postmodernité » dans Yves Boisvert (éd.). *Postmodernité et sciences humaines*, Montréal, Liber, 1998.
- MAFFESOLI, Michel. *Au creux des apparences*, Paris, Plon, 1990.
- MAHONY, Patrick. « Vers une compréhension de la traduction en psychanalyse » dans *L'Écrit du temps*, n° 7, Paris, Éditions de Minuit, 1984, pp. 31-42.

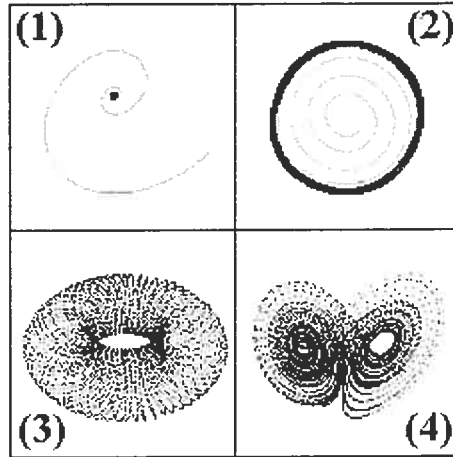
- MAHONY, Patrick. « Towards the Understanding of Translation in Psychoanalysis » dans *Meta*, vol. XXVII, n° 1, 1982, pp. 63-71.
- MAINGUENEAU, Dominique. *Le Contexte de l'œuvre littéraire*, Paris, Dunod, 1993.
- MAVRIKAKIS, Catherine. « L'hystérique face aux symptômes de la traduction », *TTR*, vol. 11, n° 2, 1998, pp. 73-94.
- MCCCLINTOCK, Anne. « The Angel of Progress: Pitfalls of the term "Postcolonialism" » dans Francis Barker, Peter Hulme et Margaret Iversen (éd.). *Colonial discourse/ Postcolonial Theory*, New York, Manchester University Press, 1994, pp. 253-266.
- MCHALE, Brian. *Constructing Postmodernism*, New York, Routledge, 1992.
- MESCHONNIC, Henri. *Politique du rythme, politique du sujet*, Lagrasse (France), Verdier, 1995.
- MESCHONNIC, Henri. *Modernité Modernité*, Lagrasse (France), Verdier, 1988.
- MESCHONNIC, Henri. *Critique du rythme*, Lagrasse (France), Verdier, 1982.
- MESCHONNIC, Henri. *Jona et le signifiant errant*, Paris, Gallimard, 1981.
- MESCHONNIC, Henri. *Pour la poétique V*, Paris, Gallimard, 1978.
- MESCHONNIC, Henri. *Le Signe et le poème*, Paris, Gallimard, 1975.
- MESCHONNIC, Henri. *Pour la poétique II*, Paris, Gallimard, 1973.
- MESCHONNIC, Henri. *Les Cinq Rouleaux*, Paris, Gallimard, 1970.
- MICHAUD, Ginette. « Freud : N.d.T. ou Des affects et fantasmes chez les traducteurs de Freud », *TTR*, vol. 2, n° 2, 1989, pp. 105-128.
- MICHAUD, Ginette. « Psychanalyse et traduction : voies de traverse » dans *TTR*, vol. 11, n° 2, 1998, pp. 9-38.
- MOSSOP, Brian. « Translating Institutions: A Missing Factor in Translation Theory », *TTR*, vol. 1, n° 2, 1988, pp. 65-76.
- MOUNIN, Georges. *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.
- MOYAL, Gabriel. « Les songes de Descartes », *Texte. Revue de critique et de théorie littéraire*, n° 4, 1985, pp. 161-176.
- NEWMARK, Peter. *Approaches to Translation*, Oxford, Pergamon Press, 1981.
- NEWTON, Ken M. (éd.). *Twentieth-Century Literary Theory. A Reader*, 2^e édition, New York, St. Martin's Press, 1997.
- NIDA, Eugene. *Toward a Science of Translating*, Leiden, E.J. Brill, 1964.
- NIRANJANA, Tejaswini. *Siting Translation*, Berkeley, University of California Press, 1992.
- NOUSS, Alexis. « La traduction mélancolique (sur Paul Celan) », *TTR*, vol. 11, n° 2, 1998, pp. 199-232.
- NOUSS, Alexis. « La traduction comme OVNI », *Meta*, vol. XL, n° 3, 1995, pp. 335-342.
- NOUSS, Alexis. « Une traduction n'est pas une application : réponse au professeur Dasgupta », *Meta*, vol. XXXIX, n° 2, 1994, pp. 387-396.
- NOUSS, Alexis. « Ceci n'est pas une traduction », *Discours social/Social Discourse*, vol. 5, n° 3-4, 1993, pp. 81-92.
- NOUSS, Alexis et François Laplantine, *Métissages. De Arcimboldo à Zombi*, Paris, Pauvert, 2001.
- OUELLET, Fernand. *Essais sur le relativisme et la tolérance*, Québec, PUL, 2000.
- PELLETIER, Jacques (éd.). *Littérature et société*, Montréal, vlb éditeur, 1994.
- PATRY, Richard. « La traduction du vocabulaire anglais francisé dans l'œuvre de Jacques Ferron : une impossible épreuve de l'étranger » dans *Meta*, vol. XLVI, n° 3, 2001, pp. 449-466.
- PERALDI, François. « Corps du texte et corps érotique » dans *Texte*, n° 4, 1985, pp. 177-189.
- PERALDI, François. « Psychanalyse et traduction », *Meta*, vol. XXVII, n° 1, 1982, pp. 9-25.

- PERGNIER, Maurice. *Fondements socio-linguistiques de la traduction*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993 (édition remaniée de 1978).
- PUNTER, David (éd.). *Introduction to Contemporary Cultural Studies*, New York Longman, 1986.
- PRATT, Mary Louise. *Imperial Eyes*, New York, Routledge, 1992.
- PYM, Anthony. *Method in Translation Theory*, Manchester, St. Jerome Publishing, 1998.
- PYM, Anthony. *Pour une éthique du traducteur*, Arras, Artois Presses Université, 1997.
- PYM, Anthony. *Epistemological Problems in Translation and its Teaching*, Calaceit (Espagne), Edicions Caminade, 1993.
- RAFAEL, Vicente. *Contracting Colonialism*, Ithaca, Cornell University Press, 1988.
- RAMAKRISHNA, Shantha (éd.). *Translation and Multilingualism*, Delhi, Pencraft International, 1997.
- RICH, Adrienne. « Notes Toward a Politics of Location » dans Myriam Diaz-Diocaretz et Iris Zavala (éd.). *Women Feminist Identity and Society in the 1980's*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 1985.
- ROBINSON, Douglas. *What is Translation?*, Kent (Ohio), The Kent State University Press, 1997.
- ROBINSON, Douglas. *Translation and Taboo*, DeKalb (Illinois) Northern Illinois University Press, 1996.
- ROBINSON, Douglas. *The Translator's Turn*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1991.
- RUSHDIE, Salman. *The Satanic Verses*, New York, Penguin Group, 1988.
- SAID, Edward. *Culture and Imperialism*, New York, Alfred A. Knopf, Inc., 1993.
- SCARPETTA, Guy. *L'Impureté*, Paris, Grasset, 1985.
- SCHÄFFNER, Christina et Helen Kelly-Holmes (éd.). *Cultural Functions of Translation*, Bristol (Pennsylvanie) Multilingual Matters Ltd., 1995.
- SEABROOK, John. *Nob@ow. The Culture of Marketing. The Marketing of Culture*, New York, Vintage Books, 2000.
- SELESKOVITCH, Danica et Marianne Lederer. *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier Érudition, 1984.
- SENGUPTA, Mahasweta. « Translation as Manipulation » dans Anuradha Dingwaney et Carol Maier (éd.). *Between Languages and Cultures. Translation and Cross-Cultural Texts*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1995.
- SHIELDS, Robert. « Social Sciences and Postmodern Spatialisations: Jameson's Aesthetic of Cognitive Mapping » dans *Postmodernism and the Social Sciences*, New York, St. Martin's Press, 1992.
- SIBONY, Daniel. « Traduire la passe », *TTR*, vol. 11, n° 2, 1998, pp. 95-106.
- SIMEONI, Daniel. « L'institution dans la langue : lexicque et pensée d'État », *TTR*, vol. 6, n° 1, 1993, pp. 171-202.
- SIMON, Sherry. « Translating and Intercultural Creation in the Contact Zone » dans Susan Bassnett et Harish Trivedi (éd.). *Post-colonial Translation*, Londres, Routledge, 1999.
- SIMON, Sherry. *Gender in Translation*, New York, Routledge, 1996.
- SIMON, Sherry. *Culture in Transit*, Montréal, Véhicule Press, 1995.
- SIMON, Sherry. *Le Trafic des langues*, Montréal, Boréal, 1994.
- SIMON, Sherry et David Homel. *Mapping Literature*, Montréal, Véhicule Press, 1988.
- SIMON, Sherry et Paul St-Pierre. *Changing the Terms*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2000.

- SINGH, Rajendra. *Lectures Against Sociolinguistics*, New York, Peter Lang Publishing, 1996.
- SOJA, Edward W. *Postmetropolis: Critical Studies of Cities and Regions*, Malden (Mass.), Blackwell Publishers, 2000.
- SOJA, Edward W. *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Londres, Verso, 1989.
- SPIVAK, Gayatri Chakravorty. *The Post-Colonial Critic*, New York, Routledge, 1990.
- STEINER, George. *After Babel*, Oxford, Oxford University Press, 1992 (2^e édition).
- ST-PIERRE, Paul. « Multiple Meanings and Contexts: the Diversity of the Post-Colonial », *TTR*, vol. 10, n^o 1, 1997, pp. 9-18.
- ST-PIERRE, Paul. « Translation as a Discourse of History », *TTR*, vol. 6, n^o 1, 1993, pp. 61-82.
- TIFFIN, Chris et Alan Lawson (éd.). *De-scribing Empire*, New York, Routledge, 1994.
- TOURY, Gideon. *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 1995.
- TOURY, Gideon. *In Search of a Theory of Translation*, Tel Aviv, The Porter Institute for Poetics and Semiotics, Tel Aviv University, 1980.
- TYMOCZKO, Maria. *Translation in a Postcolonial Context: Early Irish Literature in English Translation*, Manchester, St. Jerome Publishing, 1999.
- VATTIMO, Gianni. *Éthique de l'interprétation* (traduit par Jacques Rolland), Paris, Éditions La Découverte, 1991.
- VATTIMO, Gianni. *La Fin de la modernité* (traduit par Charles Alunni), Paris, Éditions du Seuil, 1987.
- VENUTI, Lawrence (éd.). *The Translation Studies Reader*, New York, Routledge, 2000.
- VENUTI, Lawrence. *The Scandals of Translation*, Londres, Routledge, 1998.
- VENUTI, Lawrence. *The Translator's Invisibility*, New York, Routledge, 1995.
- VENUTI, Lawrence. « Translation and the Formation of Cultural Identities » dans Christina Schäffner et Helen Kelly-Holmes (éd.). *Cultural Functions of Translation*, Bristol (Pennsylvanie) Multilingual Matters Ltd., 1995.
- VENUTI, Lawrence (éd.). *Rethinking Translation*, New York, Routledge, 1992.
- VIDAL, Bernard. « Plurilinguisme et traduction – Le vernaculaire noir américain : enjeux, réalité, réception à propos de *The Sound and the Fury* », *TTR*, vol. 4, n^o 2, 1991, pp. 151-188.
- VINAY, Jean-Paul et Jean Darbelnet. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris, 1958 (édition revue et corrigée de 1973).
- VISWANATHA, Vanamala et Sherry Simon. « Shifting Grounds of Exchange » dans Susan Bassnet et Harish Trivedi (éd.). *Post-colonial Translation*, Londres, Routledge, 1999.
- VON FLOTOW, Luise. « Women, Bibles, Ideologies », *TTR*, vol. 13, n^o 1, 2000, pp. 9-20.
- VON FLOTOW, Luise. *Translation and Gender*, Ottawa, University of Ottawa Press, 1997.
- VON FLOTOW, Luise. « Feminist Translation: Contexts, Practices and Theories », *TTR*, vol. 4, n^o 2, 1991, pp. 69-84.
- WEISSBORT, Daniel (éd.). *Translating Poetry*, Iowa City, University of Iowa Press, 1989.

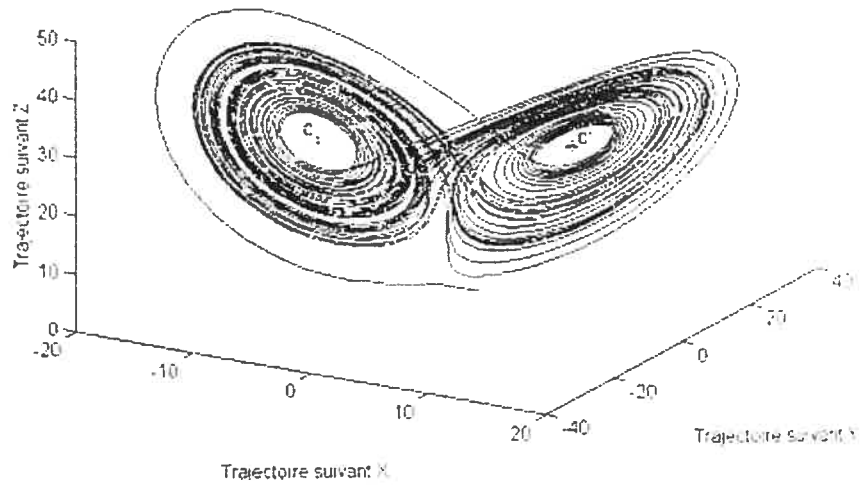
Annexe I

Les quatre sortes d'attracteurs



Source : www.enseeiht.fr/hmf/travaux/CD9598/travaux/optmfn/IH/98PA/HENON/rapport.html

Atracteur étrange de Lorenz



Source : www.cax.free.fr/chaos/chaos.html

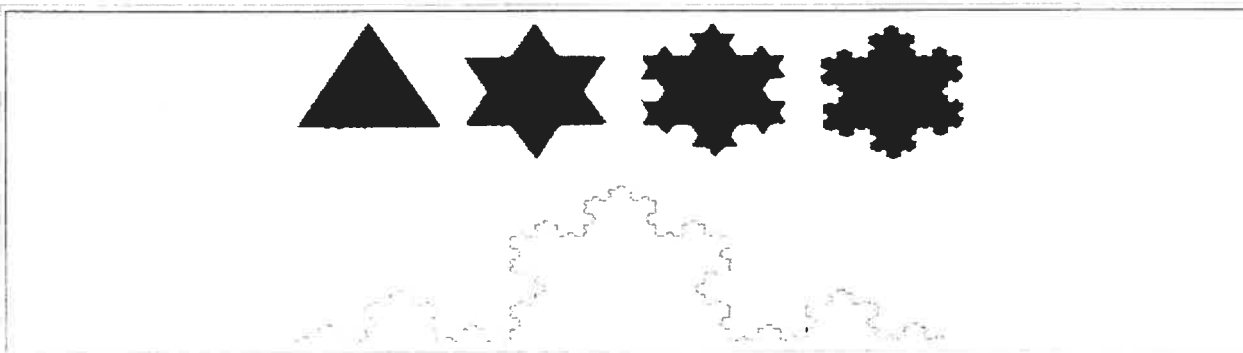
Annexe II

Construction d'une forme fractale par la répétition d'une opération assez simple. Dans chaque carré, on taille une croix, jusqu'à l'infini.



Source : <http://life.csu.edu.au/complex/tutorials/tutorial3.html>

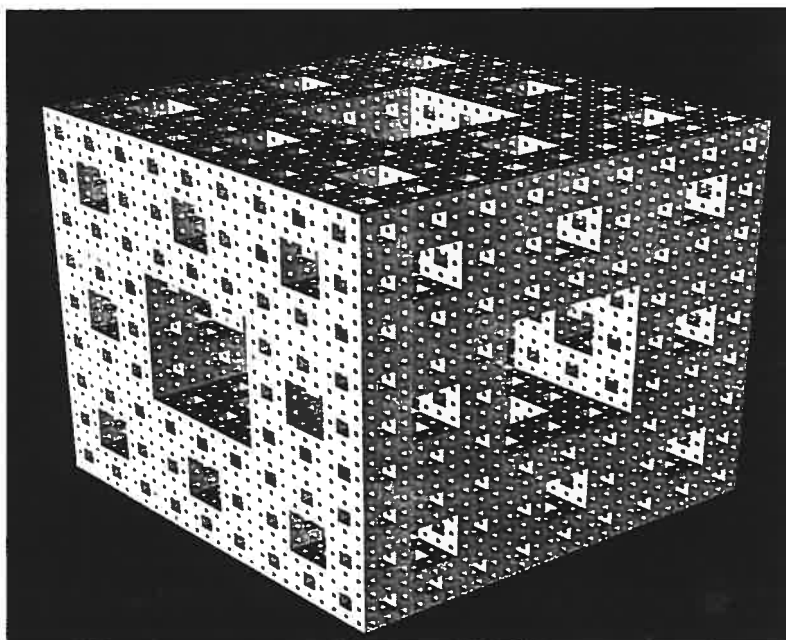
Le flocon de Koch



Source : www.likes.org/v1/Formations/Optinfo/proj98/represe.htm

Le cube de Sierpinski-Menger

Dans chaque cube, on découpe en son centre le neuvième de son espace, puis le neuvième de chacun des huit cubes restants et ainsi de suite.



Source : www.palmyra.demon.co.uk/illusion/geometry/siercube.gif

Une fougère

Chacune des ramifications a la même forme que la forme globale. Ce phénomène est ce que l'on appelle la récursivité symétrique d'échelle.



Source : <http://life.csu.edu.au/complex/tutorials/tutorial3.html>

Remerciements

Merci à la fouine Héroïse, qui a compris à un très jeune âge le sens de ma persévérance.

Merci à Loïck, qui a su activer le moteur à rédaction de généreux coups de pied.

Et merci à Norm, le skipper de mes rêves, qui sait toujours garder le sourire malgré la pétrole.

Je ne saurais oublier la fée Danièle et ses interurbains roboratifs.

Et à Alexis Nouss, merci de toujours placer la barre très haut.

Enfin, je remercie le Département de linguistique et traduction de son soutien financier.



0206 116 1111